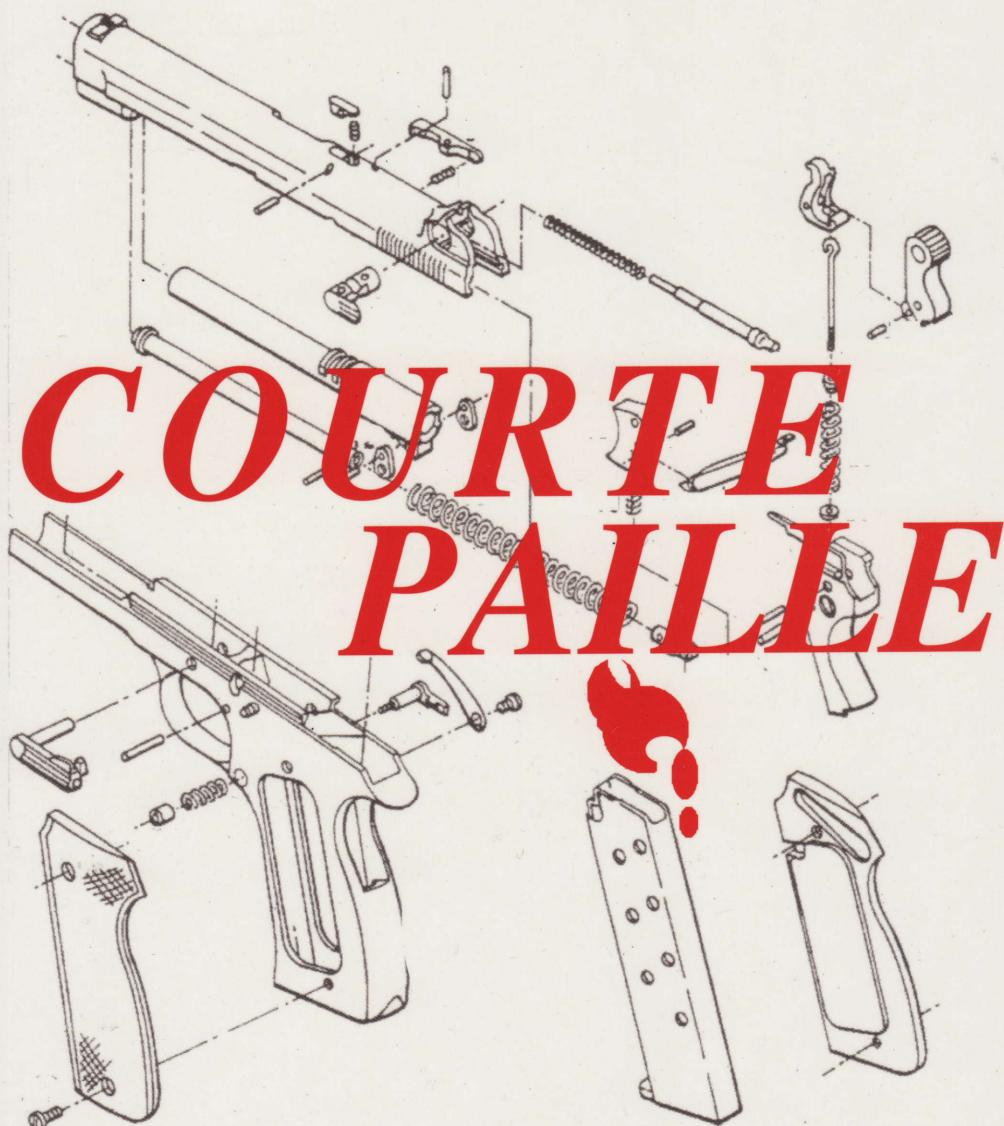


*Tito Giro*



*Roman*



[www.piaeditions.com](http://www.piaeditions.com)

***COURTE PAILLE***

*TITO GIRO*

*COURTE PAILLE*

Roman

*Pia Editions*



*¡ Si podemos !*

## Chapitre 1

Lorsque les sirènes de Mulhouse engagèrent leur lugubre concert, Hans Schlüter eut un frisson. Il comprit instinctivement que la *drôle de guerre* ne l'était plus et que l'histoire semblait vouloir se répéter pour la deuxième fois de son existence. Son enfance et son adolescence avaient été allemandes, sa maturité française. Les cloches d'Alsace lui annonçaient l'éventualité d'une fin de carrière teutonnes. À l'aube de ses cinquante-six ans, ce troisième changement de nationalité ne le dérangeait pas outre mesure. Par contre, le contexte belliqueux attaché à cette mutation augurait de fâcheuses conséquences pour son fils en âge de combattre. Il en eut la gorge nouée.

Son sentiment devait être partagé, car l'atelier d'ajustage de la Manufacture de Construction Mécanique, où il régnait en contremaître, semblait atteint de catalepsie. Le personnel attendit le second mugissement indiquant l'évacuation des locaux. À l'extinction du meuglement, le silence fit place, crescendo, à un sourd murmure. Les ouvriers s'entretenaient à voix basses. Il n'y eut pas de propos inconsidéré, vu les liens existant au-delà des limites frontalières.

L'émotion se traduit par une absence de bruit, incongrue dans une usine d'armement, même fonctionnant à personnel réduit. En l'absence de confirmation sonore et directive particulière, Hans Schlüter fit reprendre le travail.

L'entreprise fabriquait le pistolet automatique *MC35A*, arme de 7,65 mm dont le mécanisme, proche du célèbre *Colt M 1911* américain, était servi par un chargeur de huit cartouches. L'atelier d'ajustage avait pour vocation de contrôler la facture des pièces mobiles, de les assembler et d'assurer le conditionnement du produit fini. Depuis sa mise en fabrication, le contremaître avait vu passer plusieurs milliers d'exemplaires de cet engin qu'il considérait un peu comme son enfant.

À la pause de midi, la Direction fit savoir que l'alerte ayant été provoquée par des bombardements ponctuels, il n'y aurait pas de débrayage. Aussi, comme à l'accoutumée, la sonnerie de dix-sept heures libéra sa horde vespérale de bicyclettes. Le ciel était couvert annonçant un orage. Hans Schlüter béret vissé sur la tête, pinces à vélos bien ajustées, pédalait d'un bon rythme. Une petite pluie s'était mise à tomber. Les pneus demi-ballon du Terrot faisaient merveille sur les pavés brillants et disjoints de la rue des Bonnes Gens. Passé le pont du Canal, il aperçut, le long de la berge, un long serpent de camions militaire s'éloignant vers l'Ouest, ainsi qu'une colonne de fantasins mouillés qui *petonnaient* en direction de Belfort ou Montbéliard. Plus loin les rues étaient désertes, cafardeuses, respirant le fiasco.

Laissant la "Tour aux Cochons" derrière lui, il enfouit son menton dans le col de sa veste, pour lutter contre le crachin. Un petit quart d'heure serait encore nécessaire pour rallier son domicile, aux abords de Wigelsheim. Hans était un homme rude ne craignant ni la pluie ni le froid, vêtu,



en toute saison, d'un bleu, d'une veste de chauffe, chaussé de brodequins. De morphologie moyenne, sec, il avait les cheveux poivre et sel, coiffés en arrière, rares sur le dessus. Ses yeux marron, aux gros sourcils, étaient surmontés d'un front ridé marqué d'un éclat d'obus français de 14/18. Cette blessure en étoile lui avait valu la Croix-de-Fer\*.

Le pavillon, hérité de son père, était une maisonnette de ville construite de briques rouges sous toit d'ardoises, bordée d'un trottoir en façade. Elle était nantie, sur l'arrière, d'un potager cultivé avec soin et force tours de reins. Cette minuscule parcelle ouvrière, pourvoyeuse de pommes de terre, salades, haricots, navets ou choux, comportait, à son extrémité, un clapier d'hôtes fourrés qui complétaient l'ordinaire familial. Sans ces cultures maraîchères et sa lapinière, le contremaître n'aurait jamais bouclé les fins de mois. En effet, il avait poussé son fils aux études, ce qui lui coûtait fort cher, mais emplissait son cœur d'une fierté légitime.

À vingt-deux ans, Lucas suivait une troisième année de droit, redoublée pour cause de guerre. Celui-ci étudiait maintenant à Clermont-Ferrand où l'Université de Strasbourg s'était déplacée en novembre 1939, juste après les déclarations d'hostilité. Son installation auvergnate ne fut pas facile, pour le moins, mais il avait fini par trouver une logeuse et donnait des cours particuliers d'allemand pour survivre. C'était un garçon sportif, travailleur et respectueux de sa famille.

Les Schlüter s'étaient mariés sur le tard et n'avaient pas eu d'enfants aussi rapidement que souhaité, mais le ciel, conjugué à une opiniâtreté amoureuse certaine, les avait pourtant gratifié d'un garçon et plus tard d'une fille.

\* L'Alsace est restée annexée à l'Allemagne jusqu'en 1918

Arrivé à destination, Hans ouvrit l'huis d'entrée pourvu d'un hublot grillagé en verre dépoli. Ensuite, il s'ingénia à transporter sa bicyclette, par le couloir, jusqu'à la remise du jardin, sans faire tomber les pelisses suspendues aux pères murales. Après avoir retiré ses brodequins et mis des charentaises, il poussa la porte de la grande salle du rez-de-chaussée. Cette dernière conjugait en une pièce, l'usage de séjour, cuisine et lieu d'ablutions courantes.

C'était un espace traversier éclairé d'une porte à petits carreaux, d'un fenestron côté jardin, d'une fenêtre sur la rue. Le sol carrelé de rouge réchauffait l'atmosphère, à l'instar du vétuste papier jauni qui tapissait les murs.

Sous la petite ouverture regardant le potager, un vieil évier, au grès poli par la lessive et les ans, recueillait stoïquement la goutte perpétuelle d'un robinet incontinent. Le mur du fond comportait une hotte de cheminée préposée à évacuer les fumées d'une cuisinière en fonte qui tiédissait la demeure. Sur le manteau du conduit, une étagère retraçait la vie familiale en alignements de clichés sépia et souvenirs divers.

Une table, déjà dressée sur une toile cirée à fleurs, occupait le milieu de la pièce. À son extrémité, une jeune fille aux tresses, blond roux, roulées en macaron, s'escrimait à la rédaction d'un devoir de français. L'ampoule dépolie d'une suspension, au contrepoids de porcelaine, donnait à ses cheveux des reflets orangés en harmonie avec les taches de rousseurs qui constellaient son nez. Gretel, était *la tardillonne* de la lignée Schlüter; celle, dont l'arrivée, huit ans après l'aîné, avait contredit la science qui disait sa génitrice inapte à une seconde couche.

Marthe, affairée à la préparation du dîner de dos à la porte d'entrée, n'avait pas entendu le retour de son mari.

Cela ne lui était jamais arrivé jusqu'alors et elle en fut troublée. Les soucis du moment perturbaient même jusqu'aux plus acquises des habitudes.

Après les avoir embrassées, l'homme prit une chaise, écarta son assiette, puis, dépliant son journal au centre de la table, juste sous la lumière, ajusta ses lorgnons et alluma sa pipe.

- Les nouvelles ne sont pas bonnes. Encore ne datent-elles que d'hier, grommela-t-il, faisant une pause d'orateur, les bombardements s'intensifient. À l'évidence, les troupes se replient. Tiens, ce soir, j'ai croisé les biffins du troisième corps d'armée qui faisaient leurs valises. Ils avaient l'air pressé.

La mère se retourna, une louche à la main, abandonnant temporairement le contenu du faitout. C'était une Bâloise, le teint pâle, les yeux bleus, des cheveux blonds tressés, ramenés sur sa tête en une sorte de couronne. Quoique n'ayant porté que deux enfants, elle avait la hanche large et le sein généreux. Un tablier, aux broderies de couleurs vives, protégeait une robe en toile beige. De sa cinquantaine émanaient le calme et la douceur propres aux femmes des vallées suisses dont elle était issue.

- Dis-moi, Hans, que nous arrivera-t-il, si l'armée Allemande reprend bientôt l'Alsace ?

Réfléchissant, ce dernier tira sur sa bouffarde, laissant échapper un nuage de fumée bleue qui entreprit de se lover autour de l'ampoule.

- Si l'affaire prend cette tournure, nous serons de nouveau annexés comme durant tant d'années. Sans d'ailleurs, que l'on ait eu, à s'en plaindre. Mais, vois-tu, ce sont les combats qui m'inquiètent. Nous ignorons où les armées vont s'arrêter afin de creuser leurs tranchées et pour combien de temps. Souviens-toi, la dernière a duré quatre ans.

La réminiscence de cette affreuse époque ne laissa pas d'affecter Marthe qui, pour cacher son émotion, se remit à touiller son ragoût. Enfin, au bout d'un moment, n'y tenant plus, elle posa la question qui la chagrinait, s'exprimant avec angoisse.

- Et Lucas. Qu'arrivera-t-il à Lucas, si nous sommes germanisés et qu'ils mobilisent les jeunes des deux cotés ? De quel bord serons-nous ?

Marthe avait vécu le déchirement de la guerre 14-18, l'incorporation tardive de son mari dans la Wermatch et l'insupportable attente d'un retour, presque indemne.

Ses yeux brillaient de larmes. Hans, maintenant levé, entourra ses épaules pour la réconforter. Gretel ayant abandonné sa dissertation les rejoignit près du fourneau où ils se tinrent un instant.

- Ne pleure pas. Nous verrons ce qui se passera dans les prochains jours. Rien ne sert de gémir sans savoir. Les choses parfois s'arrangent. Ils finiront peut-être par arriver à un accord, préféra-t-il mentir, éludant ainsi la question qu'il se posait lui-même sans trouver de réponse.

- Tu as raison, Schlüter, je ne suis qu'une sottie. Qui, en plus, va brûler le dîner de son homme.

Elle essuya ses yeux avec un coin du tablier puis, après un baiser à Gretel, les invita à se mettre autour de la table. Le repas fut calme, comme à l'accoutumé, chacun retenant ses angoisses. On commenta la dernière lettre reçue de Clermont-Ferrand et les nouvelles du lycée aux rangs clairsemés depuis les hostilités.

Une réponse à leurs interrogations sur l'avenir arriva dès le lendemain matin. Dans la brume matutinale du 11 juin 1940, lorsque Hans pénétra avec sa bicyclette dans la cour de l'usine, les premiers arrivants formaient déjà un attrou-

pement. L'avis, placardé par les gendarmes sur la porte principale, intimait aux hommes, de dix-sept à cinquante-cinq ans, d'avoir à quitter l'Alsace sans délai.

- Bientôt, on ne sera plus que tous les deux, brocarda un ancien de la même classe que le contremaître.

Dans l'heure qui suivit, la direction décréta une fermeture, demandant à ceux non concernés par cette mesure d'évacuation d'être disponibles en cas de reprise.

En fin de matinée, Hans retrouva le chemin de son potager à clapiers, se demandant s'il œuvrerait encore un jour aux finitions du *MC35A*. Les choses paraissant bien compromises, il se promit d'adresser une lettre à son fils tant que le courrier fonctionnait normalement. En effet, une certitude s'imposait, Lucas ne devait pas rentrer au pays, tout du moins pour l'instant.

Quand il arriva à la maison, Gretel était déjà revenue de l'école, le nouvel ordre de déplacement ayant achevé de décimer le corps professoral. Alors, désœuvrés, le père et sa fille s'installèrent sur la table de la grande pièce pour rédiger un courrier à l'aîné. Marthe étant sortie faire quelques courses, seul le tic-tac de la comtoise associé au crissement des plumes, meubla le calme ambiant.

Une semaine passa, entrecoupée de bulletins radio qui se voulaient rassurants. Aux termes de ces derniers, le recul des troupes s'appelait du déplacement stratégique et les culottées d'héroïques résistances.

Le 18 juin, Hans descendu en ville, pour acheter son tabac, put se rendre compte que les feintes des stratèges avaient dû dépasser Mulhouse. La *Wermacht* était déjà arrivée dans la cité. Aux abords du square Steinbach, des véhicules blindés et quelques camions stationnaient le long des trottoirs. Alentours, des soldats casqués, le visage noirci,

gardaient du matériel l'arme aux poings. D'autres, profitant du soleil matinal, s'étaient assis sous les arbres ou dans les massifs de fleurs. Place de la Réunion, une dizaine de panzers verdâtres grondaient au pied du temple Saint Étienne. Des side-cars, pétaradants, traversaient l'esplanade en tous sens.

L'azur était chargé d'interpellations, de grésillements radiophoniques, du bruit des moteurs, de vapeurs d'essence. Telle une procession de fourmis vertes des estafettes montaient et descendaient, sans relâche, le perron de l'Hôtel de ville. Aucun drapeau ne flottait plus sur la façade rose, sorte de framboise posée sur une purée de pois cassés. Eu égard à la qualité du matériel automobile et dotation générale des soldats, Hans, témoin du départ pitoyable des troupes françaises, comprit qu'il n'y aurait pas de guerre de tranchées.

La stupeur passée, le contremaître enfourcha sa bicyclette pour descendre jusqu'à la *Société Industrielle*, cercle d'entrepreneurs locaux dont il connaissait le concierge, afin d'y glaner du nouveau sur une éventuelle reprise des activités. Pédalant dans les allées boisées de la place de la Bourse, le cycliste pensa aux modifications qu'il faudrait apporter à sa lettre et arriva à destination sans même s'être rendu compte de son trajet. Des voitures, avec chauffeurs, étaient garées devant le péristyle du rez-de-chaussée. Au premier étage des lustres éclairaient les baies entrouvertes. Pénétrant dans les lieux, par l'entrée de service, il se dirigea vers la loge.

À Wigelsheim, Marthe tenait salon à sa porte. Il faisait beau et les géraniums fleurissant au pied de la façade, en limite du trottoir, donnaient à cette journée un air de vacances. Le logis des Schlüter situé à l'extrémité du bloc

de maisons, avant le dépôt de pains, était un passage obligé pour les ménagères de la cité ouvrière. Aussi, à la belle saison, s'arrêtait-t-on aux fenêtres ouvertes du séjour pour saluer l'occupante, échanger quelques recettes de choucroute ou simplement papoter.

L'entrée des troupes allemandes à Mulhouse était bien évidemment le sujet du jour, relayé par le souci de la reprise du travail et celui du retour des déplacés. Les problèmes de souveraineté n'étaient jamais abordés, car ce phénomène territorial récurant relevait de la fatalité et non du choix des intéressés.

Hans arriva sur ces entrefaites. Le chemin du retour n'avait pas été sans difficulté, l'obligeant à mettre plusieurs fois pied à terre pour laisser passer des convois militaires et des groupes de civils inquiets. Les nouvelles rapportées, n'étaient pas trop mauvaises. Le concierge, tenu aux faits par les chauffeurs, avait appris que le Maréchal demandait l'armistice. Cette révélation induisait une proche fin des combats et, par voie de conséquence, le redémarrage du travail.

Son exposé terminé, l'orateur entreprit d'insérer sa bicyclette dans le couloir, après avoir brisé le cercle de ses auditrices.

Des voix s'élevèrent.

- Les déplacés vont bientôt revenir ?

- Probablement, puisque la guerre est finie, affirma-t-il, alors qu'il n'en savait rien.

Laissant les femmes à leurs supputations, il gagna le clapier pour nourrir ses pensionnaires et sélectionner le civet du dimanche.

- *J'ai bien fait de ne pas adresser cette lettre à Lucas. Mieux vaut attendre un peu pour voir à quelle sauce nous allons être accommodés,* murmura-t-il.

Le coup de gourdin asséné sur la nuque du lapin, ne laissa pas à ce dernier le temps de se poser pareille question.

Effectivement, les choses s'accéléchèrent dans les jours qui suivirent. Une circulaire de la Manufacture, demandant à Hans de reprendre son poste, fit l'objet d'une petite fête arrosée au Crémant. Marthe reprit des couleurs, un bon sourire, et redoubla d'attention pour son mari. Gretel réintégra le lycée, meublant ainsi les quelques jours précédant les vacances. Dans les rues, les nouveaux arrivants *vert olive* continuaient à s'affairer, collant des affiches, installant leurs bureaux, prenant possession de locaux administratifs, multipliant les contrôles, arrêtant les fonctionnaires de haut rang.

À la manufacture, l'effectif, déjà endémique, avait été laminé par l'ultime déplacement. Les équipes furent réorganisées pour la reprise d'un semblant d'activité. L'atelier de Hans n'eut pas trop de difficulté, les livraisons du *MC35A* ayant été arrêtées faute d'utilisateurs. La production tournait au ralenti. Rien ne sortait plus de l'usine sans instruction de la *Wermacht*.

Courant juillet, un courrier de Lucas arriva enfin. Ayant terminé ses examens, l'étudiant comptait séjourner à Lyon, dans l'attente de sa licence. Ce après quoi il rentrerait au pays. Bien évidemment, la situation l'inquiétait, mais la convention d'armistice ne faisait pas état d'annexion. D'ailleurs, parmi les expatriés, nombreux étaient ceux qui souhaitaient rentrer. La suite des événements le laissait dubitatif. Au dîner, les Schlüter, lisant ces lignes, prirent ombrage des conclusions. Lucas, qui avait de l'instruction, était plus à même qu'eux de comprendre la politique. Une nuit, sous la couette, Marthe demanda à son époux s'il pensait que leur fils reviendrait un jour. Celui-



ci resta silencieux, et mit un moment à répondre. Pesant ses mots, car l'affaire était d'importance.

- Tu sais, bien des choses m'inquiètent. D'abord, ils rétablissent une frontière entre la France et l'Alsace, comme autrefois. Ensuite, le vagemestre de la manufacture m'a dit que les timbres français ne seraient bientôt plus en vigueur. Enfin, le nom des rues change et leurs sapeurs déboulonnent les statues.

- Alors, tout va redevenir comme avant 1918 ?

- On dirait, mais je ne sais ni quand et comment. Leur propagande me chagrine. Ils collent des affiches partout, font des réunions politiques, cherchent à nous persuader.

- Qu'importe, Hans, nous avons vécu trente ans Allemands, puis vingt-deux ans Français. Nous parlons les deux langues, et n'avons pas été plus heureux avec les uns qu'avec les autres. Alors, ils peuvent toujours essayer de nous embobiner.

Il y eut un silence, puis Marthe, s'asseyant toute droite dans le lit, reprit.

- La différence d'avec Lucas, c'est que nous n'avons pas eu à faire de choix. Ouvriers d'Alsace, nous sommes restés dans nos usines alsaciennes. Lui se trouve de l'autre côté de la barrière. Si les choses persistent, il devra bien choisir un camp.

- Tu as compris mon tracas, Marthe. Notre fils peut rester en zone libre ou revenir ici. En tout cas, les Allemands le recevront à bras ouverts, parce qu'Alsacien d'origine et de surcroît érudit.

- Alors, tu penses que mieux vaut qu'il revienne ? Soupira-t-elle, presque rassurée.

- C'est là que le problème se pose. L'avenir est tellement incertain que nous ne pouvons pas l'influencer. Lucas devra décider seul. S'il rentre au pays juste pour em-

brasser la famille, il faudra qu'il fasse vite. Les Autorités n'accepteront pas de le voir repartir.

Marthe s'était rallongée, la tête dans le traversin, comme pour s'étouffer et ne plus penser. Ils avaient passé leur existence silencieuse à être ballottés. Maintenant qu'elle formulait un maigre souhait, il fallait qu'elle le taise. Hans lui embrassa l'épaule puis, se retournant, mit ses pieds contre les siens pour qu'elle se sente moins seule.

Quelques matins plus tard, alors qu'il cadénassait son vélo sous l'abri tôle du parking de l'usine, en compagnie d'Albert Rudolf, géant moustachu du département de fonderie, des portières de voitures claquèrent derrière eux.

- Crénom de Dieu, murmura Albert, ils embarquent les patrons.

Tressautant sur les pavés noircis, trois limousines de couleur foncée quittaient effectivement la cour.

Vers dix heures, Monsieur Szlasmunder, chef du personnel, accompagné d'un *Oberst* à casquette et de trois fonctionnaires en costards, pénétrèrent dans l'atelier dont ils firent le tour. À la pause, les ouvriers, rassemblés dans le hall, apprirent que, sur décret du *Gaulteiter*, la direction était limogée. Leur président avait été expulsé d'Alsace. Sous la houlette d'une nouvelle administration allemande, l'exploitation allait redémarrer et du personnel recruté à cet effet.

Quelques jours plus tard, au cours d'une réunion des contremaîtres, les nouveaux dirigeants firent savoir que la production étant dorénavant dévolue à la Wermacht, le travail devrait être parfait. Les défauts de fabrication seraient considérés comme des actes de malveillance. La fabrication du *MC35A* repartit donc tambour battant, avec

pour seul changement l'identité des utilisateurs. L'atelier du contremaître Schlüter résonna de plus belle du claquement des culasses, de la stridence des graveuses, des scies et autres ponceuses.

Après le choc de la translation et malgré l'apparition des cartes de rationnement, la vie semblait vouloir reprendre un cours presque normal. Durant le mois de juillet, bon nombre des déplacés de l'année 1939 revinrent au pays par trains entiers. Ils furent reçus en fanfare, dans une débauche propagandiste outrancière. Devant cette calme normalisation et les beaux jours de l'été aidant, Marthe reprit espoir de revoir son fils et le garder, une bonne fois pour toute, de ce côté de la frontière. Sans doute s'était-elle encore fait du souci pour rien.

Effectivement, un beau soir de fin août, Lucas revint au bercail, surprenant Marthe et Gretel occupées à écosser des petits pois. Les cris de joie, les sanglots d'émotion furent si forts, que les voisins accoururent aux nouvelles. Le nouveau venu était un grand gaillard, châtain aux yeux bleus, la mèche rebelle. Vêtu d'une chemisette sur un pantalon de toile, il respirait la santé et la bonne humeur. Les gens du quartier l'ayant connu enfant, les congratulations ne furent pas circonstanciées. Le groupe des visiteurs une fois parti et les banalités coutumières épuisées, Lucas avoua un petit creux pour n'avoir rien mangé depuis la veille. Le voyage avait été particulièrement long, jalonné de contrôles.

- Où ai-je la tête, s'écria Marthe, il doit être affamé. Gretel, mets vite un couvert.

Se précipitant, elle sortit d'un garde-manger des restes de salaison, une miche, du vin de Moselle. Assise avec sa cadette, au bout de la table, elle resta silencieuse, pantoise,

éblouie du bonheur que lui prodiguait le ciel, n'osant dire un mot qui briserait le charme. Qu'il était beau son fils. Vers six heures, alors qu'il empruntait sa rue, Hans fut étonné des saluts joyeux et sourires entendus qui lui étaient dispensés, se demandant quelle mouche avait piqué les commères du quartier. Aux sons des voix venues de la cuisine, il comprit et s'obligea à traîner doucement son vélo dans le couloir, autant pour maîtriser sa joie que retenir une larme. Son cœur battait à tout rompre. Il prépara sa phrase.

- Ah ça, pour une surprise !

Il n'eut pas le temps de continuer dans ce registre, car son fils l'avait déjà pris dans ces bras. Ce soir-là, on éteignit fort tard dans le logis des Schlüter.

**D**urant cette période de vacances scolaires, Lucas put à loisir s'occuper de Gretel. Ils partaient à bicyclettes, dès matines pour faire des ballades, agrémentées de baignades dans les Ballons d'Alsace. Souvent des amies lycéennes les accompagnaient. Du haut de leurs quatorze ans elles étaient toutes amoureuses du grand frère. Aussi, lorsqu'il semblait en favoriser une, *l'élue* devenait toute rose.

Marthe était un peu frustrée de les voir partir ainsi, tous les matins sans pouvoir en profiter plus. Mais cette dernière faisait contre mauvaise fortune bon cœur, heureuse de rassembler sa progéniture autour du bæckeofe dont elle avait eu tant de mal à réunir les ingrédients. En effet, avec les cartes de rationnement, l'épaule d'agneau, la poitrine de boeuf étaient des denrées rares, mais dans la cité ouvrière l'entraide ménagère n'était pas un vain mot.

Depuis l'arrivée de Lucas, le thème du retour n'avait pas été abordé comme pour ne pas assombrir le bonheur des retrouvailles.

Ce dernier évoqua seulement l'étonnement d'avoir eu à franchir une véritable frontière, ainsi que l'intérêt porté à son pedigree par les gabelous Allemands.

Le soir, avec d'anciens camarades, ils évoquaient, sans passion, l'étrange situation dans laquelle leur *petite patrie* était à nouveau plongée. Les plus avertis s'inquiétaient beaucoup moins du processus de germanisation que des risques attachés à l'idéologie nazie dont certains journaux relevaient pudiquement les outrances. En réalité, malgré la détente liée aux vacances, Lucas s'inquiétait du devenir des siens après son départ. Son retour à Clermont-Ferrand était en effet nécessaire à l'obtention de sa maîtrise. Par ailleurs, l'usage du français en Alsace venait d'être prohibé dans le domaine judiciaire, ce qui en disait long sur les intentions des nouveaux maîtres.

Quelque temps plus tard, il put constater l'exactitude de sa logique. Un après-midi, Marthe reçut la visite d'une estafette à bicyclette, porteuse d'une convocation pour son fils. Ce dernier devait se rendre à la Kommandantur muni de ses papiers, pour *étude de dossier*. Elle comprit que l'épilogue de leurs heures joyeuses était proche.

Lucas se rendit au service concerné, prenant soin d'oublier ses pièces d'identité à Kingersheim. En arrivant à Mulhouse, il remarqua qu'un drapeau à croix gammée flottait maintenant au perron de l'hôtel de ville et que les inscriptions françaises avaient disparu. Après qu'il eut présenté sa convocation au planton, on le fit asseoir sur un banc, où il attendit plus d'une heure avant d'être enfin introduit dans un bureau.

Un jeune *Oberleutnant*\* le reçut, fort aimablement, dans une pièce bien tristement meublée et remplie de dossiers.

\* Lieutenant de première classe

L'occupant des lieux, après avoir parcouru le contenu d'une chemise, lui fit compliment pour la qualité de son allemand et requit ses papiers. Bien que chagriné de leur absence, il déclara, cependant, ne pas trop s'en formaliser.

- Ce sont des choses, qui arrivent. Il sera nécessaire que vous reveniez pour me les remettre.

Cet aimable préambule fut suivi d'un long exposé sur l'appartenance historique de l'Alsace au monde Germanique et les méfaits de l'occupation française. Puis, se replongeant dans les documents, l'officier se félicita des origines alsaciennes du visiteur, des faits d'armes de son père en 14/18, de sa confession protestante. Refermant le dossier, tout sourire, il conclut l'entretien.

- Jeune homme, la *Reichuniversität*\* de Strasbourg ouvrira bientôt ses portes. Une place vous y sera attribuée. Le Führer compte sur la jeunesse pour atteindre les objectifs qu'il s'est fixé. Votre engagement pour le Reich bénéficiera à vos proches.

Le raccompagnant jusqu'à la porte, il lui remit des brochures à la gloire du nazisme, puis le congédia contre la promesse qu'il reviendrait avec ses papiers d'identité. Lucas était un garçon énergique. Sa décision fut prise avant que d'arriver au bas de l'escalier de l'Hôtel de Ville. Sur la Place de la Réunion une fanfare militaire charmait quelques badauds.

Avant de rentrer, le jeune homme fit un saut à la poste, pour donner deux coups de téléphone, puis se rendit chez son cousin Costaz, dont les parents exploitaient une ferme à la frontière Franco-Suisse. Sans doute pêchait-t-il par excès de prudence, mais les boniments stéréotypés du recruteur l'incitaient à prendre d'emblée un certain nombre de précautions.

\* Université du Reich

Ce soir-là, Hans et son fils restèrent un long moment, en tête à tête, sur le banc du jardinet. Rentrant dans la cuisine, ils gardèrent bonne contenance. Pourtant, regardant son mari à la dérobée, Marthe comprit qu'elle devrait encore user de patience et d'abnégation.

Pour éviter les commérages, le départ eut lieu, à l'aube, quelques jours plus tard. Lucas se rendit à la gare de Mulhouse sur le vélo paternel, abandonné dans un endroit déterminé. Ensuite, il prit le car pour Hesingue où l'attendait son oncle. De là, une camionnette les véhicula jusqu'à leur ferme de Leymen. Après une nuit réparatrice, son hôte lui fit passer la frontière à travers champs pour qu'il puisse attraper le train Bâle-Genève de l'après-midi.

Une quinzaine plus tard, les Schlüter furent soulagés d'apprendre, d'une carte interzone laconique, que leur fils était bien arrivé. Cependant, Marthe se mit à présenter les signes d'une grande lassitude, comme si quelque chose s'était brisée en elle.

Début octobre, Gretel réintégra son lycée déjà rebaptisé *Horst Wessel Schule*. Les programmes, comme les professeurs, avaient changé. Ces derniers firent savoir aux élèves que la langue de Goethe serait dorénavant obligatoire et le français proscrit à compter du deuxième trimestre.

De son côté, Hans avait repris son rythme de contremaître sérieux et ponctuel. Le nombre d'heures de travail hebdomadaire augmentait proportionnellement au rythme effréné de l'effort de guerre. Depuis la reprise en main, la production du *MC35A* avait quasiment doublé. Cette arme légère était maintenant destinée à la police, ainsi qu'aux officiers des services spéciaux, dont les fonctions ne nécessitaient pas le port au baudrier d'un *Luger P 08 Parabellum*.

Des mois s'écoulèrent ainsi, au rythme d'une germanisation accélérée. À Wigelsheim, malgré les guirlandes accrochées au sapin, la nuit de Noël n'eut pas sa gaieté habituelle. L'absence de Lucas réduisait en effet d'un bon quart l'effectif familial. Hans et Gretel firent de leur mieux pour être enjoués. Pourtant, rien ne semblait plus intéresser Marthe, malgré les efforts qu'elle fit pour sourire. Des nouvelles arrivaient pourtant régulièrement, de Clermont. Leur fils avait trouvé un emploi à mi-temps dans une gazette régionale et donnait des cours d'allemand pour arriver à joindre les deux bouts. En février, il avait même fait du ski au Mont D'or, ce qui ne l'empêchait pas d'étudier sérieusement afin de décrocher sa maîtrise.

**E**n Alsace, comme l'endoctrinement ne portait pas assez rapidement ses fruits, les autorités décidèrent de passer à la vitesse supérieure, interdisant, imposant, mobilisant, sanctionnant. Un soir de mai, Hans trouva Marthe prostrée sur le banc du jardinet, un papier administratif à la main probablement cent fois lu et relu tant il était chiffonné.

- Et voilà, les Allemands veulent nous l'enlever. Que va-t-on leur dire? De toute façon, il ne voudra pas revenir.

Hans prit connaissance du document. Il s'agissait d'une convocation d'incorporation au *RAD*\*. Cette dernière induisait un embrigadement de six mois au bénéfice du Reich.

- Je crois que le mieux que nous puissions faire, est de dire la vérité. Après tout, Lucas a la nationalité française, des papiers français. Il est logique qu'il termine ses études dans son université. Personne ne lui a jamais intimé de rester. Quant à la ligne, il aura très bien pu la passer sans être contrôlé.

\* Reichsarbeitsdienst : Service du Travail d'État



- Mais, quand le reverrons nous, soupira-t-elle, la tête entre les mains.

Assis à ses cotés, il prit tendrement sa femme par le cou, espérant lui transmettre l'énergie nécessaire à remonter la pente.

- Marthe, c'est à notre fils qu'il faut penser et non pas gémir sur notre propre chagrin. Même si Lucas ne peut pas rentrer aujourd'hui ou demain, au moins vit-il selon ses choix et c'est cela qui compte.

Elle sécha ses yeux, d'un revers de mains, et pour montrer qu'elle comprenait, se blottit contre lui. Hans enchaîna, presque heureux de sentir qu'ils pouvaient de nouveau communiquer.

- Rappelle-toi ce que j'avais dit à propos de leur propagande. Maintenant nous sommes fixés. Les nazis ne tentent plus de persuader, ils imposent. Tiens, je te raconte leur dernière trouvaille ; l'interdiction du béret basque. Que vais-je mettre pour aller au travail ? Mon casque à pointe, peut-être ?

Le couple se prit même à rire de bon cœur.

- Alors tu sais, voyant ce genre de facéties, nous devrions être contents de savoir Lucas en zone libre.

Ils parlèrent ainsi un bon moment, décidant de renvoyer la convocation au motif que l'intéressé avait quitté Wiggelsheim, depuis deux ans, pour terminer ses études à la faculté de Clermont-Ferrand . C'est presque rasséréiné que le couple rejoignit Gretel dans la grande pièce.

Quelque temps plus tard, alors qu'il travaillait dans son atelier, Hans fut appelé par le responsable du personnel de la manufacture. Se faisant remplacer par un ancien, il gagna, d'un pas pressé, le bâtiment de la direction, dégraisant ses mains avec un vieux chiffon. Après s'être présenté

au secrétariat, le contremaître, ayant ôté son béret, fut introduit dans le bureau directorial.

Monsieur Szalsmunder était un vieux cadre de la manufacture qui devait la pérennisation de sa fonction à des convictions germanophiles marquées. Homme compétent, il connaissait le chef d'équipe depuis longtemps et appréciait son dévouement à l'Entreprise.

Curieusement, le directeur n'était pas seul dans la pièce. Deux civils lui faisaient face et cette présence semblait le mettre mal à l'aise. Ce fut, d'ailleurs, en triturant nerveusement un coin de dossier posé sur sa table qu'il fit les présentations.

- Hans, ces messieurs du ministère sont venus nous voir au sujet de ton fils. Je leur ai montré tes états de service et dis le bien que je pensais de toi, mais...

- Taisez-vous !

Un des deux individus lui coupa sèchement la parole. Il avait sur les genoux une serviette de cuir marron.

- Herr Schlüter, votre fils, qui séjournait à *Mulhaiisen*, est reparti se déroband aux obligations du Reich. Il s'est enfui alors que sa situation était à l'étude et que ses papiers devaient être remis à l'instructeur de son dossier. Pourriez-vous nous dire, ce qui c'est passé ?

Gêné, tremblant à l'idée qu'on puisse nuire à Lucas, abasourdi par le terme de « *fuite* », Hans tordit son béret, ébauchant un début de réponse.

- Voilà, mon fils a commencé ses études de droit à la faculté de...

- Cette histoire d'université n'est pas une excuse. Nous devons éviter à notre jeunesse la gangrène de l'idéologie française. Le cas de votre enfant est une désertion dont vous êtes complice. En tant que chef de famille, vous en rendrez compte.

Le malheureux eut le sentiment que le sol disparaissait sous ses pieds et se retint au dossier d'une chaise. L'accuser de la sorte était une infamie qui le laissait sans voix, prêt à défaillir. Le directeur du personnel prit son courage à deux mains. Plaidant les circonstances atténuantes, il affirma que son employé n'était pas au courant des agissements de sa progéniture. Qu'une héroïque blessure à la tête, en 14/18, avait sans doute amenuisé sa perception des choses.

L'autre homme, silencieux jusqu'alors, prit la parole. Sa voix était fluette, mielleuse.

- Hans Schlüter, nous retiendrons les arguments de votre Supérieur. Aussi, considérant l'altération de vos facultés mentales incompatible avec une responsabilité professionnelle, nous veillerons à votre remplacement.

Puis grimaçant de fureur et d'une voix aiguë.

- On ne plaisante pas avec les grands desseins du Reich, Herr Schlüter. Ce cas servira d'exemple à vos collègues. Enfin, un conseil, abandonnez votre béret, cela en dit long sur la teneur de vos convictions.

Les fonctionnaires se levèrent et gagnèrent la porte qu'ils prirent soin de ne pas refermer derrière eux. Monsieur Szlasmunder se précipita pour les raccompagner. Le contremaître resta debout un moment, sans rien dire, teint pâle et yeux mi-clos. Revenu, son chef entreprit de le rassurer, affirmant que ce n'étaient que menaces et qu'il interviendrait au plus haut niveau.

Rentré chez lui, Hans ne fit pas état de la visite des gens du ministère. Depuis leur dernière conversation, sa femme avait retrouvé un brin d'optimisme et il ne voulait pas briser cette frêle guérison. D'autre part, les propos lénifiants tenus par le Chef du personnel lui laissaient un petit peu d'optimisme.

Ce qui le désespérait, au-delà des menaces proférées, était l'incapacité qu'il avait eu à démontrer sa bonne foi et son impuissance face à ces fonctionnaires nantis du pouvoir de briser sa vie et celle de sa famille. Se trouvant minable, Hans s'en voulait de ne pas avoir étranglé, de ses puissantes mains d'ouvrier, le cou blanchâtre de cette vermine bureaucratique. À compter de ce jour, il se mit à broyer du noir, imaginant la détresse de Marthe, l'arrestation et l'emprisonnement de son fils au camp de *Schirmeck*.

**D**ébut juin, Monsieur Szlasmunder convoqua le contremaître pour lui apprendre qu'en dépit de toutes les démarches entreprises, son licenciement restait sans appel. Il quitterait son poste sous quinzaine. Hans se retrouvait donc à la rue. Ébruitée, la nouvelle courut d'atelier en atelier. À la cantine, il ne fut d'ailleurs question que du départ de Hans Schlüter. Les plus hardis proposèrent même d'arrêter le travail et de faire grève. Pourtant, la grogne ouvrière ne dura réellement que le temps d'une pause, effrayés qu'ils étaient tous d'écoper d'une sanction similaire. À cet égard, les auteurs de cette injuste punition avaient marqué un point important sur le plan disciplinaire.

Dans les jours qui précédèrent son départ, le chef d'atelier dut travailler en duo. Un successeur à ses basques, tant, d'ailleurs pour le surveiller, que pour s'imprégner des tâches à accomplir. Ce dernier, gros Allemand déplacé des aciéries de la Rhür, avait été sélectionné pour ses qualités caporalistes et son attachement au parti. Suspicieuse à l'extrême, la nouvelle recrue ne voyait en Schlüter qu'un saboteur potentiel. Aussi attachait-elle beaucoup plus d'importance à déjouer une malveillance, qu'à s'informer des travaux de montage.

Malgré toute sa volonté, Hans avait du mal à dissimuler son profond malaise. Il lui était d'autant plus difficile de cacher sa situation à Marthe, que la cité ouvrière connaissait l'affaire. Alors, sa femme s'inquiétant de son état dépressif, il finit par tout avouer. Contre toute attente, elle n'eut pas la réaction que lui prêtaient ses noirs pressentiments. En effet, l'embrassant et se blottissant contre lui, Marthe tint des propos auxquels il ne s'attendait pas.

- Tu as raison depuis le début, Hans. Ces gens ne sont pas les Allemands que nous avons connus. Ce qu'ils font à un brave homme comme toi se reproduira, de façon aussi cruelle, pour d'autres. Je suis heureuse que notre fils ne soit plus au pays. On m'a dit qu'ils enfermaient les jeunes refusant de partir au RAD.

- Mais, je n'ai plus de travail. Nous n'avons pas d'argent.

- Ne t'inquiète pas, bonhomme, nous sommes au printemps, sans besoin de chauffage. Il y a le potager et les lapins. Je ferai des travaux de couture. Et puis, tu trouveras bien à t'occuper d'ici la fin de l'été.

Après un mois de mauvais sang, cette réaction lui fit chaud au cœur. Il ne put s'empêcher de verser une larme. L'ouvrier serra les poings se promettant de trouver un moyen de gagner sa vie. Après tout, malgré son âge, il était encore vaillant et pouvait rendre quelques services rémunérés. Hans et Marthe discutèrent de projets pendant un bon moment, oublièrent leurs soucis immédiats, eurent le sentiment de rajeunir. L'origine du problème serait tue aux enfants, pour ne pas les inquiéter. On prétexterait un départ anticipé pour cause d'ancienneté.

Fort de cette philosophie, c'est avec un certain détachement que le contremaître prit pour la dernière fois son poste, suivi de son épieur nazi. L'atelier produisait son va-

carne coutumier de fourmilière ferrillante. Les culasses mates, les canons à biellettes, les ressorts et leurs tiges, succédaient aux platines, sur lesquelles il fallait ajuster des parties amovibles, visser des plaques de crosses.

Comme depuis des années, Hans circula dans les travées, vérifiant le travail des monteurs. Parfois, il attrapait une arme, tirait la culasse en arrière, pressait la détente, contrôlait le fini des glissières. La moindre rugosité, si ténue fut-elle, devait être limée. Tâches délicates qu'il prenait toujours soin d'effectuer lui-même. Toutefois, depuis son licenciement, lorsque ce type de cas se présentait, c'était l'accompagnateur qui rectifiait.

Au fil des heures, Hans sentait son estomac se nouer. Dans trente minutes, il quitterait l'entreprise sans éprouver de chagrin. Trop de choses avaient changé, les équipes, la direction et l'état d'esprit devenu exécration. En fait son angoisse résultait moins de son départ que de l'injuste suspicion dont il avait fait l'objet. En définitive, le contremaître réalisa que les armes, sur lesquelles il veillait pour la dernière fois, étaient à l'usage de ceux qui menaçaient son fils et sacrifiaient sa famille. Comprendant combien la situation était dérisoire, il informa le nouveau chef d'atelier de son intention d'aller rassembler ses affaires. Le fayot, pris au dépourvu, lui intima de rester sur place pendant qu'il allait en référer. Hans continua donc sa ronde entre les postes de travail. Un jeune ouvrier le héla.

- Chef, j'ai un petit problème sur une glissière, il faudrait un léger coup de polissage.

- Donne-le-moi et continue les suivants.

Il prit l'arme montée et se dirigea tranquillement, au fond du hall, vers les machines de rectification.

- Tu es mon dernier, murmura l'homme en retirant la clavette arrêtoir de culasse.

Ayant démonté l'engin, il nota que la platine portait le matricule numéro *18600* et mit la ponceuse en marche. Ce n'était rien. Pourtant, il se tint en fond d'atelier plus que le temps nécessaire à un simple polissage. Quand le successeur revint, porteur d'une autorisation de sortie, le dix-huit mille six centième enfant d'acier du contremaître Schlüter gagnait le chemin des livraisons, en route vers son destin.

## Chapitre 2

Depuis la fenêtre de sa chambrette sous les toits, Lucas Schlüter contemplait, à contre jour, les volcans qui gardent l'Ouest de Clermont-Ferrand. L'appartement de sa logeuse, sis au dernier étage d'un immeuble de la rue des Avernes, était composé d'un salon trop meublé où trônait un poste de radio, d'une salle à manger à chaises Louis-Philippe et deux chambres dont l'une servait de reliquaire aux effets d'un mari défunt.

Au fond du couloir, contre les toilettes, se trouvait la salle d'eau nantie d'une baignoire à pattes de lion et d'un lavabo plus épais que profond. Enfin, la distribution de l'étage se complétait d'une cuisine au carrelage graisseux.

Le logis de Lucas était situé dans les combles. On y accédait de l'entrée par un escalier circulaire aux étroites marches de bois. Il s'agissait d'une petite chambre mansardée, glaciale l'hiver, torride l'été, éclairée par un chien-assis sous capucine. En l'absence d'électricité, la lumière était diffusée par une lampe à pétrole. Un Godin à bois gardait



la pièce hors-gel durant les grandes froidures. Des pigeons, colocataires du toit, laissaient tomber de la plume et leurs déjections par les interstices d'un vieux lambris fatigué.

La veuve Ravignac était une petite dame sèche aux cheveux blancs, tirés vers l'arrière, regroupés en un minuscule chignon. Éternellement vêtue de gris, portant un serre cou de dentelles blanches et des lunettes à montures d'acier, elle ne sortait jamais sans un parapluie noir assorti à son sac de moleskine. La logeuse n'était ni belle ni laide et Lucas se demandait parfois, si elle fut un jour désirable. Pourtant sous des airs revêches doublés d'un sens auvergnat de la finance, cette dernière était une brave femme aux idées plus larges que ne laissait transparaître son aspect. Elle n'avait d'ailleurs pas interdit les visites féminines, ce qui dénotait une ouverture d'esprit certaine en période maréchaliste, sauf à ce qu'elle n'eut jamais envisagé pareille hypothèse.

Sachant que son pensionnaire tirait le diable par la queue, madame Ravignac décréta un jour, au prétexte de la distraire, qu'il aurait table ouverte le dimanche. Vu sa disette permanente, Lucas n'avait pas résisté au diktat. Cet événement hebdomadaire était précédé d'une sortie au marché, durant laquelle ils rivalisaient de ruses pour obtenir les plus beaux légumes au meilleur prix. Après quoi, rentrant, il portait le panier et lui donnait le bras. À les voir ainsi passer, chaque dimanche Place de la Victoire, ses camarades le surnommèrent *Babar* à cause de la vieille dame. Lucas ne manquant pas d'humour, avait trouvé le rapprochement amusant. Le sobriquet perdura, compris des seuls initiés, car bien de sa personne il n'avait rien d'un pachyderme.

Quelques copains furent invités à partager le pot au feu. Mais il dut rapidement surseoir à ce type d'invitations. D'aucun, comme Raoul Berthillon en aurait pris l'habitude, sans égard pour la maîtresse de maison.

Ce dernier était un cas parmi ses relations. Plus âgé que les autres, Assistant à la Faculté de droit, il préférait, de toute évidence, la compagnie des élèves à celle des professeurs. Dispensé d'obligations militaires, Raoul avait échappé à la guerre. Sympathique mais prétentieux, son tempérament arriviste avait fait se détourner de lui une bonne partie de l'université. On l'appréciait comme relation de passage, avec cette réserve qui bloque toute amitié durable. D'aucun le disait homosexuel, mais cet état n'expliquait pas une mise à l'écart. Aussi, était-ce parce qu'il n'y avait personne à vouloir fréquenter Berthillon que Lucas lui prodiguait un peu de son amitié.

Une fois sa « maîtrise » en poche, le jeune Schlüter se demanda quoi faire de son avenir. Le contexte était exécrationnable, les échos de la zone occupée plus qu'inquiétants. Il ne pouvait plus rentrer à Wigelsheim. Des nouvelles arrivaient sporadiquement par des courriers postés en Suisse. Son père lui conseillait de faire transiter les cartes interzones par le cousin Costaz et d'éviter de revenir pour l'instant.

Ce fut donc en touriste qu'il passa son été à visiter l'Auvergne. Du haut de sa bicyclette, il fit un saut à Vichy, capitale des eaux minérales et de la zone libre, espérant y trouver un job. L'ambiance était plus parisienne que thermale, les ténors de la politique, du journalisme ou des arts y paraissaient de façon ubuesque. Bredouille, Lucas reprit donc en septembre les répétitions d'allemand, prodiguant ses soins aux malheureux en délicatesse avec la difficile langue de Goethe.

Le soir, sa chambre, dont les boiseries conservaient la chaleur, étant un véritable four, il préférait ne pas rentrer trop tôt, refaisant le monde à la terrasse des cafés. Certains de ses amis envisageaient de partir en Afrique du Nord, d'autres d'intégrer des groupuscules subversifs ou bien de s'exiler à Londres. La concrétisation des projets s'arrêtant aux propos, ils finissaient tous par regagner leurs gîtes, espérant qu'un geste de la providence leur indiquerait une voie.

**P**our Lucas, le hasard s'appela Margot, brunette aux yeux clairs et sourire désarmant. Âgée de dix ans, élève des Ursulines, fille d'un médecin de Royat, cette dernière avait un problème de grammaire germanique. Ses notes, moyennes pour la plupart, frisaient la catastrophe dans cette discipline. À cet égard, son carnet scolaire du dernier trimestre était sans équivoque.

- *Redoublement demandé. Ne sera admise en classe supérieure à la rentrée d'Octobre, qu'au vu du résultat d'un examen de première langue.*

- Repiquer sa sixième, en cette période, pour un problème d'allemand. Les Sœurs ont beaucoup humour, soupira le docteur Desarnault.

Décrochant son téléphone, il appela un de ses patients, pasteur protestant, d'origine alsacienne, pour lui demander s'il connaissait un répétiteur parmi ses ouailles. C'est ainsi, que *Babar* arriva, un beau jour, au chevet scolaire de Margot. Les cours avaient lieu deux fois par semaine, dans un salon dont les grandes portes-fenêtres donnaient sur le jardin. On pouvait y entendre les cris d'un petit frère turbulent qui jouait sur la pelouse et les rappels à l'ordre d'une nounou d'origine berbère.

Pour l'étudiant, la vieille demeure du docteur Desarnault respirait l'aisance. Les vastes pièces de réception du rez-de-chaussée étaient empreintes d'odeurs d'encaustique et de cyclamens. Le soleil, qui entrait à pleins rayons par les baies entrouvertes, réfléchissait sa lumière dans les trumeaux des cheminées. Ce décor insouciant étant bien éloigné du pavillon de Wigelsheim ou de sa chambre pigeonier, Lucas se demandait si la guerre avait une incidence quelconque sur la vie des gens aisés.

Souvent, à la fin de la leçon, madame Desarnault, jeune et jolie mère de vingt-neuf ans, lui proposait un rafraîchissement qu'il acceptait sans se faire prier. Alors, installés sur la terrasse, tandis que Margot rejoignait son cadet, ils sirotaient une menthe, évoquant les progrès de l'élève ou des problèmes de la vie courante, encore qu'ils n'eussent pas tout à fait les mêmes. Un lien d'amitié finit par s'installer entre eux. Lucas raconta ses origines alsaciennes, sa famille ouvrière, son départ clandestin. Il aborda, sans détour, la condition des siens, leur vie laborieuse, le courage dont son père et sa mère faisaient preuve.

Parfois, durant ces intermèdes, la maîtresse de maison s'absentait pour répondre au téléphone ou réaliser quelques tâches domestiques avec Zora la gouvernante. Les regardant s'éloigner, au fond de la terrasse, il étendait ses jambes et, installé dans son transat, fermait les yeux, rêvant que la demeure était sienne, ainsi d'ailleurs que l'occupante.

En effet, au fil des leçons, l'étudiant avait fini par tomber sous le charme de cette jeune femme sensuelle et souriante. Aussi, lorsqu'il se rendait au chevet scolaire de Margot, c'était autant pour le plaisir de voir la maman que dispenser son savoir à l'élève.

L'élégance dont il faisait preuve les jours de répétition, le soin apporté à dompter sa mèche rebelle, n'échappèrent pas à dame Ravignac. Cette dernière, l'imaginant amoureux, s'inquiétait sérieusement de voir disparaître ses matinées dominicales récréatives. En fait, elle n'avait pas tout à fait tort. Sans le vouloir, son pensionnaire s'était bel et bien épris de l'agréable madame Desarnault. Bientôt il se mit à en rêver la nuit, poussant même l'audace jusqu'à lui apporter un bouquet de marguerites.

**E**t puis un jour, alors qu'il était seul devant son jus d'orange, le docteur vint le saluer. C'était un monsieur à lunettes, portant moustache, nanti d'une belle chevelure brune rejetée en arrière. Il avait l'oeil vif, le verbe précis et paraissait bien plus âgé que son épouse.

- Heureux de faire votre connaissance. J'ai beaucoup entendu parler de vous par ma fille et ma femme.

Lucas devint rouge comme une écrevisse, pensant que le sentiment qu'il nourrissait pour cette dernière était inscrit sur son front en lettres capitales.

- J'espère positivement, bégaya-t-il ; essayant de se ressaisir.

- Ma fille est très satisfaite de vos leçons, Lucas. Permettez, que je vous appelle par votre prénom.

- Tout à fait, Monsieur, j'en suis ravi.

- D'après ce que m'a dit Florence, vos parents vivent à côté de Mulhouse. Cela doit vous poser bien des difficultés avec les nouveaux zonages. Décidément, l'Alsace souffrira toujours des circonvolutions de l'histoire.

Lucas, mis en confiance, évoqua ses inquiétudes. Le médecin écoutait, hochant la tête, posant quelques questions, comme il l'eut fait lors d'une consultation. Sur la terrasse, les enfants revenaient du jardin en grand tapage.

Le docteur Desarnault posa une main rassurante sur l'épaule de son interlocuteur.

- Allez Lucas, croyez-moi les choses bougeront. Bien, je dois vous laisser car des patients m'attendent. Il serait intéressant que nous reparlions tranquillement. Peut-être pourriez-vous venir dîner un de ces soirs ?

Se retournant, sans attendre la réponse, il s'éloigna vers son cabinet. La maîtresse de maison, dont Lucas savait maintenant qu'elle s'appelait Florence, franchit la baie de la véranda et le raccompagna jusqu'à l'entrée.

Sur le chemin du retour, Lucas se remémora les circonstances de son entrevue et supputa qu'elle n'était pas fortuite. Il avait, en effet, le sentiment que le père de Margot s'était surtout intéressé à son cursus et que les propos échangés contenaient un message. Un chat détala dans les roues de sa bicyclette. Il fit une embardée, crut percuter une voiture qui venait en sens inverse et atterrit en vol plané dans une haie. Relevé indemne, l'étourdi enfourcha sa monture et reprit son chemin. Ce coup de guidon lui ayant fait perdre le fil de ses idées, il pensa à autre chose.

Rue des Avernes, madame Ravignac, qui devait attendre son retour depuis le matin, le héla du salon alors qu'il franchissait le seuil de l'entrée

- Lucas, vous avez une lettre.

Il s'avança près de la bergère Louis XV, dans laquelle la vieille passait son temps à faire des comptes en écoutant la radio. Cette dernière lui tendit une enveloppe tiède, probablement couvée toute la journée. Le tampon du canton de Bâle sur un timbre à croix blanche, indiquait l'origine du courrier.

- Des nouvelles de vos parents, peut être ? Votre ami Raoul est passé, espérant pouvoir emprunter votre vélo, le sien étant défaillant.

- Ses pneus sont toujours à plat. Le pauvre est intelligent, mais pas bricoleur pour deux sous. Je crois, que je vais lui apprendre à utiliser des rustines.

N'ayant pas envie de parcourir sa lettre devant la logeuse qui n'attendait que cela, le jeune homme prit congé après quelques banalités et grimpa dans sa chambre.

La lumière vacillante de la lampe à pétrole fit des ombres sur le quadrillage, où dansait, à l'encre violette, la vie bien triste d'une cité ouvrière alsacienne. Il fut étonné d'apprendre la retraite anticipée de son père, d'autant qu'après deux mois de jardinage ce dernier avait été embauché par un ferronnier reconverti dans le montage de porte-valises pour vélocipèdes. Sa mère faisait de la couture. Gretel poursuivait ses études à la *Horst Wessel Schule* et avait échappé au RAD pour être encore trop jeune. Hans, qui se félicitait d'avoir un fils hautement diplômé, l'imaginait avocat, juge ou même instituteur. Bien évidemment, ils désespéraient tous de le revoir, mais, le moment n'étant pas propice, s'armaient de patience.

Redescendu à l'étage pour faire un brin de toilette, il surprit madame Ravignac écoutant Radio Londres dans la pénombre. Pour mieux entendre, elle avait collé son visage contre l'appareil. Les crachotements de l'émission, conjugués aux reflets verdâtres du cadran sur ses verres de lunettes, donnaient à la scène un caractère étrange. On eut dit un sous-marin en mission de combat.

- Il dit qu'il faut résister à l'occupant et que rien n'est perdu, murmura l'auditrice à voix basse, alors que les décibels de son récepteur devaient être perçus à cent mètres alentours.

- Tu parles, Charles, galéja l'étudiant qui ignorait l'identité du speaker.

**M**argot ayant réussi son contrôle de grammaire allemande fut admise en cinquième. Lucas se rendit donc à Royat pour donner l'ultime leçon et percevoir ses émoluments. La répétition fut joyeuse. L'élève, forte de ses résultats, n'avait pas du tout envie de bachoter.

Comme il prenait congé, sa gratification en poche, Florence le remercia des soins apportés à sa fille et lui demanda à brûle pourpoint.

- Au fait, nous serions heureux de vous avoir à dîner. Seriez-vous disponible la semaine prochaine ?

Le ton, comme le regard, ne laissait pas de place à un refus, qu'il n'aurait d'ailleurs surtout pas formulé.

- Ce sera avec plaisir. N'ayant pas d'obligation, je suis libre comme l'air.

- Disons mercredi prochain. Nous serons seuls avec les enfants. Tenue décontractée de rigueur. Alors, à huitaine.

La porte se referma. Rentrant d'humeur joyeuse, il fit attention de ne pas écraser de chat en maraude. L'histoire, qu'il croyait achevée avec la fin des répétitions, aurait donc une suite. Cette seule idée remplit d'aise son cœur d'artichaut.



## Chapitre 3

Le ciel de Paris était gris d'orage, chargé de menaces. Un vent d'automne balayait le Champs de Mars, emportant les tas de feuilles érigés par quelques jardiniers imprévoyants. Le planton, en faction à la porte Nord-Ouest du bâtiment, vérifia les papiers du Hauptmann Ralf Von Kein, puis le laissa entrer après un second salut réglementaire. Le gradé ayant répondu distraitement d'un doigt à la casquette, entreprit de gagner son bureau.

Le cliquetis des machines à écrire, mêlé aux sonneries téléphoniques et aux claquements des bottes sur le dallage, ponctuait le fond de voix graves étouffé par les portes. De temps en temps, l'une d'elles s'ouvrait laissant échapper quelques fragments audibles, puis, s'étant refermée, replongeait le passant dans un brouillard sonore. Pendant son périple, il croisa quelques relations des unités de renseignements et, arrivé au fond du corridor, poussa un lourd battant vitré. Là, après avoir traversé une cour pavée, l'officier accéda au bâtiment du Service qu'il dirigeait.

Les trois paliers, d'un escalier en bois ciré, achevèrent son exercice matinal. Remettant sa respiration à un rythme normal, l'officier apprit à l'odeur de café que sa secrétaire était arrivée. Comme chaque jour, il accrocha sa casquette plate et son baudrier au porte manteau, puis, installé sur un fauteuil en cuir craquelé, contempla les rapports empilés sur son bureau. La partie qui finirait à la poubelle engendra des propos amers quant à la paperasserie administrative. Son humeur fut calmée par l'entrée d'une cafetière fumante accompagnée d'un sucrier. En attendant que sa tasse refroidisse, le Hauptmann entreprit de consulter les notes internes, apprenant ainsi qu'il pouvait passer chez l'armurier retirer sa nouvelle dotation.

- Et bien, ça n'est pas trop tôt !

Cela faisait deux mois qu'on lui avait garanti remplacer son *Luger P08* de service contre un pistolet léger plus approprié à sa fonction.

En réalité, Ralf Von Kein n'était pas guerrier dans l'âme, les armes l'intéressaient peu. Son travail d'officier de renseignements était purement intellectuel et il laissait aux autres le soin de faire parler la poudre. Aussi ne voyait-il dans ce nouvel armement que l'agrément du port. Consultait son agenda, il décida de se rendre à l'armurerie en fin d'après-midi et ordonna à son ordonnance de joindre le matériel d'entretien du *Parabellum* aux boîtes de cartouches 9 mm. Ce après quoi, le reste de sa matinée fut occupé par un rapport afférent au sabotage d'un transformateur électrique de la région parisienne. De toute évidence, des groupes subversifs étaient en train de se constituer en France, probablement sous la houlette des services secrets britanniques. La situation n'avait pour l'instant rien de grave, mais mieux valait veiller au grain et ne pas laisser se développer le processus. À cet égard, une réunion des

chefs de services devait avoir lieu dans l'après-midi pour évoquer le sujet. Au préalable, il déjeunerait comme chaque mois, au *Lutetia* avec des industriels. Ces déjeuners, organisés par les responsables du BCPI\*, permettaient de réaliser des tours d'horizon ponctuels sur les perspectives industrielles et la capacité du pays à assumer l'effort de guerre. En vérité, sous couvert de ces contacts, l'intéressé glanait des informations concernant le milieu industriel, les tendances syndicales, l'état d'esprit du PCF\*\* qui semblait vouloir tourner sa veste. Certains petits entrepreneurs, désireux de passe-droits, pouvaient devenir des indicateurs occasionnels, pour avoir recueilli quelques confidences ou constaté des réunions illicites.

Ce déjeuner-là, particulièrement ennuyeux, ne lui apprit rien de spécial, si ce n'est que le ferrailleur, assis en face de lui, parlait la bouche pleine et aurait vendu sa mère pour gagner plus d'argent. Selon son habitude, il prit, négligemment, note des coordonnées du quidam au dos d'un rapports d'expertise du BCPI.

Regagnant son bureau, Ralf s'arrêta boulevard Haussmann, afin d'acheter du parfum pour Marie qu'il devait retrouver à huit heures place de L'Opéra. En réglant son achat, l'officier se souvint d'avoir à passer chez lui, prendre de la monnaie et des préservatifs. Cette idée engendra un sourire inconscient qui fit minauder la vendeuse, convaincue d'une opportunité. À quatre heures, Von Kein fut de retour avec un peu d'avance sur sa réunion. S'étant lavé les mains, il refit son nœud de cravate et se donna un coup de peigne devant la glace des toilettes. Ralf était assez satisfait de sa personne. À ce sujet, il n'avait pas tout à fait tort.

\*: Bureau de contrôle des productions industrielles

\*\* Parti communiste Français

De taille moyenne, svelte, le cheveu blond rejeté en arrière, l'oeil bleu, le teint pâle, l'homme ne paraissait pas ses trente ans. Issu d'une vieille famille du Hanovre, il était le cinquième d'une fratrie de sept enfants. Après des études correctes, il avait obtenu un doctorat de Sciences Politiques, puis rejoint le corps professoral, plus d'ailleurs, pour s'occuper que par vocation. L'exercice de la profession aidant, il avait fini par se passionner pour la discipline et fut vite reconnu comme un maître compétent.

La déclaration de guerre avait contrarié son plan de carrière. Mobilisé, Ralf suivit des stages de spécialisation avant d'être affecté au Service du Chiffre de la Wermatch. Contre toute attente, les analyses conjoncturelles, le décryptage, la recherche d'indices, l'anticipation sur hypothèses lui plurent. Ses supérieurs purent apprécier en plusieurs occasions la justesse de ses raisonnements. Aussi, dès 1941, le nouvel Hauptmann rejoignit l'Abwehr\* avec pour mission de traquer les réseaux secrets anglais et faire avorter ceux plus embryonnaires de la rébellion française. Muté à Paris, il avait laissé une fiancée en Allemagne et vivait rue Saint Dominique dans un hôtel de préfecture, réquisitionné par son service pour loger des officiers célibataires. Durant les premiers mois de sa vie parisienne, le jeune homme passa ses permissions à visiter la capitale, retournant ponctuellement à Heidelberg ; jusqu'au jour de sa rencontre avec Marie.

Au sortir de sa réunion, il se fit conduire à Vincennes pour récupérer sa nouvelle dotation. L'armurier lui délivra un 7,65 mm, fit une démonstration de démontage, y joignit un bel étui en cuir clair, deux magasins garnis et trois boîtes de munitions.

\* Abwher : Services secrets militaire Allemand

Le Hauptmann tira la culasse en arrière, engagea une balle dans la chambre, mit la sécurité, ramena le mécanisme de percussion. Ayant extrait le chargeur, il le compléta avant de le réinsérer. Ainsi, une traction sur le percuteur, rendait l'arme opérationnelle, capable de tirer neuf fois d'affilée. Ayant restitué son *Luger*, Ralf Von Kein signa le bordereau de réception d'un pistolet type *MC35A* portant le n°18600. Lorsqu'il sortit du fort de Vincennes, son nouveau holster au baudrier, la nuit était presque tombée. Le temps de passer chez lui, il serait à l'heure au Café de La Paix.

À huit heure moins le quart précises, un gros taxi C4 noir, se gara en double file devant un immeuble du boulevard Flandrin. Quelques instants plus tard, le hall du rez-de-chaussée s'étant allumé, une mince silhouette franchit la porte cochère et s'engouffra dans l'imposante berline.

- Bonsoir, Fernand, comment vas-tu ?
- Bien, et toi ma poule ? Où allons-nous, ce soir ?
- Au Café de la Paix, mon bon Monsieur.
- Ah ! L'armée est à l'honneur cette nuit.
- Ne vous moquez pas chauffeur. Fouette cocher.

Se pelotonnant entre le dossier et la portière arrière, elle saisit le gros cordon gris en coton tressé qui pendait du plafond. L'odeur des velours la rassurait. Cette voiture était un peu la continuité de son appartement, si différent de l'hôtel au confort impersonnel où elle passerait la nuit. Fernand jeta un œil dans le rétroviseur pour retrouver les grands yeux verts de Marie. Comme toujours, blottie dans l'angle droit de l'habitacle, elle regardait par la fenêtre. Les lumières des réverbère éclairaient son visage par intermittence. Taxi attiré de la jeune femme depuis près de deux ans, il venait en général la chercher le soir, lui laiss-

sant un numéro de borne téléphonique afin qu'elle l'appelle en cas de besoin.

Leur rencontre s'était faite au hasard d'une course. Elle rentrait chez elle au petit matin et l'avait hélé boulevard Raspail non loin d'un hôtel où il venait de déposer un client. Sa nuit terminée, Fernand, n'étant plus de service, s'apprêtait à regagner son pavillon d'Issy-les-Moulineaux. Pourtant il s'arrêta. Peut-être parce qu'elle était très belle, sûrement pour la façon pathétique dont elle avait fait signe.

Dans la voiture, la gamine s'étant mise à sangloter, le chauffeur s'était inquiété du problème, comme il l'aurait pour un de ses enfants. La vie est souvent faite d'opportunités, or le ton paternel du conducteur était en phase avec le chagrin de la passagère. Cette dernière avait besoin de se confier et c'est à Fernand qu'elle parla. Prenant leur petit-déjeuner dans un bistrot, en ce matin frisquet de janvier 1940, il apprit le mal vivre de cette gamine d'à peine vingt et un ans.

## Chapitre 4

Originaire de Normandie, Marie était née de la relation d'une fille de ferme et d'un saltimbanque de passage. Le village de Lanteuil dans le Calvados avait connu, courant 1919, l'arrivée de ceux que les gens du coin appelaient communément *romanichels*, alors qu'il s'agissait de Gitans. Ces derniers établirent leur campement aux abords du hameau, proposant des services aux villageois, vendant de la vannerie, volant quelques poules. Le soir, ils faisaient de grands feux dans le cercle de leurs roulottes, jouant de la guitare, chantant en des langues inconnues.

Les Lantilois interdirent aux enfants et à leurs gens, d'approcher ces nomades. Pourtant, quelques petites bonnes délurées bravèrent l'interdit, se rendant au bivouac dans le secret espoir d'approcher un Ramuntcho bronzé, autrement séduisant que les niais rougeauds du terroir.

Lorsque les gens du voyage furent partis, on comptabilisa le contenu des clapiers et autres poulaillers pour constater que le taux de rapines n'avait pas été supérieur à celui des

autres années. Par contre, les gens du village ignoraient qu'en cadeau d'adieu, un gratteur de guitare avait laissé une graine dans le ventre chaud de Léontine Dieudonné, orpheline de l'assistance, employée chez le maire. L'affaire fut étouffée et la petite Marie naquit, en grand secret, au printemps de l'année 1920. Débarrassé de son paquet, la génitrice, qui n'avait pas plus d'instinct maternel que de cervelle, trouva opportun de quitter la région avec un colporteur, en oubliant sa fille.

Dès lors, l'enfant fut élevée en marge de la marmaille du maire, véritable poussin noir au milieu d'une portée jaune. Marie était une belle enfant brune, aux cheveux couleur de jais, le teint mat éclairé d'immenses yeux verts. Elle parlait peu, mais était sans cesse en mouvement. Ce garçon manqué n'hésitait pas à se battre, courir à travers champs et bâtir des cabanes.

Certains paysans l'appelaient la sauvageonne, d'autres la romano, les plus érudits l'Espagnole. Elle suivit l'école jusqu'au certificat d'étude, puis fut mise aux travaux de la ferme, tandis que ses frères d'adoption continuaient leurs scolarités, tout du moins pour les meilleurs d'entre eux. Ce petit animal recueilli était nourri comme le reste de la famille et vêtu des effets usés de ses congénères, mais voué à ne jamais connaître d'affection. Préposée à l'élevage des bêtes de la ferme, cette *Cosette* hispanique portait des seaux de grains, récurait les clapiers, nourrissait les cochons, réalisait toutes sortes de petits travaux.

Beaucoup plus précoce que les enfants normands, elle parut très tôt bien plus que son âge. À quatorze ans à peine, on lui en donnait dix-sept et, au marché de Bayeux, les gars se retournaient sur son passage, donnant du coude, car elle était très belle.



Ce fut à cette époque, que l'oncle Descourtils, frère cadet du maire et co-exploitant de la propriété, voulut s'occuper de la petite, estimant plus utile qu'elle l'accompagnât aux champs, qu'à nourrir les cochons. Le domaine développait trente hectares de polyculture. Les travaux de Raymond consistaient à rentrer du fourrage pour les bêtes, emplir les abreuvoirs avec une citerne tractée par un bourrin, labourer des parcelles, planter de la clôture. Autant d'activités ou l'aide d'une femme n'est pas forcément opportune. Personne ne s'étonna de l'attachement subit du quinquagénaire pour cette sauvageonne, ni le fait qu'il l'amène à la fête foraine, malgré son avarice légendaire. Marie, qui n'avait pas de famille, était fière d'être vue accompagnée d'un grand père, heureuse d'avoir un aïeul comme les autres enfants.

Les choses allèrent ainsi, jusqu'au jour où l'oncle, ayant remonté l'échelle de la grange, la poussa dans le foin. Au début, elle ne comprit pas très bien ce qui se passait, croyant à un jeu, mais les choses se précisèrent. Sa petite culotte arrachée disparue dans la meule. Ensuite, elle eut très mal et se retint de ne pas crier alors que le gros homme, couché sur elle, ahanait furieusement en labourant son ventre. Après, il y eut un grand silence, l'oncle remontant ses pantalons de coutil avait remballé son matériel ramolli, puis, ayant remis l'échelle en place, s'était sauvé comme un voleur.

La petite resta seule, abasourdie, ne sachant que penser. Essuyant le sang qui coulait sur ses jambes, elle se ressaisit, puis s'étant laissée glisser le long du fourrage, courut jusqu'à la rivière. Loin des regards, totalement immergée dans l'onde, elle laissa le courant purifier son corps nu et meurtri. Ce soir-là, Marie pleura beaucoup dans sa chambre du grenier, angoissée de ne pas savoir ce qui s'était

passé, croyant s'être rendue coupable de quelque chose. En fait, il n'y eut plus rien durant une quinzaine. Raymond feignit même de l'ignorer, poussant l'hypocrisie jusqu'à décréter que les travaux saisonniers ne nécessitaient plus qu'il soit secondé. Marie retourna donc à ses animaux et jeux d'enfants, oubliant ce qu'elle crut être un incident de parcours. Sans doute, l'oncle avait-il voulu se rembourser des tours de grande roue offerts à la fête foraine.

Et puis un jour, emplissant un pichet à la cidrerie, elle sentit une présence dans son dos et comprit que, caché dans l'ombre du pressoir, il allait recommencer. Alors, n'essayant même pas de fuir, quand les grosses mains rugueuses saisirent ses petites fesses, elle se laissa faire, toute molle, pour éviter d'avoir trop mal. La chose fut rapide. Il disparut comme la première fois. Là, elle ne prit même plus soin de courir à la rivière, réajusta sa jupette et vaqua à ses occupations, décidant de ne plus y penser.

Devant l'impossibilité de partager son drame avec qui que ce soit, Marie serait tombée dans un consentement fataliste, si le hasard ne lui avait ouvert les yeux. Ce soir-là, au dîner, le maître de la ferme demanda à la cantonade qui s'était rendu au pressoir et avait mal refermé le robinet du tonneau de cidre. La gamine hésita, puis, au bout d'un instant, leva la main.

- C'est moi, Monsieur Paul. J'y suis passée emplir le pichet du midi. J'ai dû oublier de serrer la bonde.

- Mais où avais-tu la tête effrontée sauvageonne ? Tu as rencontré le diable dans la cidrerie ou quoi ?

- Je ne l'ai pas fait exprès et vous demande pardon.

- Nous verrons pour l'absolution. En attendant, finis ta soupe et va te coucher. Cela te servira de leçon.

Voyant la mine du gros Raymond, le nez plongé dans

son assiette, Marie comprit qu'il suait de trouille à l'idée qu'elle parle. La chose était donc malhonnête.

Ce soir-là, dans son petit lit, prenant la Sainte vierge à témoin, la jeune fille décida que jamais plus on ne disposerait de son corps gratuitement ou contre sa volonté. Après avoir fait des ombres chinoises sur le mur, elle s'endormit sereine, nantie d'une solution vengeresse.

Quelque temps plus tard, le médecin de garde à l'hôpital de Bayeux nota dans son rapport de visites qu'il avait eu à traiter un quinquagénaire célibataire dont le pénis était pris dans la mâchoire puissante d'une tapette à furets. Les circonstances de l'accident restaient mal définies.

À la fin de l'été 1937, madame Descourtils, femme du maire et tutrice de Marie, fit venir cette dernière pour la tenir informée d'une grave décision.

- Voilà, à dix-sept ans révolus, il est temps que tu sois placée. La Comtesse de Lanteuil des Prés recherche une petite bonne à former.

L'oratrice fit une pause pour mesurer l'effet de son propos, imaginant l'enfant en larmes à ses pieds et l'obligation de la raisonner.

- Tu partiras, pour Paris, avec le chauffeur du château...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. La désespérée était déjà montée faire sa valise.

Le Comte de Lanteuil des Prés jouissait d'une importante fortune familiale judicieusement répartie dans de nombreuses sociétés. Son métier consistait donc à assister ou se faire représenter aux Conseils d'administration, puis à toucher des jetons de présence et des dividendes. Cette épuisante activité, lui permettait d'entretenir un immeuble

avenue Henri Martin à Paris, un manoir de famille en Normandie, une femme, cinq enfants et bon nombre de maîtresses.

L'hôtel particulier parisien, qui couvrait près de cinq cents mètres carrés, comportait outre quatre pièces de réception en enfilade, une douzaine de chambres nanties de cabinets de toilette. La galerie, aux murs revêtus de miroirs, éclairée par de grands lustres suspendus à des chaînes, développait vingt mètres linéaires d'un parquet de chêne en points de Hongrie. Cette demeure, close de lourdes grilles, bénéficiait, sur sa façade arrière, d'une pelouse complantée d'arbres de diverses essences.

Pour tenir cette maison, le personnel ancillaire des Lan-teuil était constitué du majordome, d'une femme de chambre, deux cuisinières ainsi qu'un chauffeur jardinier. Dans un premier temps, les tâches attribuées à Marie consistèrent en de petits travaux. Elle soulageait la camériste à la tenue des chambres, aidait aux cuisines en épluchant des légumes et chargeant le fourneau. Il lui fallut apprendre le comportement du monde civilisé, ne pas courir dans les couloirs, n'y s'exprimer à grands cris. Enfin, toutes règles de discrétion, voir d'abnégation, contenues dans le glossaire de la domesticité.

Marie, qui avait soif de connaissance, vécut ainsi, en formation, durant une première année. À dix-huit ans, c'était maintenant une superbe jeune femme, malgré les sombres affûtiaux liés à sa profession et son austère chignon de soubrette. La Comtesse l'ayant prise en estime, elle devint sa camériste attitrée, préposée à l'entretien des appartements privés et responsable d'une prestigieuse garde-robres. Marie, au contact de cette grande dame, apprit la coquetterie et s'imprégna de bon goût.

Lors de son congé, d'un après-midi par semaine, elle parcourait les belles avenues de Paris, restant des heures aux vitrines de la rue Saint Honoré ou observant le ballet des limousines devant les grands hôtels. Ayant quitté la campagne, elle souhaitait maintenant, échapper à son état ancillaire et quoiqu'en bonne entente avec les employés de la maison ne les fréquentait pas, hors obligations du service. Parfois, lorsqu'elle était seule, dénouant sa coiffure, elle mettait un soupçon de rouge à lèvres, enfilait une robe de sa maîtresse, appréciant son allure aux glaces du dressing. Un dimanche de juillet 1938, improvisant un défilé de mannequins à son propre usage, la soubrette crut entendre sonner le téléphone. Sachant la maison vide, elle dévala l'escalier sans chaussure, nue sous une robe de soie rouge, ses longs cheveux en liberté.

Face à face, au bout de la galerie, ils furent aussi surpris l'un que l'autre. Un homme d'une cinquantaine d'années, bien mis de sa personne, bronzé, les cheveux grisonnants, en tenue décontracté, se tenait devant elle.

- Bonjour, permettez-moi de me présenter. Geoffroy Chappuis, ami de la famille. Je suis venu chercher une raquette de tennis oubliée avant-hier.

- Mais, comment êtes-vous entré ?

- Après avoir sonné en vain, j'ai emprunté l'entrée de service. Vous êtes une nièce de Simone, peut être ?

Le personnage, éditeur parisien, notoire coureur de jupons, fut réellement troublé par la sensualité de sa rencontre.

- Non, Monsieur, je suis Marie, la camériste de Madame la Comtesse.

Comme le visiteur paraissait étonné de sa tenue, la soubrette s'imagina chassée, renvoyée à tout jamais dans son village.

Son estomac se noua, une larme se mit à couler le long de son nez.

- Voilà, je désirais seulement essayer cette robe et, de grâce, vous supplie de n'en rien dire. Je risque ma place.

Elle s'était mise à sangloter. Il lui tendit un mouchoir.

- D'accord, Marie, essuyez vos jolis yeux. C'est promis, nous n'en parlerons pas, mais j'aimerais bavarder plus longtemps avec une si jolie personne. Vous avez bien un moment de liberté dans la semaine ?

- Oui, Monsieur, le jeudi après midi. C'est mon jour de congé.

- Très bien, alors, dans quatre jours nous ferons une promenade aux Jardins du Luxembourg. Maintenant, cherchons ma fichue raquette.

Ils firent un tour du hall et trouvèrent cette dernière contre le guéridon de l'entrée. Le pas du majordome se fit entendre au fond de la galerie.

- Jeudi, deux heures, entrée Est...

Geoffroy la regarda filer, pieds nus dans l'escalier, se demandant s'il n'avait pas rêvé.

**L**e ciel était favorable aux ballades, traversé de nuages pommelés, souligné d'un vent léger courant le long des allées. Temps agréable, propice à deviser au hasard d'un banc. Ce décor idyllique était agrémenté de cris enfantins, car le jeudi était jour de vacances scolaires. Entre les parterres fleuris il y avait plus de nourrices veillant sur des landaus à grandes roues et de bambins jouant à la toupie et au cerceau, que de couples amoureux.

Il la vit, descendant du Panthéon, légère et souriante, dans une petite robe bleue à pois blancs. L'ayant vu à la grille, elle lui fit un grand signe, décontractée, comme si ils se connaissaient depuis toujours. Ils devisèrent en marchant

et prirent un thé citron à la buvette, regardant des enfants s'amuser, ainsi qu'un spectacle de guignol. Étonné qu'elle fut normande, il comprit, d'une explication succincte, que le père présumé était d'origine latine. La jeune fille s'exprimait clairement, sans ambages et dans un français correct. Elle avait des intonations empruntées à la comtesse de Lanteuil, ce qui amusa son interlocuteur. Pour sa part, Geoffroy Chappuis fut peu avare de confidences, évoquant sans détour sa femme argentée et sa progéniture fournie. Ces précisions s'avérèrent sans importance car Marie n'avait pas envisagé qu'il en soit autrement, s'amusant uniquement à évaluer le poids de sa séduction pour maîtriser un processus dont elle subodorait l'aboutissement. Il s'agissait probablement du même scénario qu'avec l'oncle Raymond. Par contre, en connaissance des intentions de l'adversaire c'est elle qui prendrait la décision au moment opportun. Aussi, tour à tour provocante ou ingénue, la jeune fille enregistra les effets produits et conclut que son côté sauvageonne faisait mouche. Ils se quittèrent joyeux, fixant rendez vous à huitaine. Geoffroy promit de lui apporter quelques romans édités par sa Société.

Dès lors, les jeudi après midi du président Chappuis furent occupés à des promenades parisiennes. Dînant ensemble dans les meilleurs restaurants, il put constater qu'elle savait se tenir. Enfin, un jour, n'y tenant plus, le brave homme fit part de son souhait le plus cher. Estimant qu'il était dans la nature des choses que ce pas soit franchi et trouvant la demande courtoise, elle accepta sans trop d'hésitation. Cet amant, aussi doux qu'expérimenté, lui apprit des choses qu'elle ignorait. Entre autres, que faire l'amour était plus subtil qu'une saillie. D'autre part, le galant eut l'honnêteté d'avouer que, vu son âge, il n'envisageait pas

refaire sa vie avec une *jeunesse*, d'autant que sa femme était actionnaire majoritaire de l'Entreprise. Aussi, pour éviter toute ambiguïté sur la teneur de leur rapport, il glissa dans le sac de Marie une enveloppe en vélin beige, qui contenait un petit mot affectueux, accompagné de gros billets. Celle-ci, ne souhaitant pas de liaison pérenne, trouva la situation normale. Par contre, elle n'avait pas prévu de rémunération, pensant avoir donné son corps en contrepartie des sorties du jeudi et dîners aux chandelles. Cette évaluation de ses charmes lui ouvrit de nouveaux horizons.

Les cinq à sept hebdomadaires durèrent ainsi durant plusieurs mois qu'elle mit à profit pour parfaire son éducation mondaine et sexuelle. Son amant lui apprit à s'habiller, se mettre en valeur, se protéger d'une éventuelle grossesse. Comme les séances de galipettes avaient lieu le jour de congé hebdomadaire, ses travaux de caméristes n'en souffrirent point.

Pratique, elle ouvrit un compte en banque pour épargner les cadeaux financiers que lui prodiguait son amant. Par ailleurs, ce dernier, ayant des amis du même acabit, ne put s'empêcher, par forfanterie, de présenter sa conquête aux membres de ses nombreux Clubs. Mal lui en prit. Dès les premières rencontres, Marie repartit avec plusieurs cartes de visite glissées dans les poches de son petit manteau.

**D**ès le printemps 1939, à vingt ans révolus, elle décida voler de ses propres ailes et, pour commencer, quitter la Résidence de l'Avenue Henri Martin. Les choses n'allèrent pas sans difficulté, la Comtesse voulant garder à son service cette ingrate qu'elle avait fait trimer gratuitement, pendant deux ans, au prétexte de la former. La soubrette expliqua que majeure, elle voulait retourner au pays dans



l'intention de trouver un fiancé. Devant pareil argument, ils la laissèrent partir, préférant qu'elle aille se faire engrosser dans sa cambrousse, plutôt que sous leur toit.

**E**n fait, le périple fut court, puisque, avec ses économies et la caution de Geoffroy Chappuis, Marie trouva à louer un petit appartement boulevard Flandrin. La nouvelle locataire fit d'abord installer le téléphone, pièce maîtresse de l'exploitation de ses charmes, acquiesça à un agenda et un cahier d'écolier pour y coller les bostols qui lui avaient été remis. Sa politique commerciale consistait à ne fréquenter que des messieurs très argentés, uniquement sur rendez vous téléphoniques et dans les meilleurs hôtels de Paris. Le succès ne se fit pas attendre, Marie compta en peu de temps une clientèle constituée du gotha des quinquagénaires parisiens.

Pour autant, satisfaire la vie sexuelle du Jockey Club manquant de gaieté, elle se laissait parfois aller à séduire un trentenaire pour son plaisir personnel. Encore qu'elle fit attention de ne pas fréquenter d'individus trop jeunes, voulant réserver ce choix à un véritable amour, quand elle aurait fortune faite.

C'est ainsi qu'en mai 1941, Marie fit la connaissance d'un jeune officier de la Wehrmacht. Certes, il n'avait pas les capacités financières de ses clients, mais la jeune femme, en manque de nouveauté, l'ayant trouvé très beau dans son uniforme, lui demanda du feu alors qu'il prenait un verre tout seul à la terrasse des Deux Magots. Ralf Von Kein ne cherchait absolument pas l'âme sœur. Fiancé en Allemagne, ses projets matrimoniaux avaient seulement été retardés par la guerre. D'ailleurs, il retrouvait Ingrid en permission ce qui suffisait à sa libido, encore que son amante n'ait pas beaucoup d'imagination en matière de câlins.

Aussi, lorsqu'une jeune fille lui demanda des allumettes, il n'y prêta pas attention, cherchant distraitemment dans la poche de sa vareuse. Ce fut quand leurs regards se croisèrent qu'il eut un choc. Elle le remercia, puis, après quelques banalités, partit au prétexte d'un rendez-vous. Vu son aplomb, il comprit que, malgré sa jeunesse, cette fille était une hétéraire et n'envisagea pas la revoir. Pourtant, l'image de son sourire, ses yeux verts, sa silhouette, commencèrent à le hanter, au point qu'il revint plusieurs fois à cet endroit espérant la retrouver.

Un beau matin de printemps, quand elle vit l'officier s'approcher de sa table, Marie sut qu'il y aurait un numéro de plus dans son répertoire. Ils bavardèrent, puis, jouant carte sur table, elle lui dit ne pas avoir de tarif mais que ses amis savaient, tout à propos, remercier son affection. Le Hauptmann fut soulagé quant à la pérennité de ses fiançailles, pensant qu'une passe de professionnelle n'aurait pas d'incidence négative sur ses sentiments amoureux. Son raisonnement s'avéra erroné parce qu'au terme de la première nuit le jeune homme était fou de Marie, au point de se demander, comment il avait pu apprécier une fiancée teutonne dont l'érotisme consistait en de furieux coups de pubis accompagnés de meuglements d'abattoirs. Dès lors, le militaire cessa de retourner à Heidelberg, préférant garder ses vacances et sa solde au profit de son *Esméralda*.

Comme le règlement des services de l'Abwher lui en faisait obligation, il diligenta une enquête concernant mademoiselle Dieudonné et fut soulagé de savoir qu'elle n'était pas une nouvelle Mata Hari. Née en Normandie, d'un père inconnu, catholique pratiquante, elle se rendait à confesse chaque mois dans une chapelle de Montmartre ; cette pratique religieuse ne l'empêchant pas d'être la *régulière* des hommes les plus fortunés de Paris.

À vingt heures précises, la Citroën C4 de Fernand Latreille s'arrêta devant le Café de La Paix. Il faisait beau. Malgré l'heure tardive, la terrasse était pleine d'uniformes. Un jeune officier, portant un petit paquet, ouvrit la porte arrière du taxi pour que la passagère descende.

- Au revoir, petite Marie. Si tu as besoin de moi, ce soir, je suis de veille à la station Étoile 36 74. Bonne nuit et à demain, lança le chauffeur.

Puis, tournant la manivelle de son vieux taximètre, il enclencha la première et engagea sa lourde berline dans la circulation du boulevard des Capucines.

## Chapitre 5

Il pleuvait sur Clermont-Ferrand en ce début de mois d'octobre 1941. Les nuages paraissaient accrochés, pour toujours, aux sommets alentours. Quelques passants, esseulés et courageux pressaient le pas, désireux de se mettre à l'abri. Seul de son espèce, un vaillant cycliste semblait vouloir braver les éléments. Après avoir passé Notre dame du Port, il emprunta la rue du même nom et entreprit de filer vers Royat.

Pour arriver autrement que trempé chez les Desarnault, Lucas avait revêtu un long imperméable en ciré, remonté les jambes de son pantalon à mi-mollets, coiffé une casquette. Bientôt, il lui faudrait attaquer les grandes avenues vent de face et le malheureux priait pour que son accoutrement reste étanche. Accroché par un sandow au porte bagage un bouquet de fleurs, destiné à la maîtresse de maison, pendait lamentablement.

La situation était d'autant plus râlante qu'il avait fait des prouesses en matière d'élégance pour être présentable. Un copain lui avait prêté une chemise cellular et un pull-over

de tennis, quant au pantalon trop grand qui complétait la panoplie, il avait appartenu à feu monsieur Ravignac.

Arrivé à Royat, le cycliste attendit d'être sous la marquise vitrée pour dérouler les jambes de son froc en tweed, imbibées d'avoir servi de réceptacle au ruissellement du ciré. Ses chaussures ressemblaient à deux énormes éponges brunes. Un essorage du bouquet eut été nécessaire avant que de l'offrir. C'est donc un peu déçu, quant à l'effet escompté, qu'il tira la sonnette.

- Mon pauvre ami, dans quel état êtes-vous. Je suis navrée de n'avoir pas pensé vous chercher en voiture. Entrez vite vous sécher.

Lucas tendit maladroitement ce qui avait été un ensemble de fleurs, aspergeant la maîtresse de maison et le chien qui partit se cacher. La situation était si clownesque qu'ils furent pris d'un fou rire. On lui prêta un pantalon en attendant que le sien, suspendu au-dessus du fourneau de la cuisine, retrouve un taux hydrométrique raisonnable. Une bonne paire de charentaises fit l'affaire, alors que ses souliers, remplis de vieux journaux, séchaient devant le foyer.

Au salon, ce fut de bon cœur qu'il accepta un verre de Sherry. L'ambiance était familiale. Ses avatars cyclistes, conjugués à son accoutrement de rescapés, simplifièrent les préambules. Confortablement installés, son hôte lui raconta comment il était passé dans le *privé* après quinze ans de médecine militaire au Bat-d'Af\*. Période durant laquelle il avait épousé Florence, toute jeune fille de colons du Sahel. Muté à l'hôpital militaire de Lyon début 1936, ils avaient débarqué en métropole, accompagnés de Zora, gouvernante de sa femme. Lassé d'une vie de garnison insipide, Desarnault avait fini par quitter la grande muette et

Bat-d'Af : Bataillon d'Afrique du Nord

racheté un cabinet à Royat. Par ailleurs, il officiait à la prison de Clermont-Ferrand.

Les flammes crépitaient maintenant dans la cheminée, tandis qu'au-dehors la pluie redoublait de violence.

- Mon pauvre ami, je pense qu'il va falloir vous résigner à passer la nuit ici. Vous ne pourrez pas rentrer à bicyclette par ce déluge.

- Vous êtes trop aimable, mais je ne voudrais pas vous envahir.

- Allons Lucas, pas de chichi entre nous, il y a une chambre d'amis. Zora va vous préparer un bon lit, car je ne veux pas avoir votre mort sur la conscience.

- Dans ce cas, je vous remercie.

- De rien. D'ailleurs, c'est aussi bien ainsi, j'aimerais en effet discuter de différentes choses avec vous, après dîner.

Le petit frère de Margot lisait un album de *Babar* près de l'âtre, et Lucas raconta l'origine du surnom dont l'avaient affublé ses copains.

- Alors, si le roi de la forêt est d'accord nous passerons à table, annonça la maîtresse de maison, et puis appelez-moi Florence. Je trouve le *madame* un peu protocolaire, même venant d'un monarque.

Pendant le repas, ils partagèrent leurs souvenirs d'enfance, voyageant de l'Alsace à la Mitidja. Lucas apprit ainsi que de nombreux Alsaciens s'étaient installés en Algérie dès 1872, à l'annexion de leur province.

Après le dîner, Pierre Desarnault et son invité s'installèrent dans des fauteuils de part et d'autre du feu. Florence s'éclipsa pour coucher les enfants. La pièce, éclairée par la lumière de l'âtre et celle d'une belle lampe posée sur un guéridon, sentait le feu de sarment, les cuirs des fauteuils, la cigarette blonde et l'effluve du cognac de leurs verres

ballon. Les reflets dansants des flammes balayaient alternativement les boiseries de la bibliothèque et la moulure des plafonds. Le setter irlandais s'était lové aux pieds de son maître.

- Voyez vous Lucas, pour continuer notre conversation de l'autre jour, ce que nous vivons n'est pas irrémédiable. Les Anglais ne se laisseront pas faire. De plus, l'Amérique apportera un jour son aide. Quand et comment je l'ignore, mais elle prêtera main-forte. Par ailleurs, Hitler part en guerre contre la Russie, avec les risques que cela comporte. Il y a eu des précédents.

Lucas hocha la tête, enchaînant.

- Je suis d'accord avec votre analyse. Les choses changeront peut-être avec une nouvelle donne. Mais, en attendant, je trouve frustrant d'être obligé de subir.

- Voilà justement où je voulais en venir.

Il le fixa de ses yeux sombres, laissant passer un silence pour solenniser son propos.

- Ce que je vais vous dire doit rester entre nous. Donnez-moi votre parole d'honneur de n'en pas faire état.

Lucas ayant acquiescé, le médecin reprit à voix sourde.

- Il y a beaucoup à faire pour inverser le processus. Vous savez, les services secrets Anglais sont déjà sur le terrain, cherchant à connaître les intentions allemandes, répertoriant leurs installations. Enfin, toutes choses susceptibles d'entraver la capacité guerrière du Reich en temps opportuns. Pour réaliser ces missions délicates, sur notre territoire, le MI 5\* recrute de jeunes français comme vous. Ce sont des travaux extrêmement dangereux, mais il faut que certains les fassent pour sortir notre pays de l'ornière.

Un silence s'installa, puis Lucas intervint à son tour.

\* Service secret de l'armée anglaise

- Je comprends et souhaiterais participer, mais avoue ne pas savoir comment m'engager dans une voie qui m'est étrangère, par contre je parle assez bien l'anglais.

- Alors, je n'irai pas par quatre chemins. Il se trouve que votre profil correspond aux besoins de mes relations anglaises. Vous êtes jeune, sportif, trilingue et sans famille à charge. En cas d'accord, une formation vous serait prodiguée en Angleterre pendant plusieurs mois. Compte tenu des risques attachés à ma proposition, je conçois qu'il faille réfléchir. Répondez-moi dans les prochains jours.

Lucas remarqua, que les termes de patriotisme ou autres poncifs civiques n'avaient pas été employés. Le discours était net, ne traitant que d'un programme militaire. Il ne s'agissait pas de l'enrôler dans un mouvement naissant de résistance, mais d'une proposition d'emploi chez sa Gracieuse Majesté. Jamais, il n'aurait songé, pédalant sous la pluie, qu'il se rendait à un entretien d'embauche dans l'armée anglaise. La vie réservait parfois de bien étranges surprises.

- Dans ces conditions, je serais partant, mais encore faudrait-il que vous m'indiquiez ce que l'on peut attendre de moi et les modalités de mon transfert.

Ils discutèrent jusqu'à une heure très avancée. Avant de monter se coucher, Pierre Desarnault souhaitant une bonne nuit à son invité, apporta cette précision.

-Vous me ferez connaître votre décision par l'intermédiaire de Florence. Ce sera *Oui* ou *Non*, sans avoir à vous justifier. Dans l'affirmative, nous ne nous reverrons probablement pas avant longtemps, car la procédure que vous aurez à suivre sera celle évoquée ce soir. Adieu l'ami et bon courage.

Empruntant le couloir, il se fondit dans l'obscurité. Cette nuit là, Lucas eut du mal à trouver le sommeil.



Ce n'est qu'à huit heures du matin qu'il ouvrit un œil. Dans la cuisine, un bol cerné de tartines l'attendait. Les enfants étaient partis à l'école, leur père en consultation à la prison de Clermont.

Florence fit son apparition, revenant du jardin, vêtue d'une chemise à grands carreaux sur des pantalons de velours. Avec ses cheveux blonds ramenés en catogan, ses joues rosies par la fraîcheur matinale, on lui aurait donné dix-huit ans, pas un printemps de plus.

- Je suis navré de m'être levé si tard. Votre maison est un havre de paix. En l'absence des bruits de la ville, je ne me suis pas réveillé.

- Ne vous inquiétez pas, Pierre m'a dit que votre discussion avait duré fort tard. Café ou thé ?

- Je prendrais un grand noir. Merci.

Au moment d'enjamber le banc de bois, il s'entendit déclarer sans avoir préparé la moindre phrase.

- Merci de dire à votre mari que ma réponse est "*oui*".

Florence lui adressa un immense sourire.

- Courageux *Babar*. Permettez que je vous embrasse.

Posant la cafetière sur la table, elle lui sauta au cou pour deux baisers sonores. Lucas fut troublé de la sentir contre lui. Aussi, pour cacher l'émotion provoquée par ce geste d'affection spontanée, il s'abandonna au plaisir d'énormes tartines de pain beurré, trempées dans un bol brûlant.

- Ha ! J'oubliais, dit elle, vos affaires sont dans la lingerie. Par ailleurs, Pierre aura besoin d'une photo d'identité de vous, même ancienne.

Ayant en poche une vieille carte d'étudiant, il lui remit. Son pantalon repassé attendait sur le dossier d'une chaise. Les souliers éponges étaient secs et cirés. Après s'être changé, il prit congé de son hôtesse dans une ultime effusion d'amicale affection.

Le temps, plus clément, permit un retour sans ondée et c'est en arrivant dans sa piaule qu'il réalisa avoir singulièrement engagé son avenir. Un sentiment d'angoisse et d'excitation l'envahit. Cependant, mettant en œuvre les directives de la veille, il commença par un tri de ses affaires. Pierre Desarnault avait conseillé de laisser le moins de traces possible, aussi ses vieux vêtements passèrent-ils à la poubelle, les cours et le courrier se consumèrent dans le Godin. Par contre, ne pouvant se résoudre à brûler ses codes Dalloz, il décida de les confier à Raoul Berthillon.

Deux jours plus tard, après avoir répété plusieurs fois son mensonge, Lucas entreprit d'annoncer son départ à sa logeuse, supputant des questions qui l'inquiétaient presque autant que l'aventure dans laquelle il se lançait.

Finalement, les choses se déroulèrent mieux que prévu. La vieille dame n'eut pas l'air trop étonné qu'il aille travailler dans une banque Marseillaise, mais fit cependant quelques allusions aux joies de la jeunesse pour montrer qu'elle n'était pas dupe des relations libidineuses qui lui arrachaient son protégé.

Débarrassé de cette corvée et content d'avoir rodé son scénario, il se rendit chez Raoul pour lui confier ses livres. Ce dernier, ravi de savoir que Lucas entrait au service juridique de la *Générale d'Escompte et de Crédit*, accepta de garder les précis.

- Je te les laisse, tu peux en faire ce que tu veux. La banque dispose sûrement de textes plus récents.

- Non, je les prends en pension. D'ailleurs pour me souvenir que ce sont les tiens, j'inscris *Babar* sur la couverture.

Ils se quittèrent sur la promesse de se donner des nouvelles. Avant d'aligner les recueils dans sa bibliothèque, le dépositaire écrivit cependant *L. Schlüter* sous le sobriquet,

afin de ne pas oublier le patronyme du propriétaire.

Lucas passa à la Caisse d'Épargne pour vider son compte, puis fit une longue marche à travers Clermont pour se détendre, réfléchir, prendre un peu de recul. Assis sur le banc d'un jardin public jonché de feuilles jaunes et de châtaignes, il écrivit une carte interzone à ses parents pour les rassurer, leur annonçant un long déplacement comme stagiaire dans une entreprise.

Sa bicyclette pouvant encore servir, il décida ne la vendre qu'au dernier moment. Son patrimoine, plus que maigrichon, ayant été réalisé très rapidement, l'attente lui parut alors bien longue, au point qu'il pensa s'être trop hâté. Pourtant, huit jours plus tard, un mot glissé dans sa boîte aux lettres lui fixait rendez vous à la terrasse d'un café du cours Sablon. L'entrevue dura le temps de consommer une bière. L'homme, porteur d'une enveloppe renfermant un billet de train pour Toulouse et une liste de contacts, lui conseilla l'équipement d'un gros pull-over et de chaussures costaudes. L'après-midi même, Lucas troqua son vélo contre des souliers de montagne et une petite soulte.

**L**e hall de la gare Matabiau regorgeait de monde, car c'était jour de marché dans la ville rose. Son correspondant, un gros bonhomme coiffé d'un béret basque, à la voix grave et l'accent rocailleux des gens de l'Ariège, portait un grand panier d'où émergeaient les cous de canards aux yeux ronds.

- *Boun diou*, je suis venu faire quelques affaires à Toulouse. On m'a demandé de vous ramener à Seintein, comme étant *un parent*. Alors, allons-y.

Ils gagnèrent la gare routière Place Jeanne d'Arc, à quelques centaines de mètres, et prirent un autocar de la ligne Toulouse Saint-Girons.

L'homme, habitué de ce trajet, présenta Lucas au chauffeur comme étant un de ses neveux venu du Nord et s'installa au fond du véhicule, le panier de palmipèdes sur les genoux.

Passé la banlieue et l'usine d'azote, l'engin prit sa vitesse de croisière pour rejoindre Martres-Tolosane. Par les fenêtres un peu dépolies, Lucas put admirer la chaîne des Pyrénées dressant ses dents-de-scie sous un soleil platine. Une heure et demie plus tard, juste après Saint-Martory, l'autobus vira plein Sud pour entrer en pays ariégeois. L'homme au béret somnolait, n'ouvrant un œil qu'aux arrêts successifs de la machine. Arrivé à Saint Girons, son cicérone lui désigna deux jeunes gens, aux mains noires et tenues de mineurs, qui attendaient devant une camionnette

- Vos amis « *de La-haut* » vous attendent. Donnez le bonjour à l'ingénieur de ma part.

Puis il disparut, ses canards sous le bras. À la différence du précédent accompagnateur, les nouveaux à l'accent Toulousain prononcé, étaient très diserts, ponctuant leurs phrases de *boudu cong* et autres *putaing cong*. Ils jetèrent le sac dans la benne de la camionnette et invitèrent l'arrivant à monter en cabine.

- Je m'appelle Victor, lui c'est Paul. Tu dormiras cette nuit à la mine de Bentaillou. On te passe en Espagne demain matin, *cong*.

Lucas s'enquit de la suite du programme, mais de toute évidence ses deux compagnons n'étaient pas au parfum, limitant leurs interventions au rôle de passeurs.

- Le chef t'expliquera le plan et te donnera les éléments nécessaires. Nous, *putaing*, on exécute sans demander le pourquoi, *cong*.

Ils évoquèrent cependant leur vie sous terre, alors que la voiture peinait sur une petite route courant en lacets le long

des contreforts Pyrénéens. Le soir tombant avait rosi l'horizon. Il faisait presque nuit lorsqu'ils arrivèrent aux pieds des pylônes de bennes à minerai. Un périple en nacelle entre ciel et terre, acheva l'après-midi.

En altitude, le froid étant tombé, on lui prêta une veste en peau de mouton. L'ingénieur, responsable d'exploitation, l'abreuva d'un Viandox, dans son bureau de chantiers, sorte de cabane préfabriquée accrochée à la roche. En quelques mots, il fut mis au courant des suites de son périple. Celui-ci consistait à passer en Espagne, gagner Lerida afin d'attraper un train jusqu'à Vigo, puis embarquer pour l'Angleterre depuis le Portugal. Ce parcours commencerait à l'aube par une course en montagne. La météo annonçait un temps variable sur le versant Nord de la chaîne.

Son hôte lui remit une enveloppe kraft qui contenait des pesetas, quelques livres sterling, un numéro de téléphone Londonien, un passeport canadien au nom de Lafleur. Il put constater que ce document comportait le cliché de la carte d'étudiant remise à Florence.

-Tu risques de rencontrer des *carabineros* qui demanderont tes papiers. Dans tous les cas, essaie de les éviter. À compter de maintenant tu es Québécois. Détruis ta carte d'identité, il sera toujours temps de faire une déclaration de perte.

Ils rirent de bon cœur. Cependant, perdant son patronyme, Lucas réalisa que son intégration au monde du secret devenait effective.

À quatre heures du matin, le ciel était noir, le sol blanc de givre. Les gars de la veille avaient revêtu des tenues de montagne. Ils partirent, en file indienne, guidés par la lampe sourde du chef de file. Le chemin n'était pas trop escarpé, mais pierreux, glacé, nécessitant de poser la se-

melle à plat pour éviter l'entorse. On prévint Lucas que l'approche du col de la Hurqueta à 2.415 mètres d'altitude, serait longue à cause de l'obscurité, mais que la descente, au levant, sur la vallée aranaise de Bagergue, ne poserait pas de problème. Quelques heures plus tard, le Val d'Aran étant à leurs pieds, Victor Abadie résuma le parcours à suivre.

- Tu descends le chemin jusqu'en bas, *cong*. Là, il y a une petite vallée. Au fond, après le hameau, suis le chemin de Salardú. Dans le village, prends la première à droite pour éviter le poste de carabiniers. Ensuite, *putaing*, après avoir traversé la route, il suffit de longer la Garonne jusqu'à Viella. Dans le centre ville, tu empruntes le *Coche de Linea* pour Barcelone et surtout n'oublie pas de t'arrêter à Lerida, *cong*. Allez, *compañero vaya con dios*.

Après une claque dans le dos, ils l'abandonnèrent à son destin et disparurent dans la brume. Lucas se mit à descendre vers les nuages qui commençaient à emplir la vallée. Les rues de Bagergue étaient désertes, hors quelques chiens en maraude. Après avoir contourné la garde civile et franchit la route sous l'*Hostal Lacreu*, le randonneur suivit le fleuve, sans encombre, sur environ sept kilomètres.

Viella étant un tout petit bourg vivant autour d'une belle église romane, il n'eut aucun mal à trouver la gare des cars. Le *Coche de Linea* consistait en une carrosserie de bois fixée sur un vieux châssis *Dodge*. Cet engin rouge et jaune, à l'arrière arrondi, comportait une galerie accessible par une échelle d'acier extérieure et tirait une remorque. À l'intérieur, deux rangées de fauteuils en skaï vert pomme accueillèrent les passagers. Après avoir payé sa place à la *taquilla\**, dont la caissière parlait français, le nouveau voyageur grimpa dans l'autobus, puis ayant salué le chauff-

feur d'un hochement de tête, se cala contre une fenêtre. Les gens paraissaient tous se connaître, s'installant à grands renforts de salutations et *chistes*\*\* dont ils riaient à gorges déployées. Montagnards burinés, portant le béret, ils s'exprimaient indifféremment en aranais ou castillan. Sur le toit, un commis ficelait les bagages ainsi que les paquets qui n'avaient pas trouvé place dans la remorque. Celle-ci était déjà remplie d'animaux, accompagnés de sacs à pommes de terre. Avant le départ, le chauffeur remonta la rangée de sièges et chuchota à l'oreille de Lucas.

- *Francés, no quédes te junto a la ventana.* \*\*\*

Devant l'incompréhension patente de son interlocuteur, il le prit fermement par le bras et l'obligea à s'asseoir sur la banquette du fond à côté d'une grosse femme en noir.

- *Asi es mejor.* \*\*\*\*

Pendant le transfert, un silence figea momentanément l'habitacle. Le chef de bord, ayant retrouvé son poste de pilotage, donna un ultime coup de trompe, ferma la porte et mit en marche.

Au sortir du bourg, la route grimpa en lacets vers le Tuc de Viella, lequel est traversé par un tunnel de six kilomètres. La pluie s'était mise à tomber. Le *Coche de Linea* montant au pas dans un bruit d'enfer, traversait maintenant les nuages dont des fragments s'accrochaient aux fenêtres. À chaque virage, la voisine de Lucas se signait. Les hommes fumaient des Celtas et l'atmosphère devint vite gou-dronneuse. À la bouche nord du souterrain, le véhicule fut arrêté par la garde civile. Au lieu de monter à bord, les carabiniers couverts de pelisses vertes, chapeaux en carton ciré sur la tête, firent le tour extérieur, regardant l'allure des passagers par les fenêtres embuées.

\* Guichet \*\* Blagues \*\*\*Français, ne reste pas contre la fenêtre \*\*\*\* Ainsi, c'est mieux

Le clandestin comprit alors la raison de son transfert. Sa place, en angle mort, était invisible du dehors. Après quelques considérations de principe sur la météo, les pandores laissèrent repartir l'engin dans un nuage de fumée anthracite. Pénétrant dans l'obscurité sécurisante du tunnel, Lucas put constater que les passagers le regardaient avec des airs complices. Gêné, il remercia à la cantonade des seuls mots qu'il connaissait dans la langue de Cervantès.

- *Muchas gracias.*

Sur le flanc sud de la montagne, il faisait un temps superbe. Le *Coche de Linea* se laissa glisser dans la descente vers les plaines. Il restait cent soixante kilomètres pour atteindre Lerida et Lucas se demanda si sa voisine n'allait pas avoir des crampes à force signes de croix.

À Zaragoza, le rapide ayant seulement deux heures de retard, il put avaler des *Patatas en Caldillo* au buffet de la gare. Cette collation roborative lui permit de tenir les quinze heures de train le séparant de Vigo. Son passeport canadien fit merveille à la frontière portugaise. Trois jours après son départ de Clermont-Ferrand, il déambulait sur le môle de Porto en quête d'un bateau pour l'Angleterre. Un minéralier, chargé de tungstène et disposant d'une cabine de pilotin, l'embarqua pour huit jours de mer en direction des cotes britanniques.

Depuis Plymouth, l'arrivant composa le numéro de téléphone de son contact londonien. Une voix féminine s'enquit de sa situation, le fit patienter, puis lui enjoignit de prendre le prochain train pour Londres où il serait attendu. Quelques heures plus tard, un homme à moustache, en trench-coat et chapeau mou, l'aborda sur le quai de Waterloo Station.

- Vous êtes Lucas Lafleur mon cousin du Québec ? Heureux de vous accueillir. Si vous voulez bien me suivre.



Ils prirent le métro sans échanger une parole, descendirent quelques stations plus tard, empruntèrent des couloirs, un escalier roulant aux marches de bois rainurées. Enfin, arrivés en surface son compagnon le fit passer par le porche d'un immeuble dont ils traversèrent rapidement le rez-de-chaussée pour ressortir dans une ruelle arrière. Là, une grosse Rover noire attendait moteur en marche, veilleuses allumées. Ils s'y engouffrèrent, l'homme prenant place à l'avant près du chauffeur.

- Ne vous inquiétez pas. Nous sommes tenus à toutes sortes de précautions. Notre capitale fourmille d'agents Allemands en quête de visages à épingle dans leurs fichiers. Vous n'avez pas eu trop de difficultés pendant le voyage ?

- Non, je n'ai rencontré personne d'autres que les contacts prévus. La douane portugaise a seulement visé mon passeport.

- Parfait, votre périple n'est encore pas terminé. Cette nuit, nous devons faire un long trajet. Il y a des sandwiches au poulet, ainsi qu'un thermos dans le vide-poches entre les sièges arrière. Essayez de dormir.

Lucas ne se fit pas prier. Un quart d'heure plus tard il sommeillait comme un loir. À son réveil, le jour se levait. Les essuies glaces effaçaient une bruine matinale. Par les fenêtres embuées, on pouvait apercevoir une lande sauvage enveloppée de brumes et les côtés d'une petite route bordée de murets en pierres grises. Des moutons serrés, les uns contre les autres autour d'un berger, attendaient, en vain, la fin d'une pluie éternelle. Ils bifurquèrent dans un chemin empierré, puis traversèrent un petit bois. Lucas remarqua que l'orée du bosquet était entourée de hautes clôtures en fil de fer barbelé. La voiture s'engagea ensuite dans une avenue interdite par un poste de garde. Un soldat

au casque plat, mitraillette *Sten* à la hanche, vérifia les papiers des passagers et fit signe de passer.

Le manoir, une grosse bâtisse aux pierres noires, flanquée de tourelles, dominait un parc qui paraissait un golf tant son herbe rase était verte. Au loin, en bordure de lisières, des pelotons en tenues sportives couraient et faisaient de la culture physique. Au pied du bâtiment, derrière les massifs fleuris, camouflée par du filet verdâtre, une batterie antiaérienne laissait apparaître les mufles menaçant de ses 40 mm. La Rover s'étant arrêtée devant le perron, le cicérone se retourna tout sourire.

- Nous sommes arrivés Lucas. Bienvenue dans votre nouvelle école !

## Chapitre 6

Après un apéritif au Café de la Paix, Hans et Marie dînèrent dans un petit restaurant, puis rejoignirent leur chambre habituelle de la rue Saint Honoré. L'hôtel qui affichait trois étoiles n'avait certes pas le luxe des nuitées dont la jeune femme était coutumière, mais restait confortable et correctement meublé.

Perchée au tout dernier étage, leur chambrette attitrée avait une moquette grenat, des murs tendus de toile beige et un mobilier sombre mais de bonne facture. La salle de bains, jouxtant la chambre, comportait une vasque intégrée dans un meuble en bois, un bidet, ainsi qu'une grande baignoire blanche de fonte émaillée.

Dans la chambre, la tête de lit, constituée d'un cosy 1920, en faux acajou, supportait des lampes de chevet. De part et d'autre du couchage, deux chaises, d'assises cannées, permettaient que l'on dépose un livre ou suspende des vêtements. Les fenêtres étaient closes de lourds rideaux assortis à la moquette. Malgré leur jeunesse et le caractère précaire de leur relation, ils avaient des habitudes de vieux

couple. En effet, Ralf suspendait toujours sa vareuse et son baudrier au dossier de la chaise située à droite, puis posait son pantalon bien plié sur le cannage. Marie se déshabillait à gauche du lit. Une fois nus, ils s'allongeaient, éclairés par l'unique lumière rose des lampes de chevet. Alors, après qu'elle se soit blottie contre lui, ils bavardaient un peu. Parlant de tout et de rien. Ce préambule coutumier donnait à leur relation une connotation affective particulière. Ce soir-là, distraite, elle nota la teinte claire de l'étui à pistolet suspendu au siège et en fit la remarque.

- Tu es observatrice Marinette. Je l'ai effectivement reçu cet après-midi.

D'une main, il ouvrit le rabat en cuir, sortit l'arme. Marie eut un frisson, voyant cette chose d'acier aux reflets gris inquiétants faite pour supprimer des vies. Pourtant, curieuse de tout, elle ne put s'empêcher de questionner.

- Et, ça peut tirer combien de balles, ce truc ?

- Neuf. Soit, huit dans le chargeur et une déjà engagée dans la chambre.

Comme elle ne comprenait rien à ces termes techniques, il lui expliqua le fonctionnement d'un pistolet automatique. Comment, une fois la sûreté défaite, il suffit de relever le chien d'un doigt et appuyer sur la détente pour tirer la cartouche déjà introduite dans le canon. Leur conversation thenico-balistique s'arrêta là.

Ayant posé l'arme sur la carpe, Ralf embrassait maintenant les petits seins ronds de sa compagne, l'enlaçant de ses bras, caressant ses cuisses, et son ventre plat. Marie se laissa faire ondulant sous les caresses, puis, sentant le désir de son partenaire, saisit le sexe de ce dernier à pleines mains et murmura.

- N'oublie pas ton bonnet de nuit, mon amour.

Alors, s'étant levé il gagna la salle de bains pour mettre

un préservatif. Cette curieuse pudeur paraissait tout à fait incongrue à la jeune femme dont les clients en érection installaient toujours leur contraceptif assis au bord du lit. Cependant, elle n'avait jamais osé en faire la remarque, pensant qu'il s'agissait d'une pudeur teutonne. Quand il revint, elle était allongée sur le lit les cuisses légèrement ouvertes, une jambe pliée sous elle, détendue. Alors, il la prit en douceur. Ayant atteint un stade d'excitation partagé, elle le mit sur le dos, lui fit l'amour à l'indienne, ses longs cheveux balayant le torse et le visage de son amant jusqu'à ce qu'il demande grâce. Elle savait que c'était comme cela que Ralf jouissait le mieux et qu'ainsi il reviendrait bientôt.

Pour s'endormir, Marie tira le drap et se pelotonna contre l'homme. C'était un client payant, mais elle le chérissait comme un amoureux et s'endormit sereine, espérant toutefois, qu'il ne se réveillerait pas plus de deux fois dans la nuit. Ses espoirs ne furent pas totalement déçus, Ralf ne la reprit qu'au petit matin, pendant qu'elle dormait. Elle vécut ce viol à demi assoupie, mais eut cependant le réflexe d'aller se laver avant de replonger dans un second sommeil.

C'est à neuf heures qu'elle émergea de ses songes. Le Hauptmann était déjà parti, laissant un bon quart de sa solde mensuelle sur une étagère du cosy. Après s'être longuement étirée, elle se glissa, féline, jusqu'à la table roulante où l'attendait un café chaud accompagné de toasts.

Le soleil brillait sur Paris quand elle sortit de l'hôtel. Passant Place Vendôme, ses pas la conduisirent rue de la Paix pour prendre le métro à Opéra. À deux heures, elle déposerait ses émoluments à la banque et en profiterait pour pointer le cours de l'or. Ensuite, il y aurait confession à Montmartre suivie de prières rédemptrices.

Après pénitence, elle irait chez le coiffeur afin d'être très belle dans le lit d'un armateur venu du Havre tout exprès pour la voir.

Une feuille de papier, apposée à la porte de la chapelle, indiquait que l'abbé Tardy confessait le mardi ou le jeudi, de quatorze à dix-huit heures. Son confessionnal se trouvait à droite de la nef entre le porche et une absidiole à la Vierge cernée de cierges. Pour l'atteindre, il fallait parcourir l'allée jusqu'à son milieu, puis emprunter une rangée de chaises lui faisant face. Dans cette travée, les pénitentes, car il n'y avait que des femmes, s'agenouillaient ou priaient assises en attendant leur tour. À ces heures, l'église étant pratiquement déserte, le bruit d'un prie Dieu déplacé ou le couinement d'une porte était décuplé par la résonance de l'édifice. Il faisait sombre, l'atmosphère exhalait l'odeur d'encaustique mêlée aux senteurs de cierges et parfum d'encens d'un récent enterrement. Un bedeau boiteux traversa le Chœur, chargé d'ustensiles aussi étranges que divers.

Du fond de son confessionnal, le prêtre en prière pouvait apercevoir, à travers le tulle de sa fenêtre, les pécheresses venues confier leurs turpitudes, souvent vénielles et depuis quelque temps liées aux problèmes de rationnement. L'abbé Tardy était un homme âgé aux cheveux blancs, conscient des difficultés de la vie, qui songeait plus à reconforter qu'à donner des leçons de morales. D'ailleurs, sa clientèle comptait plus de bigotes péchant par excès de confessions, que de brebis égarées. Une de ses ouailles valait pourtant qu'il lui consacre une partie de ses prières quotidiennes. Véritable Marie Madeleine de l'évangile, c'était une orpheline d'une grande beauté qui faisait commerce de ses charmes auprès des clients du Bottin Mondain.

Le grand regret de cette dernière était l'injustice que commettait l'église à son égard, la considérant comme une pécheresse, alors qu'elle donnait plus que quiconque, bonheur et amour à ses prochains. L'abbé infligeait des lots de prières à sa pénitente, mais ne l'incitait pas à stopper sa coupable industrie, estimant que mieux valait satisfaire aux courtoisies de potentats aisés qu'avoir à faire le trottoir.

Ce jour-là, apercevant, entre deux vieilles toupies, le visage de madone éclairé à contre jour par les vitraux, l'abbé Tardy ne put s'empêcher de la contempler. Après qu'il eut bâclé trois bigotes, ce fut enfin le tour de sa protégée.

- Bénissez-moi mon père, parce que j'ai péché.

- Je sais Marie et suppose que tu vas me déclarer la même chose que la dernière fois. Pourtant si ta clientèle n'a pas augmenté et que tu as limité ton coupable commerce à celle existante, je considérerais qu'il y a du progrès.

- Oui, mon père, le dernier en date est le capitaine allemand. Je n'ai pas racolé depuis sa rencontre, me contenant aux seules adresses de mon carnet.

- Il fait quoi cet officier ?

- Et bien, ça dépend des positions.

- Non, petite sottise, dans la vie. Est-il marié ? Compte-t-il repartir en Allemagne ?

- C'est un célibataire qui travaille dans un bureau à Paris. Vous savez, je le crois un peu amoureux.

L'abbé soupira.

- Bon, dis-moi tes péchés, puisque tu es là pour ça.

La liste étant fastidieuse, le prêtre lui demanda de bien vouloir abréger et ne pas citer les noms de ses clients qui n'avaient d'ailleurs pas changé depuis les mois précédents.

- Je te donne l'absolution, sans te faire promettre d'ar-

rêter, car tu serais parjure. Par contre, je me félicite qu'il n'y ait plus de pêché de racolage. Va en paix maintenant.

Marie sortit de la chapelle rassérénée par les bonnes paroles du saint homme, puis entreprit de grimper au sommet de la Butte pour regarder Paris et mettre un cierge à la basilique. Elle avait du temps devant elle, son rendez vous chez le coiffeur n'étant qu'à six heures du soir.



## Chapitre 7

**E**n fin d'année, alors que les frimas envahissaient la capitale, le BCPI, installé rue La Boétie, reçut une note de la chancellerie. Cette dernière annonçait le rapatriement en Allemagne d'un expert et l'envoi à sa place du Doktor Jochen Büllow, jeune professeur de Sciences Economiques à la faculté de Francfort. Le responsable du Bureau, récipiendaire de la lettre, pesta de ne pas avoir été consulté, supputant que ce déplacement devait être le fait de quelque favoritisme. Pourtant, ne sachant pas à quel niveau la décision avait été prise, il s'abstint de toute réflexion. La permutation aurait lieu mi-janvier, une date exacte restant à déterminer au mieux des intérêts du Service. Reprenant la note, in extenso, il rédigea un avis à l'attention des cadres, ainsi qu'aux personnes intéressées par les travaux de son Département, puis demanda à son secrétariat de dactylographier et transmettre.

Le premier document, tapé par une petite nouvelle, présentant quelques fautes de frappe finit au panier. Le second, conforme, fut dispatché.

Le huit décembre 1941, au soir, il faisait un temps à ne pas mettre le nez dehors. Pourtant, Marguerite Touchard bravant les éléments, prit comme d'habitude l'autobus allant de la Porte de la Chapelle jusqu'à Saint Augustin. Il tombait un genre de grésil, aussi est-ce avec difficulté qu'elle remonta la rue La Boétie sur une centaine de mètres pour atteindre son lieu de travail.

Après avoir montré ses papiers au planton de service, l'arrivante gagna le placard à ustensiles sis sous l'escalier du rez-de-chaussée. Là, elle retira son paletot de caoutchouc et, l'ayant suspendu à un vieux clou, ôta ses souliers trempés pour enfiler des mules trimballées dans un cabas. Équipée d'une poubelle à roulettes, d'un balai, de chiffons à poussière, d'un plumeau, elle prit ensuite l'ascenseur pour atteindre le dernier niveau.

Marguerite Touchard était femme de ménage polyvalente, employée par l'évêché de Paris et l'administration allemande. Le second employeur l'ayant engagée au vu de la qualité du premier. Ainsi partageait-elle sa semaine laborieuse entre ses deux chantiers, nettoyant l'agence du Vatican à l'aube, la succursale nazie le soir. Veuve depuis 1917, sans retraite, la malheureuse trimait à perdre la santé afin de payer son loyer, nourrir ses cinq chats et servir secrètement la France.

Arrivée au quatrième étage, la corvéable s'attaqua à la dizaine de bureaux qui composaient le plateau, vidant les cendriers, les corbeilles, époussetant des tables, passant un balai mollasson. L'étage fini, elle descendrait au niveau inférieur et ainsi de suite jusqu'à son point de départ. Sa cadence était invariable. Cependant, quelqu'un d'avisé aurait remarqué que la nettoyeuse restait beaucoup plus de temps dans certains locaux, que d'autres pourtant d'égale dimension. Certes, il paraissait normal qu'une femme de

ménage apporte plus de soins au bureau de son directeur qu'à celui d'une secrétaire, mais tel n'était pas le cas. En effet, Marguerite attachait une importance particulière au contenu des corbeilles à papiers. Elle en extrayait les lou-pés portant un sigle ou d'apparence officielle et en garnis-sait les bonnets de son soutien gorge, lequel n'avait d'ail-leurs plus grand chose à soutenir.

C'est à cet exercice qu'elle était en train de se livrer dans le secrétariat du BCPI, quand elle entendit des pas. Son sang ne fit qu'un tour et lorsque le bidasse apparut dans l'encadrement de la porte, la balayeuse se grattait furieu-sément le thorax comme en proie à une violente crise d'urticaire.

- Ah ! Vous êtes là, Madame Touchard. Je suis monté vous dire qu'il faudrait passer un coup dans la salle de ré-union, pour une réception demain.

- On aurait pu me le dire plus tôt. Je vais me coucher à quelle heure moi ? On n'est pas des bœufs. Bon, allez c'est d'accord, répondit-elle, sans arrêter ses gratouillis.

- Vous avez des puces, Madame Touchard ? Bonne soi-rée quant même.

Elle souffla, terminant hâtivement le remplissage de ses dessous, sans prendre soin de plier les documents en huit, comme à l'accoutumée.

Vu l'heure tardive à laquelle la malheureuse débaucha ce soir-là, le planton endormi ne put constater la dispropor-tion de ses seins. Marguerite rentrait avec un chargement de papiers dont quatre-vingt dix pour cent seraient sûre-ment inexploitable. Cela lui importait peu. Elle accom-plissait sa mission au mieux, tant pour la patrie, que ven-ger son mari descendu d'une balle en pleine poitrine alors qu'il tentait une sortie de tranchée en 1917 à Douaumont. Prenant le dernier métro, car il n'y avait déjà plus de bus à

cette heure tardive, elle fut heureuse que la paperasse compressée dans sa lingerie tienne sa poitrine au chaud. Arrivée à demeure, au milieu de ses chats, elle déplia soigneusement chacun des documents, les glissa dans une enveloppe kraft, puis gagna son lit. La livraison aurait lieu le lendemain à l'aube. Avant d'éteindre, la veuve Touchard jeta un œil ému sur la photo jaunie de son époux moustachu et, en mal d'affection, autorisa Mistigri à la rejoindre. Elle s'endormit pour une nuit sans rêve, son matou préféré dans les bras.

**L**a partie de l'évêché, dont l'employée de ménage assurait quotidiennement l'entretien, se nettoyait aisément parce que carrelée sur toute sa surface. Fatiguée par le manque de sommeil, Marguerite se laissait glisser le long du corridor, portée par son lave-pont, avant que d'attaquer un à un les bureaux privés. Celui du chanoine sentait le tabac *Amsterdamer* et contenait des ouvrages de tous les pays. Sur la table trônait une photo souvenir du maître des lieux. Alors jeune homme, il était coiffé d'un képi, vêtu d'un burnous blanc et entouré de touaregs sur fond saharien. Retirant l'enveloppe de son tablier, elle l'inséra dans le deuxième tiroir d'un meuble secrétaire, sous une pile de dossiers, puis sortit dans le couloir pour achever ses tâches.

**L**e chanoine Malcoussinat était responsable des relations internationales à l'évêché de Paris. Parlant plusieurs langues, il fréquentait les nonciatures mondiales. Ancien officier radio en méharée, la foi comme la vie religieuse l'avait conquise par admiration pour le père de Foucauld. Après plusieurs années de Vatican, on le muta à Paris où il se trouvait lors de la déclaration de guerre. Malgré ses

soixante ans c'était un homme d'action, ayant gardé de la vie militaire un profond sens du devoir. La défaite de 1940 l'avait affecté et laissé perplexe quant aux dispositions à prendre. L'appel du 18 juin ayant partiellement répondu à ses questions, il était entré avec détermination dans la clandestinité subversive. Ses compétences en matière de transmissions radios permirent ainsi aux Anglais de bénéficier dès l'an 1941 d'un émetteur parisien dont l'antenne était intégrée à la girouette d'une chapelle d'Auteuil.

Agent en soutane du *Military Service*, le prêtre adressait à Londres les renseignements intéressants qu'il pouvait recueillir. À cet égard, le contenu de l'enveloppe du jour devait être trié. Il y avait de tout. Du courrier sans intérêt, des notes internes dont l'affectation d'un nouvel expert au BCPI et même un morceau du journal qui avait du servir à emballer le mou des chats de Marguerite Touchard. Ce soir-là, il joignit donc à son expédition de messages l'avis de mutation d'un certain Herr Doktor Jochen Büllow. L'ensemble, crypté, fut dépêché nuitamment depuis le clocher des bonnes sœurs d'Auteuil, entre deux crottes de pigeons et à la pâle lueur d'une ampoule dépolie.

Le lendemain matin, les informations transmises, depuis la chapelle des Dominicaines, atterrirent à *Bletchley Park*\* sur le bureau d'un décodeur spécialement chargé des réseaux parisiens. Ayant pris connaissance du lot, il conserva ce qui paraissait urgent, classant les informations utilisables à terme. Une note concernant l'arrivée d'un nouvel expert au BCPI engendra un doute. Le décodeur s'en remit à son adjoint.

- J'ai une information concernant une mutation au *Bureau d'inspections des usines d'armement*. Ça t'intéresse ?

\* Bletchley Park : Service Anglais du Code et du Chiffre situé à 80 km de Londres

- A priori, non. Refile le tuyau au service de Mackenzie, il tient des fichiers sur tout ce qui bouge.

Ils rirent, connaissant la boulimie d'informations dont faisait preuve l'énorme machine des Services de renseignements britanniques. C'est ainsi, que le texte du document, ayant tapissé le soutien gorge de Marguerite Touchard, arriva au MI 5 entre les mains du sergent Peter Cochran. Après avoir parcouru le document, ce dernier se rendit au bureau de son supérieur hiérarchique, lequel absorbait son quatrième café matinal.

- Bonjour, Peter, que puis-je pour vous ?

- Le *chiffre* nous a fait passer cette information et j'ai pensé qu'elle pourrait vous intéresser, Sir.

Il tendit la transcription, dont l'officier prit connaissance.

- *My goodness !*\* Tout à fait. Renseignement sans doute un peu prématuré pour être exploitable, mais qui vaut le coup d'être étudié. Merci Peter.

Le lieutenant Brown conserva le document sur son bureau toute la matinée, inscrivant ses réflexions sur un bloc, établissant une planification d'opération, comparant des timings. Enfin, vers midi, convaincu que ses hypothèses tenaient la route, il décrocha son téléphone pour demander un entretien avec le grand patron.

Dans la soirée, l'affaire fut exposée à Lord Mackenzie et ses proches conseillers. Pendant près de trois heures, ils échafaudèrent tous les scénarios possibles. Au terme de leur réflexion, le patron fit une synthèse des solutions retenues.

- Nous nous trouvons devant une opportunité qui répond effectivement au projet *True Twins*. Le temps imparti de trente jours me paraît vraiment beaucoup trop court,

\* Nom de Dieu

cependant, comme pareille occasion ne se représentera pas de sitôt, il nous faut tenter le coup.

Se tournant vers l'un de ses collaborateurs.

- En conséquence, je veux tout connaître de ce Jochen Büllow, son âge, sa situation de famille, ses habitudes. Essayez d'avoir des photos. Quand vous l'aurez trouvé, il faudra le filer et ne plus le lâcher jusqu'à ce que j'en donne l'ordre. Mobilisez vos agents à Francfort toute affaire cessante.

Puis s'adressant à Philip Brown.

- Au vu des premiers résultats, nous verrons s'il y a lieu de déclencher l'opération *True Twins*. En attendant d'avoir le profil de ce Jochen Büllow, faites-moi passer les dossiers de tous nos "sous-marins" potentiels.

Le cartel qui trônait sur la cheminée se mit à sonner.

- Il est sept heures, messieurs, une pause whisky sera la bienvenue. Je viens de recevoir un vieux Malt dont vous me direz des nouvelles.

**L**e 15 décembre 1941, à quelques kilomètres au nord d'Aberdeen, dans la lande écossaise battue par les vents, Lucas Schlüter terminait les vingt kilomètres de son cross country quotidien. À cette mise en forme matinale, suivraient deux heures de musculation, une séance de close combat, des tirs à l'arme légère. L'après-midi était pour sa part consacré aux travaux de chiffrage, aux transmissions radio et la soirée à l'apprentissage fastidieux des idiomes provinciaux allemands. Depuis son arrivée, soumis à un entraînement intensif pour faire face à toutes situations, il avait sauté une dizaine de fois, en vue de son infiltration en territoire hostile. Cinq congénères, de nationalités différentes, partageaient ces exercices qu'ils accomplissaient au mieux, conscients qu'à terme leurs vies en dépendraient. À

Castelgrove, les stagiaires ne savaient jamais d'avance quels types de missions leur seraient assignés. Ces dernières étaient attribuées au vu des circonstances et suivant l'aptitude de chacun à y répondre.

Ce jour-là, vers huit heures du matin, dans les locaux parisiens de l'Abwehr, le Hauptmann Ralf Von Kein prenait connaissance d'un avis émis par la rue La Boétie, traitant du remplacement d'un expert chargé de l'inspection des usines françaises d'armement. Il jeta un œil distrait sur cette note et la mit à classer parmi les courriers internes qui envahissaient son placard. À dire vrai, l'accroissement des groupuscules terroristes et la multiplication des sabotages l'intéressaient beaucoup plus que la mutation d'un fonctionnaire anonyme, au sein d'un service annexe.



## Chapitre 8

Le 23 décembre 1941, alors qu'elle descendait l'escalier principal de l'université de Francfort, Stefi Schroeder, élève en troisième année de Science économique, fut abordée par un vieux monsieur coiffé d'un chapeau tyrolien. Après s'être excusé poliment, ce dernier lui demanda où trouver le professeur Jochen Büllow. Elle lui indiqua le numéro de la salle où celui-ci donnait son dernier cours, car il devait quitter l'université sous peu, et proposa de l'accompagner. Récusant son aide, l'homme la remercia et s'éloigna vers le couloir.

L'individu grimpa l'escalier avec une célérité étonnante, pour quelqu'un de son âge et suivit la coursive du premier étage jusqu'à la salle 36. Là, se mettant sur la pointe des pieds, il jeta un regard à l'intérieur de l'amphithéâtre pour repérer Herr Büllow. C'était un jeune homme d'environ un mètre soixante-quinze, aux cheveux châtons, portant de petites lunettes à montures d'acier. De corpulence moyenne, l'enseignant était vêtu avec sobriété d'un costume gris, de pantalons à larges revers, d'une chemise

mille raies, soulignée par un nœud papillon. Au portemanteau, fiché à côté de la chaire, pendait un trench-coat gris anthracite. Ayant enregistré tous ces détails en quelques secondes, l'étrange vieillard repartit aussi discrètement qu'à l'aller, puis, arrivé au bas du perron, devisa sur un banc avec des touristes autrichiens et attendit la sortie des classes.

Après avoir salué le petit amphithéâtre, au terme de son dernier cours, le professeur serra quelques mains, répéta qu'il allait servir le Reich à Paris dans d'autres fonctions et promit de revenir bientôt. Puis, enfilant son manteau, se dirigea vers la sortie cartable à la main. N'ayant pas de voiture, ne sachant pas conduire, il empruntait toujours les transports en commun ou circulait à pied.

Célibataire, résidant toujours dans sa famille malgré ses vingt-neuf printemps, il avait été exempté de service militaire pour cause de pieds-plats et souffrait moralement de cette affligeante situation. Aussi, la seule pensée d'intégrer un poste parisien pour participer à l'oeuvre du Führer, le comblait d'aise. Cependant, c'était surtout pour échapper à l'univers familial qu'il avait sollicité ce poste au Ministère de l'Industrie. La suite fut le fait du hasard. Une place vacante à Paris et un coup de téléphone avaient décidé du basculement de son destin.

Maintenant, il lui restait environ une vingtaine de jours pour boucler sa valise. Le professeur terminerait ses cours au lycée de filles de la *Goethstrasse*, puis effectuerait quelques rangements, ferait des emplettes. En matière de *timing*, il estimait qu'une arrivée à Paris plusieurs jours avant sa prise de fonction, faciliterait grandement son installation et lui permettrait de s'acclimater à la vie française.

Dans le Römerberg, devant la cathédrale Saint Paul, un couple d'autrichiens sollicita qu'il les prenne en photos. En remerciement, ces derniers le photographièrent à leur tour, demandant son adresse pour lui envoyer un tirage. Il leur laissa sa carte et formula ses meilleurs vœux de séjour. Croisant les deux touristes bavarois, le vieux monsieur agile leur fit un clin d'oeil et continua sa filature. Cette dernière n'était pas très fatigante, le filé se déplaçant à rythme lent, les pieds en canard.

La famille Büllow vivait au centre du vieux Francfort, dans un logement situé au premier étage du bâtiment intérieur d'un immeuble ancien. Pour y accéder, on devait franchir une haute porte cochère, traverser un porche, puis la cour. L'homme au chapeau tyrolien pénétra dans le hall deux secondes après son poisson-pilote et nota, avec satisfaction, qu'il n'y avait plus de concierges. Les carreaux de la loge étaient noirs de poussière. Un bloc de boîtes à lettres se trouvait à l'entrée de l'immeuble. Il releva, sur un petit carnet, l'étage et le numéro d'appartement des Büllow inscrits sur une vieille plaque en cuivre. Après ce repérage, l'espion prit la décision de revenir le lendemain de bonne heure et chaudement vêtu.

L'environnement familial de Jochen était exclusivement constitué de ses géniteurs, avec lesquels il cohabitait dans un trois pièces, cuisine. Ces derniers, âgés d'une cinquantaine d'années, enseignaient dans la même école primaire depuis vingt ans. Membres du NSDAP à sa création, ils étaient nazis convaincus, appliquant au pied de la lettre les préceptes du parti. Aussi, se félicitèrent-ils de la mutation du fiston, oubliant ainsi l'humiliation de sa réforme. Celui-ci, élevé dans la philosophie de *Mein Kampf*, avait fait partie des *Hitler Jungs*\* sans conviction particulière.

\* Jeunesses Hitlériennes

Pour leur part, les Büllow *seniors* pratiquaient le naturisme collectif, ainsi que le cyclotourisme dont ils étaient des adeptes inconditionnels. Circulant sur un tandem, ce couple d'instituteurs se rendait chaque jour au travail en pareil équipage.

En trois jours, le vieux monsieur, au chapeau tyrolien, avait cerné le contexte familial du jeune professeur, son enquête ayant été facilitée par le tandem. En effet, au matin de sa deuxième planque, il avait vu sortir toute la famille à huit heures précises. Les parents avec leur bicyclette à rallonge, le fils à pied. Le transport collectif des parents lui permit de faire un recoupement rapide et diviser par deux le nombre de ses filatures.

Ne pouvant suivre l'engin à doubles pédaliers, il avait emboîté la démarche *palmipédienne* de Jochen jusqu'au lycée de la Goethstrass. Le voyant occupé pour la matinée, il revint à son point de départ, afin de noter l'heure de passage du facteur et prendre l'empreinte du canon de la boîte à lettres. Les jours suivants, une filature motorisée du tandem révéla la profession ainsi que l'emploi du temps des parents. Une chose était acquise, aucun d'entre eux ne rentrait à l'heure du déjeuner.

A force d'observations, les agents du MI 5 de Francfort finirent par vivre au tempo de la famille Büllow. Ainsi, Jochen se rendait-il tous les deux soirs au sauna du gymnase municipal et y restait une bonne heure. Son armoire de vestiaire fut crochétée, ses papiers photographiés puis remis en place.

Chaque jour, après le passage du facteur, l'homme au chapeau tyrolien relevait le courrier avec une clef de sa fabrication. Les enveloppes étaient décachetées, les lettres parcourues avant d'être réintroduites dans la boîte. C'est ainsi qu'ils apprirent que Jochen avait ouvert un compte dans

une banque Parisienne pour virer ses avoirs et recevoir ses futurs émoluments.

Un samedi matin, alors que les parents Büllow se baladaient sur leur tandem, un transporteur se présenta à leur domicile pour livrer une caisse de grand vin du Rhin. Ce somptueux cadeau était adressé au professeur par un collectif d'étudiants, en remerciement de son précieux enseignement. Très étonné d'une telle marque de sympathie, celui-ci ratifia l'accusé de réception, que le livreur tint bien à plat sur le marbre de la console d'entrée.

**D**ans le grand bureau en boiserie de Devon Street, Lord Mackenzie tira une bouffée de son cigare et reprit les documents étalés sur la table. Les agents de Francfort avaient fait du bon travail dans les temps impartis. Nous étions le deux janvier 1942. Le service disposait à présent d'éléments très précis concernant Jochen Büllow. Il y avait des photos, un aperçu de ses liens et habitudes, l'exemplaire de sa signature, la copie de son passeport, une domiciliation bancaire en France.

Au vu des points transmis, les concepteurs de *True Twins* soumirent à leur patron le profil des agents capables de répondre à ce type de mission. L'un d'eux fut retenu, car il correspondait en âge, gabarit, couleur des yeux et niveau universitaire. S'étant levé, le Major regarda par le bow-window de son bureau la neige qui tombait sur la City.

- Une étape technique a été franchie, mais le plus dur reste à faire. En effet, nous ignorons quand et par quels moyens Büllow gagnera Paris. Ce peut être demain, comme dans une semaine ou quinze jours.

Philip Brown fit remarquer.

- Comme il ne conduit pas, un voyage par le train peut être considéré comme acquis.

- Je l'espère Phil, car au vu, du *timing* c'est la seule hypothèse qui puisse nous convenir. À ce sujet, il faut que nos agents de Francfort découvrent l'heure, la date du voyage et le numéro de wagon.

Remarquant que certains de ses conseillers avaient l'air dubitatifs, il ajouta.

- Nous avons bien réussi à recueillir sa signature, ses papiers et courriers personnels, alors pourquoi pas son billet de train. Cela dit, si ce renseignement n'arrive qu'à la veille de son départ, il faudra que le dispositif soit opérationnel.

Se tournant vers le major du Spécial Opération Service.

- Pour la "partie action", je prends mes dispositions avec le *SOE\**. Merci de rester après la réunion Peter; nous avons encore du travail en perspective.

S'asseyant, il referma le dossier précisant aux officiers de renseignements qui l'entouraient.

- Tout est maintenant suspendu à ce fichu billet de train. Que Francfort nous tienne informé de tous nouveaux éléments. De votre côté, Philip, vous pouvez briefer votre agent pour un départ imminent. Bonsoir Messieurs.

La lourde porte capitonnée se referma, laissant le major du *SOE* en tête-à-tête avec Lord Mackenzie.

-Vous connaissant Peter, je pense que votre plan est au point ?

- Merci. Nous sommes partis de l'hypothèse Francfort-Paris, seul train sans changement, avec des arrêts à Metz et Reims. Les repérages et la logistique terrain sont réalisés. Par contre, en l'absence de date précise, un commando sera *droppé* cette semaine et attendra votre feu vert.

Il regarda par la fenêtre les flocons qui avaient formé une vague blanche aux feuillures des carreaux.

\* Service des Opérations Spéciales

- En espérant que le temps s'arrange...

Après avoir disposé une carte topographique sur la table de réunion, ainsi qu'un ensemble de notes, ils discutèrent longtemps des modalités techniques. Quand le major du *SOE* prit congé de son homologue, la neige avait cessé de tomber sur Londres.

- Une dernière question, pour ma simple gouverne, comment résoudrez-vous les relations avec les parents Büllow ?

Il y eut un bref silence.

- Bonne question. Je pense que le problème ne se posera pas dans l'immédiat, car ils sont occupés à plein temps. Pour la suite, nous aviserons. C'est la guerre et les enjeux sont importants. Bonsoir Peter, mes amitiés à Margaret.

**L**ucas Schlüter regagna sa chambre, au dernier étage de Castelgrove, avec le dossier remis par un certain lieutenant Phil Brown venu spécialement de Londres. Pour une première opération, le MI 5 l'avait gâté. S'allongeant sur son lit, il parcourut la vie insipide d'un certain Jochen Büllow, ainsi qu'une note afférente aux contrôles de productivité des usines d'armement françaises. À lire ce qu'on attendait de lui, il se dit que ce projet n'aurait jamais été adopté si les concepteurs avaient dû l'exécuter eux-mêmes. Mais, c'était là le lot de tout soldat envoyé au front par un état-major. Préparé à ce type de situation, l'agent fit le vide dans son esprit dans l'attente du départ.

## Chapitre 9

Deux jours plus tard et mille kilomètres plus loin, Helmut Roos, qui avait troqué son chapeau tyrolien pour une casquette fourrée, terminait son *appelwoil* dans un bistrot de Berlinerstrasse, attendant que Büllow sorte du bazar dans lequel il était entré depuis près d'une heure. La filature reprendrait, dès que ce dernier aurait passé la porte rotative du magasin. Vers dix heures trente, le professeur apparut porteur d'une grande valise marron qui eut du mal à franchir le tourniquet et d'un sac en papier rempli d'articles vestimentaires.

Compte tenu du chargement, la progression s'annonçait encore plus lente qu'à l'accoutumé. Traversant Braubachstrasse, le jeune homme faillit se faire écharper par une Opel qui partit en zigzaguant, klaxon bloqué. Helmut sentit des gouttes de sueur perler sous son couvre chef en mouton.

- Ce n'est pas vrai ! Il va se faire tuer, ce con ! grommela-t-il, pensant voir disparaître en un instant les fruits d'un travail fastidieux.



Heureusement, le miraculé, qui voulait probablement faire une pause, s'engouffra dans une agence de voyage du Römerberg. Compte tenu des indications reçues de Londres, l'agent francfortois du MI 5 comprit que l'épilogue de sa mission était proche. Pénétrant à l'intérieur de l'officine, dont la paire de guichetiers était occupée, il feignit d'admirer des affiches vantant les charmes de la Forêt-Noire et se glissa au plus près de Jochen Büllow, oreille tendue. L'employé, s'occupant de celui-ci, avait sorti un énorme annuaire des chemins de fer, effeuillé comme un ouvrage sacré. Au terme de cette consultation biblique, ils arrêchèrent, à voix haute, un voyage le dix janvier, en wagon-lit, sur la ligne directe Francfort Paris.

L'autre guichet s'étant libéré le préposé fit signe à Roos d'approcher. Celui-ci s'enquit des heures de trains pour la capitale des Gaules le dix du mois. Comme Jochen Büllow réglait son billet, l'agent secret, concluant que la filature devenait maintenant inutile, attendit tranquillement le renseignement. À cette date, il n'y avait qu'un seul départ, à dix-huit heures, via Sarrebruck, Metz et Reims, sans changement. Remerciant, il prit la carte de l'agence, puis partit d'un pas nonchalant.

En fin de matinée, l'homme à la casquette fourrée appela au téléphone l'officine de voyages, se présentant comme réservataire d'une couchette sleeping sur le Francfort-Paris du dix janvier.

- Je vous prie de m'excuser, ici le professeur Büllow. J'ai laissé mon billet de train chez moi, or un collègue, faisant le même voyage, m'a demandé mon numéro de compartiment. Peut-être pourriez-vous me le rappeler ?

- Ne quittez pas, je recherche Herr Profesor...

Il entendit, le bruit des pages d'un classeur.

- Vous avez le *single* n° 23 du wagon 19. Bon voyage,

Herr Büllow, je vous souhaite un bon séjour à Paris.

C'était la première fois que le caporal Anderson assistait le sergent Podoski, dit *Le Polonais*, dans une opération du *SOE*. Depuis leur départ de Gatwick, ce dernier ne lui ayant pas adressé la parole hors quelques instructions rapides, il avait devisé avec l'autre passager, un gars d'origine Portugaise au visage ponctué par la variole. Embarqués, tous trois, dans l'habitacle d'un sombre *Blenheim MK IV*, pour sauter dans la région de Reims, ils étaient ballottés au-dessus de la Manche, assis sur des bancs en bois, les pieds coincés par un container de matériels.

On avait briefé le nouveau, lui disant seulement qu'il parait faire du nettoyage et se conformer aux ordres de Podoski. Il entendait bien respecter la consigne, encore que son chef, espèce de géant au crâne rasé, ne se soit pas encore exprimé.

Volant à haute altitude, l'avion passa sans encombre les tirs de la *flak*\* le long des côtes françaises, filant vers leur *drop-zone* champenoise. Soixante minutes plus tard, après une chute dans l'obscurité glacée, les trois hommes se mirent à l'abri des arbres couvrant la montagne de Reims à l'ouest de Bouzy. Ayant plié leurs attirails, ils sortirent le matériel du container, dont une caissette kaki manipulée avec grand soin, puis camouflèrent le réceptacle empli des parachutes et tenues de saut.

Une camionnette, tous feux éteints, les attendait dans un chemin vicinal, un homme, coiffé d'un feutre, au volant. Après de brèves salutations, ils chargèrent la caisse à l'arrière entre deux bicyclettes accompagnées d'une carriole et se tassèrent dans la cabine.

\* flak : Artillerie antiaérienne allemande

Pendant qu'ils roulaient entre des rangées d'arbres, Podoski, une carte sur les genoux, fit le point de leur mission avec l'homme à la varicelle. Sorti des bois, le véhicule parcourut environ cinq kilomètres, par le village de Puisiaux, pour arriver au pied d'un pont de chemin de fer où ils s'arrêtèrent. Le Sergent montra la voie en surplomb à son interlocuteur.

- La livraison aura lieu ici. Compte vingt minutes depuis Châlons, cinq après le passage à niveau de Pronay. De toute façon, tu sentiras le train ralentir.

Le chauffeur, qui ne voulait pas rester trop longtemps à découvert, demanda s'il pouvait repartir. Un quart d'heure plus tard, revenue en plein bois, la camionnette suivit une petite route forestière que le conducteur semblait connaître par cœur, évitant les nids de poules malgré l'obscurité. Enfin, s'étant arrêtés devant de vieux bâtiments en bois, ils débarquèrent leur matériel du véhicule et investirent les lieux. C'était une vieille scierie, sentant l'humidité, devenue le gîte de rapaces nocturnes et d'araignées.

L'homme au chapeau souligna que les lieux avaient été abandonnés à l'armistice, les propriétaires ayant quitté la région pour s'installer dans le Jura. S'éclairant au moyen d'une lampe à pétrole, Podoski et Anderson installèrent leur campement. De son côté, leur compagnon de parachutage repartit en voiture vers Châlons pour rallier la gare de Metz en aval du train Reims-Paris.

À l'aube, *Le Polonais* ordonna au caporal de brancher le poste de radio à la dynamo portative, pendant qu'il faisait un repérage au moyen du schéma annexé aux instructions. La scierie était constituée d'un vaste hangar au sol recouvert de sciure. La plupart des machines n'ayant pas été démontée, la rouille avait fait son œuvre. Le petit matériel de coupe était resté accroché à un établi et aux poutres. À

l'extrémité intérieure du bâtiment, l'ancien ru d'une roue à aubes coulait librement dans un canal maçonné. Le sergent resta un moment au bord du courant et constata que le bassin de rétention, inscrit sur son plan, avait été supprimé. Ceci modifiait sérieusement leur programme.

Plus tard, il revint au bivouac faisant rouler, devant lui, un fût métallique vide et donna quelques explications.

- La vanne a été enlevée. Je n'ai trouvé que ça en remplacement. C'est beaucoup trop petit, mais on fera avec.

Anderson eut du mal à déglutir, réalisant ce que sous-entendait le propos. Les deux hommes mirent le récipient debout et entreprirent d'en découper l'extrémité supérieure avec une lame de baïonnette. Après ce décolletage, ils transportèrent la barrique scalpée jusqu'au canal. Avec des madriers, une sorte de plancher fut constituée et béquillée pour y installer le tonnelet que le caporal s'ingénia à remplir d'eau, jusqu'aux deux tiers, à l'aide d'un vieux seau. Pendant ce temps, son chef ébarbait une longue branche ramenée des futaies. Un soleil pâlichon fit son apparition en milieu de matinée, baignant la clairière d'une lumière froide.

Aux environs de midi et demi, les occupants de la scierie cessèrent leurs occupations pour faire un peu de toilette et avaler les rations dont ils disposaient. Depuis la veille, aucune parole n'avait été échangée hors des directives. Ayant un travail précis qui ne laissait place à aucune diversion, ils mangèrent en silence, attendant les ordres radios. Vers seize heures, après avoir réglé les selles des bicyclettes et vérifié l'attache de la carriole, Anderson dissimula la caisse sous des planches proches du fût en ferraille. Podoski entreprit de faire le ménage, déblayant l'établi aux pieds duquel il déversa des seaux de sciure. La nuit tombée, les hommes du *SOE* prirent à vélos le chemin

parcouru la veille. Une pleine lune éclairant l'environnement, trente minutes suffirent à rallier le ballast. Là, ayant longé la voie ferrée sur une cinquantaine de mètres, le caporal entreprit d'installer des pots fumigènes près d'un feu de signalisation, puis de dérouler une longue mèche jusqu'au point de départ. Après un ultime repérage, ils rejoignirent la scierie.

À Londres, un message codé, classé *prioritaire urgence absolue*, arriva de Francfort le 9 janvier 1942 à une heure du matin. L'opérateur du Chiffre fit passer au MI 5 par béliographe. Quinze minutes plus tard, le téléphone sonnait sur la table de nuit de Lord Mackenzie. Ce dernier se leva, fit un brin de toilette, sonna son chauffeur et rejoignit son bureau. Dans H-12, l'opération *True Twins* aurait démarré.

Jochen Büllow avait fini sa valise, dans laquelle étaient soigneusement pliés deux costumes croisés en flanelle grise de bonne coupe, des chemises à fines rayures, quelques caleçons, de nombreuses paires de chaussettes, des serviettes éponge. Avec l'aide maternelle, il ajouta les pantalons et chandails acquis dans *Berlinerstrasse*. Sa trousse de toilette rejoindrait le tout au dernier moment. Un cartable, complétant son bagage, contenait son portefeuille, les papiers afférents à sa nouvelle fonction, un plan de Paris et l'adresse de l'hôtel où ses nuitées étaient réservées avant d'avoir une installation définitive.

Son départ n'étant prévu que le lendemain à dix-huit heures, il sortit en ville pour une ultime soirée Francfortoise. Un dîner dans une taverne, suivi d'une gâterie en maison de passe, lui paraissait conforme à sa nouvelle vie aventu-

reuse. En effet, quitter ses géniteurs et le logis où il vivait depuis près de trente ans lui faisait un peu peur. Tout cela l'emplissait pourtant d'un profond sentiment de jouissance, car il se sentait devenir homme. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il avait décidé d'aller au bordel. Sa démarche de canard se voulut décidée. Il releva la tête, persuadé que les passants remarquaient sa virile assurance. Au restaurant, Jochen commanda un Schnaps pour se mettre en bouche, puis un plat raffiné de saucisses locales arrosé d'une bière grand brasseur. N'ayant jamais eu de fiancée, qu'il n'aurait pas osé amener chez sa mère, les choses de l'amour lui étaient étrangères. C'est donc un peu angoissé, malgré l'effet de l'alcool, qu'il franchit la porte du lupanar. La maquerelle eut vite fait de jauger le client et sachant qu'il n'y aurait pas de réclamation, confia celui-ci à un vieux cheval de retour mité, fripé, mais de grande expérience. Cette dernière se chargea de dépuceler Jochen, lui faisant connaître, moyennant suppléments, des choses auxquelles il n'avait jamais songé qu'elles puissent exister.

**L**e 10 janvier 1942, ce fut un homme nouveau, mais un peu fatigué par une nuit de luxure, qui présenta son billet au portillon du quai n° 2 de la gare Francfortoise. Jochen Büllow fit un dernier signe de la main à ses parents qui agitèrent fébrilement leurs mouchoirs, puis se dirigea vers le wagon 19 du Francfort-Paris. Son intention était de dîner au wagon-restaurant, avant une nuit réparatrice qui serait salutaire à la cicatrisation de ses attributs échauffés par les prouesses de la veille.

Le *single* était composé d'un lit, aux draps blancs remontés sur une couverture écossaise, d'une cuvette avec un savon parfumé, d'une tablette supportant un soliflore et du

papier à entête des wagons-lits. Jochen, trouvant ce détail très chic, décida d'écrire un mot à ses parents avant le dîner. Auparavant, il se mit à la fenêtre. Heureux et fier de sa nouvelle condition, il observa les gens, d'ailleurs majoritairement militaires, qui se pressaient sur le quai. Le train partit à l'heure, dans des volutes de fumée accompagnées d'un bruit d'enfer.

Monsieur et Madame Büllow, émus, regardèrent passer les wagons jusqu'à la lanterne rouge du fourgon. Sortis de la gare, ils enfourchèrent leur tandem et remontant la rue à grands coups de pédales, doublèrent un vieux monsieur, coiffé d'un chapeau tyrolien.

**L**e vent faisait rage à Folkestone, où Lucas était arrivé par la route, en fin d'après-midi. Le Chanel en colère fulminait d'écumes. Un temps à ne pas mettre le nez dehors. Pourtant, malgré l'avis des météorologues, les mécaniciens du petit terrain d'aviation s'affairaient aux préparatifs d'un *Lysander* de la RAF qui devait impérativement prendre l'air. Dans la cabane en planches, le pilote avait fait un dernier point, peu rassurant pour son unique passager. L'opération *True Twins* était lancée, il fallait passer à tout prix.

Aussi, vers dix heures, n'espérant plus d'amélioration barométrique, l'avion s'arracha du sol, utilisant toute la puissance des 870 chevaux de son puissant *Bristol Mercury* pour échapper aux bourrasques et traverser les cumulus. Assis à l'arrière du *cockpit*, Lucas Schlüter attendit, tassé sur son siège, la fin des violentes secousses auxquelles étaient soumises les membrures du monomoteur.

Enfin, le voyant du tableau s'étant éteint, il déplia ses jambes. Les gammes du gros moteur en étoile et la froidure le firent somnoler. Au-dessus de Berck, la lumière

rouge se ralluma. Les éclairs de la *flak* lui signalèrent qu'il n'était qu'à une heure de sa dépose. C'est le matin même qu'on l'avait informé du départ, juste le temps de mémoriser des codes et sauter dans une voiture. Sa réception en France serait gérée par le *SOE*, son contact parisien étant un ecclésiastique, agent du MI 5. Quant à la suite, il improviserait selon le contexte.

**G**are de Metz, planqué en limite du halo d'un réverbère, un homme en trench-coat, chapeau rabattu sur les yeux, attendait le train en provenance de Francfort qui l'emmènerait jusqu'à Paris. Aucun retard n'était signalé. Le voyageur disposait déjà de son billet de première classe. Aussi, pour passer le temps, alluma-t-il une cigarette, dont l'incandescence souligna furtivement les trous de varicelle qui constellaient son visage. Le matin même, à l'hôtel, un mystérieux appel téléphonique de Lisbonne lui avait fourni les consignes attendues.

**P**révenus par radio, Podoski et son subordonné gagnèrent la voie ferrée à bicyclette. Une nuit noire d'encre cachait les nids de poules. À chaque trou, la remorque du caporal tressautait dans un bruit de ferraille. Arrivés à destination, ils camouflèrent leurs montures dans un fossé et grimpèrent le talus. Le sergent longea le ballast pour retrouver la mèche des pots fumigènes, puis, l'ayant préparée, s'installa contre les rails et s'endormit. Anderson, resté au niveau du pont, consulta son bracelet-montre aux chiffres verts fluorescents. Ils étaient en avance d'une bonne heure.

**L**e wagon restaurant du rapide Francfort-Paris était très



confortable, voir même luxueux avec ses boiseries un peu kitsch, des nappes brodées au sigle de la compagnie, une vaisselle digne du meilleur établissement. Les serveurs, en vestes blanches, s'affairaient de clients en clients, porteurs de plats argentés et bouteilles à corbeilles d'osier. Des officiers du Reich, en grands uniformes, occupaient bon nombre de tables. Les autres étaient investies par des hommes d'affaires, accompagnés d'élégantes. L'atmosphère sentait le cigare, le parfum, l'opulence. Jochen avait été installé dans un coin proche des cuisines qui n'était certes pas le meilleur emplacement, mais offrait un aperçu général du wagon. Il commanda un faisan sauce chasseur et 1/2 Bordeaux, se régalant tant de son dîner que du luxe ambiant. Un cognac et deux *mecarillos* clôturèrent l'écho. C'est donc l'esprit un peu embué, mais imprégné d'une sereine gaieté, que le jeune professeur regagna son compartiment.

Le train venait de franchir Sarrebruck et Forbach. Alors qu'il arrivait à sa couchette, un contrôleur compostea ses titres de transport. Une fois en pyjama, Jochen s'aperçut ne pas avoir accroché la demande de petit-déjeuner et corrigea l'oubli, puis, fatigué, se glissa dans son lit. Finalement, il aurait bien aimé avoir une compagne pour la nuit. La prochaine serait parisienne. L'éclairage cru du plafonnier fit place à une veilleuse bleutée.

À dix heures du soir, le Francfort-Paris fit un arrêt en gare de Metz. Quelques passagers pointèrent sur le quai, évitant au contrôleur d'avoir à refaire toute la rame avant Reims. Il dut renseigner un Portugais très volubile qui cherchait sa voiture, puis grimpa dans le wagon de queue pour y faire un petit somme. Au moment de rouler ses vêtements en oreiller, l'employé des chemins de fer constata

que son passe n'était plus dans la poche de sa veste et se félicita d'en avoir un de secours.

Lorsque le pilote du *Lysander* aperçut les feux du terrain de fortune, il lança l'appareil dans une chute vertigineuse éclairée par les flammes bleutées qui s'échappaient du *Bristol Mercury*. Arrondissant la trajectoire, pour se mettre parallèle au plancher des vaches, l'appareil rasa une haie d'arbres et emprunta l'alignement d'un herbage dont la haie grossissait à vue d'oeil. Les roues touchèrent le sol. Alors, freiné à la limite du blocage, tous aérofreins relevés, l'avion roula sur son aire chaotique pour faire demi-tour en limite de parcelle. Moteur hurlant, le *Westland MK III A* se positionna pour repartir, alors que Lucas Schlüter courait à travers champs. L'opération n'avait pas pris trois minutes. Le silence revint, bercé par le ronflement ténu de l'avion en altitude.

Arrivé à couvert, un léger sifflement indiqua au voyageur la direction à prendre. Il suivit une ombre dans les fougères et arriva à un camion. Le chauffeur lui intima de se cacher derrière la cabine, parmi les reliefs d'un dîner. Il s'agissait d'un traiteur qui, alimentant les réceptions de l'état-major local, bénéficiait d'un *ausweis*\* pour circuler aux heures tardives. Ce dernier expliqua au clandestin qu'arrivé à la gare de Reims, il passerait par les cuisines du buffet, puis gagnerait le train en poussant un chariot de petits-déjeuners.

- En attendant, si tu as faim, sers toi. Il reste du chaud-froid de volailles, des profiteroles.

Son passager ne se le fit pas dire deux fois, il était affamé.

\* Laissez Passer

Le voyageur portugais finit par trouver sa place, contre la fenêtre d'un compartiment de première classe. Il y avait là trois personnes somnolentes qui avaient pris soin d'éteindre la lumière. Le nouveau venu mit sa petite valise dans le porte-bagages, s'installa sur le siège en velours avec une mallette à soufflets sur les genoux, puis releva un coin du rideau pour voir passer les gares.

Le Rapide ralentit à Chalons sur Marne, sans s'arrêter. La pendule, suspendue au plafond du hall, indiquait minuit moins le quart. S'étant levé, l'homme franchit délicatement les jambes des dormeurs. Après avoir doucement refermé la porte, il prit le couloir son sac plissé à la main. À cette heure de la nuit, n'ayant croisé qu'une vieille dame incontinent et un bidasse sans place assise, l'étrange voyageur atteignit les Wagons Lits en quelques minutes. Le *passé*, emprunté au contrôleur, ouvrit les portières séparatives des voitures. Les stewards des sleepings dormant à poings fermés dans leurs réduits, le promeneur clandestin arriva sans difficulté à la porte numéro 23.

Le sommeil de Jochen Büllow était peuplé de rêves dont le thème remontait à la veille. Réveillé à l'arrêt de Metz, puis au ralentissement de Chalons, il s'était replongé, avec délices, dans des songes érotiques favorisés par la vibration des boggies. Aussi, le flux lumineux accompagnant l'ouverture du compartiment ne l'éveilla point. Il fut même très heureux que la belle de son rêve le prenne par le cou, jusqu'à ce que, trop amoureuse, elle l'étreigne à l'empêcher de déglutir. Ouvrant les yeux, il entrevit, dans l'éclairage bleuté, le visage crispé par l'effort et les yeux fixes de celui qui l'étranglait. Réalisant sa perte, le malheureux tenta de se débattre. Ses efforts furent vains, son pied droit frappa le plafond, sa main gauche s'agrippa au montant de la

couchette, l'autre fendit le miroir. Des cris s'embouteillaient maintenant dans son larynx broyé. Sa dernière pensée fut pour un tandem qui s'éloignait au loin. L'agent du *SOE* bloqua la serrure et entreprit de dévêtir sa victime, dont il ferma les yeux rougis et exorbités. L'ayant totalement déshabillé, il l'installa nu contre le rideau et fit le ménage, satisfait de constater que le bas du pyjama n'avait pas été souillé durant la strangulation. Büllow devait être constipé. Après avoir plié le vêtement sur le lit refait, il éteignit la lumière et grilla une cigarette, en attendant la sonnerie du passage à niveau.

**L**e sergent Podosky était réveillé lorsque les rails, sur lesquelles il se trouvait, se mirent à vibrer. Sans se presser, il alluma la mèche du pot fumigène avant que de rejoindre le caporal Anderson.

**A**lphonse Beurdelet, conducteur de la locomotive Pacific type 1-102 du rapide Francfort-Paris, fut très étonné de rencontrer une épaisse nappe de brouillard vingt kilomètres avant Reims, peu après la barrière de Pronay. Respectant les règles de sécurité, il renversa la vapeur pour freiner sa machine et tenter d'apercevoir le feu vert d'accès du prochain aiguillage. Ce fut donc au pas, que le train franchit le pont de Puisiaux par un brouillard très dense. Dans cette purée de pois, personne ne vit qu'un corps dévêtu roulait jusqu'au bas du talus.

**L**e traiteur avait confié son passager à une relation du Buffet de Reims. Revêtu d'une blouse, Lucas se rendit sur le quai en compagnie d'un cariste, poussant un chargement de bidons. Le rapide Francfort-Paris venait d'entrer

en gare. Son départ, prévu dans trente minutes, dépendait maintenant du contrôle de policiers allemands accompagnés d'agents des chemins de fer.

Caché par le contenu de la carriole et profitant de l'activité des contrôleurs, le clandestin se laissa basculer sur les marches d'un wagon pour rejoindre le compartiment 23, par l'intérieur de la rame. Les couloirs étaient presque déserts et les accès entre voitures déverrouillés pour permettre aux nouveaux passagers de gagner leurs places. Il toqua, la porte s'ouvrit. Un homme attendait, tranquillement assis sur la couchette. Brun, le visage marqué par la gravelle, il s'exprima en français avec un accent portugais prononcé.

- Bienvenue à bord. Ayez l'obligeance de vous déshabiller entièrement et me remettre vos vêtements.

Lucas sortit de ses poches une paire de lunettes à verres neutres, identiques à celles de Büllow, un passeport allemand avec sa photo, puis s'exécuta jusqu'à être totalement nu. Alors, l'agent du *SOE* lui désigna les bagages de l'ancien occupant.

- Les affaires dont vous aurez besoin se trouvent là-dedans.

Tout en parlant, il ramassa les effets de Lucas, les disposant dans sa mallette à soufflets avec une dextérité de lingère, étonnante pour ses grosses mains rougeâtres.

- Vous chaussez du combien ?

- Quarante et un.

- Parfait. Les chaussures, qui sont là, font une demi-pointure au-dessus. J'embarque les vôtres.

Ils titubèrent légèrement, le train quittait Reims.

-Voilà, nous avons fait le tour, vous n'avez plus qu'à dormir jusqu'au terminus. Bon séjour parisien, Herr Büllow.

Il ouvrit la porte, jeta un œil à l'extérieur, retira la commande du petit-déjeuner accrochée à la poignée et disparut.

Lucas s'abstint d'enfiler le pyjama encore tiède, s'installa sur la couchette et ouvrit le cartable pour en faire l'inventaire. En sus d'un dossier sur les activités du BCPI et la convocation rue La Boétie, il y avait un relevé d'identité bancaire du Crédit Lyonnais, le plan de Paris avec une adresse d'hôtel et une lettre de Jochen à ses parents sur papier des Wagons Lits. Le portefeuille, quant à lui, contenait des marks en grosses coupures, quelques documents, la photo d'un couple, sur un tandem, regardant l'horizon tels des personnages de *Léni Riefenstahl*\*. Au terme de cette revue de détail, l'alias du professeur Bülow s'alita, se demandant ce qu'était devenu le cloné. Sachant la question sans réponse, il s'abstint d'y penser et s'endormit.

**L**es deux hommes du *SOE* avaient dévalé la pente pour récupérer la livraison. L'épais nuage des pots fumigènes couvrait encore le sommet de la butte, enveloppant le train qui maintenant reprenait de la vitesse.

Totalement dévêtu, le corps se trouvait à mi-pente, la tête en bas, dans une position étrange. L'ayant saisi sous les bras, le sergent descendit le talus en marche arrière, son coadjuteur portant les pieds. Le défenestré était un homme jeune à peau claire. Malgré les yeux clos, son visage traduisait une fin pénible, particulièrement la bouche déformée par une grosse langue bleuâtre. Les marques violacées qui entouraient le cou ne laissaient aucun doute quant à l'origine du trépas.

\* Célèbre photographe et cinéaste allemande

Posant le fardeau à même le goudron, ils dégagèrent les vélos et s'ingénièrent à asseoir le cadavre, presque raide, au fond de la carriole. Au moment de prendre la route, la lune fit une apparition, éclairant d'un halo blafard ce cortège funéraire. Le caporal, maintenant lesté de soixante-douze kilos, essayait de doser l'effort pour rouler droit et éviter que le chargement ne se renverse. Ils durent pourtant s'arrêter plusieurs fois afin de redresser le corps de Jochen Bülow qui frottait sur les roues. Le trajet dura plus d'une heure, contrariant le *Polonais* dont la mission devait être bouclée avant l'aube. En effet, au lever du jour, ils avaient pour ordre de récupérer leurs *containers*, se tapir dans un trou sans bouger en attendant qu'un avion vienne les chercher.

Arrivés à la scierie, les cyclistes allumèrent une lampe à pétrole, déposèrent le colis sur l'établi, puis, emportant la lumière, disparurent au fond du bâtiment. Là, sur indications de son chef, Anderson ouvrit le couvercle du caisson kaki pour en sortir le contenu. Il s'agissait de combinaisons en grosse toile beige à gants et cagoules identiques, accompagnées de bouteilles blindées. Ayant revêtu l'attirail, ils transvasèrent le contenu des flacons dans le fût posé sur le bâti. Au contact de l'eau, le puissant acide se mit à bouillonner, dégageant une fumée verte.

Une fois cette opération terminée, les agents du *SOE* rebouchèrent les fioles doublées d'acier, puis, s'emparant de la lampe, reprirent le chemin de l'établi.

Anderson savait que la partie répugnante, celle qui n'était pas prévue au programme, restait à faire. Il s'était abstenu d'y penser jusqu'alors, aidé par le feu de l'action. Maintenant qu'il se trouvait au pied du mur, ses mains tremblaient, un filet de sueur coulait le long de son échine. Il reçut une tape sur l'épaule et fut ébloui par la loupiote de

son chef.

- Du cran, mon gars, nous n'avons pas le choix, grommela le sergent, d'une voix déformée par l'épaisseur de son masque.

Cet encouragement venait à point, revigorant quelque peu le débutant. Le halo orangé de la lampe éclairait maintenant le corps blanchâtre de Jochen Büllow. Leurs ombres gigantesques se détachaient sur les carreaux, au dessus de l'établi. Podoski retourna le cadavre et, l'ayant calé entre deux rondins, souligna à l'attention de son subordonné.

- Avec une lame dentelée il vaut mieux attaquer par le dos, c'est moins flasque que le ventre dont la peau accroche.

Ce disant, il attrapa une scie à bois suspendue au poteau qui était sur sa droite, la positionna et fit signe à Anderson de saisir l'autre extrémité du vieil outil dont le ruban rouillé était tendu par un trapèze. Le caporal n'obtempéra pas immédiatement car, visière relevée, il était en train de vomir sur ses pieds.

- Démerde-toi, on est limite.

Bientôt ce ne furent plus que chuintements, crissements et gargouillis. Une odeur nauséabonde satura l'atmosphère. S'éclairant avec la lampe à pétrole, ils firent plusieurs voyages jusqu'au tonneau dont le contenu ressemblait maintenant à un court-bouillon verdâtre, couronné de grosses bulles rosées.

Tels des équarrisseurs, en tenues d'aciériste, ils transportèrent ainsi leur découpage par quartiers, les mettant à dissoudre. Parfois des éclaboussures atteignaient les combinaisons qui se constellaient de trous fumants. Quand les morceaux du corps de Jochen Büllow eurent tous été immergés, les deux hommes sortirent et patientèrent sur une



souche à l'extérieur du bâtiment, sous le ciel étoilé. Plus tard, ayant constaté la liquidité de leur mixture, ils y ajoutèrent la sciure mêlée de viscères, ainsi que leurs tenues de protection tenues au bout de la gaule ébarbée. Enfin, Anderson tira sur la béquille qui soutenait le plancher. Le fût se coucha roulant dans le sens de la pente et libéra l'affreuse bouillie qui se dilua au fil de l'eau.

Ayant chargés leur caisse dans la carriole les deux hommes enfourchèrent leurs bicyclettes et disparurent sacs aux dos par des chemins forestiers. Le jour commençait à se lever.

## Chapitre 10

Lucas ne connaissait de Paris que la tour Eiffel et le musée Grévin pour y être venu adolescent, avec la classe de troisième du lycée de Mulhouse. Dans le contexte, cette méconnaissance de la Capitale était un atout, car elle apporterait plus d'authenticité à son rôle d'Allemand fraîchement arrivé. Il s'enquit donc, dans un français approximatif, du métro permettant d'atteindre la rue de Castiglione. La préposée de la RATP lui grommela une explication sans appel, qu'un véritable étranger n'aurait certainement pas comprise. L'hôtel était un trois étoiles très correct dont le réceptionniste confirma une réservation faite au nom du Profesor Büllow.

- Votre numéro de chambre est le 32, au second étage, avec douche, pour six jours.

- Je ne prends mes fonctions que le quinze du mois et ne sais pas encore à quelle date précise mon employeur pourra me loger.

- Aucun problème. Si vous devez rester plus longtemps, ayez l'obligeance de nous prévenir deux jours avant.

Il gagna sa chambre, constatant dans la glace de l'armoire Barbés que son costume lui allait bien, encore qu'un peu ample. Le col de chemise avait une taille de trop, mais la cravate camouflait cette disproportion. Les trois jours de vacance que s'était octroyé Jochen, permirent à Lucas de visiter Montmartre, l'Arc de Triomphe, les Champs-Élysées.

Au Crédit Lyonnais, boulevard des Italiens, il apprit être titulaire d'un compte bien garni, suite à un virement venu de Francfort en début de mois. Un fondé de pouvoir le reçut dans son bureau.

- Notre Établissement est heureux de vous accueillir, monsieur Büllow. Nous allons effectuer toutes les formalités d'usage.

Lucas lui remit son passeport, signa les formulaires. Il s'était exercé pendant une dizaine de jours à imiter cette signature et les résultats s'avérèrent probants. L'employé constata qu'elle était identique à celle du dossier d'ouverture de compte.

- C'est parfait, voici votre carnet de chèques. Ce compte est créditeur d'une somme conséquente. Si vous désirez réaliser des placements, je suis à votre disposition.

Petit à petit l'osmose se réalisait. À force d'être appelé par son nom d'emprunt, le faux Jochen réagissait comme un vrai. Pour affiner sa mue, le clone se rendit dans des lieux publics fréquentés par les sujets du Reich, se présentant comme fonctionnaire fraîchement arrivé. La vie Francfortoise que le MI 5 lui avait concoctée, ses connaissances rudimentaires des coutumes du Hesse le servaient efficacement, lorsqu'un *compatriote* évoquait le lander dont il était censé être originaire.

Par ailleurs, le soir à l'hôtel, Lucas s'entraînait à recopier l'ultime lettre de Jochen aux siens et à parapher son pré-

nom pour répondre aux courriers parentaux. Au cours d'un de ses périple touristiques, il fit une halte à Notre Dame de Lorette où un ecclésiastique aimable et polyglotte lui commenta le retable, en allemand. Le chanoine Malcousinat était un érudit qui lui proposa de visiter la Trinité sous quinzaine à même heure.

**L**e 16 janvier 1942, Lord Mackenzie, un des grands patrons du MI 5, nota que la taupe de *True Twins* était opérationnelle. Ce document, classé *Top Secret*, gagna la chambre forte du Service.

**E**n Alsace, dans la cité ouvrière de Wigelsheim, les Schlüter vivaient à l'heure canadienne. Ils recevaient, en effet, des lettres enthousiastes vantant les qualités de la *Belle province*, depuis que leur fils, embauché par un *lawyer\**, résidait à Montréal. Les malheureux ignoraient que ces courriers étaient rédigés par une certaine Marie Lafranchie, agent de l'Intelligence Service, qui opérait depuis son petit bureau de l'annexe Québécoise du British High Council.

Hans et Marthe cachèrent ces missives dans une boîte à gâteaux, elle-même dissimulée sous une lame de plancher et n'en causèrent à personne, expédiant leurs réponses par l'intermédiaire de relations suisses. Pour sa part, Gretel était très fière que son frère vive au Canada, mais frustrée de ne pouvoir en parler à ses copines. Un jour, chargée d'avoir à remettre une lettre en main propre au parent passeur, elle mit cette dernière dans son sac, puis partit au lycée. À la récréation, ne pouvant se retenir, la gamine se confia une amie lui montrant un coin de l'enveloppe, mais

\* Lawyer : avocat

plus tard, lorsqu'elle voulut la remettre au cousin Costaz, le courrier avait disparu. Désespérée, la jeune fille en tomba presque malade. Ces parents la réconfortèrent, disant que ce n'était pas grave, le contenu sibyllin de la lettre ne portant pas à conséquence. Celle ci avait dû tomber du sac et terminerait probablement dans une poubelle. En réalité, ils furent très inquiets pendant des semaines, s'attendant à être interpellés par la Gestapo, puis, avec le temps, finirent par oublier.

Au mois de juin 1942, le responsable du BCPI, faisant le point des travaux de son service, se félicita de la qualité de ceux réalisés par Jochen Büllow. Cet expert avait, en six mois de temps, abattu plus de travail que son prédécesseur durant un an d'exercice. Le nombre d'entreprises visitées était important, les études d'une remarquable précision. Le nouveau s'intéressait à la productivité, mais aussi à l'implantation des usines. Ses comptes-rendus, accompagnés de photos, étaient de surcroît bien écrits.

À cet égard, il décida de lui faire rédiger les rapports de synthèses qui étaient jusqu'alors sa corvée exclusive et en fit son adjoint. Dès lors, Jochen participa aux réunions importantes, jusqu'à y remplacer totalement son supérieur. C'est ainsi que Von Kein fit la connaissance du nouvel expert qu'il jugea sympathique et brillant. Ayant eu l'assurance des qualités professionnelles de ce dernier, le Hauptmann voulut le rencontrer personnellement dans l'espoir d'utiliser ses compétences au profit de l'Abwehr.

Les craintes qu'il avait eues dans le courant de l'année 1941 étaient fondées. La recrudescence d'attentats et multiplication de groupuscules subversifs en attestaient. Les rebelles mieux équipés en matériel, sévissaient maintenant partout. D'autre part, depuis l'opération Barberousse, les

communistes ayant totalement viré de bord, le monde ouvrier devenait le vivier de la rébellion.

Au cours d'un déjeuner au Fouquet's, Ralf et Jochen sympathisèrent, se trouvant des affinités pour Goethe. Ils eurent une conversation plus technique concernant la gestion du personnel dans le secteur de l'armement. Très intéressé par les propos de son interlocuteur, Von Kein décida d'aller droit au but.

- Je crois, Jochen, que vos compétences pourraient être utiles au Reich, au-delà de leur caractère économique.

- Ah ! Et comment cela ?

- Le rôle de l'Abwehr est de prévenir les menées subversives, or les terroristes sont recrutés dans les classes laborieuses. C'est pourquoi, j'aimerais avoir votre point de vue sur l'absentéisme et l'état d'esprit du personnel des usines visitées par vos services.

- En clair, vous voulez les listes des absences ou départs injustifiés, ainsi que les noms des propagandistes présumés.

- En quelque sorte. Vous pourriez, me faire parvenir de petites notes à ce sujet.

- Techniquement cela ne souffre aucune difficulté. Mais quant à l'éthique, je ne suis pas certain d'être habilité.

- Très juste, Jochen. J'en aviserai votre ministère de tutelle et c'est bien évidemment avec son aval que nous pourrions travailler ensemble. Vous prendrez bien un cognac à notre future collaboration ?

Regagnant son bureau par la rue de Berry, Lucas fit le point. Immergé dans son rôle d'expert du Reich, il avait, en six mois, réalisé pour ses employeurs allemands un travail sérieux qui n'était d'ailleurs pas totalement pour lui déplaire.

Son appartement de fonction, rue de Grenelle, était fort agréable et ses relations de bureau, excellentes. Parallèlement, les contacts avec le chanoine Malcoussinat fonctionnaient bien.

Le MI 5 recevait très régulièrement le résultat d'études, agrémentées de plans d'usine et prospectives de fabrication. En outre, sa liberté de circulation lui permettait de recenser des ouvrages militaires. *True Twins* se déroulait on ne peut mieux. Cette proposition d'avoir à collaborer avec l'Abwher dérangeait l'ordonnancement de sa mission. Aussi était-ce pour gagner du temps qu'il avait invoqué l'éthique, sachant la chose entendue. En effet, le ministère de l'industrie n'irait pas s'opposer pas aux desiderata de la Wermatch. Il décida donc de prévenir Londres le soir même, en annexe à une note importante relative à la famille Büllow.

Jusqu'alors, les échanges épistolaires avec ses *parents* Francfortois consistaient en cartes laconiques qu'il signait *Jo*. A contrario, les lettres de sa mère *adoptive* étaient très fournies. Or, la dernière avait retenu toute son attention, car elle faisait état de projets inquiétants pour la suite de l'opération. Ses géniteurs putatifs annonçaient une excursion Champenoise dans le courant du mois d'août et leur souhait de venir le voir. Le programme consistait à se rendre par le train jusqu'à Reims, tandem en fourgon à bagages, puis rallier Paris sur l'engin à doubles pédales par les bords de la Marne.

**L**e lendemain soir, Marguerite Touchard récupéra, un message codé dans la corbeille à papiers de Jochen Büllow. Elle mit le document, qui ressemblait à un brouillon, dans son triste soutien-gorge *boîte à lettres*, puis vaqua à ses occupations domestiques avec son ardeur habituelle.

Prévenu, Lord Mackenzie réunit une cellule de réflexions afin de faire le point sur l'opération *True Twins*. Cette dernière s'avérait une réussite, dépassant les prévisions les plus optimistes. La masse d'informations obtenue avait permis d'élaborer des plans de bombardements qui freineraient, très sérieusement, la production militaire allemande en France.

Par ailleurs, il estimait que la proposition "d'embauche" faite par Von Kein à Büllow n'avait pas d'incidence négative sur l'affaire et pouvait même être bénéfique. Revenant sur cette initiative, le major eut cette réflexion.

- Nous allons garder Jochen dans son activité et profiter de l'ouverture qui nous est offerte pour infiltrer l'Abwehr. À cet égard, je veux des informations sur ce Hauptmann providentiel.

Après un silence, il se prépara un cigare, un mince sourire sur les lèvres.

- Messieurs, les renseignements militaires allemands souhaitent emprunter un de nos agents et nous allons leur prêter aimablement. En contrepartie, ils nous livreront ce qu'ils savent de nos réseaux. À compter d'aujourd'hui, le *Sous-marin True Twins* dispose d'un second périscope.

Un parfum de Havane envahit la pièce. Le fumeur laissa deux ronds de fumée se coller au plafond, avant que de reprendre.

- Quant à la deuxième partie du message, il est bien évidemment exclu que les Büllow rencontrent leur "*fils*". Ce problème, déjà évoqué à l'origine de l'opération, sera réglé en temps opportun. En conclusion, répondez à Jochen d'exécuter les ordres de sa hiérarchie allemande et répondre à ses parents qu'il les attend à Paris.

Au terme de cette réunion, après que les participants soient partis, Lord Mackenzie sortit un très vieux whisky



de sa cave personnelle. Il y avait parfois des décisions nécessitant que l'on se donne du tonus. Décrochant le téléphone, il fit un numéro connu de lui seul.

- Allo, Peter, lancez l'opération *Brutus*, je vous fais passer les derniers éléments. Merci, de me tenir au courant des résultats.

Installé dans son fauteuil-club en cuir, le boss étendit les jambes, ferma les yeux et se gratta nerveusement les testicules. Il eut préféré ne pas avoir à donner ce feu vert.

Avec les premiers jours d'été, Paris avait pris des allures provinciales. Marie aimait se balader sur les quais inférieurs de la Seine. En ces occasions, elle enfilait une robe légère ou un short rehaussé d'un chemisier sans manche. Longeant les bords de l'eau, la sauvageonne déambulait pieds nus sur les dalles chaudes des margelles, sautant par-dessus les amarres. Elle allait ainsi de la Bastille au Trocadéro, sans s'arrêter, mangeant une pomme pour tout repas. Les péniches, qui bordaient ce périple, la fascinaient plus pour leur usage de maisons flottantes que d'engins de transport. Cet espace confiné, aux rideaux *bonnes femmes*, cheminées fumantes et linges sur le toit, évoquait une famille, un foyer. En un mot, ce dont elle avait toujours manqué. Assise et rêveuse le long du fleuve, la petite s'imaginait aux fourneaux, une marmaille sur le pont, son homme à la barre dirigeant d'une seule main, domicile, famille et gagne pain.

Sa relation avec le Hauptmann avait évolué. Certes, il était toujours payeur de ses charmes, mais l'accompagnait aussi à Molitor ou aux bains Deligny. Elle adorait l'eau et nageait fort bien. Ses apparitions en maillot ne passaient pas inaperçues, ce qui flattait l'*ego* de Von Kein. Parfois, ils se retrouvaient à dîner en amoureux et la jeune femme lui

offrait une nuit. À vrai dire, cette dernière ne ressentait pas de véritable amour, mais il avait la fraîcheur et les abdominaux qui manquaient à sa clientèle habituelle dont le tour d'estomac était souvent proportionnel à l'épaisseur du portefeuille. Alors, à défaut de l'aimer, elle appréciait être avec lui malgré son absence d'humour et sa rigueur teutonne. Ce sentiment de calme complicité était partagé par Ralf qui parfois, pour évacuer son stress, laissait échapper des bribes de sa vie professionnelle.

À les voir ensemble, la gentry parisienne supputait une vie de couple. Ce fut d'ailleurs l'impression qu'eut Lucas, les retrouvant un dimanche assis à la terrasse d'un bistrot de la Butte Montmartre. Ralf présenta Marie comme son amie. Ils échangèrent quelques banalités. Au moment de se quitter, Von Kein lança.

- Je vous appelle dans la semaine, Jochen, car je pense avoir du nouveau quant à nos accords.

Avant même ce coup de fil annoncé, l'expert Büllow reçut de Berlin une note qui lui donnait effectivement pour instructions d'avoir à collaborer avec l'Abwher.

Conformément aux directives de Londres, il adressa un mot à ses parents de Francfort pour dire combien il se réjouissait de les revoir. Précisant être soucieux de connaître les dates et heures de leur itinéraire afin d'aménager son emploi du temps en fonction de leur arrivée et pouvoir les recevoir dans les meilleures conditions.

**D**ébut Août, Lord Mackenzie, alors en vacances dans sa propriété de Southampton, reçut tous les renseignements collectés au sujet de l'officier allemand qui avait débauché Jochen Büllow. Comme il s'y attendait la moisson était maigre, les agents de renseignements laissant rarement traîner leur cursus.

L'homme, célibataire, passait sa vie entre sa garçonnière rue Saint Dominique et son bureau de La Motte Piquet où il était responsable de l'éradication des réseaux subversifs. Âgé de trente et un ans, titulaire d'une chaire de Sciences Politiques, il était originaire d'Heidelberg. Seul point particulier de ce curriculum vitae extra plat, l'officier s'affichait avec une fort jolie jeune femme. La dame concernée était une poule de luxe, d'à peine vingt-trois ans, qui pratiquait son art dans les grands Palaces parisiens avec une clientèle huppée. Marie Dieudonné de son nom, sans famille connue, ni antécédent judiciaire, se confessait chaque mois à la chapelle Sainte Thérèse de Montmartre.

Un peu désabusé, Lord Mackenzie posa le document près de sa tasse à thé sur la table de jardin. Cette note n'offrait rien d'exploitable, à part la fille et encore. Songeur, il laissa courir son regard sur la plage qui s'étendait au pied des pelouses du manoir.

Élisabeth, la cadette des petits-enfants, vint le solliciter pour habiller sa poupée, ce qu'il fit de bonne grâce. Enfilant à l'envers la culotte du jouet, une idée lui traversa l'esprit.

- La fille... Pourquoi pas !

S'étant levé, il se dirigea promptement vers le cottage, gardant le poupon pendouillant à la main. Son intention était de faire expédier par le Chiffre un mot au chanoine en poste à Paris.

**E**dgar Malcoussinat posa ses mains, finement manucurées, sur le maroquin de sa table de travail. À cette heure tardive, les bureaux de l'évêché étaient vides. On entendait seulement, de loin en loin, le grincement d'une porte ou le pas feutré d'ecclésiastiques regagnant leurs chambres, situées au troisième étage du bâtiment.

Les instructions qu'il venait de décoder posaient quelques problèmes pratiques. On lui demandait d'approcher une fille de joie, adepte de la confession, et d'utiliser ses services. Du fait de sa position, il pouvait effectivement prendre langue avec le vicaire de la chapelle Sainte Thérèse, mais s'interrogeait sur la façon de présenter la chose, sans dévoiler son activité clandestine. D'autre part, il ignorait la relation qui existait entre le directeur de conscience et sa confessée. Ayant parcouru le répertoire du diocèse, le chanoine nota, qu'un certain abbé Tardy était en charge de la paroisse. Il décida de le contacter, après avoir consulté ses états de service et surtout trouvé la manière d'aborder le sujet.

Quelques temps plus tard, à l'autre bout de Paris, le vicaire de l'église Sainte Thérèse fut intrigué de recevoir un mot de l'évêché lui indiquant qu'un chanoine voulait le rencontrer. Il prit rendez-vous, s'enquérant des fonctions de celui qui le convoquait. Son étonnement n'en fut que plus grand. Le prêtre ne voyait pas en quoi il pouvait intéresser un nonce ordinaire du Vatican. L'abbé Tardy avait une vocation de curé de campagne. Sa vie parisienne était accidentelle, résultant d'un séjour curatif à la Salpêtrière. Le provisoire avait eu la vie dure. En effet, au terme de sa convalescence, son cher poste rural n'étant plus vacant il resta parisien malgré lui. Son activité consistait à dire des messes, faire le bien, confesser deux fois par semaine, donner l'extrême-onction en cas de besoin. Ceci suffisait largement à meubler ses journées. De toute sa carrière, il n'avait jamais côtoyé de cardinaux et à fortiori d'émissaires pontificaux. C'est donc revêtu de sa soutane la moins élimée, souliers du dimanche aux pieds, qu'il se rendit, un peu inquiet, à cet étrange rendez vous.

Le chanoine Malcoussinat le reçut en grande simplicité et le plus aimablement du monde. Pour autant, l'immense bureau, décoré de tableaux religieux, meublé de lourds fauteuils aux velours grenat et d'une bibliothèque multilingues, fit très forte impression au visiteur.

Après un rapide tour d'horizon concernant les activités de la paroisse, on en vint à parler des problèmes liés à l'occupation allemande. Ayant acquis la certitude que son visiteur était un pieux homme, le chanoine aborda le sujet qui l'intéressait.

- Si je vous ai fait venir, frère, c'est pour vous entretenir d'une de vos ouailles. Une certaine demoiselle Dieudonné.

L'abbé souffla. Rien de grave. Sans doute une affaire de bigotes à relations ayant monnayé quelques indulgences au plus haut niveau. Pour autant, l'ecclésiastique ne voyait pas de laquelle il pouvait s'agir.

- Je regrette, ce nom ne m'est pas familier. Pourtant, connaissant par cœur le répertoire des deniers du culte...

Le prélat l'interrompit.

- Une certaine Marie Dieudonné, dont vous êtes le directeur de conscience.

Le malheureux vicaire devint livide. Sa protégée avait un problème.

- Maintenant, je me souviens. Que c'est-il passé ? Rien de grave, j'espère.

Le chanoine sentit le désarroi de son interlocuteur. En habile politique, il poussa l'avantage. De toute évidence, l'abbé connaissait la pécheresse et y attachait une importance certaine.

- Diriger les brebis du Seigneur est une tâche difficile. Nous ne doutons pas que vous fassiez de votre mieux.

Suspendant volontairement sa phrase, le prélat soupesa son silence.

L'abbé sentait ses jambes flageoler sous la lourde soutane. Sans doute avait-t-il failli à son devoir apostolique, aurait dû s'opposer aux agissements de la petite, la menacer d'excommunication.

- J'ai fait de mon mieux et si je me suis trompé, tiens à payer le prix de mon erreur. Comprenez, Père, cette enfant n'a ni famille ni éducation. Le fait qu'elle se confesse est, à lui seul, un acte de foi.

- Remettez vous, frère. Nous savons à quel commerce se livre cette pu... pécheresse, ainsi que la difficulté de ramener au troupeau nos sœurs dont la survie dépend de l'usage des charmes.

Le curé acquiesça timidement. Son supérieur reprit satisfait de l'effet produit.

- Apprenez qu'il peut y avoir une rédemption, quand l'accomplissement d'un péché favorise une cause salutaire.

Il laissa son interlocuteur assimiler la litote, avant que d'enchaîner.

- En période troublée, le rachat des fautes peut s'obtenir en perpétrant des actes contraires à la morale s'ils aident à un noble dessein. Voyez, comment Marie Madeleine a été pardonnée.

L'abbé Tardy, quoique n'ayant rien compris, opina du chef. Le chanoine, estimant avoir suffisamment travaillé l'allégorie, entra dans le vif du sujet.

- Pensant que vous pouvez participer à cette expiation, j'irai droit au but. Votre pénitente a-t-elle des allemands parmi ses relations libidineuses ?

Le vicaire devint tout rouge, comme s'il était responsable des câlins de sa confessée et se mit à genoux, implorant.

- Mon père, je vous en conjure, ne me demandez pas de

trahir le secret de la confession...

La réaction du curé étant une réponse à elle seule, l'inquisiteur prit sa voix la plus suave.

- Relevez vous, saint homme. Ne dévoilez pas ce que vous avez absous. Par contre, il faut que vous orientiez cette enfant vers une contrition active.

- Et comment m'y prendrai-je ?

- Ecoutez-moi attentivement.

Le prélat fixait le vicaire, tel un crotale hypnotise sa proie.

- Faites-lui savoir que le Ciel oubliera ses péchés de chair, si elle continue d'utiliser son corps pour sauver la France.

- Comme Roland de Roncevaux ?

- Heu ! Et bien, pas tout à fait dans la forme, mais presque dans le fond.

- Et si elle ne consent pas, que dois-je faire ?

- Elle consentira, frère. Grâce à votre foi. Vous la mettez en relation avec une personne que je vous indiquerai. Là, s'arrêtera notre mission pastorale. Rien de ce que nous avons dit ne doit être révélé. Je vous bénis. Allez dans la paix du Christ.

**E**n ce début d'août, l'expert adjoint du BCPI avait de quoi s'occuper. En effet, depuis son accord avec l'Abwher, les complexes militaro-industriels sur lesquels on le commettait étaient beaucoup plus intéressants qu'auparavant. Cette curieuse situation satisfaisait les gens du MI 5 qui voyait là s'ouvrir des portes inespérées.

Lucas pouvait visiter les usines d'armements et arsenaux, de Cherbourg à Bordeaux. Il bénéficiait pour ses déplacements d'une Citroën traction avant, conduite par un caporal de la Wermacht. Ce dernier, enchanté de sa planque,

aurait fait n'importe quoi pour conserver son poste. Le *Unteroffizier* Siegfried, c'était son patronyme, avait compris que pour être apprécié dans l'armée, mieux valait obéir beaucoup et réfléchir le moins possible. Ce qu'il faisait à merveille, vu son coefficient intellectuel.

Nanti d'un *ausweiss* illimité et d'un chauffeur idiot, Jochen Büllow s'octroyait toute liberté en matière d'espionnage, photographiant à tour de bras les sites les plus secrets. Parallèlement, afin de répondre aux demandes de l'Abwehr, il communiquait à Ralf Von Kein l'appréciation des chefs de personnel, les listes d'absences et les départs injustifiés.

C'est à cette époque, que le chanoine Malcoussinat informa Lucas qu'il installait un fusible entre lui et le Hauptmann Ralf Von Kein. Un premier contact avec le nouvel intermédiaire était prévu le huit août en fin d'après midi. Il devrait donc être disponible ce jour là, dans l'attente d'un éventuel contact téléphonique.

**L**a réponse des parents Büllow, concernant leur périple, arriva au début du mois. Ces derniers comptaient visiter les caves champenoises du seize au dix-sept août avec un groupe d'instituteurs et prendre ensuite, à tandem, la route de Paris pour arriver le dix-huit. Ils demandaient aussi à leur fils de prévoir un endroit où garer leur longue bicyclette.

Au cours de sa tournée de corbeilles à papiers, Marguerite Touchard mit le programme touristique des géniteurs de Jochen sur ses seins, afin qu'il soit transmis à Londres.



## Chapitre 11

Marie venait de passer une nuit particulièrement pénible avec un client Belge, industriel chocolatier de Bruxelles, qui payait des sommes astronomiques contre l'acceptation de ses ronflements et les bourrelets de sa bedaine. Il avait de surcroît un pénis minuscule dissimulé par le dernier pli de son ventre, ce qui ne facilitait pas les relations charnelles. D'ailleurs, n'étant pas esthète, le marchand de chocolat appréciait plus les talents gymniques dont elle faisait preuve pour le satisfaire, que la sensualité émanant de sa personne. Ce type de prestations alimentaires la rendant cafardeuse, elle fut heureuse que le huit août soit son jour de confession. Une lessive spirituelle venait à point nommé.

En début d'après-midi, l'église Sainte Thérèse la vit entrer d'un pas léger. Avec le soleil d'été, la fraîcheur de l'édifice faisait recette, les bigotes du quartier ayant quitté les appartements surchauffés de la Butte pour prendre le frais dans la file d'attente du confessionnal.

Le vicaire, qui attendait sa venue avec angoisse, l'aperçut à travers son rideau, oiseau des îles au milieu des corneil-

les. Se pressant d'expédier une patiente en cours d'aveux, il sortit de sa boîte à rédemption, affolant les pécheresses en attente, et entraîna la jeune femme dans la contre-allée.

- Si tu le veux bien, je te confesserai vers cinq heures vingt. Nous serons plus tranquilles pour parler. Tu vois le monde que j'ai cet après-midi.

Elle fut étonnée, mais acquiesça n'ayant rien à faire de particulier le reste de sa journée. Après son départ, le prélat fit un saut au presbytère d'où il composa un numéro de téléphone. Son interlocuteur anonyme nota que les vêpres seraient à six heures.

Marie apprit donc en fin de journée, par le treillage de la caisse à péchés, ce que l'abbé Tardy avait à lui dire. Les propos, étranges sur le fond, restaient simples dans la forme. Elle retint que le confesseur était récipiendaire d'un message céleste la concernant. Aux termes de celui-ci, le Ciel absoudrait ses péchés de chair s'ils étaient perpétrés pour une juste cause. À ce sujet, elle rencontrerait quelqu'un qui lui donnerait la marche à suivre. Ce ne serait pas l'ange Gabriel, mais presque...

La petite trouva le vicaire embrouillé lorsqu'il fit allusion à "*une partition d'olifant à la farine de sarrasin*", mais remercia, émue de constater qu'on puisse s'intéresser à elle pour autre chose que des galipettes.

Après l'avoir béni, l'ecclésiastique indiqua à la jeune fille d'aller s'asseoir sur une chaise à l'extrémité du déambulateur, face à l'absidiole de Saint Eloi. Cette partie sombre de la chapelle, où l'on passait peu, était composée d'un petit autel éclairé de quelques bougies et d'un tabernacle à lumière rouge. Marie s'étant assise, sentit une présence légèrement en retrait de sa chaise. Elle eut peur, comme autrefois dans la cidrerie, mais la voix était jeune et directe. Et puis que risque-t-on dans une église.

- Bonjour, vous êtes Marie.
- Oui, et vous ?
- Je ne peux pas vous dire mon nom.
- Alors, comment vous appelleraï-je ?

Il y eut un silence, rompu par le craquement d'un prie-Dieu.

- Appelez-moi Babar, si cela vous convient.

Elle se mit à pouffer.

- Comme l'éléphant ?
- Oui, le mari de la reine Céleste.
- Qu'attendez-vous de moi, Babar ?

Sa petite voix était déconcertante, ce fut à lui de rire.

- C'est relativement simple. Mais, votre action pourrait rendre service à beaucoup de gens.

- Ah bon !

- Vous connaissez le Hauptmann Von Kein qui travaille à l'Abwher.

- Oui. Comment le savez-vous ?

- A Paris les ragots vont vite, vous vous rendez avec lui à Molitor, au Café de la Paix. Pour être bref, je suppose que parfois il vous parle de son travail.

- Cela arrive, mais ce sont des propos sans importance.

- Voilà pourquoi la chose est simple. Essayez de vous en souvenir et me les rapporter. Peut-être pourriez-vous y attacher un peu plus d'intérêt.

- C'est vrai, en général, je n'écoute pas...

- Même si cela paraît anodin, ce que vous retiendriez pourrait sauver des vies. Alors essayez d'y être plus attentive. C'est tout ce que je vous demande.

- Je peux faire mon possible, mais je ne suis pas sûr de tout retenir, ni même comprendre, Vous savez, en plus, il voyage beaucoup.

- Cela importe peu. Faîtes pour le mieux. Nous nous

reverrons le premier jeudi du mois prochain. Si vous aviez un problème grave, dites à votre confesseur que vous voulez me rencontrer.

Comme Babar ne disait plus rien, Marie se retourna et constata qu'elle était seule. Au fond de l'église, une silhouette svelte se dirigeait rapidement vers la sortie.

**L**e groupe des instituteurs du Hesse se retrouva le seize août au matin, devant la gare de Francfort, afin de prendre le train qui les conduirait à Reims, avec un changement à Sarrebruck. Les Büllow firent sensation en arrivant sur leur tandem vêtus de tenues identiques. Pendant que la bicycliste, délivrée de ses pinces à vélo, s'entretenait d'un air entendu avec des collègues, son mari remit l'engin biplace au préposé du fourgon à bagages. L'opération serait renouvelée à la correspondance.

Le troupeau intellectuel des maîtres à penser du Reich s'installa dans une voiture de troisième classe, réservée pour la circonstance. Puis, après avoir échangé les derniers potins académiques, des organisateurs proposèrent quelques thèmes de distraction, allant de la charade à la déclamation poétique, passant par les vocalises. Berta Büllow, qui avait une belle voix grave, entonna des hymnes à la gloire du parti et fut vivement applaudie. Le changement de Sarrebruck permit une étude comparée de la qualité des wagons français et allemands. Enfin, les paysages ardennais amenèrent à des considérations géographiques et historiques.

À Reims, un autobus attendait les excursionnistes. Les Büllow eurent le temps de remiser le tandem à la consigne, exhortés à se presser et brocardés par leurs collègues agglutinés aux vitres ouvertes du véhicule. La fin d'après-midi était d'une exquise douceur. Un homme, prenant le

frais sur un banc du square de la gare, regarda le transport de matière grise s'éloigner sur la route d'Epernay. Il gratta la peau grumeleuse de sa joue, puis rejoignit le centre ville. Les Büllow auraient été surpris d'apprendre qu'il avait une vieille photo d'eux dans la poche arrière de son pantalon.

Tard dans la nuit, un petit hôtel en rase campagne champenoise résonna des chants de la Forêt-Noire. Le club des instituteurs du Hesse terminait, à force vocalises, un dîner bien arrosé au mousseux. Le lendemain étant réservé aux dégustations de grands crus, les tenants du savoir se préparaient le palais.

**L**e jour qui suivit, débuta sous un ciel radieux. Robert Candelier, conducteur de camions aux Travaux Publics de L'Est, avait commencé sa journée par charger des gravats dans la benne de son Latil HILY 10. Cette énorme machine, haute sur pattes à dix roues dont huit jumelées, était nantie d'une benne motorisée à versement latéral et d'un treuil fixé sur son épais pare-chocs d'acier.

Le pilotage d'un tel engin n'avait rien d'une sinécure, surtout par grande chaleur lorsque la poussière de pierraille envahissait la cabine. Aussi, soleil aidant, le conducteur sentit, vers onze heures du matin, qu'un *gorgeton* soulagerait sa gorge asséchée. Laissant son gros camion chargé, le long de la RN 51 au sortir de Champfleury, l'homme traversa la voie pour gagner un bistrot dont il était fidèle client. Saluant la patronne, plaisantant avec des habitués, Robert Candelier pinça les fesses d'une serveuse moustachue et prit un godet de blanc bien frais. Une demi-heure plus tard, au sortir de l'estaminet, il plissa les yeux, ébloui par le soleil, et constata la disparition de son camion. Ayant d'abord mis en cause ses facultés d'après boire puis

alerté les gens du bar, le routier se rendit à l'évidence. Son énorme Latil, chargé de gravats pierreux, avait été volé.

**A**u retour de leur journée épicurienne, les excursionnistes intellectuels passèrent la nuit dans un hôtel proche de la gare de Reims. La literie était à peu près confortable, quoique bien trop molle au goût d'Helmut. Ce dernier, ne trouvant pas le sommeil, entreprit d'honorer son épouse de belle manière. La sonorité du bâtiment fit le reste. Les hullements de la *lutinée* eurent un effet de réaction en chaîne. Bientôt, ce fut tout l'établissement qui se mit à vibrer en cadence. Dès mâtime, le corps enseignant, fatigué par sa nuit de luxure, piétinait en attendant le train du retour à Francfort.

Les Büllow firent leurs adieux et promirent d'envoyer des cartes postales de Paris. Enfourchant le tandem, récupéré à la consigne, ils prirent de l'élan pour un démarrage synchronisé du meilleur effet. Leur périple consistait à rallier Château-Thierry par les petites routes des coteaux rémois, et longer la Marne jusqu'à Meaux. Ils sortirent de Reims, en direction d'Epernay, par la RN 51.

Le temps était presque aussi clément que la veille, ponctué de petits nuages baladeurs. Le tandem prit sa vitesse de croisière. Les cyclotouristes passèrent Champfleury sans encombre et bifurquèrent vers l'Ouest, à travers les collines. Au bout d'une heure et demie, ils mirent pied-à-terre au bord d'une longue pente sinueuse afin d'apprécier le point de vue. En contre bas de leur route, un camion de chantier lourdement chargé, fumant, moteur à l'agonie, grimpait à petite allure. Après quelques photos panoramiques, les tandémistes burent une gorgée à la régalaide, puis, ayant calé les pieds pédales hautes, attaquèrent le reste de la cote. La déclivité accusait un angle raisonnable, que le

pignon moyen du tandem associé au petit plateau permettait de gravir sans effort excessif. Sur ce rapport de vitesses, ils montaient lentement mais au plein de leurs capacités musculaires. Derrière eux, le ronflement du camion, qui progressait d'allure constante, allait s'amplifiant. Comme il restait environ deux kilomètres, en trois courbes, pour arriver en haut, l'engin les doublerait avant le sommet. D'ailleurs, le sourd ronflement avait fait place à un grondement ferraillant et cliquetant. L'énorme machine, encore cachée par un tournant, n'était plus maintenant qu'à une portée de javelot.

Le conducteur du Latil 6 x 6 fit un double débrayage pour ne pas perdre le régime moteur et enclencha la première pour attaquer le virage. Ensuite, la route présentant un bout de ligne droite, l'engin reprit de l'élan sur la fraction rectiligne. La seconde passa dans un craquement de boîte. Le tandem roulait maintenant devant lui à mi-pente. Berta Büllow sentait la présence du gros camion qui les rattrapait inexorablement, mais ne pouvait pas suffisamment tourner la tête pour l'apercevoir.

Trouvant la route très étroite, la cycliste aurait bien aimé s'arrêter pour le laisser passer, mais son mari, maître du guidon, s'obstinait à atteindre le dégagement du virage suivant pour ne pas briser l'effort. La mère de Jochen ressentait maintenant les trépidations de l'énorme mécanique qui remontaient, par vagues, le long de son échine. Elle crut même sentir dans son dos le souffle du gros ventilateur, tant l'engin était proche. Telle une course d'escargots, ils roulèrent ainsi pendant plusieurs mètres à vitesses identiques, comme si le camion attendait qu'ils aient atteint la courbe suivante pour les dépasser. Angoissés par la proximité de la machine, les deux cyclistes tentèrent d'accélérer malgré la tétanie de leurs mollets bronzés.

Lorsque le treuil du Latil surplombant le porte-bagages de la bicyclette, tutoya doucement l'arrière de sa selle, Bertha se mit à hurler. Helmut Büllow tenta en vain de tenir son guidon en ligne, mais la roue directrice, du tandem déséquilibré, prit un angle fatal de quatre-vingt-dix degrés. Les deux cyclistes partirent dans une cabriole de face, pieds prisonniers des cales. Couchés au sol, emberlificotés dans leur vélocipède tordu, ils sentirent passer au-dessus d'eux, à les effleurer, le moteur brûlant et le train avant du monstre d'acier.

Dans la cabine, le chauffeur, au visage impavide marqué de varicelle, braqua son grand volant vers la gauche, puis remit doucement la machine dans l'axe afin que quatre des roues jumelées fassent le travail. Vu l'énorme masse, la faible vitesse et le rapport de boîte, il n'y eut pas de secousse. Les hurlements et les craquements furent couverts par le bruit du moteur. Dans le rétroviseur, il put voir, à l'absence de relief, qu'il ne serait pas nécessaire de faire un deuxième passage.

Après le tournant, le camion passa en surplomb du lieu de l'accident. En bas, les Büllow, tomates trop mures écrasées sur l'asphalte, avaient rejoint le vrai Jochen avant même leur arrivée à Paris. Alors qu'il faisait cette constatation, le conducteur du Latil aperçut une voiture grise montant quelques kilomètres en dessous. Sur les lieux dans moins de dix minutes, elle aurait vite fait de le rattraper. Aussi, s'arrêtant au bord de la route, il ouvrit la ridelle, activa le moteur de basculement. La grande roue crantée se mit en action, deux tonnes de pierres, dévalant la pente, coupèrent la chaussée en contrebas. Satisfait, l'homme à la scarlatine reprit son chemin, alors que sa benne n'était pas encore revenue à l'horizontale. Quand le conducteur de la 402 Peugeot, après avoir vomi tout son



soûl dans le fossé, fit demi-tour pour s'enquérir de secours inutiles, le camion passait le faite de la colline. L'opération *Brutus* était terminée.

À Clermont-Ferrand, Berthillon était satisfait de son job à *Paris Soir*. Il couvrait l'événement politique Vichyssois, friand d'une initiative de Laval ou d'un mot du Maréchal. Docteur en droit, Raoul aurait souhaité embrasser la carrière d'avocat, mais le secteur étant bouché, il était entré comme suppléant à la rédaction de ce quotidien sans en épouser inconditionnellement les idées, mais qui assurait sa pitance. En période de disette, cette notion alimentaire n'était pas négligeable, car sa place à la chronique politique lui ouvrait les meilleures tables. D'ailleurs, il ne refusait jamais une invitation d'où qu'elle vienne et avait pris de l'embonpoint, contrairement à la tendance nationale. Pour coller à sa fonction, il se coiffait à la *cochon fidèle*, cheveux plaqués, raie au milieu et portait un costume croisé sur des pantalons aux larges revers.

Les articles à la gloire du régime, édités par son journal, ne lui valaient pas que des amis et même certaines inimitiés dont il était loin de se douter. Son étonnement fut donc sincère, lorsque Madame Ravignac, rencontrée par hasard, lui déclara le dégoût qu'elle avait de sa feuille de chou. Pour faire diversion, il lui demanda des nouvelles de son ancien pensionnaire. Elle le regarda d'un œil torve. Pourtant, comme le cancanage l'emporte toujours sur la réserve, cette dernière finit par confier dans un murmure.

- Je pense que Lucas est au Canada. Il m'a adressé une carte de vœux du Québec en janvier.

Sur ce, la logeuse fit demi-tour sans saluer son interlocuteur, tant pour marquer son mépris, que par regret d'en avoir trop dit. Raoul Berthillon ne fut pas troublé, se fi-

chant pas mal de ce que pensaient les autres. Seuls comp-  
taient pour lui sa réussite et son confort.

## Chapitre 12

**M**arie ne s'imaginant pas être une nouvelle Jeanne d'Arc avait bien compris le rôle qu'on entendait lui faire jouer. Réfléchissant, un soir de relâche, elle se dit pourtant que l'idée d'une rédemption n'était pas totalement saugrenue. Pour autant, le don de son corps à la patrie valant bien une absolution complète, elle le fit savoir au Ciel, dans une ardente prière. Ceci fait, la jeune fille décida, en son âme et conscience, d'aider ce Babar au timbre de voix si agréable. Quant à Ralf, ce ne serait pas le trahir que rapporter des propos que d'ailleurs il tenait de plein gré.

En réalité, le Hauptmann Von Kein se sentait seul, c'était son talon d'Achille. Sa vie, depuis un an, se bornait à des obligations professionnelles au sein du contexte glauque d'un service de renseignements. N'ayant personne à qui se confier, il n'avait pour exutoire que les rapports adressés à une hiérarchie indifférente et comme plaisir onaniste la réalisation de ses prévisions. Son unique relation vitale était celle entretenue avec Marie, charnelle et dénuée de calcul. Aussi, aimait-il la rencontrer, hors literie, pour le seul plai-

sir de bavarder. Alors, lorsqu'il évoquait ce qui aurait dû rester secret, c'était plus pour libérer son stress qu'intéresser sa compagne. Le début de l'année 1943 augurait des difficultés en tout genre. Les groupuscules tentaient d'unifier leurs actions, malgré des divergences politiques patentées. La zone libre étant devenue un vivier subversif, serait occupée avant la fin de l'année. Pour anticiper cette nouvelle donne, Ralf se déplaçait souvent dans le Sud aux fins d'interrogatoires. À ses retours, pour décompresser, il relatait parfois ses journées. Marie lui faisait alors un câlin, essayant de mémoriser des propos dont elle noircissait les pages d'un petit carnet en rentrant chez elle dans le taxi de Fernand

Dès le mois d'octobre, Lucas fut heureusement surpris des indications cohérentes que lui donnait son *fusible*. Les renseignements étaient souvent anodins, mais confirmaient des tendances. Par ailleurs, l'appréciation que portait Von Kein sur l'expert Büllow restait excellente. Marie était devenue, sans le savoir, le baromètre permanent de l'opération *True Twins*.

N'ayant plus de nouvelles de ses "parents putatifs", Jochen leur écrivit le 19 août, puis téléphona à l'école de Francfort. Personne ne les avait vus depuis leur excursion rémoise. Il finit par appeler la gendarmerie de Reims d'où était parti le tandem.

Les malheureux avaient été victimes d'un affreux accident de la circulation. Une enquête essayait d'éclaircir les causes du sinistre. On savait seulement qu'ils avaient été renversés par un camion volé la veille et retrouvé depuis sur les bords de la Marne. L'état des victimes était tel, qu'un semblant d'identification n'avait pu être fait qu'au vu de papiers trouvés dans un sac à dos aplati.

Les corps reposaient dans un caveau commun du cimetière de la ville. Affecté, l'orphelin remercia le pandore, puis fit le nécessaire pour que les restes des bicyclistes soient incinérés et envoyés en Allemagne dans une urne. Ensuite, il passa une annonce en page nécrologique du *Frankfurt-zeitung*. La permanence locale du NSDAP et quelques instituteurs lui adressèrent des condoléances.

Fin décembre, Karl Von Kein partit à Heidelberg passer les fêtes avec les siens qu'il n'avait pas revus depuis un an. De son côté, Marie fut invitée pour Noël chez Fernand, à Issy-les-Moulineaux. Madeleine Latreille, épouse attentionnée, accueillit la protégée de son mari comme sa propre fille. Pour la circonstance, l'invitée avait revêtu une robe toute simple et s'était peu maquillée, ce qui soulignait sa jeunesse. Elle arriva les bras chargés de présents, avec un panier de ces bonnes choses dont on ne pouvait bénéficier que par relations. Les enfants et petits-enfants de Fernand l'adoptèrent spontanément, au point de lui donner l'impression d'avoir une famille. Un sapin de contrebande venu en taxi de la forêt de Rambouillet et un réveillon aux ingrédients issus du marché noir firent un conte des mille et une nuits de ce vingt-cinq décembre. Ils dansèrent au son d'un vieux gramophone, au milieu de confettis, mêlant les rires enfantins aux petits cadeaux. Marie termina le premier vrai Noël de sa vie dans une chambrette, une petite fille, toute blonde, lovée au creux de son épaule.

Au retour de ses quinze jours de permission, Ralf voulut commencer l'année par une nuit d'amour avec sa maîtresse. Ils décidèrent d'un jeudi soir rue Saint Honoré, mais au préalable de déjeuner ensemble le mardi précédent pour échanger les cadeaux qu'ils s'étaient mutuellement

préparés. Ce jour-là, le hall du Continental fourmillait de journalistes venus pour une conférence de Fritz Sauckel concernant l'intérêt du STO\* et fixer le calendrier d'application. Cette réunion était suivie d'un déjeuner offert aux rédactions par les Services allemands de communication. Comme à l'accoutumé, le jeune couple salua quelques relations, surtout des officiers. Le maître d'hôtel les installa dans un coin tranquille où attendaient deux couverts accompagnés de roses. À trois tables de là, un jeune homme décontracté, qui déjeunait avec des potentats, leur fit un signe amical. Marie avait déjà vu ce garçon auparavant mais n'arrivant pas à se souvenir en quelle circonstance se pencha vers Ralf

- Qui est-ce ?

- Jochen Büllow, l'expert du ministère de l'industrie dont je t'ai parfois parlé et avec qui je suis en bonne relation.

- Je l'ai déjà rencontré ?

- Oui, je crois, un dimanche matin à Montmartre, mais il ne portait pas ses lunettes.

Se retournant, elle répondit d'un petit geste de la main qu'il accueillit avec un grand sourire. La brasserie bruissait de conversations, les serveurs s'affairant entre les tables. On entendait le bruit sourd des voix, les crépitements des flashes de la conférence de presse qui se tenait non loin de là.

Malgré ce brouhaha, ils bavardèrent dans un calme relatif, évoquant leurs vacances respectives. Ralf s'étendit sur ses retrouvailles familiales, passant sous silence la réaction houleuse d'Ingrid avec laquelle il n'entendait pas renouer, malgré les pressions paternelles. De son côté, Marie narra

\*Service du travail obligatoire en Allemagne instauré par Fritz Sauckel et accepté par Vichy

un beau Noël romancé avec ses neveux et nièces à l'étonnement de son interlocuteur qui connaissait sa situation de famille, mais se garda de toute réflexion embarrassante. Au dessert, ce fut autour d'une galette d'épiphanie qu'ils échangèrent leurs cadeaux de nouvel an. Une bague ancienne, venue de la grand mère Von Kein, passa au doigt de Marie. Pour sa part, Ralf reçut un très beau stylo en or.

Le colloque avait dû prendre fin pendant qu'ils se congratulaient, car des journalistes, nantis de badges nominatifs, refluaient maintenant vers une table dressée à leur intention sous la grande rotonde. Alors que le couple attendait des cafés, Jochen Büllow vint les saluer.

- Je vous souhaite une bonne et heureuse année, dit-il en français, avec une pointe d'accent germanique.

Marie enchaîna.

- Merci. Tous nos vœux. Vous m'excuserez de ne pas vous avoir reconnu, probablement à cause de vos lunettes.

- C'est sans importance. Par contre, l'inverse eût été impardonnable. Il doit être en effet bien difficile de vous oublier. Très sincèrement.

La jeune femme rosit légèrement du compliment. Ils rirent ensemble et elle eut le sentiment confus que ce n'était pas la première fois.

- Alors Ralf, vos vacances à Heidelberg se sont bien passées. Pas trop stressé au retour ?

- Certainement plus de reprendre le travail, que revenir à Paris...

L'officier allait terminer sa phrase, lorsqu'il fut interrompu par un journaliste de *Paris Soir*, les hélant à voix forte.

- Babar ! Ce vieux Babar ! Je crois rêver, toi ici.

Jochen Büllow resta de marbre comme si l'interpellation

ne le concernait pas. Son regard s'était rivé dans les grands yeux stupéfaits de Marie.

- Ça alors, reprit la voix, j'ai cherché à te joindre à Marseille. Puis, ta logeuse m'a dit que tu étais au Canada.

- Vous faites erreur, Monsieur, je ne pense pas que nous nous connaissions.

Le journaliste, un garçon rondouillard, paraissant la trentaine, les cheveux noirs plaqués à la Carlos Gardel, parut interloqué.

- Voyons, Lucas, tu ne me reconnais pas ? Raoul Berthillon... La Faculté de droit... Clermont. J'ai conservé tes codes Dalloz.

- Il y a erreur, je suis de *Frankfurt am Main* en Allemagne et n'ai jamais fait d'études en France. Désolé.

L'individu au badge parut avoir perdu l'usage de la parole. Il bredouilla avec difficulté.

- Veuillez m'excuser, Monsieur. C'est incroyable. Je vous ai pris pour une de mes relations. Vous avez un sosie.

L'homme paraissait tellement sincère dans sa déconvenue qu'il y eut un silence gêné, brisé par Jochen Büllow.

- Ce n'est pas grave. Navré, que vous n'ayez pas retrouvé votre ami. Avec l'espoir de le rencontrer un jour pour voir de quoi j'ai l'air.

Le journaliste fit quelques excuses, figé, hypnotisé, incrédule. Malgré l'accent allemand, la voix était la même. L'incident paraissant clos, il fit demi-tour et se fondit dans le brouhaha de la salle.

Sur le coup, Marie crut défaillir. *Babar*, un surnom qui ne s'invente pas. La coïncidence était impossible. Ainsi, le bel Allemand, expert du BCPI, était la voix de l'église Sainte Thérèse. Elle en eut un frisson. Ce dernier, très calme et apparemment pas troublé, s'adressa en teuton à Ralf Von Kein.



- Ces Français ont l'art de transformer leurs rêves en réalité. Pour peu, il m'aurait fait croire que j'étais son frère.

Cette réflexion fit rire le Hauptmann, qui avait griffonné le nom du journaliste sur la note de restaurant au moyen du nouveau stylo posé sur la table. Au moment de se quitter, Jochen Büllow baisa la main de Marie. Leurs regards se croisèrent et il sut qu'elle avait tout compris. Lorsque la Mercedes noire de la Wermacht déposa la jeune femme à l'angle de l'avenue Marceau, Ralf rappela à cette dernière le rendez-vous du jeudi, rue Cambon. Au moment de franchir la portière, elle confirma et pour le remercier, baissa les yeux sur sa bague. Il sourit de cette coquetterie bien féminine.

De retour à son bureau, le Hauptmann Von Kein, assis à sa table de travail, resta songeur un moment, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Le quiproquo du déjeuner était probablement anodin, mais la certitude du journaliste l'avait impressionné. L'échotier avait certes fait des excuses, mais sans conviction. Il posa la note de restaurant à plat sur son sous-main et décrocha le téléphone pour une vérification de routine.

Le lendemain matin, arrivant en gare de Clermont après dix heures de train couchette, Raoul Berthillon fut accosté sur le quai par deux hommes en imperméables de cuir et chapeaux mous. Ces derniers lui présentèrent leurs cartes de la police allemande. Embarqué, sans ménagement, dans une traction avant Citroën, le journaliste fut conduit dans les locaux de la Gestapo pour un interrogatoire musclé, concernant l'identité d'un dénommé *Babar*. L'intérimaire du *Paris Soir* eut du mal à faire comprendre l'origine du sobriquet à des policiers, suspicieux et in-

cultes, qui saisissaient mal la corrélation entre un éléphant, une vieille dame et un étudiant en droit. Il plaida sa bonne foi, invoquant la tendance politique de son employeur et son souhait de collaborer pleinement à l'éclaircissement de cette affaire. L'interrogé se souvint, fort à propos, avoir inscrit le patronyme de Lucas sur la couverture d'un précis Dalloz ainsi que l'existence d'une logeuse. Aussi les flics se rendirent-ils chez lui pour récupérer les Codes de Droit et passèrent au domicile de Madame Ravignac. La vieille dame, surprise en pleine écoute de la BBC, confirma bien avoir logé le jeune Schlüter. Ce dernier, parti à Marseille en octobre 1941, résidait maintenant au Canada.

Comme ils avaient une identité à coller au pseudonyme, les enquêteurs estimèrent leur mission remplie et adressèrent leur rapport par téléscripteur à Paris. Cette note était accompagnée d'une demande d'instructions quant au sort du journaliste enfermé à la prison de Clermont-Ferrand. Le surnommé *Babar* étant identifié, il s'agissait bien d'une simple affaire de sosie. Pourtant, par acquis de conscience, Ralf Von Kein décida d'aller un peu plus loin dans son enquête.

À Francfort, les inspecteurs Rudolf Müller et Erich Riesler furent chargés de visiter la famille Büllow, afin d'obtenir une photo récente de Jochen. S'étant rendus au domicile de ces derniers, ils sonnèrent vainement. En repartant, les enquêteurs notèrent que la boîte à lettres n'avait pas été vidée depuis longtemps. Prenant leur Opel de service, les deux hommes rejoignirent l'école primaire de *Fahrgasse* où le concierge leur apprit la mort des Büllow dans un affreux accident de cyclotourisme. À la connaissance de ce dernier, les défunts n'avaient qu'un héritier, actuellement en poste à Paris. Les policiers retournèrent à

*Goethestrass*, forcèrent la porte, fouillèrent les lieux, et trouvèrent trois photos de Jochen Müller, ainsi que quelques documents administratifs le concernant. L'ensemble fut envoyé, le soir même, par bélinographe au quartier général de l'Abwehr Paris à l'attention confidentiel du requérant.

Au vu des informations reçues, Ralf Von Kein eut le sentiment que le monde s'effondrait autour de lui. Le remarquable Jochen Büllow, dont il vantait les mérites et cautionnait le travail, était un clone. De plus, il ne s'agissait pas d'un banal fonctionnaire retourné, mais probablement d'une *taupe* professionnelle infiltrée dans les services allemands. Or, ce dernier visitait, en toute quiétude, des complexes militaro-industriels les plus secrets, grâce aux bons soins du Hauptmann. Il n'arrivait pas à admettre la chose, tant elle était énorme. Cependant les photos du vrai Jochen, bien que de reproduction médiocre, ne laissaient aucun doute. Il y avait eu substitution.

Un certain nombre de questions restant encore en suspens, il fallait agir rapidement. Savoir où se trouvait le vrai Büllow ainsi que ce Schlüter alias *Babar*. Comprendre de quelle façon se déroulait l'opération qui comportait obligatoirement des relais et autres fusibles.

La vieille dame de Clermont avait déclaré que son pensionnaire était de Mulhouse. Par crainte de fuites, Ralf préféra ne pas déclencher d'action officielle et appela directement la Kommandantur de Mulhausen pour savoir s'il existait un dossier concernant un certain Schlüter. Une employée le fit patienter.

- Nous avons effectivement quelque chose sur Lucas Schlüter.

- Veuillez m'en donner les grandes lignes.

- Bien sûr. Originaire de Wigelsheim. Famille ouvrière

sans histoire. A fait des études de droit à la Faculté de Clermont-Ferrand et quitté l'Alsace en 1940 pour échapper au RAD. Pas de trace depuis cette date.

- Il n'y a rien d'autre ?

- A priori, rien. Ah ! Oui, excusez-moi. Une lettre, remise par un *bewärte deutsche*\* en 1942, prouvant que les parents Schlüter écrivent à leur fils au Canada.

- Avez-vous une adresse ?

- 6787 rue de la Gauchelière à Montréal, Québec.

Le Hauptmann raccrocha et consulta sa montre. Prenant un formulaire radio, il rédigea un bref message et le porta directement à la salle de codification avec ordre de transmettre immédiatement.

Si la réponse était celle supposée, il faudrait faire vite. Ralf Von Kein voulait agir seul, car sa position était très inconfortable. Il avait lourdement insisté pour que le ministère de l'industrie lui prête Jochen Büllow, puis donné à ce dernier un accès aux sites les plus confidentiels. Pour s'être conduit comme un débutant, il risquait sa tête comme complice. L'unique solution consistait donc à résoudre le problème lui-même et présenter ensuite un résultat au mieux de ses intérêts. À cet effet, il limita ses investigations à des demandes ponctuelles sans aucun lien entre les services consultés.

Pour l'instant, l'affaire Büllow n'existait pas, c'était juste un ensemble d'éléments disparates. Quant à l'éditorialiste de Clermont, on le libérerait l'affaire terminée, avec, en compensation, une version exclusive et édulcorée des événements. Nous étions jeudi matin. Compte tenu du décalage horaire, Ralf, qui avait bien avancé, serait fixé vers sept heures du soir.

\* Allemand loyal au parti

**M**arie, quoi qu'un peu inquiète, gardait la tête froide. Les choses avaient bien évolué depuis sa première rencontre avec *Babar*. Au fur et à mesure des conversations, dans l'absidiole de Saint Eloi, elle s'était rendue compte que son rôle avait un intérêt spécifique. La *voix* lui avait expliqué que l'opacité était nécessaire pour des questions de sécurité. Elle faisait partie d'une chaîne d'anneaux anonymes mais solidaires. Cette image l'avait conquise. Maintenant, réalisant que sa position sécurisait probablement un maillon de tête, elle comprenait l'importance de son rôle. L'incident du Continentale, à priori sans conséquence, démontrait toutefois combien l'assemblage était fragile.

Ces derniers mois l'avaient éclairée sur un monde différent de l'insouciance luxueuse qui faisait son quotidien. Pour avoir assisté, une nuit, au déplacement de juifs, elle avait vu de quel métal était fait l'occupant. Les Rosenthal et les Taïeb étaient des gens aimables, nantis d'enfants bien élevés. Contrairement aux autres occupants de l'immeuble, ils la saluaient et prenaient de ses nouvelles. Et puis un soir, en pyjamas avec trois baluchons pour tout bagage, des soldats les avaient jetés dans un camion pour un voyage qui s'était jusqu'alors avéré sans retour.

À ce sujet, Ralf avait évoqué la raison d'état, l'abbé Tardy une malédiction frappant le peuple juif. Ces explications n'avaient pas répondu à son tourment. Par ailleurs, à force d'assimiler les monologues de Von Kein, elle s'était aperçue que des propos sibyllins cachaient parfois d'affreuses réalités. La conjugaison de ces éléments la conforta dans le bien fondé de son action clandestine. Cette aventure, acceptée spontanément, donnait maintenant un véritable sens à sa vie.

Dans les rues de Montréal, la température atteignait les moins vingt degrés incidence du vent non comprise. La neige, tombée en abondance, avait formé d'énormes congères. Les voitures, restées dehors, ressemblaient à de gigantesques taupinières blanches. Seuls des engins municipaux bien équipés et quelques fous osaient s'aventurer par les rues enneigées. John Duchêne, debout à la fenêtre du salon, râla de plus belle. Il ne recevait jamais de mission et pour une fois qu'on le sollicitait le mauvais temps l'empêchait de mettre le nez dehors.

Membre de la première heure du NSDAP, ce dernier avait adhéré au parti parce que sa grand-mère allemande était veuve d'un *feldwebel* mort à Verdun. Ce militantisme, pour le moins curieux au Canada, avait attiré l'attention des nazis et John fut pris en main dès 1939 par les services secrets germaniques. Depuis, en dehors de son travail dans une société d'assurance, il jouait les espions aux informations éculées. La première vraie mission qui venait de lui être confiée était simple, mais classée très urgente. Or la météo ne se prêtait pas à un résultat rapide.

Finalement, les pieds chaussés de bottes fourrées, une gabardine en mouton sur le dos, coiffé d'une casquette à oreilles façon trappeur, l'espion déneigea sa vieille Ford, priant pour qu'elle accepte de démarrer. Heureusement, les usines de Detroit produisent de la bonne mécanique. Au troisième tour de dégomme le gros huit cylindres se mit à tousser. Il le laissa chauffer près d'un quart d'heure. Les pneus arrière étant équipés de chaînes, la sortie de la congère enchâssant la voiture ne prit que dix minutes.

Une heure après, il remontait la rue Gauchelière essayant de repérer le n° 6787 au travers des bourrasques. La neige atteignant plus d'un mètre soixante sur les cotés la visibilité latérale s'avérait presque nulle.

À force déduction Duchêne pensa être arrivé et gara sa Ford contre un monticule glacé.

Légèrement en retrait du trottoir, le bâtiment concerné était bordé d'un jardinet, invisible sous la masse neigeuse. L'immeuble, ou tout du moins ce qu'on pouvait en apercevoir, paraissait à l'abandon. La façade était pelée, les fenêtres d'étages occultées par des planches. Curieusement, une tranchée avait été fraîchement creusée pour accéder au porche d'entrée. Il l'emprunta, puis poussa la porte de l'immeuble. Malgré l'épaisseur de son cache-nez une odeur âcre le prit à la gorge, ses yeux déjà douloureux de froidure se mirent à pleurer. Le hall n'était qu'un nuage de fumée, au sein duquel dansaient des lumières rougeâtres. Il fallut quelques secondes à John pour comprendre que des clochards y avaient installé leur quartier autour d'un brase-ro. Emmitouflés dans des couvertures, de la toile de jute et du carton, ils regardaient d'un œil torve ce nouvel arrivant qui osait investir leur patrimoine foncier.

- Y a plus de place. Tire-toi de là, si tu tiens à tes os.

Au vu du danger, John Duchêne ébaucha une tentative d'explication pour justifier ses intentions.

- Je ne fais que passer, recherchant un certain Lucas Schlüter.

- Personne de ce nom là ici. Barre-toi et ferme la lourde. Tu fais un courant d'air.

Après sa laborieuse traversée de la ville, le nouvel arrivant renâclait à partir bredouille. Passant outre l'ultimatum, il chercha une indication quelconque. Des mouvements rampants se firent dans la pénombre. Un tesson de bouteille lui rasant le nez, il fit demi-tour au pas de course. Arrivé sur la chaussée, le fuyard s'aperçut s'être mis en péril pour rien, l'objet de sa recherche se trouvant à l'extérieur. En effet, un bloc de boîtes à lettres neuves, scellé

dans le mur du jardin, comportait plusieurs noms sur une plaque métallique. Celui de Schlüter était le quatrième en partant du haut. Par la trappe, il put constater que plusieurs enveloppes attendaient d'être relevées.

John Duchêne regagna sa Ford, remit le moteur en marche pour ne pas être transformé en glaçon et patienta. La montre du tableau de bord indiquait dix heures quarante. Ce qui le mettait, vu le décalage horaire, à environ H-2 du délai imparti. Heureusement, les conditions climatiques s'étant un peu améliorées, l'attente ne fut pas longue. Au bout de trente minutes, une petite Vauxhall kaki s'arrêtait devant le 6787. Une femme en sortit, vêtue d'un manteau bleu marine et bonnet de même couleur enfoncé jusqu'aux yeux. Bravant la bourrasque, elle se dirigea vers le jardin puis revint à sa voiture du courrier à la main. Intrigué, l'espion nota que le véhicule portait la plaque du British High Council d'Ottawa. Il la fila discrètement.

À dix-neuf heures quinze, fuseau horaire de Paris, Ralf Von Kein recevait la réponse fatale.

*- L'adresse donnée est une simple boîte à lettres, relevée par une employée d'un bureau québécois du British High Council d'Ottawa.*

Maintenant fixé, le Hauptmann traça rapidement son plan d'action. Il ferait arrêter Jochen Büllow le lendemain soir à sa sortie de bureau et profiterait du week-end pour le cuisiner. Ainsi, personne ne s'étonnerait de son absence. Cette affaire devait être discrètement bouclée avant le lundi. Rassemblant les pièces au sein d'un dossier cartonné, il mit l'ensemble dans son cartable et consulta rapidement son bracelet-montre. L'heure de son rendez vous rue Cambon ne permettait, en aucun cas, qu'il puisse passer



chez lui, rue Saint Dominique, pour mettre sa tenue de sortie et s'équiper comme à l'accoutumée.

## Chapitre 13

Fernand Latreille passa prendre Marie vers sept heures trente du soir, pour la déposer dans le I<sup>o</sup> arrondissement. La circulation était fluide en cette période de récession. Ce fut sans se presser que le taxi remonta l'avenue Victor Hugo.

Le chauffeur trouva la jeune femme soucieuse.

- Des ennuis, petite Marie ?

Cette dernière, prise au dépourvu, hésita avant de répondre.

- Non, non, tout va bien. Peut-être un peu fatiguée. Sans doute le changement de temps.

- Tu es sûr, qu'il n'y a rien d'autre. Si je peux t'aider, en quoi que ce soit.

Cacher ses tourments, au seul véritable ami qu'elle n'ait jamais eu, lui parut insensé.

- Vois-tu, Fernand, je fais des choses dont il m'est interdit de parler. Mais tu peux être fier de moi.

- C'est charitable ou dangereux ?

Elle se mit à rire pour dédramatiser la conversation.

- Les deux, mon général.

- Alors ne m'en dis pas plus. Mais si tu as des difficultés, n'hésite pas à m'appeler.

- C'est promis.

Dans son rétroviseur, il eut droit à un beau sourire qui se voulait rassurant, pourtant une inquiétude le parcourut. À l'Arc de Triomphe, le bruit des pavés interrompit leur conversation. Aussi, quand ils reprirent le bavardage, ce fut pour traiter d'autres choses. À huit heures précises, la grosse C4 s'arrêtait rue Cambon.

- Bonne nuit, Marie. Ce soir, je serai à République 45.67.

Il nota le numéro de téléphone sur un ticket de course et lui tendit, tout en ouvrant la porte de l'intérieur.

Avec son grand sac en bandoulière, sa jupe plissée, ses chaussettes dans des mocassins à pompons de cuir, on eut dit une écolière rentrant au lycée. Elle lui fit un petit signe de la main, puis s'engouffra dans la chaleur du restaurant. À l'intérieur, il y avait déjà du monde.

Le Hauptmann Von Kein avait un peu de retard, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il arriva dix minutes plus tard, en uniforme de travail, une sacoche à la main. Malgré une apparente décontraction, son esprit était, de toute évidence, ailleurs. Ses amabilités stéréotypées, le fait de commander le même menu que la fois précédente, sans consulter préalablement la carte, trahissaient son trouble. Ayant constaté cette absence, elle attendit patiemment que son vis-à-vis revienne sur terre. Ils dînèrent presque en silence, n'échangeant que des banalités. Au dessert, Marie s'inquiéta du mutisme de Ralf et des causes de sa morosité. Spontanément, comme si la question était attendue, il murmura hochant la tête.

- Le journaliste du Continental avait raison pour *Babar*.

- Raison, à quel sujet ?

- Le vrai Jochen Büllow a été remplacé par une *taupe* des services anglais.

L'air de ne pas comprendre, alors que son coeur battait à tout rompre, elle questionna en riant.

- *Babar* ? Une taupe ? C'est un zoo ou une blague ?

Se rendant compte d'en avoir trop dit, il aurait voulu s'en tenir là et rester évasif, mais ressentait un besoin impérieux d'exposer son problème.

- Non, ce n'est malheureusement pas une plaisanterie. Ils ont installé quelqu'un rue La Boétie pour nous espionner de l'intérieur.

Le fait de s'être confié l'ayant ragaillardé, il détailla son projet d'action comme pour se persuader lui-même.

- Maintenant, je dispose de quarante-huit heures pour arrêter ce *Babar-Büllow*, le faire parler et anéantir son réseau.

Malgré le choc, Marie tenta de faire bonne figure. Il fallait, qu'elle obtienne un maximum de détails. Chaque mot maintenant avait son importance.

- Pourquoi deux jours ?

- Je dois réussir seul, pour éviter que l'on me reproche d'avoir été crédule. Il y va de ma vie, de mon honneur.

- Et si quelqu'un de ton bureau en parle ?

Il prit un ton paternel pour la rassurer, ses mains dans les siennes.

- Ne t'inquiète pas Marinette. Excepté toi, personne n'est au courant. Quant au journaliste du Continental, il est détenu à la prison de Clermont-Ferrand depuis hier.

Elle en savait suffisamment pour avoir l'estomac noué, la tête en effervescence. Il fallait qu'elle prévienne, mais qui et par quel moyen. Son unique contact était l'abbé Tardy, dont le téléphone se trouvait au fond d'une sacris-

tie. D'autre part, le départ soudain de *Babar* alias Büllow la mettait en première ligne, puisqu'elle était seule à savoir. Se brûlant en buvant sa tisane, la jeune femme se rendit compte que le sauvetage du réseau dépendait maintenant de sa seule initiative.

Ralf l'arracha à sa réflexion. Ayant pris un grand cognac après son café, il avait maintenant le teint plus rose, les yeux brillants.

- Nous partons ?

Sortant du restaurant, le couple fut saisi par le froid. Heureusement, la rue Saint Honoré n'était qu'à une centaine de mètres. Ralf prit sa compagne par le bras. Se tenant mutuellement chauds, ils gagnèrent l'hôtel d'un pas pressé. La chambre bien chauffée leur parut un havre de paix. Sans le savoir, ils avaient besoin d'évacuer leurs tourments, lesquels, malgré un thème commun, étaient diamétralement opposés. Aussi, alités, les amants n'éprouvèrent pas le besoin de parler, allongés, le regard au plafond.

La chambre était éclairée par la lumière rose des lampes de cosy. Marie éteignit la sienne pour limiter la clarté au seul halo de celle située à droite. Ce après quoi, elle se lova contre son partenaire passant ses longs doigts sur le torse de ce dernier.

L'éclairage tamisé découpait sur le mur, en ombres chinoises, le dossier de la chaise et l'étui qui y était suspendu. Cette image projetée ressemblait aux monstres noirs de sa chambrette d'enfant. Aussi, comme sept ans plus tôt, elle prit une décision irrévocable.

Ralf paraissant ailleurs, la jeune femme lui demanda ce à quoi il pensait.

- De quoi sera fait demain, répondit-il sous forme de galéjade.

Alors, pour lui faire quitter son obsession, elle fit courir sa main un peu plus bas.

- Si tu pensais plutôt, à moi.

Bientôt, elle se rendit compte que c'était chose faite. Il la prit dans ses bras, la pressa contre lui, embrassant son long cou et ses épaules fragiles. La tête renversée, l'hétaïre laissa monter la passion de son amant, mais, quand il voulut la prendre, lui rappela un détail. Après avoir fouillé les poches de sa vareuse, Hans disparut dans la salle de bain, comme à l'accoutumée. N'étant pas revenu chez lui avant son rendez vous, il prit le temps nécessaire à donner le change.

Depuis le lit, mesurant ses gestes, Marie sortit le *MC35A* de son étui. Impressionnée par la froideur de l'acier, elle ramena doucement le chien en arrière, abaissa la sûreté, et mit l'arme à plat sur la chaise sous le pantalon d'uniforme. Tremblante, la jeune femme sentait des larmes lui monter aux yeux aussi, pour cacher son désarroi, elle s'allongea sur le ventre, la tête sur l'oreiller.

Arrivé en silence, l'homme glissa sur ses reins, couvrit son corps du sien et la prit, d'un coup, comme elle se trouvait. Elle poussa un petit cri, mais, telle une vague, suivit le mouvement de son partenaire, soulagée qu'il ne puisse pas voir ses yeux humides et se laissa faire.

Quand son excitation fut au summum, Ralf se retira. S'étant retournés ils roulèrent amoureux sur le lit jusqu'à ce que reprise, elle ondule sur lui. Alors, tenant son partenaire prisonnier de ses cuisses, Marie passa une main sur la chaise et saisit la crosse de l'arme. Relevée, elle chevaucha l'homme pour l'amener à jouir. Bientôt il ferma les yeux, le dos arqué, la bouche entrouverte. Alors, la cavalière mit le 7,65 mm sur la poitrine haletante de son amant et appuya sur la détente.

Le dernier flot sanguin irriguant le cerveau de Ralf, lui donna l'impression d'un orgasme inouï. Il se tendit telle une corde et sentit son corps, comme aspiré par un flux de plaisir, disparaître dans le ventre de sa compagne.

La détonation fit l'effet d'un coup de tonnerre, une aigre odeur de cordite envahit la chambre, un flot de sang avait inondé la literie.

Ayant enfilé son chemisier à même la peau, Marie mit ses mocassins, sortit le dossier du cartable, referma la boucle, glissa les documents et l'arme dans son sac, puis gagna l'extérieur. L'escalier de service, en bout du couloir, fut atteint alors que l'ascenseur du veilleur de nuit arrivait à l'étage. Dévalant les quatre niveaux, elle traversa le hall vide, se débattit avec la gâche de la porte d'entrée et jaillit rue Saint Honoré.

Ses pas la conduisirent vers l'Est, derrière le Palais Royal, là où se trouvait une cabine téléphonique isolée. Il était dix heures trente du soir, une patrouille pouvait l'interpeller à tout moment. D'ailleurs, au loin, des sirènes de police convergeaient déjà en direction du quartier. Les pointes de ses cheveux étaient poisseuses de sang, son chemisier rougi lui collait au corps.

**F**ernand Latreille somnolait, quand un confrère tapa au carreau de la C4, lui indiquant d'un geste qu'il était demandé à la borne d'appels. Un quart d'heure plus tard, le taxi s'arrêtait devant l'escalier de la rue Beaujolais, face au théâtre. Elle l'attendait, assise sur les marches, recroquevillée. Fernand eut du mal à trouver ses mots, la voyant dans son rétroviseur, toute pâle, ensanglantée, les yeux hagards.

- Seigneur ! Marie tu saignes, tu es blessée. Que s'est-il passé ?

L'intonation de la réponse fut blanche, mais ferme.

- Ne t'inquiète pas, je n'ai rien. Il faut que je passe chez moi prendre des affaires. Peux-tu me loger cette nuit ?

Ensuite, d'une voix monocorde, ponctuée de sanglots, la fugitive résuma son cauchemar. Il eut du mal à tout comprendre, mais retint l'essentiel. Arrivé boulevard Flandrin, le taxi attendit tous feux éteints à l'angle de la rue Dufrenoy. Ils eurent juste le temps d'attraper quelques effets, son classeur et toutes ses photos jetés à la hâte dans une valise.

Alors que la C4 de Fernand reprenait sa route vers l'avenue Foch, deux Citroën stoppaient devant l'immeuble à grands renforts de portières claquées. À l'hôtel, le livre de police avait fait son office. Heureusement, Marie ne s'était jamais rendue en taxi rue Saint Honoré ce qui éviterait les recoupements. Les flics de la *Criminelle* constatèrent que l'oiseau venait de s'envoler. Quand ils débarquèrent dans l'appartement, la lumière était encore allumée. Après les investigations d'usage, un planton fut installé devant la porte et les policiers prévinrent l'autorité allemande. Comme la victime était officier de la Wermatch, le dossier fut immédiatement dépaycé et remis à l'Abwher pour une enquête militaire.

L'Oberleutnant Heinrich Hanke, s'étant vu confier l'affaire, arriva nuitamment sur les lieux. A priori, Von Kein avait été tué avec son pistolet de service, par ailleurs disparu. Cependant, le vol ne pouvait pas être retenu comme mobile du crime, la sacoche et le portefeuille étant intacts. L'assassin présumé, semblait être une poule de luxe avec laquelle l'officier se trouvait dans la chambre.

La police, déjà passée au domicile de la dame, avait découvert les lieux fraîchement vidés de tous documents. À première vue, l'affaire sentait le crime passionnel, encore



que le passage rapide de la suspecte à son appartement puisse induire une complicité. Peut-être s'agissait-il d'une rivalité amoureuse ou d'un règlement de compte. L'enquêteur fit envoyer le corps au service médico-légal et apposer les scellés ; décidant de visiter les bureau et domicile de la victime dès le lendemain. Un soldat mis en faction dans le couloir de l'hôtel contraria hautement le tenancier qui se serait bien passé d'une telle image commerciale. Pour l'instant, Hanke n'avait rien d'autre à faire qu'établir le constat et lancer un avis de recherche concernant une dame Dieudonné, dont on n'avait même pas la photo. Les *faits-diversiers* de nuit reçurent l'interdiction formelle de rapporter l'affaire, sous peine des plus sévères sanctions.

**L**e couple Latreille accueillit Marie à Issy-les-Moulineaux. Après qu'elle eut pris une douche purificatrice, ils la couchèrent dans leur chambre et se relayèrent pour veiller ses cauchemars. Madeleine profita de cette nuit d'insomnie pour faire la lessive des vêtements ensanglantés. Elle sortit une grande lessiveuse en tôle galvanisée, équipée d'une cheminée centrale. L'ensemble, posé sur un réchaud à charbon, enveloppa l'habitation d'un nuage à l'effluve du savon de Marseille. Le lendemain, ils laissèrent dormir Marie le plus tard possible. En début d'après-midi, Fernand la déposa dans une ruelle proche de Sainte Thérèse. Le ciel était gris. Entre deux ondées, la Butte recevait son lot quotidien de touristes en uniformes. L'abbé Tardy n'était pas là. Aussi, dut-elle attendre, tremblant à chaque grincement des portes de la chapelle. Une heure plus tard le curé apparut enfin, remontant le déambulatoire accompagné du bedeau. La voyant assise dans la deuxième travée, il comprit que l'affaire était d'importance et vint s'agenouiller auprès d'elle.

Dans la soirée, cachés par le pupitre d'orgue, Lucas et Marie firent un point de la situation. Leur abri dans la tribune, éclairé par les vitraux du frontispice, sentait le bois ciré et le vieux missel. Assise sur une pile de partitions jaunies, elle lui remit l'arme et la chemise cartonnée. Il empocha le pistolet, puis parcourut les pièces agrafées.

- A priori, Ralf a découvert le montage de l'opération, mais sans en parler. Ceci nous donne un peu de temps. Voyant le désespoir de la jeune femme, son interlocuteur lui prit les mains pour la reconforter et l'obliger à se concentrer.

- Vous m'avez sauvé la vie et probablement celles d'autres maillons de la chaîne. J'admire votre courage.

Dans le reflet coloré des rosaces, *Babar* reçut l'esquisse d'un sourire et entreprit d'élaborer un plan d'action.

- Comme vous ne pouvez plus rester à Paris, je vais faire le nécessaire pour un déplacement. Dans l'immédiat, Issy-les-Moulineaux reste encore la meilleure planque.

- Jusqu'à quand ?

- Nous devrions être fixés lundi, pour autant que les documents soient transmis dès ce soir.

Ils convinrent de se joindre par le truchement de Fernand Latreille que Lucas appellerait dimanche matin sur la borne taxis de l'Étoile. S'étant fondu dans un troupeau de promeneurs, le couple se sépara place des Abbesses. Il n'y avait pas une minute à perdre. Les pièces devaient être à Londres dès que possible. Jochen Büllow laissa une enveloppe dans sa corbeille à papiers, espérant que Marguerite Touchard nantie de son soutien gorge postal, serait toujours aussi ponctuelle.

L'Oberleutnant Heinrich Hanke, qui venait de passer la moitié de la matinée du vendredi dans le bureau du Haupt-

mann assassiné, était frustré de n'avoir rien trouvé à se mettre sous la dent. Installé à la table de travail de feu Von Kein, il avait épluché des dossiers et vidé les tiroirs ; sans succès. Seule une facture de restaurant récente, portant un nom manuscrit, lui parut digne d'intérêt. À défaut d'autres indices, il décida de faire un saut au *Continental* d'où provenait la note de repas.

À l'institut médico-légal, on lui confirma que la blessure mortelle était le fait d'une balle de 7,65 x 22 mm, tirée à bout portant par un *MC35A*. Le projectile avait sectionné le coude de l'aorte provoquant une mort presque instantanée. Au moment du décès, la victime était en plein rapport sexuel, laissant supposer que l'assassin était sa partenaire de copulation. L'enquêteur remercia le médecin légiste.

Le maître d'Hôtel du *Continental*, quant à lui, se souvint parfaitement avoir eu à déjeuner, quelques jours auparavant, le Hauptmann Von Kein et sa belle compagne. Par contre, il ne connaissait pas la personne dont le nom était inscrit au dos de l'addition.

- *Berthillon*, cela ne me dit rien. Vous savez, il y avait beaucoup de monde mardi dernier, particulièrement des journalistes pour la conférence de Fritz Sauckel.

L'Oberleutnant Heinrich Hanke leva les yeux au ciel. Cette histoire de STO était une énormité ayant pour effet la fuite dans le maquis de gens qui à défaut n'auraient sans doute jamais bougé. Malheureusement, on ne discutait pas les décisions du Führer.

De son côté la perquisition de la chambre du défunt, rue Saint Dominique, n'apporta aucune trouvaille particulière à l'exception d'un stock important de préservatifs. Ce détail amusa l'enquêteur perspicace car, paradoxalement, leur propriétaire semblait n'en point porter au soir de son coït fatal.

Retourné au bureau, Heinrich Hanke passa un coup de fil au Service de propagande, afin d'obtenir la liste des invités au colloque du *Continental*.

Le dossier que le chanoine Malcoussinat découvrit le samedi matin, dans son tiroir, offrait le mérite de la clarté. Von Kein avait pris soin d'agrafer ses demandes et les réponses obtenues. À étude du dossier, il était clair que le défunt avait cloisonné l'affaire au sein même de l'Abwher. De Clermont à Montréal, en passant par Francfort et Mulhouse, le Hauptmann s'était arrangé pour être seul à détenir les clefs du puzzle. L'agent du MI 5 s'attacha à codifier ses conclusions, puis les transmit nuitamment. Dès le dimanche après midi, Lord Mackenzie déclenchait une réunion d'urgence. Certains vinrent en tenue de cricket, d'autres en pantalons d'équitation. Pourtant, malgré cette apparente décontraction, l'ambiance était tendue. Lorsqu'ils arrivèrent, le patron, l'air soucieux, tenait en main un message du matin même. Après un rapide briefing, celui-ci conclut en ces termes.

- De toute évidence les Allemands ne soupçonnent toujours pas l'existence de *True Twins*. L'opération pourrait donc se poursuivre. Pour autant, mieux vaut rester sur des acquis, que de s'exposer à un recoupement dans l'affaire Von Kein.

Philip Brown d'interroger.

- Le journaliste ?

- Entre autres. Je veux que ce dernier soit poussé à se taire et que Büllow disparaisse du circuit.

- Le départ inopiné de Jochen va paraître étrange et risque d'engendrer les rapprochements que nous voulons éviter.

- Exact, mais sa mort accidentelle déclenchera aussi une

enquête. Il faut donc établir une référence circulaire, de façon à ce que ce soit sa disparition qui génère le statu quo. Voilà comment nous pourrions opérer...

Ils se plongèrent de longues heures sur les façons de faire. Soulevant toutes les hypothèses et combinaisons. En fin de journée, des ordres partirent en cryptogrammes vers Clermont et Paris.

À Royat, l'agent du MI 5 reçut des instructions curieuses qui ne laissèrent pas de l'étonner. Sa hiérarchie londonienne demandait au docteur Desarnault d'approcher un certain Raoul Berthillon, suppléant au journal *Paris Soir*, actuellement détenu à la prison de Clermont-Ferrand.

Lucas, quant à lui, allait prendre son petit-déjeuner, lorsqu'il trouva, glissée sous sa porte, une enveloppe des deniers du culte contenant un message de Londres. Vu l'urgence, on faisait fi des précautions les plus élémentaires. Après l'avoir parcouru, l'agent secret détruisit le document et commença à faire du rangement, en terminant sa tartine. Vers dix heures, un *Agfa* en bandoulière, le jeune homme partit vers l'esplanade des Invalides, longea la Seine jusqu'au pont de l'Alma. Il fit une pause-café au bas de l'avenue Georges V et passa un coup de fil à la station Étoile. Un quart d'heure plus tard, confortablement installé sur les velours arrière du taxi C4, Lucas passait la porte de Versailles, en direction d'Issy-les-Moulineaux.

Heureuse de les voir arriver, Marie leur sauta au cou. Elle avait repris des couleurs, son joli sourire, l'éclat de ses yeux verts aux longs cils noirs. Madeleine Latreille l'ayant embauchée pour éplucher des patates, elle portait, un petit tablier de cuisine. À les voir se congratuler, quiconque eut

pensé à des retrouvailles familiales. D'ailleurs, une patrouille allemande qui passait le long du jardin les salua, faisant même quelques compliments à la jeune femme.

Lucas, mit les Latreille au courant de la tournure des événements et du risque encouru à les aider. Ceux-ci tinrent cependant à participer au départ des fugitifs. Après le déjeuner, on sortit du papier rayé utilisé une fois l'an pour écrire aux proches, une plume Sergent Major et de l'encre violette. Marie écrivit, en lettres rondes, sous la dictée de Lucas et les commentaires de Madeleine. Ils s'y reprirent à trois fois avant d'arriver au résultat souhaité. Ce dimanche-là, dans l'après-midi, une péniche en provenance de Conflans-Sainte-Honorine et remontant vers Alfortville donna de la sirène pour saluer une famille quai Louis Blériot. En effet, profitant d'un pâlichon soleil d'hiver un couple photographiait des amoureux. Malgré le grand froid, ces derniers en chemisettes se soumettaient, de bonne grâce, aux exigences artistiques des apprentis Nadar. Depuis la fenêtre de sa cabine, le marinier hurla dans son porte-voix.

- Réchauffez vous les tourtereaux.

Lucas et Marie répondirent par de grands gestes amicaux.

**D**u fond de sa cellule, Raoul Berthillon commençait à désespérer qu'on s'intéresse à lui. Il était enfermé depuis six jours, sans savoir pourquoi. Serviteur de Vichy, par feuille de choux interposée, sa disparition aurait dû déclencher des recherches. Or, personne ne s'était signalé. Le journaliste savait cette affaire en rapport avec le quiproquo du *Continental*, mais n'expliquait pas la raison de sa détention alors qu'il avait collaboré avec la Gestapo. Pensant que le seul moyen de rencontrer quelqu'un était

de se faire porter pâle, le prisonnier simula une douloureuse colite. Cette dernière n'était d'ailleurs que partiellement feinte, une véritable angoisse lui taraudant le ventre. Ses geôliers lui indiquèrent que le médecin, qui passait une fois par semaine, examinerait son cas.

Effectivement, la visite médicale eut lieu le lundi suivant, en présence d'un gardien. Le praticien s'enquit des symptômes puis, ayant ausculté le patient, fouilla sa sacoche et s'aperçut avoir oublié une boîte de soins dans la cellule précédente. Le geôlier partit en courant chercher l'objet, avant qu'un détenu n'en fasse mauvais usage. Pierre Desarnault murmura.

- Les choses ont changé. Si vous êtes interrogé, au sujet du *Continental*, dites avoir rencontré l'ex-compagne d'un ami vivant au Canada et que vous lui avez demandé des nouvelles. C'est tout. Ensuite, ils vous laisseront partir.

- Pourquoi suis-je ici ? Et si on ne me croit pas ?

- Vous verrez, ça marchera.

- Et si je dis qui je suis certain d'avoir vu ?

- N'en faites rien. Il y avait un officier et une fille, personne d'autre. Vous avez parlé à la donzelle. Elle s'appelle Marie, c'est une pute rencontrée à Paris en 1941, alors qu'elle fréquentait un ami canadien surnommé *Babar*.

- Et, si je ne fais pas ce que vous suggérez ?

- Vous irez vers d'importants soucis de santé.

Le garde revint essoufflé porteur de l'objet en fer-blanc, lequel avait glissé sous un bas flanc. Après l'avoir remercié, le médecin fit quelques examens complémentaires et rédigea une ordonnance qu'il déposerait à l'infirmerie.

- Suivez mes prescriptions et vous en sortirez vite.

Le journaliste resta perplexe. Dans quel piège s'était-il fourré. La seule chose qui lui restait à faire était d'attendre et voir venir. Sa décision dépendrait des événements.

Raoul n'avait pas d'état d'âme. Ses besoins immédiats étaient de sortir, prendre une douche, dîner, et se trouver un petit ami.

Ce même jour, Fernand Latreille s'arrêtait chez un photographe de Boulogne-Billancourt. Le magasin, une boutique de huit mètres carrés tapissée de photos d'art et d'affiches Kodak, semblait vide. Prévenu par la sonnerie de la porte, André Lalonde sortit du microscopique labo aménagé sous la cage d'escalier. C'était un petit homme vêtu d'une blouse blanche, portant des lunettes en pendentif. Plissant les yeux à cause du changement de luminosité, il s'essuya les mains avec un vieux torchon.

- Fernand ! Quel bon vent t'amène ?

- Celui de l'amitié intéressée Dédé, j'ai un service à te demander.

Le photographe prit un air grave.

- À notre époque, ça n'a rien d'étonnant. Dis toujours.

- Voilà, j'aurais besoin que tu me développes cette pellicule.

André regarda le rouleau d'un oeil expert.

- C'est du 120 ASA noir et blanc. Pas de problème. Tu fais dans la pornographie ou l'espionnage ?

- Arrête de déconner. Ni l'un ni l'autre.

- Alors, où est le service ?

- Il me faut les photos pour cet après-midi.

- Ça peut se faire.

- Avec un agrandissement de cette taille-là.

Le taxi montra du doigt une photo format carte postale glissée sous la surface vitrée du comptoir.

- Du 18 x 12,50 d'accord. Et quelles prises de vue ?

- Celles que tu trouveras les meilleures, les plus affectueuses. C'est pour un neveu et sa fiancée. Si tu pouvais



effectuer des retouches, j'aimerais que le décor fasse printanier.

- Pas d'inquiétude Fernand. La photo d'amoureux, c'est mon truc. Ensuite, je réalise celles des mariages. Quant aux effets, je peux transformer un igloo en parasol. Repasse vers seize heures, ce sera prêt.

**R**ue la Boétie, Jochen Büllow après avoir salué le plan-ton, grimpa les étages jusqu'à son bureau et, parcourant le journal, constata qu'on n'y parlait pas du crime. Il réalisa, à cet effet, que rien ne permettait d'affirmer que Ralf soit effectivement mort et croisa les doigts.

Conformément au plan fixé, l'expert demanda à sa secrétaire de se renseigner sur tous les vols hebdomadaires au départ du Bourget, puis appela les Services de Von Kein. On lui fit savoir que le Hauptmann serait absent quelque temps. En réponse, Jochen laissa ses coordonnées, une raison fictive à son coup de téléphone, demandant que l'officier le rappelle à son retour.

En rentrant de déjeuner, il trouva sur sa table la liste des avions en partance dans les sept jours. L'ayant parcouru, il cocha le vol Paris-Madrid du mardi, l'inscrivit sur son agenda et indiqua à Siegfried d'avoir à tenir la voiture prête pour dix heures le lendemain matin.

Tard dans la soirée, le patron du BCPI passa impromptu dans le bureau de son adjoint pour l'informer, très confidentiellement, que Von Kein avait été assassiné. Jochen Büllow parut consterné et promit n'en rien dire tant que la chose ne serait qu'officiuse. Avant de quitter les lieux, il laissa dans sa poubelle un ultime signal. L'opération d'évacuation pouvait être lancée. À dix-neuf heures, un taxi le prit à Saint Philippe du Roule. La passagère qui se

trouvait déjà à l'intérieur, une valise sur les genoux, avait de très jolis yeux verts. Fernand remit, par-dessus son épaule, les tirages photos réalisés par André Lalonde et gagna rapidement la rue de Grenelle.

Après avoir fait à Marie les honneurs de son petit appartement, Lucas lui donna des draps pour qu'elle se fasse un lit sur le divan. Pendant ce temps, il compléta le bagage de cette dernière d'un pantalon, deux chemises et quelques slips. Glissant le pistolet de Von Kein dans son cartable, il fut amusé de constater que c'était une des armes fabriquées par l'atelier de son père à Mulhouse. Dînant, en tête à tête, ils récapitulèrent leurs activités du lendemain, puis se couchèrent de bonne heure. Lucas fit le tour de l'appartement pour ne rien oublier. Passant dans le séjour où Marie dormait déjà, il embrassa cette dernière sur le front, éteignit la lumière et regagna sa chambre. Avant de se coucher, le jeune homme inséra les photos des bords de Seine dans le cadre du miroir de la cheminée.

**L'**Oberleutnant Heinrich Hanke reçut dès le lundi après midi un état complet des journalistes présents à la conférence de presse du *Continental*. Un certain Raoul Berthillon, venu pour *Paris Soir*, assistait effectivement à cette dernière. Il s'inquiéta donc de le joindre pour connaître la teneur de ses relations avec Von Kein. Ce contact, probablement d'un intérêt très limité, apporterait peut-être quelques éléments nouveaux concernant la fille.

Au siège parisien du journal, on lui donna un numéro de téléphone à Clermont-Ferrand. Là, il apprit que Raoul Berthillon avait disparu depuis une semaine, ce dont la rédaction s'étonnait, car celui-ci ne s'absentait jamais sans donner de nouvelles. L'enquêteur trouvant curieuse la corrélation des dates, appela les services de la Gestapo locale.

Bien lui en prit. L'intéressé avait été interpellé le mercredi matin au sortir d'un train sur directives téléphoniques d'un Hauptmann de l'Abwehr à Paris.

- Pour quelle raison ?

- Permettez que je retrouve, Oberleutnant. Nous avons pour instructions d'obtenir l'identité exacte d'une de ses relations dont nous ne possédions que le pseudonyme.

- Ah ! Quel était-il ?

Le silence qui suivit en disait long sur l'étonnement de la secrétaire qui ouvrait le dossier pour la première fois.

- Heu, et bien... *Babar*.

- *Babar* ! Curieux. Et le résultat des investigations ?

- Excusez-moi, Oberleutnant. Je lis le procès-verbal d'audition. C'est une affaire un peu confuse, traitant d'un éléphant, d'une vieille dame, d'un étudiant...

Au son, soudain chevrotant, de la voix, Hanke devina que la secrétaire était prise d'un fou rire et tenta de mettre fin à cette hilarité.

- Concluez, je vous prie. Qui est *Babar* ?

- Mais, le roi des éléphants, Oberleutnant...

L'interlocutrice riait maintenant à gorge déployée, ne pouvant plus se retenir.

- Mais non, abrutie ! La personne qui porte ce surnom.

- Ah oui ! Je vous demande pardon, gloussa-t'elle, il s'agit d'un certain Lucas Schlüter, étudiant en droit.

- Vous avez son adresse ?

La secrétaire s'était ressaisie.

- D'après son ancienne logeuse, il vivrait au Canada.

- Au Canada ! Et le journaliste qu'est-il devenu ?

Il attendit un instant et entendit des bruits d'une main courante feuilletée.

- Le prévenu est incarcéré à Clermont. Les instructions précisant de le garder jusqu'à nouvel ordre. À ce propos, il

faudrait nous dire qu'en faire. Nous n'avons aucun motif.

- Je descendrai vendredi prochain afin de l'interroger. Pour l'instant, inscrivez le comme témoin dans une affaire criminelle. Interdisez tout contact avec l'extérieur.

S'interrogeant sur ce que Von Kein pouvait bien vouloir à Berthillon, il raccrocha, puis retint une couchette dans le Paris Clermont du jeudi soir. Il profiterait de ce déplacement pour parcourir les volcans auvergnats durant son week-end. La suppression de la ligne de démarcation permettrait au moins de faire du tourisme.

**L**e mardi matin, conformément aux instructions, Siegfried gara sa 7 cv Citroën noire et brillante, aux roues jaune pâle, devant l'entrée de l'immeuble du BCPI, rue La Boétie. Au même moment, au quatrième étage du bâtiment, Herr Büllow consultait sa montre. Il était dix heures moins dix. Après un rapide tour de la pièce, il glissa dans le sous-main du bureau un des clichés réalisés par André Lalonde, assorti d'une feuille de papier pliée en deux. Ayant tiré la porte derrière lui, Jochen descendit au rez-de-chaussée, son cartable à la main. Sur ses indications, la voiture se rendit rue de Grenelle pour prendre, en passant, une parente de l'expert, avant de gagner le Bourget.

Lorsqu'il vit la cousine de son supérieur, le bidasse eut du mal à détacher ses yeux du rétroviseur, au risque d'avoir un accident. À l'arrière de la berline, les occupants bavardaient joyeusement en français. Le chauffeur, quoique ne maîtrisant pratiquement pas la langue de Molière, saisit les mots d'*Argentine* et de *Chéri*, ce qui éveilla chez lui une forte poussée de curiosité. Durant tout le trajet, il constata, avec sagacité, que Büllow avait pour cette beauté des attentions qui dépassaient bien largement celles du simple cousinage.

Le barrage de la porte de la Chapelle fut une formalité grâce à l'immatriculation de la voiture et l'uniforme du conducteur.

Arrivés au Bourget, les passagers descendirent pour pénétrer dans le Hall voyageurs. Le *Unteroffizier* attendit une bonne demi-heure, durant laquelle il aperçut par une baie vitrée les "*cousins*" tendrement enlacés. Il ricana, jaloux de la bonne fortune de son chef, mais satisfait de ses capacités intuitives.

- Toujours les mêmes, soupira-t-il.

Au bout d'un moment, Jochen, constellé de rouge à lèvres dans le cou et sur les joues, vint prévenir le chauffeur de ne pas attendre. L'avion ayant du retard, il rentrerait par l'autobus-navette entre l'aérodrome et l'aérogare des Invalides. Siegfried obtempéra. Comme il était midi passé, cet intermède allait lui permettre de casser une croûte dans un bistrot de Clichy et accessoirement se faire une pute à Pigalle.

La C4 de Fernand Latreille croisa la *Traction* du BCPI au carrefour de la RN 17. Le timing était parfaitement respecté. Après un passage au Bourget, pour récupérer ses passagers, le taxi prit la route de Pontoise, contournant Paris par le nord, dans le but d'atteindre la région de Beauvais. L'*ausweiss* de Jochen, conjugué à une couverture camouflant Marie entre les strapontins, permit de passer les différents contrôles. Le ciel étant nuageux, le crépuscule s'annonça vers dix-huit heures. C'est aux phares qu'ils atteignirent la ferme de Coupignie où on les attendait.

La berline fut parquée dans une grange pour la nuit, Fernand ne reprenant la route que le lendemain matin. Les occupants étaient de braves métayers qui balisaient leur prairie en terrain d'atterrissage nocturne, comme ils auraient planté un carré de choux. Après une bonne soupe de

légumes, accompagnée d'un morceau de fromage, ce fut le branle-bas de combat et les adieux. Fernand ne put s'empêcher de verser une larme au moment de quitter sa protégée. Resté seul dans la cuisine, il comprit que la petite était bien partie au son décroissant du Lysander de la RAF. Se couchant, l'homme trouva une lettre posée sur sa table de nuit.

*Mon Fernand,*

*Tu as été mon seul ami, mon père, et mon frère, je t'en remercie infiniment. Dans cette enveloppe il y a une procuration et la clef de mon coffre à la banque. J'y ai mes économies. Si je ne reviens pas, que je meure, ou que tu n'as pas de mes nouvelles d'ici un an, je te lègue tous mes sous. Achète toi un taxi neuf en souvenir de moi. Je t'embrasse très fort.*

*Marie.*

## Chapitre 14

La direction de *Paris Soir* s'inquiétant de l'absence du suppléant prévint la police française de cette étrange disparition. Cette dernière consulta les nombreux services susceptibles d'interpeller des gens et apprit ainsi que Raoul était incarcéré comme témoin dans une affaire mal définie. La Gestapo locale donna l'assurance que cette situation, à priori conservatoire, était en cours d'instruction.

Au même moment, rue La Boétie, le directeur du Bureau de Contrôle réclamait Büllow à cor et à cri pour terminer un rapport urgent. Il avait déjà demandé à le voir mardi après midi et mercredi matin, sans que quiconque puisse dire où il se trouvait, ni l'heure de son retour. La voiture, utilisée pour ses déplacements, était stationnée devant l'immeuble. Alors qu'il s'escrimait sur le pensum, que son adjoint aurait bouclé en moins d'une heure, on lui révéla par téléphone le décès de Von Kein. La cause de la mort restait floue. C'était un assassinat, cependant le peu

d'empressement de la Wermatch à dénoncer les auteurs laissait penser qu'il pouvait tout aussi bien s'agir d'un suicide.

À midi moins dix, ayant reporté les termes du rapport à la réapparition de Jochen, le Directeur du BCPI décida d'aller déjeuner. Passant au quatrième étage, il s'arrêta devant la porte de Bullow et la franchit, espérant pouvoir y trouver une information afférente à son retour. Sur le bureau, du courrier attendait sagement empilé. L'agenda ne comportait rien de particulier, hors *Siegfrid* à l'index du mardi dix heures et des mots illisibles au repère de midi. À tout hasard, le visiteur souleva un coin du sous-main. Dans l'angle d'un buvard vert se trouvait une grande photo, insérée dans une lettre pliée. L'agrandissement représentait Jochen en compagnie d'une très belle fille. Assis sur les bords de la Seine, ils se tenaient par le cou, sans doute au printemps vu leurs tenues légères. Un peu gêné de l'indiscrétion qu'il commettait, le chef de service allait remettre le cliché en place, quand sa curiosité l'incita à jeter un oeil sur le mot joint ; histoire de mettre un prénom sur le visage sensuel de la jeune femme.

Quelques secondes plus tard, oubliant son intention d'aller déjeuner, l'indiscret revenait à son bureau d'un pas pressé, le papier à la main. Décrochant le téléphone, il appela la collaboratrice de Von Kein pour s'enquérir des coordonnées de l'inspecteur chargé d'enquêter sur le meurtre.

À quatorze heures précises, l'Oberleutnant Heinrich Hanke passa la porte des bureaux de l'immeuble du BCPI et se fit connaître. Monté au cinquième étage, il fut immédiatement reçu par la Direction. La lettre trouvée inopinément par le Chef de Service était aussi explicite que troublante.



En termes affectueux et simples, Marie Dieudonné faisait part à Jochen de son amour pour lui, se plaignant amèrement des humeurs jalouses de Ralf Von Kein.

*- Il ne supporte pas que je puisse avoir d'autre client que lui. Menace de me tuer, s'il surprend une liaison. Mardi dernier, il a fait une violente colère parce qu'un journaliste m'a demandé des nouvelles d'un ami vivant au Canada. Je crois qu'il devient fou, veut faire des enquêtes, arrêter tous les hommes qui m'approchent. Je tremble pour nous, Jochen, s'il apprenait...*

- Vous comprendrez qu'après avoir découvert ce courrier, j'ai voulu vous en faire part.

- Bonne initiative. Büllow n'est pas venu au bureau, depuis quand ?

- Je l'ai vu lundi soir pour la dernière fois. Il m'a paru affecté d'apprendre que Von Kein avait peut être été assassiné. Son secrétariat l'a aperçu mardi, en début de matinée. En fait, je ne me suis inquiété de son absence que par nécessité. C'est un très bon élément, libre de son emploi du temps.

L'enquêteur demanda à visiter le bureau de l'adjoint. Après un rapide coup d'oeil sur les papiers jonchant la table, il appela la secrétaire afin d'avoir des explications sur une liste de vols au départ du Bourget, puis convoqua le chauffeur.

Le *Unterroffizier* Siegfrid fit preuve d'un zèle particulier, décrivant, par le menu, l'étrange comportement de son supérieur avec sa parente. Précisant que ces derniers, ignorant sa perspicacité, avaient tenté, en vain, d'être discrets. Par contre, il fut moins prolix quant à son propre emploi du temps à Pigalle.

Dès lors, Heinrich Hanke pensa détenir la clef de cette affaire, aux forts relents de crime passionnel. Le majordome du *Continental* et le concierge de l'hôtel reconnurent la demoiselle sur la photo. D'autre part, trois clichés furent découverts sur la glace d'une cheminée rue de Grenelle. Maintenant, Jochen Bülow et Marie Dieudonné devaient roucouler à Buenos-Aires ou Copacabana. Dès lors, l'inspecteur se demanda si son voyage dans le Massif central restait nécessaire. Cependant, le plaisir d'un week-end auvergnat s'avéra plus fort que la logique professionnelle. L'enquêteur, touriste impénitent, adorait les voyages toute saison. C'est donc nanti d'un dossier bouclé et d'une importante documentation sur les volcans, qu'il débarqua le vendredi matin en gare de Clermont- Ferrand.

Pour lui, l'affaire étant close et les conclusions évidentes, l'interrogatoire du journaliste était une formalité accessoire. A la maison d'arrêt on mit à sa disposition un petit bureau aux murs verts pâles, une vieille table et deux chaises, aux fins de cuisiner le détenu. Celui-ci se présenta, fatigué par sa détention, trois kilos en moins. Depuis dix jours, Raoul ne s'était pas changé et n'avait vu âme qui vive, à l'exception du médecin. Aussi, fut-il presque heureux de rencontrer un militaire, bien qu'ignorant ses intentions.

- Bonjour, vous êtes Monsieur Berthillon ?

- Oui. Et vous ?

- Oberleutnant Heinrich Hanke, des services de renseignement de la Wermatch.

- Peut-être pourriez-vous me dire ce que je fais ici. Je dois vous avouer ne pas comprendre...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase, Hanke ayant décidé de mettre les pendules à l'heure une bonne fois pour toutes.

- C'est moi qui pose les questions Monsieur Berthillon, pas vous. Votre problème peut être vite résolu, à condition de m'éclairer sur certains points.

- Lesquels ? J'ai déjà tout dit, il y a dix jours, pour rien. Enfin, je vous écoute. Que voulez-vous apprendre ?

Il s'aperçut vite que l'interrogatoire était bien différent du précédent. Plus question de *Babar* alias Lucas. L'enquêteur voulait seulement savoir ce qui s'était passé au *Continental*, avec l'officier et la fille, comme s'il ignorait l'existence d'une troisième personne. Se souvenant des propos du médecin, le journaliste décida de jouer cette carte, quitte à se rétracter par la suite. Contre toute attente, cette version parut convenir à l'inquisiteur qui ne l'interrompit qu'une seule fois.

- Le Hauptmann vous a semblé nerveux ?

Cette question prit l'*interrogé* au dépourvu, pourtant il se souvint d'un détail.

- Oui, un peu. En fait, je pense l'avoir involontairement agacé. D'ailleurs j'ai remarqué qu'il gribouillait quelque chose sur un papier.

- C'est votre nom, Monsieur Berthillon, qui était inscrit au dos de la note du restaurant.

Craignant avoir commis un impair, Raoul sentit ses jambes flageoler dans son pantalon froissé.

- Il a dû voir mon patronyme sur le badge de ma veste. J'étais à la conférence de...

Son interlocuteur l'arrêta.

- Je pense que vous sortirez sous peu, pour autant que cette affaire reste entre nous.

- Quel motif donnerai-je à mon employeur ?

- Qu'il s'agissait d'un contrôle et que vous avez été arrêté par erreur. Ce qui d'ailleurs est vrai, cette affaire ne vous concernant pas.

Alors, voyant l'air ravi du journaliste, l'Obertleutnant se dit qu'il y avait peut être une opportunité à tirer de cette euphorie.

- Comme vous m'êtes sympathique, en cas de problème appelez-moi à ce numéro ou bien écrivez-moi.

- Je ne sais, comment vous remercier...

- Cher Monsieur, votre journal est en phase avec le Reich. Mon travail consiste à éviter l'installation du chaos dans ce pays. Nous pourrions travailler ensemble. Vous y gagneriez une promotion à la hauteur de vos capacités. Prenez ma carte.

Le bristol dans sa poche, l'éditorialiste regagna sa cellule par les couloirs sordides de la maison d'arrêt. Le bruit des lourds verrous, le cliquetis de clefs, ne le firent plus frissonner. Au loin, un détenu vociférait, tapant une gamelle contre la porte de sa geôle. D'autres voix se firent entendre en écho. L'horreur de la vie carcérale ne le touchait même plus. Non seulement il allait sortir, mais de surcroît s'était fait une relation intéressante.

Raoul Berthillon reçut effectivement son avis d'élargissement l'après midi même. Le soir, après un brin de toilette et proprement vêtu, il dînait dans un petit restaurant du centre de Clermont, connu pour sa clientèle masculine.

Lorsque l'Obert Adolf Von Ötigheim, patron des Services de renseignements militaires du Reich, eut connaissance du résultat de l'enquête préliminaire, il décida de classer le dossier et d'étouffer l'affaire. En premier lieu pour épargner la famille de Ralf qu'il connaissait personnellement, ensuite parce qu'une histoire de fesses au sein de l'Abwher faisait plus que désordre. Le Hauptmann Von Kein fut enterré avec les honneurs militaires. Une plainte de l'Allemagne fut remise au gouvernement français, le-

quel condamna ce lâche attentat perpétré par des terroristes. On livra à *l'occupant* quelques malheureux otages innocents qui furent immédiatement passés par les armes en signe de représailles.

## Chapitre 15

Corvie est un hameau d'Écosse accroché aux contreforts des Highlands de Grampian, les pieds dans la mer son unique horizon. Nichées au fond d'une crique, le dos à la falaise, ses maisons ne regardent qu'au Nord. C'est pour cette raison, conjuguée à la dureté de la lande, que tous les habitants sont pêcheurs. Battues de vents et d'embruns, les constructions en grosses pierres, sous toitures de lauzes, n'excèdent pas un étage. La localité est traversée d'Est en Ouest par une seule rue. Cette dernière devient route au sortir du village, retrouve son état citadin au patelin suivant et ainsi de suite jusqu'à Aberdeen. Là, elle perd définitivement toute âme dans le nœud des avenues, ruelles et boulevards.

Après dix jours de repos forcé à l'hôpital militaire de la capitale, Marie et Lucas avaient été expédiés, loin des indiscretions, dans ce minuscule port écossais. Le gîte mis à leur disposition était une maisonnette d'un seul niveau, aux gros murs de granit, flanquée d'un jardinet surplom-

bant la grève. Constituée d'une grande cuisine et deux chambres aux murs enduits à la chaux, elle bénéficiait du téléphone, luxe suprême pour un endroit dont le sol de presque toutes les maisons était encore en terre battue. Cette installation de bout du monde permettait à Lucas, qui travaillait à Castlegrove, de retrouver Marie chaque fin de semaine. Celle-ci, prise en charge par le MI 5, recevait l'instruction nécessaire à un emploi administratif. Pour qu'elle apprenne l'anglais, la femme du pasteur de Penan, ancien professeur des écoles, lui prodiguait trois heures quotidiennes d'apprentissage de la langue.

Ses journées, partagées en classes matinales et devoirs du soir, étaient ponctuées de ballades à vélos dans les landes ou sur la grève, selon les caprices du temps, en compagnie de Goudron, petit labrador d'adoption, dont elle s'occupait avec un soin maternel. Cette solitude permit à la jeune femme d'apprécier la quiétude de vraies nuits, exemptes de vieux bedonnants, ronflants du plaisir de l'avoir possédée. Ses affreux cauchemars disparurent peu à peu et lorsqu'elle se réveillait, c'était à cause du vent dans la toiture ou du ressac sur la falaise. Alors, pour reprendre un sommeil serein, elle acceptait que Goudron couche au pied de son lit.

Marie avait récuré la maison, nettoyé les carreaux, dépendu les rideaux, lavé ces derniers, décoré la demeure. Les pièces étaient maintenant fleuries de chardons séchés mêlés à des feuilles de bruyère. Lucas, qui venait en week-end, avait laissé ses vêtements empilés dans un barda militaire de toile kaki. Un jour, elle fit le tri, repassant ce qui était fripé, rangeant le tout dans un tiroir. Retrouvant au fond du grand sac, le pistolet 7,65 mm du meurtre de Ralf son trouble ne fut pas aussi grand qu'elle aurait pensé devoir l'être. Une fois soupesée, l'arme lui sembla en effet

moins terrifiante qu'elle ne l'imaginait. Cette constatation eut pour résultat de ramener sa psychose à l'échelle du réel. L'océan de sang, l'énorme explosion, qui avaient meublé ses cauchemars, retrouvèrent leurs véritables dimensions. Ayant glissé le *MC35A* sur une étagère sous une pile de chandails, elle fit une longue ballade sur la falaise avec son chien, pour oublier à jamais l'image du trépas de Von Kein.

Mi-février, la jeune femme gagna le dispensaire d'Elgin pour faire contrôler sa tension, laquelle était trop basse à son arrivée en Écosse. Elle en revint avec un certificat de bonne santé, malgré quelques troubles que les praticiens estimèrent psychosomatiques.

De son côté, Lucas faisait de la géopolitique. À Castle-grove, un département de spécialistes étudiait les différents moyens de faire évoluer la situation politique en Europe. La gouvernance de la France, dont les territoires d'Afrique du Nord étaient en cours de libération, faisait partie d'un des problèmes à résoudre. À cet égard, Lucas intégrerait sous peu les Services de *Sir MacMillan\** à Alger pour tenter la mise en place d'un gouvernement provisoire, conforme aux directives américaines.

En attendant ce départ, l'agent du MI 5 appréciait les jours passés avec sa colocataire dont il découvrait l'intelligence et la nature généreuse. De Castelgrove, il se rendait à Corvie au volant d'une Jeep Willys, engin 4x4 arrivé des USA. Cette automobile sans portière, protégée des intempéries par une simple bâche, leur permit des promenades de Cairngorm aux vagues du Moray Firth. Couverts comme des oignons, le bonnet de laine enfoncé jusqu'aux oreilles, ils bravaient la boue, la neige ou le sable, levant la *grouse\*\** et poursuivant des vols de cormorans. Ne parlant

\* Ministre anglais résident au QG d'Afrique du Nord à Alger de 1942 à 1945



pas du passé, profitant à pleins poumons de l'air du temps, ils jouissaient de l'instant qui passe, recouvrant un peu de leur jeunesse volée par la folie des autres.

Marie préparait des dîners, tenait sa petite maison comme elle rêvait de le faire en regardant les péniches sur la Seine et, telle une femme de marin, attendait chaque fin de semaine le retour de son homme. À cet égard, le vendredi était un jour de fête durant lequel cette dernière préparait la maison, mitonnait des recettes issues du livre de cuisine prêté par madame Simpson. De sa fenêtre, elle guettait l'épicier ambulancier seul pourvoyeur d'ingrédients dans cette contrée déserte.

Au fil du temps, les gens du village avaient adopté la petite française. Les jeunes pêcheurs fantasmaient lorsqu'elle passait sur sa bicyclette, mais on la disait fiancée avec le jeune militaire qui venait en week-end. Les promenades sur la grève où les landes se multiplièrent avec l'arrivée du printemps. Bientôt la complicité existant entre Marie et Lucas dépassa le stade de l'amitié. Ils devinrent affectivement inséparables, aimant déambuler se tenant par la main, sans oser un mot qui briserait le charme. Un peu comme pour laisser au hasard le soin de conclure leur idylle naissante.

**E**n France, fin février 1943, "*l'assouplissement*" de la ligne de démarcation eut divers effets. Le premier fut la main mise de l'occupant sur tout le territoire, le second la disparition du semblant de frontière existant entre le Nord et le Sud. Chacun s'adaptait au changement, suivant ses intérêts. En effet, si nombreux trouvaient cette invasion, catastrophique, d'autres pratiquaient le marché noir à tour de

\*\* Coq de bruyères

de bras. Le gouvernement officiel restant, quant à lui, complètement muet, dominé et impuissant.

**R**emis de sa séquestration, Raoul Berthillon avait repris ses fonctions de chroniqueur intérimaire, récoltant des nouvelles sans intérêt dans le hall de l'Hôtel du Parc, dernier bastion de la pensée politique française. Curieux de nature, autant que soucieux de son avenir, il avait obtenu les coordonnées du mystérieux médecin, visiteur des prisons. Sous prétexte d'une consultation médicale, un rendez-vous, pris par téléphone, lui permit d'approcher Pierre Desarnault. Celui-ci reçut l'éditorialiste comme un patient ordinaire et, l'ayant examiné, se prononça sur son état.

- Je vois que vous avez suivi mes prescriptions. Votre colon va bien.

- Ça n'est pour ma santé que je suis venu, mais plutôt pour vous remercier...

- De rien, je n'ai fait qu'un travail rémunéré par l'Assistance Publique.

Le journaliste, n'entendant pas naviguer dans l'ambiguïté dialectique décida de jouer cartes sur table.

- Docteur, j'ai suivi vos conseils à la lettre. Pour autant, vous comprendrez mon souhait d'avoir quelques éclaircissements sur la raison de votre intervention.

- Monsieur Berthillon, je pense que nos intérêts respectifs veulent que nous en restions là. Disons que je vous ai soigné parce que vous étiez mal-en-point...

- Lorsque vous m'avez dit que je risquais des soucis, s'agissait-il d'un conseil ou d'une menace ?

- Voyez les choses à votre guise. J'étais porteur d'un message, que vous avez su mettre en pratique. Qu'importe le commanditaire.

Il se leva, signifiant au patient la fin de la consultation.

- Alors Docteur, remerciez le donneur d'ordre et faites lui savoir que nous avons peut-être des intérêts communs.

- Ce n'est pas ce qui se dégage des articles de votre *canard*.

- Beaucoup de Vichysois veulent trouver une sortie. Vous avez remarqué le silence du Maréchal. Nous sommes à un tournant diplomatique. Ma profession ferait de moi un bon intermédiaire pour l'élaboration d'une *Paix séparée*.

- Tiens donc ! J'en prends acte. Pour aujourd'hui, mes patients attendent et je dois vous reconduire.

Raoul Berthillon redescendit en ville, satisfait de son entrevue. Les propos qu'il avait tenus semblaient avoir portés. La période se prêtait en effet aux entremises, car vu les visées soviétiques l'idée d'une *Paix Européenne* était dans l'air du temps.

Il ignorait, qu'à ce sujet le MI 5 avait demandé à Pierre Desarnault de sonder Vichy quant à l'éventualité d'un accord anglo-germanique destiné à contrer les ambitions Staliniennes. De prime abord l'agent avait jugé l'idée utopique et la démarche risquée. Cependant, ancien militaire de carrière, il exécutait les ordres et s'était donc mis en quête de contacts maréchalistes.

Les allusions de Berthillon tombaient à point nommé. La manipulation d'un journaliste politique, comme intermédiaire, pouvait répondre aux besoins de la mission. Le garçon était intelligent, avait des relations à l'Hôtel du Parc. Sa situation permettrait peut-être d'approcher des collaborateurs de Laval. Quant à ses idées, elles étaient malheureusement celles d'un pourcentage encore important de gens. À cet égard, il fallait être réaliste. Fort de ces constatations, le médecin contacta Raoul et ils se mirent d'accord sur une collaboration. Dès lors, le gazetier approcha des

hommes politiques favorables à la *Paix séparée* et ménagea des contacts. Quelques entretiens eurent lieu dans des restaurants Clermontois avec des résultats sans aucun intérêt. Les intervenants étaient, en général plus soucieux de ménager leurs arrières que de l'éventuelle *Pax Européana*, prêchée par Laval.

Durant cette période, l'éditorialiste vint souvent à Royat, afin de faire le point. Par sécurité, il se retirait toujours par une porte dérobée du jardin qui menait à la rue, longeant les bords d'un ruisseau. Puis, Raoul multiplia les visites et s'invita même les week-ends, alors que sa mission n'avait plus raison d'être. Le sachant seul dans la vie, les Desarnault acceptaient, par bonté d'âme, de lui concéder un semblant d'hospitalité familiale. Pour leur part, Margot et son frère n'appréciaient pas du tout ce prétentieux, qui d'ailleurs leur rendait bien. Un jour, Vincent avait voulu l'intéresser à sa *volière*, sorte de cabane à moineaux installée dans un arbre. L'autre avait coupé les ponts, déclarant que les *piafs* pouvaient nidifier par leurs propres moyens. Depuis, les enfants feignaient d'ignorer sa présence.

**A**u début du mois d'avril, le chef du personnel de *Paris Soir* reçut une note préfectorale, à laquelle il devait impérativement répondre. Ayant appelé sa secrétaire pour se faire communiquer la liste du personnel, il se donna vingt-quatre heures de réflexion avant de prendre sa décision. La semaine suivante, Berthillon fut appelé par son patron qui le reçut fort aimablement dans son grand bureau meublé art déco.

- Mon cher Raoul, je t'ai fais appeler pour un problème dont nous nous passerions bien.

Sur le coup, le convoqué crut avoir fait un impair, mais les propos qui suivirent ne furent pas ceux qu'il craignait.

- Voilà, continua le directeur, j'ai reçu un courrier de la préfecture concernant les employés susceptibles de partir au STO.

L'intéressé, rassuré quant à sa mise en cause dans une faute professionnelle, l'interrompit sèchement.

- En quoi, suis-je concerné ? Ils réclament des ouvriers pour les usines, pas des agrégés en droit.

- La notion de qualification n'est malheureusement plus de mise. Il demande seulement la liste des plus jeunes non marié.

- Nous sommes nombreux, au journal, à être nés entre 1912 et 1921.

- Oui, mais en équité, il faut que je désigne les suppléants avant les titulaires. Dans l'état des effectifs, tu es le moins âgé des intérimaires célibataires. Je suis désolé.

Comprenant, qu'il n'y avait rien à espérer de son supérieur, le nouveau conscrit prit congé, décidé à tout faire pour échapper à l'incorporation et conserver sa place. Sorti du bureau, il se précipita sur le téléphone, contactant des relations, parmi les mieux placées. Les assurances verbales obtenues le rassurèrent. Pourtant, quelques jours suffirent à l'édifier sur l'incapacité d'intervention de ses acointances. Le fonctionnaire chargé du STO avait rejeté toutes les demandes de dispense le concernant et pris ombre de cette insistance au point d'exiger une intégration immédiate. En désespoir de cause, l'appelé tenta une ultime manœuvre à la visite médicale. En vain, l'homosexualité n'étant pas facteur de réforme, il fut jugé apte et sommé de préparer sa valise pour le premier contingent en partance.

Pour Raoul, la situation était insoutenable. N'envisageant pas être manutentionnaire à Düsseldorf à cause d'un décret à l'usage d'incultes, il estima que c'était la désertion des

corvéables qui menait l'administration à ponctionner l'intelligentsia. Dès lors, Berthillon décida de n'avoir aucun scrupule à l'égard des subversifs qui causaient son malheur et sa perte.

A la fin du mois de mars, l'Oberleutnant Heinrich Hanke fut étonné de recevoir une lettre en provenance d'Auvergne. En termes très explicites, le journaliste qu'il avait rencontré à la prison de Clermont-Ferrand lui proposait d'importantes révélations en échange d'une dispense de STO. L'officier prit un bristol vierge et répondit à la main.

*- Je fais le nécessaire pour satisfaire votre demande et souhaite une rencontre rapide pour prendre connaissance des informations confidentielles dont vous faites état...*

Quelque temps plus tard, le directeur régional du *Paris Soir* fit savoir à un faits-diversiers qu'il fournirait de la main-d'oeuvre au Reich à la place de Berthillon.

Le jour de Pâques 1943, les Desarnault se rendirent à l'office du matin dans une église proche de leur maison. La coutume familiale voulait que durant la messe, les *cloches* passent chez eux. A leur retour, Margot et son frère pratiquaient alors une chasse au trésor dont le butin consistait en *bonbonnailles*, dispersées dans le jardin. Malgré le rationnement, Zora avait réalisé des miracles pâtisseries pour donner un air de sucreries aux ersatz dont elle disposait. Dès leur arrivée, les enfants se mirent à chercher dans les buissons du jardin. Pratique, Vincent stockait ses trouvailles dans une vieille boîte à biscuits.

À l'heure du déjeuner, la sonnette d'entrée leur fit savoir que le visiteur dominical ne dérogeait pas à ses bonnes habitudes.

- Tu peux ouvrir à Raoul ? s'il te plaît.

Demanda Florence à sa fille, alors qu'elle découpait une poule récalcitrante sur une garniture de topinambours. Berthillon fit une apparition dans la cuisine, porteur d'un œuf en chocolat issu de la meilleure confiserie Clermontoise. Surpris par ce geste, ils remercièrent l'arrivant, excusant une fois de plus le sans gêne de son incrustation. La journée était belle, on prit le café sur la terrasse. Vincent jouait à cacher des objets dans le jardin, que sa sœur, bonne âme, s'évertuait à chercher. Les adultes évoquèrent les dernières nouvelles de l'Algérie libérée et le souhait de Florence d'y retourner voir les siens. Vers six heures, la fraîcheur tombant, ils s'installèrent au séjour. Pierre conseilla, en vain, à son fils de ne pas rester dehors à cause du froid vespéral.

Le timbre d'entrée tintinnabula nerveusement, alors qu'ils regardaient des photos de voyages. Quelques instants plus tard, Zora se mit hurler, tandis que les cinq hommes, qui l'avaient bousculée dans le corridor, faisaient irruption armes aux poings.

- Police allemande. Ne bougez pas.

Laissant les femmes sous bonne garde, la Gestapo intima au médecin de les conduire au cabinet de consultation. En sus de son accès principal, la pièce comptait deux baies sur la terrasse et une porte menant au couloir du bureau. Pierre Desarnault indiqua du doigt le chemin à suivre, créant une diversion, que Raoul mit à profit pour s'éclipser par une porte-fenêtre.

Deux hommes, partis immédiatement à sa poursuite, ouvrirent le feu du haut de la terrasse. Arrivé au bas des marches, le journaliste devait traverser la pelouse, passer une plate-bande, enjamber une petite clôture pour atteindre le portillon du jardin. Franchissant le grillage, il accrocha sa

veste et, s'étalant de tout son long, perdit au passage le contenu de ses poches. Ayant ramassé ce qu'il pouvait, le fuyard courut ensuite jusqu'à la petite porte dont la targe ne se fit pas prier. Alors, reprenant son souffle, il longea le ruisseau tandis que résonnaient au loin les appels angoissés de Florence à la recherche de son fils.

Dehors, Vincent avait tressailli aux premières détonations et s'était tenu accroupi en lisière du bosquet. De là, il vit Berthillon courir sur la pelouse et les flammes orangées des pistolets. Au-dessus de lui, des projectiles brisaient la ramure. En sautant la clôture, le fugitif s'était écrasé dans l'herbe, avant de continuer au galop. Il y avait eu un silence, puis les hommes de la terrasse étaient repartis au salon. Alors, l'enfant entendit sa mère qui le cherchait, les aboiements du setter au chenil et de grosses voix dans la maison. Ayant ramassé les papiers tombés du portefeuille de Raoul, il rangea hâtivement ces derniers dans sa boîte en fer et regagna la maison.

Dans le salon, Margot et Zora pleuraient à fendre l'âme. Le petit garçon entrevit son père, de dos, s'éloignant vers l'entrée encadré d'hommes en imperméables noirs.



## Chapitre 16

À Penan, dans le nord de l'Écosse, la femme du pasteur se félicitait des progrès de son élève. En deux mois, Marie avait acquis un Anglais très correct. Désireuse d'entrer rapidement dans sa nouvelle vie, elle se donnait beaucoup de mal. Le travail scolaire, le plaisir des fins de semaine avec Lucas, l'affection que ce dernier lui prodiguait, avaient changé son existence.

Le printemps donnait aux environs de Corvie un éclairage inouï, des levers de soleil d'une beauté à couper le souffle. La route des falaises, qu'elle empruntait le matin pour aller à ses cours, surplombait l'immensité dansante de la mer du Nord. Lorsque son horaire le permettait, la cycliste mettait pied-à-terre, fermant les yeux pour mieux conserver l'image qu'elle venait de saisir, sentir le vent marin, écouter le cri des mouettes. Au loin, des barques et chalutiers traçaient leurs sillons d'écume. Alors elle rêvait d'un avenir sans nuage avec Lucas dont l'amitié s'était transformée en un amour déclaré. Cela s'était passé le plus simplement du monde, au cours d'une sortie en mer.

Ce jour-là, le temps, qui paraissait clément, avait tourné en moins d'un quart d'heure, transformant la grosse barque en radeau de la Méduse. Un vent violent, venu du Nord, de ceux qui emportent tout sur leur passage, transmua la houle soyeuse en un flot déchaîné. Le pêcheur avait mis le cap sur Corvie, mais des vagues énormes, sombres, couronnées de blanc, déferlaient sur la poupe en murailles liquides. À chaque lame, l'embarcation était prête à sancir. Le grand marin roux cramponnait sa barre franche pour ne pas présenter le flanc au ressac, malgré le déjaugeage intermittent du gouvernail. De la côte, on ne voyait que le haut des falaises qui émergeaient sur les crêtes d'écume. Accrochée à son banc, Marie n'osait plus bouger, blanche de frayeur et de froid. Lucas l'avait installée contre lui, logeant sa tête au creux de son épaule. Ce geste protecteur et affectueux la toucha au point d'espérer que perdure la tempête. Puis, le calme revenu, le coup de vent fit place au crachin et c'est un arc-en-ciel qui les accueillit à l'arrivée au port. Trempés, grelottants, ils regagnèrent leur maisonnette.

Après un tub bien chaud et s'être habillés de sec, ils se réchauffèrent l'un contre l'autre au coin du feu. Se lovant dans ses bras, elle retrouva la sensation qu'elle avait ressentie en mer. Il embrassa avec délicatesse son cou et ses cheveux. Elle lui passa doucement les bras autour du cou, mais alors qu'il allait l'embrasser, murmura.

- Lucas, il faut que je te dise... des hommes.

Il l'interrompit et prit le visage de la jeune femme entre ses mains.

- Notre vie commence aujourd'hui, Marie. Ce qui a pu se passer avant n'existe plus. Seul compte maintenant ce que nous ferons ensemble.

La jeune femme essuya une larme, comprenant qu'elle

allait se donner pour un véritable amour. Cette nuit-là, blottie dans le lit de Lucas, elle vécut sa première vraie passion, celle qui fait perdre la notion d'espace et de temps, qui fait rire et pleurer tant on voudrait qu'elle ne s'arrête jamais. L'amour qu'ils se prodiguèrent fut si beau et leur jouissance si forte, que rien ne pourrait plus les séparer. Au matin, Lucas fit sa demande en mariage. Dès lors, il ne fut plus d'instant qu'ils ne pensent l'un à l'autre et ne fassent des projets d'avenir.

Lucas devait partir pour Alger. La situation politique y devenait scabreuse, vu les ambitions de tout un chacun. On trouvait des généraux, des amiraux, et même un prétendant au trône. Certains s'estimaient légitimés par leur fonction, d'autres avaient appelé à résister. Les Alliés restaient dans l'expectative quant aux solutions à adopter. L'ensemble se jouait par entourloupes et services de renseignements interposés. Compte tenu du caractère officiel de sa nouvelle couverture, le Service trouva normal que leur agent intègre son poste accompagné de son *épouse*, elle même au service de sa majesté. C'est donc en compagnie de Marie nantie d'un passeport britannique, que Lucas rallierait l'Algérie.

Un lundi d'avril, la jeune femme ayant des vaccins à recevoir et une visite médicale à passer au Military Hospital, profita de la voiture du pasteur pour se rendre à Aberdeen. Avec madame Simpson, elles useraient de ce séjour urbain pour faire quelques emplettes et tout particulièrement l'achat de tissus *Liberty* approprié aux petites robes pour pays chauds. La route étroite, tourne beaucoup de Penan à Aberdeen et l'Amilcar n'était pas de la première jeunesse. Aussi, durant le voyage, Marie assise à l'arrière ne se sentit pas très bien. Il fut même nécessaire de

s'arrêter pour qu'elle vomisse un peu au bord du chemin. Maternelle, l'épouse du conducteur essaya de reconforter sa passagère.

- Pauvre enfant, vous ne supportez pas le tangage de cette vieille guimbarde. Avez-vous déjeuné ce matin ? S'enquit-elle d'expérience, sachant qu'un marin doit toujours avoir l'estomac bien calé avant le roulis.

- J'ai pris un breakfast, mais de très bonne heure à cause des analyses sanguines. Ne vous inquiétez pas, cela m'arrive de temps à autre. J'espère ne pas avoir attrapé mal.

- C'est sûrement parce que vous avez le ventre creux. Cependant, n'oubliez pas d'en parler au médecin. Que vous ne soyez pas malade pour partir.

Ils continuèrent leur route et, s'étant arrêtés à Dyce pour prendre un thé, furent à Aberdeen en fin de matinée. À l'hôpital, le médecin militaire ayant constaté que la tension de Marie était bonne, fit une prise de sang et les vaccins nécessaires au voyage en Afrique du Nord. Comme elle n'aurait pas l'occasion de repasser, les résultats biologiques lui seraient adressés par la poste.

Ville portuaire, Aberdeen n'est pas une agglomération d'une grande gaieté, pour le moins. Cependant il y règne la simplicité bon enfant des villes d'Ecosse. Les magasins, bien que peu achalandés en tissus légers, suffirent à occuper les voyageuses. D'autre part, une paire de sandales à brides fit le bonheur des petits pieds de Marie. La femme du pasteur tint à lui offrir.

Le retour fut joyeux. Après un arrêt à Penan pour laisser son épouse, l'automobiliste déposa la jeune femme à Corvie. Dès lors, elle passa ses soirées à découper les tenues de sa nouvelle vie, surfilant les modèles que la Singer à pédales de madame Simpson, transformeraient en petites robes de saisons estivales, appropriées au chaud climat des

latitudes méditerranéennes.

Le week-end suivant, Lucas, qui revenait de Londres, où il avait rencontré Philip Brown, eut droit à une présentation de mode dont le ravissant mannequin n'aurait pas dépareillé dans un défilé de Balenciaga. Les dates étaient à présent fixées et leur départ programmé début mai. Le couple Schlüter partaient pour Alger. Ayant ramené deux alliances avec leurs passeports, Lucas improvisa un mariage devant la cheminée avec Goudron pour témoin. En guise de robe, Marie avait enfilé une grande chemise de nuit blanche, une couronne de *Liberty* dans ses beaux cheveux obscurs.

La semaine d'après, la jeune femme s'activa à préparer leur voyage. Ce fut le vendredi après midi, que le téléphone sonna, alors qu'elle mettait la dernière main au dîner du soir. Marie imagina d'abord que c'était Lucas, mais il s'agissait du médecin de l'hôpital militaire d'Aberdeen.

- Ah ! Bonjour Docteur. Vous appelez sans doute pour mes résultats. Rien de grave j'espère ?

- Non, non, vous êtes même en très bonne santé. J'ai seulement tenu à vous appeler personnellement pour vous féliciter.

- Me féliciter de quoi ?

- Et bien, vous êtes enceinte.

- Enceinte ! C'est certain ?

- Il n'y a pas d'erreur possible. D'environ trois mois et demi.

- Comment, de...

- Par contre, je ne sais pas encore si c'est un garçon ou une fille, ajouta-t-il, riant de sa plaisanterie.

Il n'eut pas de réponse, la correspondante avait raccroché. Le praticien crut à une coupure de la ligne.

Trois mois et demi ! Marie se retint à la table pour ne pas tomber, prise de nausées tant ses entrailles étaient serrées. Trois mois et demi. La nouvelle tombait comme un coupe-ret ; un enfant de Ralf Von Kein.

Dans un tourbillon, la jeune femme vit son amour disparaître à jamais. Sa vie détruite pour toujours. Des larmes lui montèrent aux yeux. Titubant elle gagna son lit, s'y effondra. L'abbé Tardy s'était bien moqué d'elle, lui offrant en guise de rédemption le purgatoire et l'enfer conjugués. Allongée, la tête enfouie dans ses petites robes d'été, Marie pleura sans pouvoir s'arrêter. Plus tard, après que la nuit soit tombée, les yeux secs au point de n'avoir plus de larmes, elle tenta de se ressaisir, assise devant la cheminée, les braises rougeoyantes pour seul éclairage, Goudron comme unique confident.

Le téléphone sonna en vain plusieurs fois. Lucas serait probablement en retard. Alors Marie ayant mis le couvert, disposé des fleurs sur la table, essuyé ses yeux rougis, enfila sa plus belle robe pour garder au fond du cœur les meilleurs moments de sa vie comme le matin du haut de la falaise.

Ses trois dernières semaines lui revinrent en mémoire, les ballades en Jeep aux Highlands, la tempête, Lucas, leur amour des dernières nuits. Dans l'obscurité de la maisonnette, la jeune mariée ayant regagné sa chambre, disposa sur le lit les fleurs du *Liberty*\* comme celles d'un jardin. Respira une dernière fois sur l'oreiller l'odeur de son homme, puis, enivrée de ces images, glissa doucement la main sous les chandails, baissa la sûreté, releva le percuteur et appuya sur la détente.

La détonation fut entendue par tout le village, mais personne ne sortit. Dans les contrées sauvages, la discrétion

\* Tissus léger à motifs fleuris

est une règle absolue. Lucas la trouva morte, un dernier sourire sur les lèvres, Goudron prostré à ses pieds. Abasourdi, ne comprenant pas ce geste de désespoir, il téléphona à Castlegrove. Un officier du MI 5 fut dépêché, accompagné du shérif de comté. Ces derniers remirent le pistolet dans l'armoire et firent un constat de décès accidentel. Marie fut inhumée dans un petit cimetière peuplé d'anonymes des services secrets. L'oraison fut brève, assortie d'une décoration en fer-blanc.

Quelques jours plus tard, Lucas revint à Corvie avec madame Simpson. Il emplit son sac des affaires rangées dans le meuble de la chambre, léguant les vêtements de sa femme aux ouailles du pasteur. En partant, il ramassa le courrier, dont une lettre de l'hôpital d'Aberdeen, puis, sans attendre, fila avec sa Jeep en direction du Sud.

Au mois de mai, le passage du climat Écossais à celui d'Afrique du Nord est saisissant. Pour Lucas, la transition des brumes persistantes au soleil de la Méditerranée fit diversion. C'est en effet très cafardeux qu'il arrivait en Afrique du Nord. Durant le voyage en avion, il avait parcouru le rapport du laboratoire arrivé par la poste et pleuré en silence pour la première fois de sa vie d'homme.

Malgré ses idées noires, le nouveau venu du staff de *Sir MacMillan* fut conquis par la beauté d'Alger, ville blanche, cité en pente, sorte de palmier la tête au soleil les pieds dans l'eau. Son bureau, boulevard de la République, situé au deuxième étage d'un immeuble début de siècle, dominait la zone portuaire, ses eaux vertes et sa forêt de grues. Depuis le balcon courant sur la façade, il pouvait voir les bateaux de *Schiaffino* côtoyer la flotte américaine. Le Service l'avait doté d'un appartement proche du parc de Galland. Aussi, délaissait-il sa voiture pour le plaisir de

descendre à pieds jusqu'à son bureau, dégringolant d'escaliers en boulevards. Le monde entier semblait s'être donné rendez vous rue d'Isly, femmes voilées, nobles kabyles en chéchias, algérois à la fierté ibérique, GI noirs et Tommies roses.

Enfoui dans ce *melting-pot*, Lucas noyait son chagrin dans un travail quelque peu fastidieux. Alger était un vivier d'agents de renseignements dont la cantine se trouvait à la *Brasserie Suisse*, rue de Strasbourg. Là, s'entrecroisaient les gens du BCRA, de l'Intelligence Service ou des RG. Leur tâche du moment consistait à dénouer l'écheveau politique français. En fin de printemps, la pression baissa un peu. *Churchill* toléra la venue du général *de Gaulle* en Algérie. Les services de *MacMillan* obtinrent de *Robert Murphy* et du général *Giraud* que l'arrivant ait un ersatz d'accueil. C'était méconnaître la finesse politique du personnage et l'efficacité de son réseau. Après la *poignée de mains* « photographique » du 30 mai 1943 à Boufarik, les jeux furent faits.

Hors ses relations professionnelles, Lucas n'avait eu que peu de contact avec la société civile et sortit déçu de cette période. En fait, pour avoir risqué sa peau sur le terrain, il ne supportait pas les magouilles de la course au pouvoir. La vérité des coulisses était aux antipodes de ce que croyait le peuple. Finalement, il contracta une aversion profonde pour ceux dont la gloire relevait de manoeuvres politiciennes et de l'usage des micros.

C'était d'ailleurs ce à quoi il songeait, allant au rendez-vous de Philip Brown à l'Hôtel Saint Georges. Ce dernier l'attendait sur une terrasse devant un verre de whisky. Ils ne s'étaient pas revus depuis Castelgrove.

- Hello, Lucas, content de vous revoir. Vous n'avez pas changé.



- Vous non plus Phil. Il s'est pourtant passé beaucoup de choses depuis notre dernière rencontre londonienne. J'espère que cette fois vous êtes porteur de bonnes nouvelles.

Sachant, qu'il ne pourrait plus être commis en France et ne souhaitant pas retourner en Angleterre, Lucas avait demandé au MI 5 de lui restituer sa liberté.

- Elles pourraient être pires. La réponse à votre requête est en partie favorable.

Il s'interrompit afin de laisser à son interlocuteur le temps d'accuser l'information, hélant un serveur en veste blanche et chéchia rouge pour le renouvellement des consommations.

- Merci. Et quelles sont les conditions ?

- Le Service admet que vous ayez besoin de prendre un peu de distance. Cependant, nous souhaiterions garder le contact.

- Si je comprends bien, vous voulez me conserver en *agent dormant* ?

- Effectivement. Vous savez, la guerre est loin d'être finie. Les suites vont être plus que houleuses entre l'Est et l'Ouest. Le Service peut encore avoir besoin de vous. En vérité, j'ai eu beaucoup de mal à obtenir la semi-liberté qui vous est accordée.

- En un mot, c'est à prendre ou à laisser. Bon, je veux bien accepter, mais à la condition formelle de ne pas retourner à Londres.

- Vous resterez en Algérie. D'ailleurs, afin de vous intégrer à la vie civile, nous avons un job à Oran dans une entreprise exportatrice d'alfa vers la Grande-Bretagne.

Se souvenant de son enrôlement, il s'interrogea sur ce qu'était devenu la famille Desarnault et s'apprêtait à poser la question. A cet instant, des galonnés et politiciens fran-

çais entrèrent bruyamment comme s'ils étaient les artisans d'une quelconque victoire, alors que sur le port des bataillons entiers d'indigènes inquiets attendaient en rangs d'oignons leur embarquement vers le froid, la souffrance ou la mort.

Lucas comprit qu'il était effectivement temps de changer d'air et d'environnement.

- C'est OK pour Oran, Phil. Quand puis je faire ma valise ?

## Chapitre 17

Le docteur Desarnault avait mis en place une procédure d'urgence pour éviter aux siens d'être pris comme otages en cas d'arrestation. À cet égard, Florence avait pour instructions de ne pas attendre une libération, ni tenter la moindre démarche pour le visiter. Aussi, le 25 avril 1943, dès que la police eut franchi la porte avec leur prisonnier, les femmes mirent les consignes à exécution. Après avoir couché les enfants dans une même chambre, elles préparèrent leurs bagages et fermèrent la maison. Avec un peu de chance, la Gestapo, qui avait emporté les documents et le poste émetteur du grenier, ne repasserait pas avant le lendemain. Dès cinq heures du matin, le coffre de la *Delage* fut chargé d'effets de première nécessité. Les enfants habillés, prirent un petit-déjeuner dans la cuisine. Son café au lait terminé, Vincent sortit sur la terrasse où il ramassa des douilles de cuivre dispersées sur les dalles. Un peu plus tard, alors qu'elle fermait les volets, comme pour un départ en villégiature, Zora fut étonnée de trouver le petit garçon bricolant tranquillement dans sa chambre.

- Qu'est ce que tu fais ici ? On t'attend dans la voiture.
- Je prends mes affaires.
- Non, non, tu laisse ça. Maman a dit de ne rien emmener.
- Mais, ça n'est pas gros.
- Nous sommes déjà trop chargés. Tu les retrouveras au retour.

Bougon, l'enfant obtempéra, vidant le contenu de ses poches dans la boîte à biscuits qu'il glissa sous son lit.

- Pour une fois que je trouve de l'or.
- C'est ça ! c'est ça ! Allez, descends. *Fissa*.

La berline passa le panneau de Royat, alors que le soleil allumait les monts Dômes. Suivant l'itinéraire défini par son mari, Florence prit la route de Saint Flour où elle fit une halte pour téléphoner à Frontignan. Le périple fut ponctué d'un pique-nique en rase campagne et de haltes *pipi*. L'ambiance était tendue. Pour ne pas perturber les enfants, la conductrice retenait son chagrin. Tremblant de se faire arrêter, ils croisèrent des convois allemands et quelques gendarmes français. Au contrôle d'Aumont sur Aubrac, le caducée du pare-brise servit de sésame. Les militaires en vert, casqués, mitraillettes *MP 40* sur le ventre, firent signe de passer, sans vérification. Conformément au plan établi, la voiture ne comportait aucun bagage apparent pour ne pas éveiller les soupçons. Passant à Gévaudan, Margot raconta l'histoire de la bête à son frère. La route était libre, mais sinueuse. Ce ne fut qu'en début d'après-midi, qu'ils traversèrent Millau. Malgré les restrictions de carburants, ils purent compléter le réservoir de la *Delage* aux pompes à doseurs des épiceries de villages, toujours par la grâce du serpent d'Esculape.

- La famille d'un médecin vaut bien d'être dépannée,

pardi ! On est bien aise de voir arriver le Docteur quand la maladie nous prend la nuit.

Luttant contre la fatigue et le stress, Florence tenait une bonne moyenne. Elle voulait atteindre Frontignan avant la tombée du jour. Prévenu depuis Saint Flour, Edmond Maraval un viticulteur, ami de longue date, les logerait pour la nuit et procéderait à leur exfiltration.

Arrivés au domaine de Caylus, les fugitifs furent accueillis à bras ouverts. On dîna en famille, se gardant d'évoquer l'arrestation à cause des petits. Avant d'aller se coucher, Florence remisa la *Delage* dans un hangar et fit ses adieux au setter irlandais. C'est regagnant la demeure, qu'elle s'effondra en larmes sur l'épaule d'Edmond. Le vieil homme sut trouver les mots qu'il fallait pour la reconforter. À l'aube, il lui remit une enveloppe contenant des *Pesetas*, ainsi qu'une lettre pour une relation Suisse, agent de renseignements résidant à Palma de Majorque sous couvert d'un poste commercial dans une société maritime.

Comme d'habitude au soleil levant, les chalutiers sortirent du canal de Sète en file indienne. Atteignant l'entrée du bassin portuaire, les pêcheurs saluèrent la capitainerie et les marins d'une vedette militaire allemande.

- Salut les *conos* !

Les soldats répondirent par des gestes évasifs, montrant à l'évidence qu'ils n'avaient pas l'intention d'effectuer de contrôles. Après avoir longé le môle et franchi la passe, les bateaux s'éparpillèrent en mer dans le staccato de leurs moteurs. Quand le mont Saint Claire ne fut plus qu'un petit point au nord, Florence et ses complices sortirent de la cale du *Brise des Flots*. Les malheureux venaient de passer près d'une heure, assis sur des filets à l'odeur poissonneuse mâtinée de gasoil. Le confinement du réduit, associé

au roulis ayant noué leurs estomacs, ils avaient vomi à l'unisson. Ce furent donc quatre malades souillés, aux mines défaites, qu'un matelot hissa sur le pont dans l'aube printanière. La fraîcheur de l'air marin et les embruns se conjuguèrent pour les revigorer. Plus tard, déshabillés, les fugitifs effectuèrent une grande lessive à l'eau de mer et firent sécher au vent du large leurs effets à une drisse de mâture. L'embarcation naviguait maintenant plein Ouest vers la Costa Brava croisant des colonies de dauphins, d'espadons et quelques poissons volants. À la nuit tombée, l'embarcation bouchonna près de quarante minutes en limite des eaux territoriales espagnoles.

- Pépé est constamment en retard, mais finit toujours par arriver, souligna le patron pêcheur, l'index pointé sur un minuscule point au milieu des ténèbres.

Trois fanaux rouges et verts perçaient en effet la nuit. Contrairement à l'accoutumée, la houle était soyeuse ce soir-là au large du *Cap Creu*. Les pare-battages se tutoyèrent donc en douceur et l'on blagua dans l'obscurité. Des bras vigoureux, velus et tatoués, transbordèrent les clandestins d'un bord à l'autre.

- *Sean bienvenidos a bordo del Santa Begoña* \*

À l'ordinaire du soir, il y avait du poisson aux *garbanzos*\*\* servis dans un grand faitout. Les marins, qui rivalisaient de prévenance avec les enfants et leur blonde maman, restèrent plus réservés à l'égard de la vieille maure. Florence remit son tribut au capitaine, content d'empocher en une nuit l'équivalent du salaire annuel de tout l'équipage. Le risque de se retrouver derrière les barreaux de *Carabanchel*\*\*\* avait un prix certain. Cependant, gentilhomme, l'*hidalgo marinero* offrit sa cabine personnelle. Cette dernière, qui sentait le patchouli et la chaussette,

\* Bienvenue à bord du Sainte Begoña \*\* Pois chiche \*\*\* Prison madrilène

était décorée d'images pieuses, d'un chapelet en buis, d'une pin-up de calendrier et du portrait de Franco. À l'aube, après avoir longé Mahon, les clandestins subirent de nouveau le supplice de la cale. Cette fois, le local était chargé des résultats de la pêche. Alors qu'ils étaient ballotés dans les ténèbres, le rythme du moteur se mit à faiblir jusqu'à ronronner. Il y eut un choc contre la coque, des pas sur le pont, un bruit de voix, quelques cris. La *Guardia Civil* venait d'accoster. La trappe ripa brutalement sur l'écouille, laissant pénétrer une large raie de lumière. Florence, appliquant les conseils d'Edmond Maraval, tendit un billet de cinq mille pesetas vers la lueur. Ce dernier fut happé par une grosse main gantée. La planche se referma sèchement, plongeant le réduit dans l'obscurité.

- *Nada en cala, Jefe.* \*

- *Bueno, vamos.* \*\*

Les pas s'éloignèrent, suivis de secousses et du ronflement d'un diesel. Le garde cote s'en allait. Quelques minutes plus tard, la machinerie du *Santa Begoña* se remit en marche à l'instar du cœur des clandestins. À Soler, petit port au nord-ouest de Mallorca, ils furent extraits de leur cachette et déposés sur le quai comme de vulgaires paquets. De toute évidence, les passeurs avaient eu la frousse de leur vie.

Un quart d'heure après, une voiture, cachée jusque-là derrière un hangar, s'éloigna discrètement du débarcadère. À l'arrêt des autobus, les carabinieri contrôlaient tous les voyageurs probablement avec l'espoir d'obtenir un complément d'honoraires. Pour joindre Palma, les fugitifs traversèrent la montagne par une petite route escarpée aux paysages magnifiques. Une fois le col franchi, l'automobile redescendit en direction d'une très belle plaine au sol

\* Rien dans la cale Chef \*\* Bon, allons-y

tapissé de terre ocre et rouge complanté d'oliviers et autres essences méditerranéennes. Après Inca, ils suivirent une départementale, étriquée mais rectiligne, pour rejoindre la capitale des Baléares. Chemin faisant, les enfants s'étant endormis, Florence profita de l'intermède pour demander au conducteur s'il connaissait un moyen d'obtenir des nouvelles de son mari.

- Sachant que vous me poseriez la question, je m'en suis inquiété auprès d'un ami allemand, diplomate en poste à Paris. A priori, votre mari a été remis à l'Abwher.

- Il a été arrêté à la demande de la Wermatch ?

- Oui, probablement en tant qu'agent d'une puissance étrangère, pas comme rebelle.

- Ce qui induit ?

- Qu'il devrait y avoir un procès militaire. Enfin, ce ne sont que des hypothèses. Je suis désolé.

La jeune femme soupira ; au moins, était-il sans doute en vie. N'ayant pas dormi depuis trois nuits, elle appuya sa tête contre le montant de la portière se laissant bercer par le ronronnement du gros moteur de la Chrysler. Palma est une ville de rêve, vivante et colorée, fleurie sous ses palmiers. La voiture longea le *Marítimo* jusqu'au port de commerce. Le caboteur Suisse qui devait les emmener n'appareillant qu'en soirée, ils entreposèrent leurs paquets dans une cabine et partirent à la plage, histoire de s'occuper. La température idéale et l'onde émeraude permirent aux enfants de se baigner sous la surveillance de Zora, alors que Florence essayait de dompter son désespoir en somnolant sous un parasol.

De nuit, les fanaux transforment les cargos en sapins de Noël. Vincent arpenta les coursives de la poupe à la proue. Après un dîner avec le capitaine et son second, ils regagnèrent la cabine et s'endormirent bercés par le clapotis



de la coque conjugué aux vibrations des machines. À sept heures du matin, les cotes algériennes surgirent dans une brume légère. Des avions de chasse américains, frappés d'une étoile blanche, passèrent au raz des mats de déchargement pour vérifier la neutralité de l'embarcation, saluant les enfants d'un coup d'ailes. Alger se dessinait maintenant, croche blanche sur la partition de ses collines. Le bateau longea les blocs du môle de l'amirauté éclaboussés de vagues et ponctua son arrivée d'un puissant coup de sirène. Sur la passerelle de commandement, Florence et Zorra, se tenant par la main, pleuraient tant de tristesse que d'émotion.

Au lendemain des événements de Royat, Berthillon s'inquiéta d'avoir égaré sa carte de presse et surtout le bristol de l'Oberleutnant Hanke. Si ces documents étaient tombés durant sa fuite, il fallait les récupérer au plus vite. Empruntant la moto d'un ami, le traître se rendit au domicile des Desarnault. Un premier passage devant la demeure lui permit de constater que les volets étaient clos. Il fit le tour du pâté de maisons, mit la Terrot 125 sur sa cale et suivit la rivière. La gâche de la petite porte n'opposa aucune résistance à son Opinel. Le jardin, comme la maison, était désert. Longeant la clôture du bosquet, Raoul s'arrêta à l'endroit de sa chute et passa le gazon au peigne fin. Bredouille, il espéra s'être trompé.

De toute évidence, la famille du docteur s'était enfuie ou avait été embarquée par la Gestapo. Le visiteur en fut satisfait. Cela simplifiait sérieusement les choses, une simulation de cavale ne s'avérant même plus nécessaire. Après avoir refermé le portillon, il enfourcha sa moto pour être à dix heures au bureau. Pour lui, l'affaire de Royat était bouclée.

En Août 1943, les choses allaient de plus en plus mal pour le V° Reich. L'idée de *Paix européenne séparée* avait disparu depuis la visite de Laval à Hitler et dans le même temps, les alliés traduisaient leur volonté d'en finir par des bombardements intensifs sur l'Allemagne.

Précautionneux, l'échotier du *Paris Soir* pensa qu'il était plus que temps d'élaborer une reconversion. Se félicitant de n'avoir jamais signé d'articles sous son patronyme, Raoul s'inventa une vie d'homme de l'ombre, noyateur des services Vichyssois. Pour commencer, changeant de style, il abandonna ses costumes et prit un look estudiantin, puis, mettant en oeuvre son plan *Caméléon*, rendit visite à la veuve Ravnac.

La vieille dame fut sidérée d'apprendre comment son visiteur était sorti des griffes de la Gestapo et sa spectaculaire fuite de Royat. Aussi s'excusa-t-elle de s'être tant fourvoyée sur son compte. Par ailleurs, la logeuse culpabilisait secrètement d'avoir révélé à la Gestapo l'exil canadien de Lucas Schlüter. Ce remord l'empêchait de dormir malgré sa camomille. Elle s'en confessa à Raoul qui lui promit d'étouffer la bévue. Elle lui prit les mains, reconnaissante, désireuse d'en savoir plus sur les activités de son héroïque visiteur.

- Mais cet affreux journal où vous travaillez ?

Il baissa la voix, parlant sur un ton de confiance.

- Madame Ravnac la vie de l'ombre n'est pas si simple que vous semblez le penser. Mon travail d'éditorialiste n'est qu'une façade. Vous comprenez ?

- Ah ! Vous voulez dire que...

Il l'interrompit.

- Oui, c'est un secret. Mais, au point où nous en sommes, il vaut mieux que je vous révèle la vérité. Jurez de ne rien dire à personne.

La veuve jura, le front plissé, les yeux mi-clos, laissant transparaître une extrême tension.

Alors, le traître, assuré qu'elle ne pourrait tenir sa langue, expliqua qu'il œuvrait à *Paris Soir* pour tenir les Anglais informés des décisions de Vichy. L'interpellation de janvier, dont elle avait vécu l'épisode, prouvait d'ailleurs que les Allemands le soupçonnaient de subversion sans réussir à le confondre. Confuse de s'être ainsi leurrée, madame Ravnac demanda pardon à Berthillon. Celui-ci prit acte de son repentir et la réconforta, disant qu'elle ne pouvait savoir.

En fait, Raoul venait d'ouvrir la première page de son dossier de « *Résistant* ». En temps voulu, il écrirait à cette *vieille bique* afin d'obtenir des réponses de complaisance. Enfin, pour renforcer son cursus, Raoul décida de s'intégrer au monde universitaire Clermontois, alors en pleine phase de rébellion.

## Chapitre 18

Le 21 janvier 1946, au matin, alors que les Français découvraient dans leurs journaux le spectaculaire départ politique du général de Gaulle, Lucas Schlüter prenait la route pour Alger. Les deux valises et le sac de sport composant ses bagages tenaient derrière les sièges de son cabriolet. Après deux ans passés au sein d'une société oranaise exploitante d'alfa, il rejoignait maintenant le siège algérois du groupe. Sa mutation était une promotion, mais le jeune homme quittait Oran à regret. Arrivé, fin 1943, les mains dans les poches, il avait adoré cette cité au tempérament ibérique et s'était parfaitement intégré à la filiale locale de l'Entreprise malgré son patronyme incongru parmi les Sanchez, Rodriguez et autres Lopez.

Oran était une ville active, grouillante d'énergie, sillonnée de tramways, lesquels transportaient autant de passagers à l'extérieur qu'à l'intérieur. En effet, les butoirs et marchepieds étaient en général couverts de grappes humaines, retardataires ou resquilleuses. Quand la surcharge devenait trop évidente, la rame s'arrêtait. Un contrôleur chassait les

parasites qui revenaient telles des mouches à la cloche du départ

Lucas avait acquis d'occasion un cabriolet MGD oublié au fond d'un garage. Cette aubaine, vert bouteille, dont il n'était pas peu fier, lui permit de dépasser Santa Cruse et les orangeries de Misserghin. Par ailleurs, dans le cadre de son job, les visites des sites de production l'amènèrent sur les hauts plateaux pourvoyeurs d'alfa où il découvrit la chasse au perdreau rouge. En effet, José Ramirez, comptable de la succursale et chasseur émérite, l'initia aux joies de ce sport, lui prêtant un 12 à canons superposés. En une journée de crapahute, ils rapportaient parfois douze à vingt pièces, dont Consuelo Ramos, gargotière de M'Silha, assurait la cuisson. Ce cordon-bleu local avait passé un accord avec eux, mitonnant leur gibier contre paiement d'un forfait et des accompagnements.

À vingt-six ans, Lucas rattrapait quatre années de jeunesse, alternant les baignades du Cap Falcon aux surprises-parties approvisionnées en jazz, Lucky Strike et whisky par les Américains. Et puis, il y avait la belle Espagnole qui occupait toutes ses nuits. Elena était une amoureuse insatiable. Elle ne l'avait plus quitté depuis un simple flirt sur le sable de Boufser. Petit à petit sa présence se superposait un peu à l'image de Marie. Au moment des adieux, elle lui avait fait promettre un retour chaque quinzaine. La requête n'était pas utopique, le roadster pouvant couvrir le trajet en trois heures, sauf à télescoper une chèvre en maraude.

C'est, d'ailleurs, ce à quoi il faisait attention ce matin-là, avalant les kilomètres côtiers qui relient Mostaganem à Cherchell. Sa mise en disponibilité du MI 5 l'avait éloigné du monde des espions et ce *come-back* algérois le stressait un peu. Encore que ceux de la *Brasserie Suisse* soient tous

maintenant à Berlin ou Saïgon.

Passé Zeralda, il fila vers l'Est pour pénétrer dans Alger par les terres. Le ciel était dégagé, d'un bleu sans tache. Un vent frais intensifiait la pureté de l'azur. Pour se détendre, il attrapa son *Zipo* au fond du vide-poches et alluma une *Bastos*. Au sortir du village de Chéragas, son cabriolet attaqua à vive allure la montée du chemin des Eucalyptus. Une 202 décapotable le précédait dans la montée. Il rétrograda pour prendre du couple moteur et l'aiguille du compte-tours flirta avec le rouge. La petite Peugeot fut laissée sur place. En doublant, Lucas jeta un coup œil à droite. La conductrice était une jeune femme aux cheveux blonds pris dans un foulard à pois. Des lunettes de soleil *Solamor* cachaient ses yeux. Il ressentit une sensation très étrange et un courant électrique parcourut son épiderme.

Comme des virages en lacets succédaient au sommet de la côte, la 202 disparut de son rétroviseur. Ce n'était probablement qu'une impression, mais la conductrice de la Peugeot ressemblait à Florence Desarnault. La circulation urbaine d'El Biar lui fit oublier son mirage. Il devait visiter un appartement dans *l'Algérie* et avait juste le temps de trouver une place de stationnement au Télémy.

Les bureaux algérois de Lucas étaient situés Square Besson, dans le même quartier que ceux qu'il occupait précédemment en 1943. Cette esplanade, située au bas de la rue Dumont d'Urville, était un espace très animé, arboré de caoutchoucs aux troncs pâles et bosselés. Un kiosque à musique occupait le centre de cette aire où cohabitaient dans un concert d'oiseaux, cireurs de chaussures, marchands de cacahuètes et vendeurs d'*Écho d'Alger*. À l'extrémité nord, il suffisait de traverser le boulevard Carnot pour voir les darses, la gare et les quais du môle *El Djefna*.

Le service dirigé par Lucas Schlüter assurait la partie juridique des activités multiples du groupe, production agro-alimentaire, import export, immobilier, courtage, affrètement maritime. Dans cette tâche, il était secondé par mademoiselle Aline, ancien clerc de notaire aux épaisses lunettes, et monsieur Esposito spécialiste en droit maritime, dont la poche de veston n'arborait jamais moins de cinq stylos Reynolds.

Gabrielle, secrétaire de Lucas, était une jeune femme célibataire, brUNETTE frisée, boulotte volubile à l'accent pied-noir qui d'entrée annonça les us et coutumes. Originaire de Bellecourt, elle vivait chez ses parents exploitants d'une petite épicerie. Un mercredi sur deux la boutique recevait son complément de stock ; fruits, légumes et bonbonnes de gaz. Ses géniteurs n'étant plus ingambes, il fallait de l'aide. Aussi, Gaby arrivait ce jour là avec une heure de retard. Ce contretemps bimensuel relevant du droit coutumier, il était exclu d'y porter atteinte. Par contre, à l'exception de cette entorse aux horaires contractuels et de quelques menstruations douloureuses, Gabrielle était ponctuelle, dévouée et travailleuse. À l'arrivée de ce beau directeur, elle se décréta corvéable à merci. Quant au duo Aline-Esposito, qui exerçait depuis plus de dix ans, il oublia ses à priori au vu des compétences du jeune patron. Ce dernier avait un bureau fort agréable, éclairé par deux portes-fenêtres. Les murs étaient peints de blanc cassé et le carrelage revêtu d'un tapis marocain. Un mobilier 1930, sobre et confortable, constitué d'une table à plateau vitré, de fauteuils en cuir et d'une bibliothèque à portes coulissantes, composait l'intérieur. La climatisation était assurée par les pales géantes d'un ventilateur de plafond qui s'es-crimait à brasser de l'air chaud.

Le reste de l'équipe du service juridique travaillait en salle

commune, les deux spécialistes du droit officiant sur des bureaux métalliques, dans le concert infernal des Underwood, standards et autres téléscripteurs.

Lucas rentrait tard le soir, s'arrêtant souvent au *Tantonville* pour avaler une assiette anglaise, avant de retrouver son appartement. Par contre, pour garder la forme, il jouait au tennis club d'Hydra et fréquentait le dojo de Jujitsu du dépôt des TA boulevard Yusuf, trois fois par semaine. Le président de la Société, qu'il rencontrait très régulièrement, lui témoignait une considération toute paternelle. Il ne fut donc pas étonné qu'au terme d'une réunion de travail, ce dernier l'invite à venir à passer un week-end familial dans sa propriété.

- Vous travaillez beaucoup et je m'en félicite. Pour autant, vous avez besoin d'un peu de détente. Certains de mes enfants et neveux sont de votre âge. Venez donc à la maison dimanche prochain. N'oubliez pas vos affaires de tennis.

La *maison* était un domaine du Sahel, d'au moins mille hectares. Les gens qui s'y rendaient constituaient la gentry algéroise. Une telle invitation aurait intimidé quiconque, mais Lucas avait vécu assez d'aventures pour ne plus être impressionnable. Pourtant, être espion lui parut presque plus facile que d'avoir à s'immerger sans tricher dans un milieu qui n'était pas le sien.

Le dimanche suivant, l'invité glissa son petit roadster entre une *Buick* et un coupé *Studbaker*. Sachant, qu'en toute circonstance il faut rester égal à soit même, Lucas, sac à raquettes en bandoulière, emprunta la grande allée, jonchée de feuilles d'eucalyptus et bordée de yuccas, menant à la demeure. Des enfants couraient sur d'immenses pelouses, on entendait le bruit des balles de tennis claquant sur les courts. Le haut du perron comportait deux terrasses



en espalier sur lesquelles bavardaient une bonne trentaine de personnes. Le maître de maison, qui passait à proximité, lui épargna d'avoir à traverser l'assistance pour annoncer son arrivée

- Lucas ! Vous êtes des nôtres. Quel plaisir. Venez que je vous présente...

Quarante yeux inquisiteurs ou blasés se posèrent sur ce jeunot qui entra dans l'arène. Les quinquagénaires présents étaient tous chefs d'entreprise, importants colons, hauts fonctionnaires hautains, ayant chacun sous leurs ordres des centaines de personnes. L'arrivée d'un cadre du même âge que leurs enfants, ne les passionnait guère. Le visiteur eut droit à quelques poignées de mains distraites et regards froids. Certains n'interrompirent même pas leurs conversations pour le saluer. Il passa ainsi de pergolas en salons d'été, avant que de présenter ses devoirs à la maîtresse de maison. Celle-ci le confia à une de ses filles, au demeurant fort jolie, qui le conduisit vers les courts de tennis où se tenaient les *teenagers* dont il faisait partie, malgré son passé de vétéran.

Ils descendirent tous deux en contrebas du parc, empruntant des allées entrecoupées de marches, dégringolant sous les cyprès parmi les fleurs multicolores. Au cœur d'une plantation de citronniers, des courts en terre battue, entourés de gradins en pierres, étendaient leurs beaux tapis rouges face à un club-house aux galeries couvertes de glycines. En fait, après l'arène, c'était la fosse aux lions. Pourtant, ceux qui attendaient, rigolards, le juriste de *Papa* en furent pour leurs frais. La nouvelle recrue n'avait rien du *patos* verdâtre, parisien et prétentieux qu'ils imaginaient voir arriver. Bien au contraire, la décontraction du nouveau plut aux filles. Avec diplomatie, il déclara arriver de l'Oranais où l'attendait une fiancée. Cette déclaration de

non concurrence, sa simplicité et ses qualités de tennisman le firent apprécier. Il resta pour dîner.

Avec le printemps, le Sahel ruisselait de couleurs. Les raouts aux terrasses des domaines avaient une connotation californienne. Cette nouvelle ambiance plut à Lucas qui devint coutumier des fins de journées sahéliennes et réceptions algéroises. Les filles n'étaient pas étrangères à cette rapide adoption, nourrissant l'espoir secret que la distance annihilerait sa liaison oranaise. Toutefois, ce changement d'existence n'empêchait pas Lucas d'être fidèle et de retourner chaque quinzaine à Oran, comme il l'avait promis.

Elena ne fut pas sans remarquer que son amant avait modifié sa façon de vivre et qu'il n'était plus tout à fait le même. Aussi, un soir, elle le plaqua tout nu sous les draps.

- Tu as changé *Querido*.

- Moi, pas du tout. D'où sors-tu ça ?

- Si, tu n'es plus pareil qu'avant.

- Ah bon ! Et comment suis-je ? lança-t-il en forme de plaisanterie.

- Voilà la preuve. Comment « *suis- je* ». Autrefois, tu aurais mis le pronom avant le verbe.

- Ça n'aurait pas été français. Mais, qu'importe, j'ai dit ça en rigolant.

- Non, tu t'es trahi. Tu deviens nouveau riche. Tu mets des chemises Lacoste, des pantalons en tergal, des mocassins et pire encore, *suis* avant *je*.

- Et quelle importance cela a-t-il ?

- Je rêve. Ce changement est l'oeuvre d'une créature, je le sens, *Madre de Dios*. Réponds !

- Je te promets que non.

- Bon, tu as juré. Je veux bien te croire malgré tes allures de fils à papa. Mais si un jour c'était le cas, préviens-moi avant que je ne découvre un parfum étranger dans tes

*camisas\**. Sinon...

Passant de gauche à droite son index contre sa gorge, elle mima une fin cruelle, puis, collant ses seins fermes et bronzés contre lui, l'enlaça dans un rire.

- *Ahora gachó, haz lo que quieras de mi.* \*\*

\* Chemises

\*\* Maintenant mec, fais ce que tu veux de moi

## Chapitre 19

Le ciel était beau à Paris en ce printemps 1946 et depuis la terrasse du Fouquet's, Raoul Berthillon regardait passer le monde sur les Champs-Élysées. Il avait parfaitement réussi sa conversion, glissant entre les mailles des divers comités d'épuration et même obtenu d'être inscrit sur une liste de *Résistants* patentés. Après avoir quitté *Paris Soir* en 1943, le journaliste avait fait courir le bruit de son rôle dans le NAPPA\* récoltant toutes sortes de témoignages, en sus des lettres de madame Ravignac, qui narraient ses exploits fictifs. Profitant des troubles liés aux rafles de la faculté de Clermont-Ferrand, Raoul avait rejoint des rescapés et rendu quelques menus services. Au fil du temps, à l'entendre broder, la vox populi avalisa ses faits d'armes et en 1945 on louait officiellement son héroïsme.

À la Libération, le traître s'inquiéta du sort de Pierre Desarnault et reçut tous apaisements. Ce dernier, après un passage à la Gestapo avenue Foch, avait été remis à l'Abwehr, puis déporté en Allemagne où il fut condamné et

\* Résistance par noyautage des administrations publiques

fusillé à Rastadt en 1944. Sa famille s'était définitivement fixée en Algérie. Sans témoin, Berthillon avait les coudées franches et poussa le cynisme jusqu'à adresser un mot de condoléances à la veuve. Son courrier transita de Royat à Douéra. Florence, touchée par cette attention, lui répondit en termes aimables ne pas avoir oublié qu'il avait été le dernier à côtoyer son mari. Ce petit mot compléta avantageusement le dossier *Résistance* de Raoul qui se plut dès lors à envisager l'obtention d'une décoration. Fort de son nouveau pedigree, il était monté à Paris pour se lancer dans l'immobilier et la politique. Le système électoral par scrutin de liste favorisait les petites formations et Raoul avait saisi cette opportunité pour tenter d'accéder aux bancs de l'Assemblée Nationale. En cette fin de premier semestre 1946, Berthillon avait tout lieu d'être satisfait, sa jeune Société d'aménagements fonciers venait d'obtenir plusieurs hectares dans l'Est parisien, nantis de permis pour la construction de cinq cents logements. Par ailleurs, sur le plan politique, il visait la députation aux élections de novembre et avait créé un parti dont la tendance se situait entre la SFIO et le MRP. Son ambition secrète était d'accéder un jour à la Présidence du Conseil.

À Wigelsheim ou plutôt dans ce qui restait du village après les combats, les premiers courriers d'Algérie arrivèrent en mars 45. Ce furent des lettres groupées qui avaient séjourné plusieurs mois en tris postaux. Étonnés, les Schlüter apprirent ainsi que leur fils résidait maintenant en Afrique du Nord et consultèrent un Atlas pour situer Oran par rapport à Montréal. Hans, Marthe et leur fille se réjouirent d'apprendre que Lucas se plaisait dans sa nouvelle vie. Ce qui n'était pas du tout leur cas. Les malheureux, à l'instar de beaucoup d'Alsaciens, venaient de subir des

jours particulièrement pénibles. Fin octobre 1944, les *feldgendarms* étaient passés pour signifier la mobilisation générale dans le cadre du *Volksstrum*\*. Marthe avait plaidé les soixante ans révolus de son mari et sa blessure de 14/18. Rien n’y fit. Ce dernier fut recensé comme apte à servir dans l’armée allemande et convoqué séance tenante. Discipliné, il se rendit à Mulhâisen pour recevoir sa feuille d’incorporation et son paquetage. Devant la Kommandantur, les files d’attente des nouveaux conscrits, composées de gamins boutonneux et de vieillards ridés, étaient pitoyables. De toute évidence, l’organisation avait perdu de sa rigueur germanique. Le *Feldwebel* recruteur, lui même, paraissait excédé d’avoir à enrôler cette main-d’oeuvre totalement obsolète. Hans eut l’impression d’un retour en arrière. Le contexte lui rappelait les ordres contradictoires et les bulletins radios français de 1940. Par bonheur, le hasard voulut qu’il y ait trop d’appelés ce jour-là. Le surplus, dont Hans faisait partie, fut renvoyé à plus tard. Ravi de cette aubaine, l’ancien contremaître reprit le chemin de Wigelsheim se demandant comment échapper aux futures convocations. Finalement, c’est durant une de ses insomnies chroniques qu’il trouva l’astuce.

À la suite des bombardements de mai et août 1944, Hans Schlüter avait creusé un abri au fond de son jardin. Au fil du temps, ce qui n’était à l’origine qu’une tranchée devint un véritable gabion. Éclairés par une lampe à pétrole, on pouvait tenir à trois dans cet abri, clos d’une trappe située sous les clapiers. Il décida de s’y cacher des *feldgendarms* et prévint les femmes de son audacieuse décision.

En fait, personne ne vint jamais le chercher et le providentiel *sous clapier* ne trouva sa véritable utilité qu’à partir de novembre, lorsque les combats firent rages tout autour de

\* Levée en masse des hommes de 16 à 60 ans

Mulhouse. Durant cette période, ils restèrent là, blottis à trois de longues heures glaciales, alors qu'au-dessus d'eux les tirs croisés des belligérants transformaient leur maison en une ruine fumante.

Finalement en janvier 1945, ce furent des soldats en kaki qui s'affairèrent à changer les panneaux des rues, prendre possessions des locaux administratifs et arrêter les fonctionnaires de hauts rangs. En un mot la routine pour les autochtones.

L'Alsace libérée, le père de Lucas reprit tous les matins le chemin de sa fabrique de triporteurs. Passant devant les murs gris de la manufacture maintenant fermée, il avait une pensée pour l'atelier de montage du *MC35A*, se demandant ce qui était advenu du n°18600. Sa fille Gretel, grande blonde de dix-neuf ans, pleura un peu le départ de Wolfgang fiancé prussien engagé sur le front des Ardenes. Consolée, celle ci se promit de rejoindre son frère, une fois ses études de médecine terminées. À ce propos, Lucas leur apprit, dans un courrier daté de février 1946, qu'il vivait maintenant à Alger. Cette nouvelle engendra une nouvelle recherche dans l'Atlas pour situer la capitale algérienne. Les lettres de leur fils étaient le soleil de la vie des Schlüter qui en lisaient plusieurs fois le contenu. C'était la consécration de leurs efforts, la récompense de quatre années d'angoisses et chagrins retenus.

**F**ernand Latreille glissa sa C4 dans les flots de voitures qui pénétraient, sous la pluie, gare Saint Lazare. Le train de Cherbourg était arrivé à l'heure. Une file de voyageurs mouillés s'étendait le long du couloir réservé aux taxis. Il évita de justesse d'avoir à embarquer une famille du terroir nantie d'un gros chien poilu et s'arrêta devant un gentleman ganté, en *loden* de belle coupe, porteur d'un cart-

ble de cuir naturel et valise assortie. Confortablement installé sur la banquette arrière, le passager demanda à être conduit quai d'Orsay. Le chauffeur en vieux briscard des transports parisiens, entama la conversation.

- Quel temps pourri. Nous avons de la pluie depuis le début de la semaine. À Cherbourg aussi ?

- Le ciel était gris quand nous avons débarqué, mais je n'ai pas remarqué qu'il pleuve.

- Ah ! vous êtes arrivé par bateau ?

- Oui, depuis l'Angleterre.

- Diplomate sans doute ?

- Pas du tout, je suis membre du gouvernement Félix Gouin et pour être plus précis, Secrétaire d'Etat aux anciens combattants.

- Désolé, monsieur le Ministre, j'ai pensé aux affaires étrangères à cause du quai d'Orsay. Vous ne préférez pas voyager par avion ?

- De Portsmouth, le ferry était plus simple à prendre. Mais vous avez raison, il est bien plus agréable de transiter dans les airs.

- Une belle chose l'aviation. Je dis toujours que c'est en partie grâce aux *Spitfire* que nous avons gagné la guerre.

Les embouteillages aidant, ils évoquèrent le rôle joué par la *Royal Air Force*. Fernand raconta comment Marie s'était envolée à bord d'un *Lysander* et confia sa tristesse d'être sans nouvelle. Le client, de toute évidence honnête homme, fut touché par ce récit et posa une main cordiale sur l'épaule du chauffeur.

- Peut-être puis je faciliter votre démarche. Notez-moi le nom de cette personne, ainsi qu'une adresse.

- Vous feriez ça ? Je ne voudrais pas vous obliger.

- Pas de remerciements. Il n'y a rien de garanti. En cas de résultat vous serez avisé par courrier. Voyez nous som-



mes encore loin du compte.

- Alors, déjà merci pour l'attention...

Le passager sourit. Il régla la course et jeta un œil sur le nom griffonné par Fernand.

- Marie Dieudonné... Ce nom me dit quelque chose. Ne s'agirait-il pas d'une belle brune aux yeux verts qui habitait boulevard Flandrin ?

- Tout à fait. Vous la connaissez ?

Le passager resta muet un moment, comme plongé dans ses rêves. Fernand crut qu'il n'avait pas entendu la question. Pourtant, son interlocuteur finit par répondre d'une voix tremblante.

- Heu ! Et bien, je l'ai peut-être rencontrée il y a fort longtemps.

Geoffroy Chappuis, ancien éditeur littéraire et nouvel homme d'Etat, se dirigea vers la porte du ministère des Affaires étrangères où il était attendu. Ses jambes étaient en coton, son cœur battait trop vite. L'évocation de Marie lui avait fait un choc. Le soir même il mandata son collaborateur le plus efficace pour retrouver des traces de la jeune femme.

**L**e 15 février 1946, un courrier du Ministère des Anciens Combattants arriva à Issy-les-Moulineaux. Ce dernier faisait savoir aux destinataires que Marie Dieudonné était décédée accidentellement en 1943. Son corps reposait dans un cimetière de la lande écossaise. Le signataire avait ajouté à la main, combien il partageait l'émotion de la famille. Au vu d'un rapport de l'armée Anglaise, Geoffroy Chappuis était intervenu pour que la défunte soit inscrite comme héroïne de la France Libre. Les Latreille, affectés par cette nouvelle, prirent le deuil comme ils l'eurent fait d'une parente. Quelque temps plus tard, alors que Made-

leine préparait une soupe de légumes dans la cuisine, Fernand évoqua le mot laissé par Marie avant son départ.

- Il faudrait respecter les volontés de la petite, mais je n'ai pas le cœur à profiter de ses économies, en admettant même, qu'il y ait de quoi acheter un taxi neuf.

Il sourit, tant l'idée lui paraissait ingénue et reprit.

- De toute façon, nous devons faire quelque chose en sa mémoire.

Son épouse acquiesça.

- Tu es un brave homme Latreille. Moi aussi, j'aimerais qu'elle ait une petite sépulture au pays.

- Rapatrier le corps, ne va pas être une mince affaire...

Laissant son *économe* en suspend sur une peau de pomme de terre, la femme du taxi eut une moue désapprobatrice.

- Qui te parle de rapatriement. Il faut la laisser tranquille à l'endroit où elle repose. Par contre, nous pourrions faire ériger une stèle afin de visiter son âme de temps à autre.

- Tu as toujours raison Madeleine. Quant au contenu de sa lettre, il nous faudrait consulter un homme de loi.

Ne sachant pas très bien comment s'y prendre, les Latreille se rendirent, habillés en dimanche, chez un notaire. On les fit patienter dans une salle d'attente dont les murs étaient tapissés d'avis de ventes et le sol recouvert d'un linoléum mortadelle. Maître Alfred Ducourneau portait une moustache et un énorme ventre. Il avait le teint rougeaud des bons vivants et l'air compassé de son importante profession. Les ayant invités à s'asseoir, il inséra sa propre bedaine derrière un bureau Empire. Après avoir parcouru le mot de Marie, l'officier ministériel confirma avec solennité, qu'il s'agissait d'un testament olographe et fit ap-

peler un clerc. Ce dernier prit note des instructions, et repartit avec le document afin d'engager toutes les formalités d'usage.

Trois mois plus tard, les Latreille se rendirent à la banque de Marie en compagnie du notaire. Il s'agissait d'un très grand établissement du neuvième arrondissement de Paris dont les hauteurs sous plafond et la résonance de cathédrale impressionnèrent Madeleine. Un fondé de pouvoir en costume cravate, reçut ses visiteurs dans un petit bureau vitré. Après avoir consulté les différents documents et pièces notariés, il sortit d'un classeur métallique une fiche mécanographique de relevé, fronça les sourcils et prit un sourire de circonstance.

- Vous pourriez ouvrir un compte dans notre *Maison*, de façon à ce que les avoirs de feu demoiselle Dieudonné soient immédiatement virés à votre crédit.

Après s'être concertés, les héritiers et leur conseil acceptèrent la proposition. La somme étant loin d'être négligeable, l'employé évoqua alors des possibilités de placements, puis suggéra que l'on passe à l'ouverture du coffre. Une heure et demie plus tard, ce fut le directeur en personne qui raccompagna les nouveaux clients dans le hall de la Banque. Quant à Maître Ducourneau, il tint à offrir le champagne dans une brasserie huppée du boulevard des Capucines. La petite avait judicieusement converti en lingots d'or le fruit de ses nuits laborieuses. Ça n'était pas une, mais six automobiles que Fernand allait pouvoir acquérir.

Nantis de cette fortune, les Latreille firent édifier un monument au Père-Lachaise avec l'appui du ministère des anciens combattants. Quelques temps plus tard, ils montèrent une société de taxis suburbains, équipée de magnifi-

ques Citroën 11 CV châssis longs et d'un central téléphonique moderne tout en bakélite et voyants lumineux.

La Compagnie des *Taxis Marie* consistait en *cabs* de banlieue qui sillonnaient le département de Seine et Oise. Les voitures pouvaient être commandées téléphoniquement de jour comme de nuit. Le personnel de cette entreprise familiale était constitué des fils Latreille à la conduite et leurs épouses au standard. Les parents assuraient la partie administrative, mais Fernand n'hésitait pas à sortir sa chère C4 du garage en cas de surbooking.

## Chapitre 20

À Alger, un matin de juin 1947, Gaby Molina pénétra dans le bureau de son patron avec des airs de conspiratrice et les joues roses d'émotion.

- J'ai reçu un coup de téléphone alors que vous étiez en rendez-vous. Il y a un message.

Elle était presque inaudible et Lucas s'inquiéta de cette aphonie.

- Bien, mais pourquoi s'exprimer à voix basse ?

- Pour ne pas être entendue.

- Curieux, alors pourquoi parler ?

- C'est un message personnel.

- Je vous écoute.

- Katie O'neil vous demande de l'accompagner à la soirée du Gouverneur au Palais d'Eté, dans quinze jours.

- Ah bon ! Et pourquoi tant de mystère ?

- Je suis jalouse.

- Ça ne vaut pas le coup. En quoi consiste cette soirée ?

- Comment ! Vous n'êtes pas au courant ?

- Non. Je devrais ?

- C'est un bal *chiquos*, en smokings et robes Dior ou Balenciaga, avec des valse, l'Echo d'Alger, la radio, et tout...

- Mais je n'ai pas de smoking.

- *Arroua* ! Ne vous inquiétez pas, je peux en avoir un. Il suffit d'une location chez le costumier de la salle Pleyel. Mais il faut faire *fissa*, si on veut trouver la taille.

- Je n'ai pas le temps, Gaby. Regardez tous ces dossiers.

- Attendez. Levez vous.

Comme par miracle, elle sortit un mètre souple de sa poche et se mit à prendre les mesures.

- *Po po po* ! Vous savez que vous êtes bel homme. Les abdominaux, les muscles et tout...

Lucas n'osa pas demander ce qu'elle entendait par *et tout*. Il prit le téléphone et appela Katie O'neil pour la remercier de son aimable invitation.

**D**urant l'après-midi, réalisant n'avoir jamais dansé la valse, il sollicita sa secrétaire pour qu'elle lui trouve une école de danse. Cette dernière faillit se mettre en colère.

- Des nêfles ! Vous n'allez pas dépenser une fortune pour apprendre à valser.

- Et comment ferai-je ?

- C'est moi, qui vais vous enseigner les pas, la cadence, et tout...

Aux termes de leur conversation, il fut convenu qu'il descendrait à Bellecourt chaque soir, après le bureau. Là, sa collaboratrice, dont les parents *épiciers mélomanes* possédaient un tourne-disque, lui enseignerait la valse. Le jour même, Lucas se rendit à huit heures au domicile des Molina. À peine son MGD fut-elle garée rue Lamartine, que des enfants l'entourèrent, chuchotant, ricanant, se pinçant.

- Le voilà, le voilà...

- Qui est-ce ?

- Le patron de Gaby qui vient apprendre à danser.

A priori, tout le quartier était déjà au courant. Il se souvint des commérages de la cité à Wigelsheim. L'appartement se trouvait au-dessus de l'épicerie. Le commerçant et son épouse l'accueillirent comme ils l'auraient fait du roi d'Espagne. Les meubles Barbès avaient été déplacés en périphérie du séjour. Un gramophone *La Voix de son Maître* à placage de ronces et grilles dorées, trônait sur un guéridon.

- Asseyez vous monsieur le Directeur, nous prévenons Gabrielle, lui intima la mère de la dactylo *enseignante en boléros*.

Une porte-fenêtre, abritée du sirocco et des mouches par un rideau à boules multicolores, était ouverte sur le balcon. L'ayant franchi, Madame Molina se mit à hurler.

- Gaby, Gaby, l'élève du cours de valse est arrivé.

Ce ne fut pas une voix qui répondit, mais l'arrondissement tout entier. Tel un branle-bas de combat, il y eut un concert de voix aux fenêtres, des bruits dans l'escalier. Effaré, Lucas comprit que les chaises, disposées autour de la pièce, étaient destinées à des spectateurs. Les femmes arrivèrent une par une et prirent place en silence, saluant d'un hochement de tête. Le potache n'était maintenant plus du tout à son aise et aurait bien pris la fuite.

Lorsque Gaby apparut, boudinée à éclater dans une robe en lamé, la paupière noircie, les cheveux relevés en chignon bouclettes, un murmure d'admiration courut dans l'assistance.

- J'ai pensé qu'il valait mieux créer l'ambiance pour vous éviter d'être intimidé le jour du bal, déclara l'apparition avec un sourire souligné de quatre épaisseurs d'un rouge à lèvres coquelicot.

C'était une pédagogie de choc. Gaby ne faisait pas les choses à moitié. On fit taire les bavards, puis, avec délicatesse, un préposé au son posa le bras du gramophone sur le microsillon. Une musique viennoise enveloppa tout le quartier. Un silence de fond se conjugua aux couinements des violons, Gaby esquissa un premier pas et la population retint son souffle. Bien évidemment, les débuts ne furent pas sans difficulté, engendrant des gloussements, des commentaires et même quelques applaudissements. Les temps de relâches étaient accompagnés de *tapas* et d'anisette, servies par la maîtresse de maison. Ceux qui s'aventurèrent à des conseils techniques subirent les foudres du professeur *ès valse*. Alors, des clans se formèrent, on réédita la Querelle des Anciens et des Modernes. L'ambiance ayant un caractère bon enfant, familial et sans complexe, l'élève se prit au jeu.

Ses visites successives devinrent l'attraction du secteur. On estimait les progrès, certains osèrent des pronostiques, d'autres lancèrent des paris. Lucas s'aperçut que les spectateurs du salon changeaient à chaque leçon et qu'il y avait un roulement. Son apprentissage devenant une affaire collective, il fit de son mieux pour satisfaire ses supporters et se mit à valser comme un danseur mondain. La répétitrice, ravie des résultats, en rajoutait, prenant des poses, les yeux mi-clos, la tête renversée. Nonobstant le rideau à boules de buis, les loukoums et l'odeur de merguez, on se serait cru à Schönbrunn.

Avec le téléphone arabe, tout le monde apprit que le bal du Gouverneur aurait une réplique à Bellecourt dont Gaby Molina serait la reine. À cet égard, le valseur promit qu'il passerait en smoking, au sortir de la réception officielle.

**L**e Palais d'Été se trouve en haut de la rue Michelet, en



direction d'El Biar ou de Birmandreis, selon que l'on emprunte le boulevard Gallieni ou l'avenue Fourreau Lamy. Il s'agit d'une grande bâtisse d'époque coloniale mais d'architecture néo-mauresque érigée au sein d'un grand parc complanté d'essences méditerranéennes et tropicales. Cet ensemble aux couleurs exotiques, surplombé par le parc de Galland, est clos d'une lourde grille d'honneur encadrée de spahis cimenterres au ceinturon.

Une fois l'an, le bal du Gouverneur recevait le tout Alger. Premier de cette importance depuis la guerre, l'événement se devait d'être couvert par la presse et la radio. Il y aurait beaucoup de monde. Dès sept heures du soir, les limousines accédèrent au Palais d'Été. Après avoir libéré leurs passagers au pied du perron, ces dernières rejoignaient le boulevard afin d'y stationner. Aussi, avant même le crépuscule, les trottoirs longeant les murs d'enceinte furent encombrés d'automobiles. Pour échapper au souci d'un stationnement, Lucas abandonna son roadster à l'angle de Gallieni, pour emprunter la Lincoln des O'Neil conduite par un chauffeur.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le patio de la villa Mustapha Supérieur les galeries débordaient déjà de smokings, uniformes et robes du soir. Les serveurs, en gilets brodés sur des sarouals de voile blanc, se frayaient un passage dans la houle mondaine, passant leurs plateaux à bout de bras au-dessus des convives. Contrairement à la fourmilière du rez-de-chaussée, les terrasses situées au premier étage, balayées d'un vent tiède, étaient de calmes oasis éclairées par les lampions des ramures du parc.

Les leçons de Gaby Molina portèrent leurs fruits. L'élève fit valser quelques amies, ainsi que la femme de son président. Il retrouva nombre de ses relations professionnelles. Son smoking de location lui allait à ravir, toutefois il était

bien heureux qu'Elena ne puisse le voir dans sa tenue de pingouin. À mi-soirée, au seuil d'une terrasse, alors qu'il allumait une cigarette, prenant soin de cacher la flamme au courant d'air, Lucas faillit heurter une personne qui venait en sens inverse. Glissant son *Dupont* dans une des poches de sa veste, il releva la tête et s'excusa.

- Veuillez me pardonner...

La suite resta en suspend. Florence Desarnault n'avait pas changé. Peut-être plus blonde et bronzée qu'autrefois. Toujours aussi belle et d'avantage femme. Vêtue d'une robe fendue de soie noire, elle portait un collier tout simple et une gourmette en or tissé. Sa coiffure, cheveux mi-longs ramenés en arrière, rehaussait la finesse de ses traits. Face à face, statufiés de surprise, balbutiant ensemble des mots dont la simultanéité empêchait toute réponse, ils s'étreignirent pour s'assurer qu'ils ne rêvaient pas. Lucas l'entraînant sur la terrasse s'aperçut qu'elle pleurait en silence. Il tenta des paroles apaisantes et lui tendit la pochette de son smoking.

- Que se passe-t-il ? C'est me revoir qui vous fait de la peine ?

Alors, Florence réalisa qu'il n'était pas au courant.

- Lucas, il faut que je vous dise ce qui nous est arrivé.

Des larmes avaient défait son léger maquillage.

- Pardonnez-moi, je suis idiote, sans doute l'émotion. Trouvez-nous un coin tranquille et des coupes de champagne. Je reviens après m'être séchée les yeux.

Plus tard, installés sur des poufs en cuir, loin du brouhaha dans un angle de la terrasse, elle lui apprit leur odyssée et la disparition de son mari.

- C'est ma première grande sortie depuis la mort de Pierre. Il m'a écrit de sa cellule de Rastadt, me demandant de refaire ma vie pour les petits. N'ayant pas encore eu le

courage de redémarrer dans l'existence, je n'ai rien fait d'autre que m'occuper des enfants et de la propriété.

- Comment vont-ils ?

- Bien, encore qu'un peu perturbés ; surtout Vincent. Les choses se tassent. Margot redouble sa première au lycée Fromentin et ils ont des amis. Heureusement, le pays est tellement merveilleux qu'il aide à se remettre.

Lucas et Florence discutèrent longtemps, surtout de la progéniture de cette dernière. Ne voulant plus retourner en métropole, elle avait fait stocker le mobilier de Royat dans un garde-meuble de Clermont. Parallèlement, un toubib, repreneur du cabinet, occupait la maison en tant que locataire. Les enfants décideraient plus tard du sort de leurs biens. Pour sa part, il évita de parler de ses aventures et limita son propos à quelques extraits de sa vie oranaise.

La fraîcheur de la nuit étant arrivée, le flux des convives provoquait maintenant de gros bouchons dans les galeries. Ayant regagné l'intérieur du Palais, ils décidèrent de s'éclipser et prirent congé de leurs accompagnants respectifs. Florence disposait d'une maison sur le domaine de ses parents, mais préférait passer la nuit dans un studio avenue Claude Debussy plutôt que rentrer seule à Douéra. Vers onze heures un quart, ils quittèrent à pied la Résidence du Gouverneur pour récupérer le roadster. Au retour de cette première sortie, la jeune femme appréhendait la solitude, aussi Lucas proposa, à tout hasard.

- J'ai bien quelque chose de prévu, mais je ne suis pas certain que cela vous plaira.

- On verra bien.

Quand ils arrivèrent à Bellecourt, la soirée battait son plein. Les mélodies du gramophone dépassaient très largement les limites du quartier Lamartine. Il y avait des gens assis dehors sur les marches de l'épicerie, d'autres

accoudés au balcon du premier étage. Les fenêtres des appartements alentour étaient ouvertes pour que, de leurs lits, les grabataires puissent jouir de la fête des Molina. La rue servait d'annexe à l'appartement. Un brasero, couvert de merguez, fumait sur le trottoir. L'arrivée de Lucas en smoking, accompagné d'une belle blonde déclencha des sifflements et autres *po po po* d'admiration.

L'arrivante en connaissance des gens de son pays n'eut aucun mal à se mettre au diapason. Après les valse qu'impliquaient leurs tenues guindées, succédèrent des tangos argentins, puis les jeunes sortirent leurs guitares, darboukas et castagnettes. Le Sidi Ibrahim et l'anisette firent le reste. Tard dans la nuit, un duo Florence-Gaby offrit un flamenco qui enflamma le quartier. Madame Toto, cartomancienne, *enleveuse de soleil* capable de guérir les insolations à distance, proposa à la jolie blonde de lire l'intérieur de sa main. La diseuse découvrit un drame récent, mais annonça du bonheur avec un beau jeune homme. Assis sur le sofa et riant de bon cœur, Florence pieds nus, cheveux défaits, posa sa tête sur l'épaule de Lucas. Ce ne fut qu'à trois heures du matin qu'ils revinrent avenue Claude Debussy.

- Merci pour tout. Cette soirée m'a fait du bien. On s'appelle dans la semaine, les enfants seront si contents de vous voir.

Passant une main délicate sur sa joue, elle l'embrassa affectueusement et disparut dans le hall. Rentrant à son appartement, il se souvint de ses retours de Royat à vélo.

## Chapitre 21

Jean Louis Lebouc, agacé, mit une dernière touche colorée au bouquet en cours de confection. Son ultime client de la journée, un homme rougeaud qui n'y connaissait rien aux fleurs avait trouvé opportun d'émettre un avis sur la composition de sa commande. En *artiste floral*, appellation qu'il préférait à celle de fleuriste, Jean Louis avait mis le holà, voulant être seul à créer l'harmonie de ses ventes.

- À chacun son métier, se plaisait-il à dire, plissant des yeux d'aquarelliste, l'index appuyé sur la sensuelle fossette de son menton.

Par principe, il préférait les profanes conscients de leur ignorance aux péquenots mélangeurs de sexes floraux. Pour lui, les fleurs devaient être accouplées selon affinités, un peu comme dans les annonces du *Chasseur Français*. Une fois l'oeuvre emballée d'un transparent étiqueté *JL Fleurs*, le client quitta le magasin, nanti de conseils sur la façon de transporter un bouquet.

Les grelots de la porte ayant confirmé le départ du profane, l'artiste entreprit de faire sa caisse et ranger le comp-

toir. Ce après quoi, il passa au lave-pont les sols du magasin et de l'arrière-boutique, sortit une lourde poubelle d'invendus, puis retira sa blouse bleu azur gansée de rose. Ayant enfilé un seyant manteau redingote, le fleuriste passa devant le miroir, donna un coup de brosse à ses ondulations et aligna ses sourcils d'un auriculaire mouillé de salive. Enfin, au moment d'accomplir la corvée quotidienne consistant à descendre le store au moyen d'une gaulé à crochet, il soupira.

- Vivement que Raoul me fasse installer un rideau électrique.

Rue du Vieux Colombier, une bise contraire fit frissonner le *bouquetier* qui s'arrêta dans une pâtisserie pour acheter deux tartelettes aux myrtilles et à la pharmacie prendre un flacon de *Synthol*. La bouffée d'air chaud de la station Sèvres-Babylone le revigora. Il tendit rapidement son ticket au poinçonneur pour arriver au quai avant que la rame ne sorte de terre. Le lourd portillon en ferraille se referma derrière lui. Entre le métro, le train et la marche, son trajet jusqu'au Vésinet lui prenait près d'une bonne heure. Dans ces moments-là, il regrettait amèrement leur ancienne *bonbonnière* sous combles de la place Saint Sulpice, sise à environ deux cents mètres de la boutique. Mais ainsi allait la vie. Raoul, qui avait fait fortune dans l'immobilier, était devenu un homme politique incontournable dont la petite formation naviguait dans la cour des grands depuis la disparition du tripartisme.

La réussite aidant, ils avaient acquis la maison du Vésinet. Cette bâtisse, nantie d'un grand parc, appartenait antérieurement à une riche famille juive disparue en déportation. Sans nouvelle des malheureux déplacés, leur délicate banque créancière avait engagé une vente forcée, non sans avoir préalablement tuyauté son bon client, le député Ber-

thillon. Ce après quoi, elle lui avait *incidemment* consenti un prêt du montant de l'enchère, majoré d'une confortable rétro commission.

À Saint Lazare, le fleuriste eut juste le temps de sauter dans le train de sept heures trente pour Saint Germain en Laye. En règle générale, Raoul passait le prendre en voiture à la fermeture de la boutique, sauf session extraordinaire à l'Assemblée. Or, ce soir-là on débattait d'un texte du gouvernement Ramadier.

Le parc de la propriété du Vésinet était ceint d'un gros mur en meulières, couronné de tessons tranchants. Pour accéder à la demeure, il fallait franchir une lourde grille d'acier peinte en vert, équipée d'un vieux *parlophone* en cuivre. Ayant oublié ses clefs, l'arrivant sonna pour que le gardien vienne lui ouvrir. Celui-ci arriva, accompagné de Zitoune, un des énormes dogues gris à encolure de génisse chargé de garder le domaine. La maison occupait le centre de la parcelle. C'était un gros cube blanc, coiffé d'un toit Mansart et bordé d'une terrasse aux portes-fenêtres à petits carreaux. Jean Louis Lebouc ayant gravi les marches du perron, poussa l'imposant battant vitré à structure fonte de l'entrée. Le hall, dallé d'albâtre, précédait des salons parquetés et une salle à manger jouxtant le bureau du député. Les cuisines se trouvaient au nord. L'escalier d'honneur en travertin montait aux appartements. Un autre, plus discret, desservait les sous-sols. Il déposa ses tartelettes à l'office, suspendit sa pelisse au vestiaire, puis grimpa jusqu'à la chambre.

Les précédents propriétaires ne manquaient ni de moyens ni de goût, le mobilier était luxueux mais non ostentatoire. Seuls quelques travaux de peinture s'étaient avérés nécessaires, ainsi que l'aménagement du comble, dont le grenier

baptisé *Salle de jeux* avait reçu une décoration spéciale. Le personnel ancillaire était constitué d'une cuisinière camériste, assurant le ménage des lieux à l'exception du dernier niveau interdit d'accès. Germaine, ne résidant pas à demeure, passait le relais vers six heures à Frédi le majordome. Ce dernier, à l'instar du chauffeur, disposait d'une chambre en sous-sol. Le parc était entretenu par un jardinier gardien qui vivait dans le pavillon de la grille.

Une bonne douche remit Jean Louis d'aplomb. Il passa au *Synthol* les bleus qui constellaient son dos, enfila un pyjama en soie et une veste d'intérieur aux mules assorties. Le couvert avait été mis dans la salle à manger, ses tartelettes attendaient sur une desserte roulante. Seul attablé, il fut servi par Frédi, ganté de blanc. Entre le majordome et Jean Louis, l'entente n'était pas cordiale, pour le moins. Le second craignait le premier, lequel jalousait l'ami de son patron.

Ancien oustachi d'*Ante Pavelic\**, Frédi avait fui son pays pour échapper aux représailles de Tito. N'ayant ni papier ni formation, il avait vécu d'expédients en France, se cachant de la police et des gendarmes. Cette précarité le conduisit à tapiner Parc de Sceaux où il mettait en location au choix d'une clientèle masculine, les parties recto et verso de son anatomie. Pesant près de cent kilos, le réfugié n'avait pas spécialement le profil de l'emploi, mais sa bestialité sexuelle fut remarquée par une nomenklatura parisienne sadomasochiste qui lui ouvrit ses portes et assura son ordinaire. Malheureusement, Frédi contrôlait aussi mal sa libido que la langue de Molière et commit un jour l'erreur fatale de prendre pour des hurlements d'enthousiasme les appels au calme d'un artiste en vogue. Redoublant la cadence, il mit ce dernier en arrêt de travail pour

\* Chef de l'état indépendant de Croatie durant la 2<sup>e</sup> guerre mondiale



plusieurs semaines. L'estropié voulut dénoncer la brute à *l'Immigration*, mais Raoul prenant la défense de l'oustachi, obtint de la victime qu'elle passe l'éponge. Par gratitude, le Yougoslave se déclara corvéable à merci et fut embauché par son sauveur qui lui fit octroyer un permis de séjour. À l'époque, le jeune parti *Berthillien* manquait de personnel et l'asservi eut pour tâche de diriger les colleurs d'affiches et d'assurer la protection du leader. Avec l'acquisition du Vésinet, le Yougoslave obtint ses galons de majordome. Couvant son jeune maître comme une mère sa progéniture, Frédi acceptait que ce dernier ait des passades, mais supportait mal les relations pérennes. Aussi, la liaison avec le *fleuriste* lui était insupportable. En fait, Jean Louis Lebouc avait rencontré Raoul à Clermont-Ferrand en 1941. Perdus de vue pendant l'occupation, ils s'étaient retrouvés à Paris après guerre et *mis à la colle*. La durabilité de cette relation chagrinait sérieusement le sbire qui gardait l'importun dans son collimateur, attendant un faux-pas. À ce sujet, il avait conservé de ses actes guerriers, l'art d'effacer ses semblables et un beau *Walther PPK 9 mm* entretenu avec soin.

Un feu réchauffait le boudoir, éclairé par l'âtre et des lampes aux abat-jour de cretonne. Installé à un guéridon, sur lequel fumait une camomille, Jean Louis employa sa soirée à coller des photos dans un album exclusivement dédié au député. À trente-deux ans, Raoul Berthillon paraissait bien plus que son âge. Ses tempes grisonnantes et son tour de taille lui donnaient d'ailleurs des allures de quadragénaire. Les sentiments éprouvés par le fleuriste pour son ami étaient un mélange d'admiration et de crainte sur fond d'impératifs alimentaires. Le jeune homme appréciait la réussite de Raoul et son habileté à retourner les

situations. A contrario, il redoutait l'arrivisme forcené de son amant qui éliminait ce qui entravait ses ambitions, avec une sérénité quasi paranoïaque. Aussi, l'*artiste floral* savait que le jour où sa présence ne serait plus souhaitable, il trouverait, au mieux, ses bagages sur le trottoir.

Une bûche partiellement consumée s'affaissa sur le foyer dans une gerbe d'étincelles. Accroupi devant l'âtre, Jean Louis tenta de reconstituer la flambée à l'aide d'une pince à feu, aux branches maladroitement croisées.

- Pas comme ça !

Une grosse main velue broya son épaule, alors que l'autre s'emparait de l'ustensile. Frédi disposa les morceaux de bois en gestes précis, puis toisa le fleuriste blotti dans sa bergère à ramages.

- *Vous comptez coucher bientôt, Jean Lou ?*

- Un quart d'heure au plus tard, Frédi, le temps de finir ma tisane. Je me demande si Raoul rentrera bientôt.

- *Monsieur a téléphoné. Séance va durer longtemps. Il demande ne pas l'attendre.*

- Dans ce cas.

- *Bien. Laissez bûches brûler, j'éteindrai feu après ma ronde. Bonne nuit.*

Il reposa l'instrument dans la cheminée, au soulagement de son interlocuteur. Le ton du Croate paraissait toujours empreint d'une sourde colère. L'accent et la façon de s'exprimer, peut-être. Il faut dire que Frédi était impressionnant. C'était sans doute pour cela que Raoul lui confiait l'éviction des locataires. Le bruit sourd de la lourde porte d'entrée et le clabaudage des dogues dans le parc indiquèrent qu'il était bien sorti.

Le fleuriste absorba la camomille s'étira et reprit le fil de ses pensées, le nez plongé dans les photos. Sur le plan affectif, il aurait été en phase avec Raoul si au fil du temps

leur relation amoureuse n'était devenue aussi complexe. En réalité le fleuriste n'acceptait les jeux pervers de son compagnon que pour des raisons financières et détestait les séances du grenier dont il rêvait qu'elles cessent. Malheureusement, son petit salaire ne suffisait pas à ses goûts de luxe et Berthillon détenait la moitié des parts du magasin. Aussi, le giton attendait-il stoïquement des lendemains meilleurs.

Posant la tasse de porcelaine, il glissa, dans ses mules à pompons roses, jusqu'à l'escalier, préférant se claquemurer avant le retour de l'inquiétant majordome.

À l'Assemblée Nationale, le maître de maison traversait une séance houleuse. Les SFIO et MRP n'avaient pas réussi à mobiliser suffisamment de voix au centre gauche pour faire passer le texte du gouvernement. Dès lors, le PC était en mesure de demander la motion de censure avec le soutien des modérés et des indépendants. Raoul, sollicité à chaque interruption de séance, se faisait prier, donnait des espoirs, puis revenait sur sa position. Au dernier moment, il confia les tracasseries que lui causait une mairie communiste de l'Est parisien et reçut l'assurance d'une solution rapide. Son parti opta pour la position du PC. Le gouvernement retira sa proposition in extremis.

Quelques jours après cette nuit houleuse à l'Assemblée, le directeur du développement de la SAEP reçut un coup de fil du maire de *Villebois sur Marne*. Étonné, il attrapa le volumineux dossier d'un programme immobilier intitulé « *Résidence La Fraternité* » et se rendit au bureau de son Président. Celui-ci au téléphone raccrocha le combiné et lui fit signe d'entrer.

- Quelles nouvelles, Henri ?

- Très étranges. La mairie de *Villebois sur Marne* vient de m'appeler. Je ne sais quelle mouche a piqué le maire.

- Ah bon ! Que dit-il ?

- Voilà. La municipalité abandonne ses prétentions concernant les aménagements publics nous incombant.

- En clair ?

- Nous ne sommes plus tenus de réaliser gracieusement, la Maison du peuple et la Bibliothèque Lénine.

- Alors, il ne demande plus rien ?

- Enfin, pas tout à fait. La mairie laisse à votre appréciation la remise en état des latrines de l'école primaire.

Raoul Berthillon eut un sourire sans pitié, laissant supposer que les malheureux bambins de *Villebois sur Marne* continueraient à pisser contre un mur décrépi.

- Ne vous inquiétez pas pour la santé du maire. La mouche qui l'a piqué doit se nommer Thorez, les prochaines à nous aider s'appelleront peut-être Bidault ou Mollet. C'est ça la politique.

N'étant pas payé pour jouer aux devinettes, l'employé sourit poliment sans essayer de comprendre. Satisfait le président de la SAEP décrocha son téléphone pour inviter certaines relations à dîner. Demain soir, on ferait une petite fête entre intimes dans le grenier du Vésinet, ce qui enchanterait sûrement Jean-Lou.

Ceci fait, le député se plongeait dans le *speech* de sa remise de décoration. Il associait à son laïus la mémoire du docteur Desarnault. À cet égard, on enverrait un courrier à la veuve et une invitation à Madame Ravignac. Ces ultimes manœuvres achevées, Raoul Berthillon se dit avoir parfaitement scénarisé l'écriture de son héroïque passé.

## Chapitre 22

Florence appela Lucas, quelques jours après leur soirée de Bellecourt, pour lui proposer un week-end à Douera. Elle avait prévenu les enfants de sa rencontre fortuite, afin de connaître leur réaction. Margot s'était fait une joie de revoir son répétiteur. Vincent, pour sa part, n'en gardait aucun souvenir. Cette occasion lui confirma que son fils avait perdu certaines réminiscences de faits antérieurs à Pâques 1943. Le traumatisme semblait avoir occulté une partie de sa mémoire. Inquiète de cette amnésie, elle décida de consulter un psychologue.

Le premier dimanche de juin, Lucas se rendit au domaine des Versini, situé à environ trente kilomètres au sud d'Alger. À l'instar des autres propriétés du Sahel, l'hospitalité y était naturelle. Cet usage lui valut de retrouver nombre de têtes connues autour de la piscine. Quelques amis le blaguèrent.

- Alors Lucas, on fait son entrée chez la belle Florence.  
Afin de rester discret sur ses activités au MI 5, celui ci

acquiesça évasivement, alors que, paradoxalement, Margot lui sautait au cou comme s'il était de la famille. Le prenant par la main, elle voulut montrer à son ancien répétiteur leur nouveau cadre de vie. Traversant la cour d'honneur, l'adolescente aperçut son petit frère au milieu d'un groupe d'enfants.

- Vincent, viens dire bonjour, à Lucas.

Attachant peu d'importance à cet inconnu, le gamin fit un rapide salut avant de retrouver ses copains. Sa sœur haussa les épaules, contrariée.

- Excuse le, il a des trous de mémoire.

En fin d'après-midi, Florence proposa à son invité de faire le tour du domaine, dans une carriole tirée par un bourricot. Les Versini cultivaient la vigne, mais aussi les agrumes, oranges et pomelos grâce à un *dry farming* très élaboré. Les bâtiments d'exploitation comportaient, outre des garages à tracteurs, d'énormes hangars dans lesquels patientaient des montagnes de pamplemousses en attente de conditionnement.

Après avoir passé l'unité des pressoirs et ses batteries de cuves, ils traversèrent les plantations fruitières. Le fond de l'air portait cette odeur de fleurs d'oranger dont on ne peut se détacher quand elle vous saisit. Après plusieurs kilomètres de vergers, l'équipage dévala des collines où s'accrochaient, en files indiennes, des plants de vignes aux effluves d'engrais. La jeune femme, cheveux blonds au vent, vêtue d'une salopette de toile et d'un tee-shirt kaki de GI, hélait en kabyle les contremaîtres et leurs ouvriers, réclamant des nouvelles d'untel ou des femmes d'un autre. Lorsqu'ils étaient trop éloignés, les travailleurs lui faisaient un signe de la main, l'apostrophant dans un rire.

- Ils m'ont toujours appelé *la pitite* et je pense que ça me restera, dit-elle boudeuse, mais ravie au fond de rester

l'enfant des lieux.

Au passage d'une *mechta*, le bourricot se mit au galop, mordu aux paturons par des chiens faméliques jaunes et gris. Hauts perchés sur le banc de la charrette, les passagers se cramponnèrent, étourdis d'air et de lumière. Florence le regarda, interrogatrice quant à l'effet du décor. Il aurait voulu lui dire que ses cheveux dorés et sa peau d'abricot s'harmonisaient au paysage, mais garda son compliment pour une autre fois.

La demeure des Versini était un *bordj* tout blanc, au patio couvert de mosaïques, surplombé d'une coursière périphérique. Les chambres se trouvaient au premier étage. Par souci d'indépendance, Florence et ses enfants logeaient dans des communs aménagés le long de la cour d'honneur. Lucas fut convié à dîner, ce qu'il accepta de tout coeur. Ils bavardèrent sous les étoiles jusqu'à dix heures passées. Le patriarche racontait à merveille l'histoire de ses ascendants. Émigrés italiens et pionniers du Sahel qui, partis de rien, avaient bâti cet immense domaine. Contrairement aux coutumes de son clan, Silvio Versini n'avait pas épousé de Sicilienne. Son cœur avait croisé, tout à fait par hasard, une belle suédoise sur le bateau qui l'amenait à Palerme aux fins de fiançailles organisées par la *Famille*. Malgré les menaces, l'amour avait tenu face à la *Camorra* et Ingrid était devenue son épouse devant Dieu.

Plus tard, n'ayant pas eu d'autre enfant que Florence, partie de surcroît en métropole, ils pensèrent vendre leurs terres. Le dramatique retour de cette dernière avait changé la donne. Leur fille unique avait repris les rennes du domaine, qu'elle gérait efficacement sous la houlette éclairée de Mustapha le vieux et compétent régisseur de la propriété. Lucas aurait pu coucher à Douéra, ses hôtes ayant insisté pour le garder, mais il avait invoqué un rendez-vous

très matinal, le lendemain, et pris congé vers vingt- trois heures.

La route, droite jusqu'à Dely Ibrahim, devient plus tourmentée aux alentours d'El Biar, mais le parcours était dégagé, la chaleur estivale et la nuit sans nuage. *Radio Alger* dispensait une musique d'ambiance au *Blaiipunkt* du tableau de bord. Le conducteur chantonnait gaiement sans penser à rien. Trente minutes plus tard, il arrivait boulevard du Télémy.

Une fois rentré chez lui, le jeune homme prit une douche, mais, ne trouvant pas le sommeil, s'installa avec un livre sur la terrasse. Sur fond musical des criquets du chemin Laperlier, on apercevait en contrebas le phare de l'amirauté qui balayait l'obscurité liquide. Allongé sur un transat, incapable de se concentrer sur sa lecture, il posa son bouquin sur le carrelage et ferma les yeux. Sans doute cette agréable journée, le parfum des orangers, l'air de la campagne, les récits du vieux monsieur. En vérité, sachant que la cause de son trouble était autre, il voulut raison garder et se fustigea d'être amoureux de toutes les jolies femmes.

Florence, le considérant sûrement comme un gamin, ne l'appellerait pas avant longtemps, ayant mieux à s'occuper de la propriété et de ses enfants. Alors, Lucas chercha des prétextes pour n'y plus penser. En premier lieu Elena l'attendant à Oran, il décida de retourner la voir très souvent et d'oublier sa nouvelle lubie. Finalement, sachant que lire ou dormir lui serait impossible, l'amoureux chronique entreprit de ranger son appartement, comme pour faire table rase du problème.

Ouardia, sa bonne à tout faire, passait deux fois par semaine. Ses vêtements étaient sagement empilés dans les placards, mais deux cartons d'objets n'avaient jamais été



ouverts. Se mettant à la tâche, il aligna les bouquins, empila de vieux disques, casa quelques photos, stocka dans un tiroir des stylos, des briquets et tous ces ustensiles, même cassés, que l'on garde sans savoir pourquoi.

Tel un crotale assoupi, le *MC35A* que le Shérif avait remplacé sur l'étagère de Corvie, reposait dans un chiffon. Déballée, l'arme, pratiquement neuve pour n'avoir servi que deux fois, sentait encore la cordite froide. Des taches brunes de sang séché maculaient les flancs de sa culasse. L'ayant manipulée, Lucas prit la décision de faire aussi le ménage de ses souvenirs. Sa montre affichait deux heures du matin. Il regretta la chambre d'amis proposée à Douéra, mais descendit toutefois jusqu'à sa voiture. Dans le coffre du roadster se trouvaient une burette d'*Armistol* et un écouvillon, entreposés là depuis les perdreaux rouges de M'Silha.

Remonté à l'appartement, il aligna sur une feuille de journal les plaques de crosse, la platine d'acier, le canon oscillant, le ressort sur sa tige et entreprit de nettoyer les pièces une par une. Après avoir lustré la chemise chromée, le nettoyeur s'escrima en vain sur une zébrure, qu'il crut tout d'abord être un fil collé à la chambre de tir. Une fois les éléments huilés et remontés, le mécanisme s'arma dans l'habituel double claquement de sa culasse. Le 7,65, aux sombres reflets, entouré d'un torchon propre, gagna le tiroir d'une table écriteoire. Il suffisait maintenant de compléter les munitions chez un armurier.

**Au** début de l'été, Lucas eut de semaines plus laborieuses qu'à l'accoutumée. Le tribunal d'instance fermant ses portes fin juillet, il voulait faire passer certains dossiers contentieux avant les vacances judiciaires. Ce surcroît de travail fut entrecoupé d'appels venus d'Oran, mais le tin-

tement de sa ligne personnelle faisait battre son coeur pour toute autre raison. Début août, il prit quinze jours pour visiter l'Espagne avec Elena. Un ferry les ayant débarqués au port d'Almería, le couple traversa la péninsule du sud au nord pour rallier le Guipúzcoa où résidaient les parents de la jeune femme. Ce périple n'était pas une mince affaire, le réseau routier étant exécration voir même inexistant par endroits.

L'Espagne se remettait de la guerre civile avec dignité. Dans les villages, même le plus démuné des aubergistes usait de tous les moyens pour satisfaire le client. Avec la disette, le pain tomates, la soupe de *garbanzos* et les *tortillas\** étaient souvent aux menus de ce pays meurtri, dont l'huile d'olive valait bien tous les beurres du monde.

Les hôtels où ils séjournèrent durent se souvenir de leur passage. En effet, à cette époque puritaine, la morale excluait le *matrimonio\*\** sauf à justifier d'une union légale. On leur attribuait donc systématiquement une chambre à lits séparés. Aussi, les nuits débutaient-elles toujours par le rapprochement des couchages. Généralement il s'agissait de lourds plumards en bois, dont le transfert sur les carrelages engendraient des vibrations sismiques. Ensuite, ils essayaient bien d'être discret, mais la spontanéité des sentiments d'Eléna tint en éveil bon nombre de voyageurs d'Alcazar à Saragosse.

Au petit matin, le mobilier aurait du être remis en place, mais ils oubliaient régulièrement de se réveiller. Alors, au vu du spectacle, les petites femmes de chambre s'éclipsaient furtivement abandonnant le plateau du *desayuno\** en équilibre sur un coin de meuble. Au moment de payer le couple devait affronter le regard désapprobateur de la tau-lière, tandis qu'une équipe de soubrettes en blouses rayées,

\* : Omelettes    \*\* : Lit à deux places    \* : petit-déjeuner

agglutinées dans l'embrasement d'une porte de l'office, observait la *devergonza*\* avec envie.

Cinq jours furent nécessaires pour gagner Saint Sébastien. Lucas découvrit les côtes du Guipúzcoa, Zarauz et ses belles vagues descendues à plat ventre sur des planchettes à spatules, le plaisir des fêtes basques et du *chocolate con churros*. La famille d'Elena, dont le père était *alcalde*\*\* d'un village de pêcheurs proche de Guetaria, l'accueillit comme gendre en puissance. Le problème du *matrimonio* fut éludé, car, séparés d'autorité, ils couchèrent respectivement, l'un chez une vieille tante, l'autre au domicile parental. Des dates de mariage ne furent pas évoquées, parce qu'en Espagne les fiançailles durent des années et que le contexte économique ne se prêtait pas à exposer des frais. Cette situation convint parfaitement à Lucas qui n'envisageait pas de convoler, malgré toute l'affection qu'il put avoir pour Elena.

**D**ans les jours précédant son voyage au pays de Cervantès, il s'était rendu à un dîner au Club des Pins chez les Versini. L'ambiance, bien que chaleureuse, n'avait pas eu le parfum joyeux de leurs précédentes rencontres. Ils ne furent jamais seuls et Florence se conduisit en bonne maîtresse de maison, sans plus. Au cours de la soirée, elle l'avait entretenu du problème de Vincent et d'un rendez-vous de psychologue, mais fut interrompue par l'intrusion de convives célibataires. Ces derniers, connaissant la disponibilité affective de leur hôtesse, usaient à son égard de prévenances qu'elle acceptait en riant. Lucas en fut un peu jaloux. Plus tard, la jeune femme s'intéressa à ses projets de vacances, de façon distraite, les mains dans les poches de sa jolie jupe à larges rayures.

\* Dévergoncée      \*\* Maire

- Alors, quoi de prévu cet été ?
- Je pense traverser l'Espagne en voiture, d'Almería à Saint Sébastien aux alentours du 20 juillet.
- Quel périple ! Vous partez avec des amis ?
- Oui, avec Elena. Ce sera l'occasion de revoir les siens.
- Elena ?
- Ma petite amie. Elle habite Oran, ce qui me vaut de faire le trajet deux fois par mois.
- Elle a de la chance, la fidélité est si rare. Et quel âge à l'heureuse élue ?
- Vingt-cinq ans. Elle travaille au consulat d'Espagne, dont son oncle est titulaire pour l'Oranais.
- Je suppose qu'elle doit être bien jolie. Venez donc au mois d'août, je vous logerai tous deux à Douéra. En attendant, embrassez là de ma part.

S'étant éclipsée sur ces mots, elle rejoignit ses invités. Il avait évoqué sa liaison par bravade, à cause des hommes qui tournaient autour d'elle. Ce ne fut que plus tard qu'il réalisa avoir probablement coupé un pont.

**F**lorence Desarnault prit rendez vous avec le professeur Cohen, psychologue de la faculté d'Alger. Dans un premier temps, elle se rendit seule à la consultation pour exposer l'origine du problème et décrire les symptômes apparents. Un mois plus tard, ayant vu Vincent, le praticien convoqua la maman. Les résultats des tests n'étaient pas alarmants. Le choc émotionnel, consécutif à la disparition paternelle, avait provoqué une amnésie psychogène partielle. Le médecin, un homme au regard vif, expliquait en termes précis.

- En réalité, le phénomène névrotique a permis à votre enfant de résoudre sa situation anxieuse.

Florence synthétisa ce qu'elle avait compris.

- Un peu, comme s'il avait cloisonné son esprit pour ne pas souffrir davantage du choc émotionnel.

- En quelque sorte. La névrose s'est traduite par une perte de mémoire de relations affectives antérieures au choc.

- Vous êtes certain, que l'amnésie se limite à cela ?

- A priori, oui. Le reste des acquis est intact. D'ailleurs vous avez noté qu'il n'a rien perdu de ses connaissances scolaires ou autres choses de la vie courante.

Que Vincent ne conserve de Pierre, que l'image d'un homme brisé par le destin et encadré de policiers, chagrinait Florence.

- Vous croyez qu'il retrouvera ses souvenirs perdus ?

- Dans ce genre d'affection, la fin de l'amnésie peut intervenir de façon très inattendue. Compte tenu du traumatisme, il faudra cependant veiller à un risque de dépression en retour. Pour l'instant, vous n'avez rien à faire que laisser votre enfant s'épanouir.

Vincent, qui venait d'avoir quatorze ans, était un beau garçon brun. Il réussissait à l'école sans trop se fatiguer, pratiquait le judo et avait une bande de bons copains. Seul, son regard parfois trop grave trahissait ses tourments. Florence se mit donc à espérer le déclic qui rendrait à son fils ce petit morceau de mémoire et un complet équilibre.

**L**es grandes vacances étaient maintenant entamées depuis quinzaine. Vincent et Margot passaient leur été dans la villa du Club des Pins dont la belle plage s'étend sans discontinuer jusqu'à Moretti. Le soir, leur mère descendait les retrouver après que le personnel du domaine ait débauché. Elle avait vingt kilomètres de petites routes à parcourir, mais ce périple était récompensé par un bon bain de mer, la joie de retrouver sa progéniture et quelques dîners

dans les villas d'amis.

Une lettre aimable de Raoul Berthillon arriva un matin à Douera. Cette dernière était accompagnée de la copie d'un discours. Parcourant le document, Florence apprit que Raoul avait été élu député et fut étonnée qu'il ait pris une part si importante à l'action clandestine de son mari. En tout état de cause, peu lui importait. Ne voulant regarder que l'avenir, les faits d'arme et la décoration du politicien lui parurent sans aucun intérêt. Le texte d'autosatisfaction termina dans un tiroir.

**L**ucas Schlüter, venu dîner début juillet, lui avait dit partir en Espagne en fin de mois et elle pensa l'appeler avant son départ pour discuter du résultat des tests de Vincent. Puis, s'interrogeant sur sa motivation profonde, reconnut que c'était uniquement pour le plaisir de l'avoir au téléphone. Cette attirance la troubla. Lucas n'avait que vingt-sept ans et une petite amie. Elle comptait trente-quatre printemps et deux enfants à charge. Ce trop plein d'affection lui paraissant absurde, la jeune femme prit la décision d'oublier son penchant de midinette.

Au mois d'octobre 1947, Margot nantie de son bac, fit sa rentrée en terminale à Fromentin, Vincent celle de seconde chez Mademoiselle Ricord. À leur arrivée de Royat, Florence avait inscrit son fils dans ce cours mixte, réputé pour sa pédagogie, dans lequel il semblait se plaisir. Afin d'éviter aux enfants des allers et venues à travers la campagne, elle loua un appartement au quatrième étage d'un immeuble de la rue Michelet. Ce logement était proche du centre ville et d'accès direct au lycée de filles par le trolleybus. Pour sa part, Florence partagea donc son hiver entre Alger et Douéra. Ayant décidé de refaire sa vie et de voir du monde, elle se mit à sortir assez régulièrement. Les invita-

tions se succédèrent de réceptions mondaines en dîners plus intimes.

**D**e son côté, Lucas passa les fêtes de Noël 1947 à Wiggelsheim. Il n'avait pas revu sa famille depuis quatre ans, mais trouva ses parents peu changés. Marthe avait quelques cheveux blancs, insignifiants dans la blondeur encadrant son visage. Son père, revêtu de son éternel bleu de travail, restait le type d'hommes que l'on croit sexagénaires de cinquante à quatre-vingt dix ans. Gretel, grande et svelte jeune fille, préparait son entrée en médecine. Comme il avait annoncé son arrivée un mois auparavant, ce fut un véritable comité de quartier qui l'accueillit.

Le lotissement ouvrier avait été ravagé par les combats et chaque façade, à l'instar des toitures, était en cours de réfection. La cité s'habillait de neuf pour essayer d'oublier les drames d'un passé trop récent. Les Alsaciens pensaient la plaie de leur nouvel écartèlement. Enfant prodigue revenant au pays, il resta discret par égard envers ceux qui étaient prisonniers dans des camps soviétiques ou hypocritement mis à l'écart.

Lorsque Lucas voulut expliquer les grandes lignes de ses pérégrinations, sa mère sortit d'un tiroir une liasse des courriers reçus du Canada.

- Regarde, on a gardé toutes tes lettres.

Et Hans de souligner.

- Elles sont restées cachées sous le plancher du séjour. Ils n'ont rien trouvé. Tu sais, pour te répondre nous utilisons les services du cousin Costaz qui faisait transiter par la Suisse.

Alors, l'intéressé préféra taire la vérité et continua de s'inventer une vie au bord du Saint Laurent pour ne pas dire à ses parents qu'ils avaient reçu du vent et prodigué

leur affection épistolaire à une employée de *l'Intelligence Service*. Par contre, il s'étendit à loisir sur les charmes d'Alger, du Sahel et de la Mitidja. Leur promettant un voyage en avion au-dessus de la Méditerranée, le plus tôt possible.



## Chapitre 23

En Algérie, le début de l'année 48 fut marqué par la préparation des élections qui devaient avoir lieu en avril et le parachutage assez controversé d'un nouveau gouverneur. Les conversations politiques allaient donc bon train de l'Aletti au Saint Georges où l'on s'inquiétait des succès prévisibles du MTLD\* et de l'UDMA\*\*.

Lucas avait pris du galon. Nommé Secrétaire général, il gérait maintenant la vie intérieure du Groupe. Cette promotion lui avait valu de monter d'un étage et l'octroi d'une voiture de fonction. Il s'agissait d'une Hotchkiss décapotable 2050 gris foncé, dont son président ne s'était que très rarement servi. Cette puissante machine, traction-avant, équipée d'une boîte de vitesse électrique *Cotal* et de freins hydrauliques, bénéficiait en sus d'un intérieur en cuir rouge du plus bel effet. Malheureusement, il n'aurait pas à l'utiliser pour ses voyages oranais. En effet, le premier janvier, Eléna avait voulu faire un point de leur avenir. La *Camará de Comercio* catalane lui ayant proposée

\* Parti nationaliste Algérien de Messali Hadj \*\* Parti nationaliste Algérien de Ferhat Abbas

un poste à Barcelone, elle voulait savoir à quoi s'en tenir. Lucas n'envisageait pas de se marier pour l'instant et leurs vies paraissant vouées à la séparation, ils décidèrent de s'accorder une liberté mutuelle, plutôt que risquer d'être infidèles. Ce soir-là, après le réveillon, ils firent l'amour comme des fous, sachant que c'était probablement pour la dernière fois.

**D**epuis son retour de Mulhouse, Lucas avait eu l'occasion de rencontrer Florence Desarnault à deux reprises. D'abord, au mois de février dans un cocktail organisé par la Croix-Rouge, puis sur les pistes de Chréa skiant avec ses enfants. Toute bronzée, elle passait les vacances de *Mardi gras* dans un chalet prêté par des amis et lui parut en pleine forme. Ils déjeunèrent tous ensemble au Ski-Club et consacrèrent leur après-midi à enchaîner les nouveaux *Christiania*, plus harmonieux que le *Stembogen*.

Courant mai, un message émanant du consulat de Grande-Bretagne fit savoir à Lucas que Lord Brown, de passage, souhaitait le rencontrer. Ce dernier était resté son officier traitant au MI 5. Le Service se manifestant au moins une fois par an, il ne fut pas surpris du rendez-vous. L'*Intelligence Service* étant trop occupé par les problèmes du Commonwealth pour s'intéresser à ceux d'Algérie, Lucas élimina toute éventualité de nouvelle mission. Plutôt que d'aller dîner dans un restaurant classique, ils décidèrent de se faire une brochette à la Madrague, agréable petit port de pêche proche d'Alger. L'ayant pris à son hôtel, Lucas emprunta la route côtière de Saint Eugène et Guyotville. Philip Brown avait un peu vieilli, son crâne s'était dégarni et il portait des lunettes à fines montures d'acier. Promu directeur des opérations africaines à l'*IS* en 1946, la Reine l'avait ennobli. Cet honneur ne l'empêchait

pas de garder sa simplicité British et son look d'officier de l'armée des Indes. Contents de se retrouver, ils s'installèrent à une table surplombant la darse devant des grilles, arrosées au Sidi Ibrahim. En fait, le major qui était venu étudier des requêtes de prospections pétrolières, en profitait pour tester la température du milieu d'affaire Algérois. À Londres, la *Chambre des Communes* s'inquiétait du subventionnement des recherches pétrolifères sahariennes compte tenu de perspectives politiques qui incitaient à la prudence.

- Vous savez Lucas, nous pensons que les récentes élections de l'assemblée algérienne ont été menées de façon maladroite et que les résultats seront lourds de conséquences. La France est en train de passer à côté d'une indépendance négociable au mieux de ses intérêts.

- Un séparatisme à l'anglaise ? souligna son interlocuteur en souriant.

- Si l'on veut. Une sorte de protectorat.

- Vous avez probablement raison Phil. Vos visionnaires pensent à de nouveaux débordements comme à Sétif en 1945 ?

- Non, plutôt quelque chose de rampant. Nos sources affirment qu'une rébellion s'organise dans le bled. Ils endoctrinent et cherchent à se procurer des armes et de l'argent.

- Je suppose que les RG\* sont au courant.

- Bien sûr. Ils arrêteront quelques meneurs, mais le processus politique ne pourra être bouclé que par un arrangement avec les Légalistes. N'oubliez pas que le jour où vous aurez du pétrole, les Indépendantistes n'auront plus qu'à tendre la main pour trouver des *mécènes*.

- Les Américains ?

\* Renseignements Généraux

- Surtout les pays du bloc Soviétique. Vous savez, nous allons entrer dans un système de guerres hégémoniques entre les deux Grands dont les conquêtes de territoires se feront par soldats de plomb interposés. Je pense que vos rebelles auront rapidement de l'aide, comme les Cubains et bien d'autres.

- Pour l'instant ?

- Ils font venir des armes de Tunisie, ressortent celles planquées dans les mechtas et attendent d'être opérationnels. Il n'est d'ailleurs pas exclu que sous peu, vos subversifs s'aventurent à des opérations ponctuelles pour roder le matériel et soutenir le moral des troupes.

- Je vous trouve bien pessimiste.

- Non, réaliste. Je m'inquiète de l'intérêt que nous aurions d'investir au Sahara si les puits sont d'ors et déjà voués à être nationalisés. Quant aux guets-apens, je vous conseille de reprendre les bonnes habitudes et avoir de quoi vous défendre dans la boîte à gants.

L'agent anglais se tut, un serveur récupérant leurs assiettes et les pics à brochettes. Un vieil homme en burnous, coiffée d'un chèche, nanti d'une grande barbe, passa sur le quai s'appuyant sur un bâton noueux.

- Belle allure. On m'a dit que les musulmans portent la barbe pour qu'Allah puisse les hisser au paradis.

- C'est le même principe que la natte chinoise.

- Oui, mais les barbus n'ont pas pensé aux femmes.

- Non, ils s'en fichent, puisqu'on leur a promis des Houris à profusion.

- C'est du mauvais esprit ou de l'humour anglais ?

- Un peu des deux, je pense.

Quand ils quittèrent la Madrague, les *pasteras* rentraient au port, escortées par des vols de mouettes. Lucas n'eut pas l'occasion de revoir Lord Brown, avant son départ

pour Londres. Les observations de l'IS à propos de mouvements hostiles relevaient probablement du secret de polichinelle. Pour autant, les remarques du Major, tant politiques que pratiques, n'étaient pas dénuées de bon sens.

**M**ohamed Medjaloum était originaire de Blida. Son père travaillait, avant la guerre, comme ouvrier aux Glacières de Chréa où l'on conservait la glace destinée aux chambres froides. Ayant perdu son emploi pour cause de frigidaire électriques, il avait regagné son village natal avec ses trois femmes et leurs quinze enfants.

En cette fin d'automne 1948, Mohamed s'ennuyait à mourir. Caché dans la montagne et pelant de froid, son occupation se limitait à regarder les lumières de la Mitidja ou le piquetage des cieux. À part cela, comme la beauté du paysage lui importait peu, il bricolait une vieille mitrailleuse anglaise. Le jeune homme était entré dans le maquis au mois d'août, incité par ceux qui prêchaient la guerre dans les douars au coucher du soleil. Il n'avait jamais fait de politique et ne comprenait pas les tracts pour avoir quitté l'école avant même de savoir lire. À l'époque, il préférait courir la montagne, garder les moutons de ses oncles et vivre d'expédients. À dix-sept ans, Mohamed, qui ne savait rien faire, n'entendait pas trimer un jour comme son père. Aussi, participer à une révolution lui avait semblé le meilleur moyen d'échapper à sa condition précaire et prendre la place des nantis qui passaient le samedi sur la route de Chréa avec des skis sur leurs voitures.

Aussi, un matin, le galopin fit discrètement son baluchon et rejoignit d'autres recrues cachées dans une cabane au pied du pic *Abd el Kader*. Là, des meneurs les scindèrent en plusieurs groupes. Le sien était composé de quatre gars de son âge et d'un chef aguerri. Le caporal Ahmed Yous-

sef, ancien soldat de l'armée d'Italie, portait la djellaba rayée marron et beige des goumiers marocains. Son visage était couvert d'une épaisse barbe grise. Très croyant, il obligeait ses hommes à la prière suivant les pages d'un Coran que lui-même parcourait à longueur de journées. À la différence des autres combattants, Ahmed n'avait pas intégré le maquis à des fins politiques, mais seulement pour faire la guerre sainte aux *roumis*. Ce mysticisme exacerbé inquiétait bien ses supérieurs, mais ceux-ci, en insuffisance de cadres, ne voulurent voir en lui que le combattant d'expérience, meneur de soldats.

Durant la période estivale, la clandestinité sous les cèdres, parmi les fleurs sauvages, fut agréable. Parfois, le groupe descendait nuitamment aux portes de douars isolés, afin d'améliorer l'ordinaire et parader armes à la hanche devant des paysans apeurés. Leur armement disparate était composé d'un fusil-mitrailleur *Thomson* réservé au chef, deux *Sten* Mk III, un pistolet *Astra* 9 mm et deux fusils de chasse de calibre 14. Lors de la dotation, répartie à la courte paille, Mohamed avait obtenu une des deux mitraillettes, sous le regard jaloux des récipiendaires du pistolet espagnol et des flingots à cartouches.

Pendant tout l'été, ils vécurent en altitude, ne se déplaçant que la nuit, afin de ne pas tomber nez à nez avec quelques randonneurs et autres amateurs de montagne. Puis, l'automne arrivé, ils allèrent aux champignons mais finirent par se lasser du cèpe et de la coulemelle.

Alors, l'ennui se conjuguant au froid, la vie du maquis s'avéra beaucoup moins radieuse. Il y avait bien des réunions au cours desquels on leur prêchait la patience, malgré l'inactivité et l'absence de solde. Mohamed pressentit que le recrutement avait été prématuré, vu le manque d'organisation. D'ailleurs, les brouilles entre chefs étaient tel-

les, qu'on pouvait se demander s'il y avait un véritable commandement.

Confrontés à cette situation cahotique et craignant de voir leurs déguenillés plier bagages, les responsables de *l'Atlas blidéen* décidèrent de remonter le moral des troupes par des opérations ponctuelles. Ces faits d'armes occuperaient les hommes, sans risque et à moindre frais. En effet, il n'était pas question de combattre, mais seulement d'assassiner quelques familles de *fellahs\** et supprimer d'inoffensifs promeneurs sur des routes isolées. Ces actions perlées débuteraient en fin d'année, l'entraînement et les préparatifs étant à eux seuls un moyen d'occuper la piétaille. Dès lors, Mohamed monta et démonta sa *Sten MK III* avec beaucoup plus d'entrain qu'auparavant et Ahmed Youssef prépara soigneusement le *FM Thomson* entre deux prières.

Florence pensait avoir enfin tourné une page de son existence. Depuis le mois de juillet, elle sortait avec un ingénieur du BRP\*\* chargé de prospecter le tréfonds du Sahara. Âgé de quarante-deux ans, divorcé d'une actrice américaine, il s'agissait d'un bel homme rencontré au Yacht Club d'Alger où il pratiquait la voile. Éternellement bronzé, le cheveu châtain en bataille et un faux air de Mermoz, Sacha Serignon ne passait pas inaperçu. S'étant vu à plusieurs réceptions, elle avait goûté son côté Stanley. Un soir, après qu'il l'ait reçu à dîner, la jeune femme décida de se jeter à l'eau. Ce ne fut pas réellement l'amour fou, encore que beaucoup s'en soient contentés, mais cette dernière n'attendait pas plus de ses premières nuits. Sacha était un amant qu'elle affectionnait sans en être vraiment éprise. C'était tout d'abord un mâle, antidote sexuel à sa solitude. Elle l'appréciait pour ce qu'il lui apportait de

\* Travailleurs agricoles

\*\*Bureau des recherches pétrolières

nouveau, pas pour ce qu'il était. En matière conjugale c'eût été un très affectueux mariage de raison. Entre deux voyages sahariens ils se retrouvaient avenue Claude Debussy, attendant d'être certains de leurs sentiments pour mettre les enfants au courant. Ce fut en Octobre, après une semaine de vie commune à Colomb-Béchar, qu'elle décida de présenter l'écu à sa progéniture. Revenue ravie de son séjour, Florence organisa un dîner rue Michelet, auquel Sacha se joignit les bras chargés de cadeaux.

Le bonheur de sa mère n'ayant pas échappé à la sagacité de Margot, elles eurent une conversation quelques temps plus tard. Celle-ci se montra très ouverte à la nouvelle situation. Pourtant, contre toute attente, cet aval ne procura pas à Florence le plaisir escompté. Elle dut même admettre qu'une réticence ne l'aurait pas gênée. En réalité, incertaine de cette idylle à laquelle manquait un grain de folie, elle espérait une incitation à persévérer. Margot avait pris acte, sans plus, alors que sa mère attendait un complément de motivation. Ce constat la troubla. Comme Sacha partait pour Hassi-Messaoud courant novembre, la jeune femme préféra laisser du temps au temps et prendre sa décision à Noël. D'ici là, les choses auraient peut-être évoluées et elle ferait avec son amant le point de leur situation affective.

**L**a mi-décembre étant une période de pointe, le magasin parisien *JL Fleurs* débordait d'activité. Jean Louis Lebouc se piquait affreusement les doigts à préparer des couronnes de houx ornées de guirlandes. Parallèlement à cette douloureuse occupation, il surveillait le chantier de son rideau électrique. En effet, Raoul avait fini par lui offrir cet équipement pour l'anniversaire de leurs trois ans de vie commune. Contactée en octobre, l'Entreprise, malgré son



engagement d'une installation rapide, ne s'était manifestée qu'un mois et demi après, soit en pleine période de fêtes. Les clients contournaient les échelles, évitaient la flamme de chalumeaux oxyhydriques, enjambaient des caisses à outils, ce qui rendait malade le malheureux fleuriste. Il tempêtait, désespérait, tançait des ouvriers totalement hermétiques au monde floral et insensibles à son état dépressif. C'est dans ce contexte dramatique que s'acheva sa journée du vingt décembre 1948. Heureusement, le chaos semblait toucher à sa fin. La machinerie était maintenant posée et quelques jours suffiraient aux finitions des peintures et du lambrequin. Compte tenu des travaux, un maître-chien et son animal veillaient la nuit sur la boutique. Pour éviter que le molosse ne compisse les bouquets, le fleuriste avait bricolé un *canurinoire*, sorte de bambou fiché sur une soucoupe. Après avoir installé son installation sanitaire digne du concours Lépine, l'inventeur se prépara.

À dix-neuf heures cinq, une Delahaye noire à macaron tricolore se garait contre le trottoir du boulevard Saint Germain. Jean Louis prit place sur les velours arrière. Le chauffeur engagea la limousine dans le flot du soir. Les plafonniers étaient restés allumés afin que Raoul Berthillon puisse parcourir un volumineux dossier. Voyant son ami occupé, l'arrivant tut ses problèmes de volets, réservant pour le dîner son déballage de malheurs. Nez contre la vitre, il se régala de l'illumination des bords de Seine, jouant distraitemment avec un camée en broche, hérité de sa mère, dont le fermoir s'ouvrait inopinément. Après avoir remonté les Champs Elysées, la grosse voiture glissa vers la porte Dauphine puis s'enfonça dans l'obscurité des arbres du bois de Boulogne en direction de Suresnes. Il ne fallait ensuite qu'un quart d'heure pour atteindre Le Vésinet. Le voyage se passa en silence.

Comme prévu, les travaux furent évoqués au cours du repas, déclenchant un mini drame. Pour calmer son ami et faire diversion, Raoul évoqua Megève, où ils se rendraient en janvier après la période d'affluence. Berthillon était un fin manœuvrier, car le propos eut l'effet escompté. Jean Lou retrouvant tout à coup son sourire mutin, s'inquiéta vivement des tenues à prévoir pour lutter contre les blizzards et autres intempéries. Ils en étaient à l'harmonie des couleurs de bonnets, quand le majordome prévint d'une communication téléphonique.

- Qui est-ce ?

- *Un monsieur Hanke.*

- Ça ne me dit rien. À quel sujet ?

- *Lui être ancienne relation allemande.*

Raoul Berthillon eut soudain l'air préoccupé comme s'il venait de mettre un visage sur le nom du correspondant. Gagnant son bureau, il murmura.

- Ce n'est pas vrai. J'espère me tromper.

Ayant pris le combiné d'une main ferme pour garder son sang-froid, il interrogea.

- Berthillon. Qui est à l'appareil ?

Un accent teuton répondit à sa demande.

- Bonjour, Monsieur le député, je suis Heinrich Hanke. Vous souvenez vous de moi ? Clermont-Ferrand 1943.

Raoul réalisant que sa ligne pouvait être écoutée par le ministère de l'intérieur, coupa court aux propos de l'ancien *Oberleutnant*.

- Mais bien sûr. Vous êtes à Paris ? Je suis très occupé et ne peux m'éterniser. Nous pourrions nous voir demain.

- Tout à fait. C'est dans ce but que je vous appelle. Où voulez-vous ?

Ils décidèrent d'un rendez-vous dans une brasserie de la rive gauche. Après que son interlocuteur eut raccroché,

Raoul garda le combiné à l'oreille, guettant l'éventuel dé-clic d'une table d'écoute. Rien ne se passant, il reposa l'écouteur sur son socle. A priori, cette conversation était restée anonyme.

Quand son ami revint à table, Jean Louis comprit qu'il s'était passé quelque chose de négatif. Raoul avait le teint pâle et les yeux absents.

- Un problème Bichon ?

- Non, non. Rien d'important.

Il ne fut pourtant plus question de Megève ou de volets roulants. Le héros de la Résistance avait la tête ailleurs.

**R**aoul ne l'avait rencontré que quatre fois, mais il le repéra au fond de la brasserie, comme si les lettres SS étaient tatouées sur son front. Hanke l'attendait, assis à une table dans un coin reculé du café. Il avait les cheveux rares et le visage parcheminé de ceux qui ont vécu à l'ombre. Ses vêtements de coupe ancienne sentaient la naphthaline. Ils se saluèrent poliment et sans chaleur. Berthillon se doutait bien de l'objet du rendez-vous, cependant il voulait connaître les cartes. En préambule, ils firent état, à voix basse, de leurs parcours respectifs. Jugé par un tribunal militaire *Allié* après des mois de détention, Hanke avait obtenu la relaxe pour n'avoir pas commis d'exactions directes. Il était seulement homme de dossiers et se plut à le souligner.

- À cet égard, j'ai conservé du courrier, non versé aux archives de l'Abwher, que je restitue à leurs auteurs plutôt que de les déposer au greffe du Tribunal de Nuremberg.

- Je trouve cela loyal de votre part, mais en quoi suis-je concerné ? minauda le député.

L'hypocrisie du propos eut pour effet un silence pesant.

- Ah ! Je vois que vous êtes devenu amnésique Mon-

sieur Berthillon. À quoi servirait de vous importuner plus longtemps ?

Prenant son vieux chapeau, il fit mine de se lever. Son manteau faisait des bourres, le col de sa chemise était tout râpé. Raoul retint une manche élimée du pardessus.

- Attendez. Répondez d'abord à ma question. Sans doute me souviendrais-je.

- Et bien, j'ai une lettre de vous, datée d'avril 1943. Celle-ci, devrait se trouver actuellement dans le dossier du docteur Pierre Desarnault, fusillé à Rastadt. Peut-être, la mémoire vous revient-elle, maintenant ?

Le député se doutait qu'il serait confronté à ce genre de chantage, mais voulait tout d'abord connaître le sort du document. À présent, il savait et estima que la situation n'était pas si mauvaise. En effet, le bonhomme détenait toujours le courrier compromettant et parallèlement semblait dans la misère. Le reste ne serait donc que marchandage et simple affaire d'argent.

- Soyons clair, Monsieur Hanke. Que désirez vous ? Avez-vous une famille ? Êtes vous dans le besoin ?

- La vie est dure en Allemagne pour les anciens militaires. Je suis seul et sans proches.

C'est ce que voulait entendre le questionneur. Ils se mirent d'accord sur une somme en échange de la lettre et Raoul proposa que la tractation ait lieu au Vésinet le soir même à dix heures. Une voiture prendrait Hanke gare de Saint Germain, puis le ramènerait ensuite à Paris.

**L**e volet roulant fonctionnant à merveille, ce fut un plaisir pour Jean Louis Lebouc de fermer sa boutique en fin d'après-midi. Sans voiture, il prit le métro et son habituel train de banlieue. La Delahaye, déjà garée devant la maison, lui rappela d'avoir à demander au chauffeur s'il

n'avait pas retrouvé son camée en nettoyant l'intérieur de la berline. Après avoir gravi les marches du perron, le fleuriste prit directement l'escalier d'honneur pour aller se changer. Du demi-palier, en mezzanine sur le séjour, il remarqua la porte du bureau entrouverte. Frédi, debout au centre de la pièce, recevait des instructions de son patron. Ils dînèrent de bonne heure, Raoul ayant un rendez-vous dans la soirée, ce dont il s'excusa.

- Tu ne m'en voudras pas de t'abandonner ce soir, mais j'attends quelqu'un à vingt-deux heures.

- Ne t'inquiète pas, je suis fourbu et mettrai des boules *Quiès* pour éviter que tu me réveilles.

Apparemment, le problème préoccupant Raoul la veille semblait être résolu. L'ambiance fut détendue autour d'un plat oriental un peu trop épicé.

- Germaine veut nous donner du sentiment, galéja Raoul, à l'hilarité de son compagnon.

À dix heures cinq, alors qu'il enfilait son pyjama en soie naturelle, Jean Louis entendit des bruits de portière et regarda par la fenêtre de la salle de bains. Frédi, accompagné d'un homme en manteau noir et chapeau mou, gravissait les marches du perron. Il y eut les échos habituels de l'entrée, le craquement des lames de parquet du salon, un concert de voix graves dans le bureau.

La fatigue a parfois des effets contraires à ceux escomptés. Malgré sa rude journée, le marchand de fleurs n'arriva pas à trouver le sommeil, aussi descendit-il, mules aux pieds, se chercher un verre d'eau au rez-de-chaussée. À mi-palier, il aperçut dans le bureau un homme assis face à une mallette de billets. De l'autre côté de la table, Raoul glissait un document à l'intérieur du sous-main en cuir. Le fleuriste continua son chemin jusqu'à l'office dont il poussa la porte. Frédi, qui plaçait une corde lovée au fond d'un

pochon kraft, fut surpris par cette intrusion inopinée. Il se leva d'un bond, fermant le sac en papier. Sa veste s'entrouvrit dévoilant la crosse brune d'un *Walter PPK*.

- *Vous vouloir quoi Jean Lou ?*

- Juste à boire un Perrier et je remonte. Vous ne vous couchez pas, Frédi ?

Le majordome eut l'air un peu gêné d'un enfant pris en faute.

- *Et bien. Je devoir ramener visiteur à Paris.*

Vers onze heures trente, Berthillon monta se coucher. Son compagnon dormait à poings fermés, les oreilles occultées par des bouchons de cire. Il n'eut pas envi de le réveiller, prit un somnifère et s'alita près de son partenaire. Durant la nuit, Jean Louis Lebouc, en proie à des cauchemars probablement dus aux poivrons, se réveilla vers trois heures vingt. Une envie pressante picotait sa vessie. Maudissant la cuisinière, il se glissa hors du lit, retira ses boules Quiés et gagna les toilettes. Passant devant la fenêtre du corridor, le noctambule fut étonné de voir la Delahaye qui remontait l'avenue. Elle était maculée de boue. Frédi en sortit, la petite valise du visiteur à la main. Le pêne d'entrée claqua, des pas feutrés se firent entendre au rez-de-chaussée puis disparurent dans l'escalier de service. Le majordome avait regagné ses pénates.

Au moment de retrouver la chambre, le fleuriste eut une intuition. Faisant demi-tour, il descendit les marches de marbre éclairées par la lune. Le bureau était ouvert. Posée sur une chaise, la mallette contenait l'argent de l'inconnu en noir. Quant à la lettre glissée dans le sous-main, c'était une véritable bombe. L'indiscret sentit son estomac faire un nœud et crut qu'il allait vomir de peur. Pensant avoir compris l'affaire, il regagna le lit conjugal, priant pour que personne n'ait entendu sa virée nocturne.

Le lendemain matin, Raoul décréta avoir passé une bonne nuit. Dans le parc, Frédi et le chauffeur lavaient la voiture à grandes eaux. Ils partirent vers huit heures trente, le magasin n'ouvrant qu'en milieu de matinée. Après réflexions et remis de sa frayeur, le *bouquetier*, persuadé qu'il y avait quelque chose à tirer de sa découverte, décida de passer à l'action. Ce jour-là, *JL Fleurs* garda portes closes au prétexte d'inventaire. Dans le même temps, un laboratoire photos de la rue du Four, spécialisé en reprographie industrielle, reçut la visite du fleuriste. Ce dernier exposa son problème et un rendez-vous fut arrêté pour le début de l'après midi.

Vers treize heures, Jean Louis se fit déposer au Vésinet par un taxi auquel il demanda d'attendre à l'angle d'une rue adjacente. Comme chaque jeudi, Frédi était parti déjeuner à la Villette laissant les lieux à Germaine. L'arrivant prétextait avoir oublié un chéquier dans le bureau, retira la lettre du sous-main et repartit comme il était venu. Le photographe de la rue du Four avait déjà préparé son *Minox*. Vingt minutes plus tard, Jean Louis détenait le négatif et un tirage papier du courrier adressé par Raoul à l'Abwher en 1943. Rentrant plus tôt ce soir-là, il profita de l'absence du majordome pour remettre l'original en place.

## Chapitre 24

Sacha Serignon, disposant d'une semaine de vacances pour le nouvel an 1949, décida de passer quelques jours avec Florence et les enfants dans le chalet de Chréa. Cette occasion permettrait de faire un point définitif sur leur vie affective. Depuis son retour d'Hassi-Messaoud, les choses n'étaient plus comme avant et ils avaient fini par admettre qu'il serait inopportun de prolonger une liaison entachée d'un doute. Pourtant, dans l'espoir que les choses s'arrangent, il suggéra de mettre à profit ce séjour montagnard pour un ultime tour du problème. Elle accepta cette prorogation de délai, afin d'éviter une rupture trop brutale.

Nonobstant un début d'année très printanier, la neige était tombée en décembre offrant un névé suffisant à la pratique du ski. En effet, malgré les chaleurs diurnes, la froidure de la nuit reformait la glace, assurant une glisse parfaite jusqu'en fin de matinée. Un après-midi, Florence et Sacha abandonnèrent leurs planches pour suivre à pied, sous les conifères gelés, la trace de lièvres baladeurs. Le tronc couché d'un cèdre, déblayé de son givre, offrit un banc impro-



visé, avec pour paysage le vert et l'ocre des collines sahé-  
liennes sur fond de Méditerranée. Cette harmonie de cou-  
leurs à leurs pieds enneigés paraissait irréaliste. Appuyés  
l'un contre l'autre, ils évoquèrent l'avenir. Malgré son  
nomadisme, l'ingénieur ne pouvait pas envisager d'autre  
port d'attache que Paris, ce qui rendait impossible tout em-  
bryon de vie commune. Pour sa part, le problème de la  
jeune femme était d'ordre affectif, mais elle profita du pré-  
texte géographique pour ne pas blesser son amant. Ils con-  
vinrent donc de se séparer. Sur le plan pratique, Sacha par-  
tant quelque temps en métropole, le retour par Douéra se  
ferait comme prévu dans trois jours, sans avoir besoin  
d'informer les enfants de leur décision.

Redescendus à la station, ils trouvèrent ces derniers qui  
terminaient leur journée au Ski-Club, sirotant des *Pepsi  
Cola* à la paille avec Lucas Schlüter. Après un protocolaire  
échange de vœux, Florence fit les présentations, consta-  
tant qu'ils ne s'étaient pas revus depuis un an et  
paradoxalement au même endroit.

Lucas avait une chambre au *Terminus* jusqu'au lendemain  
soir, aussi Margot prit-elle sa mère en aparté pour qu'elle  
convie leur ami à dîner. Celle ci l'aurait bien fait, mais, ne  
voulant pas imposer la présence d'un tiers à Sacha, limita  
son invitation à prendre l'apéritif. En définitive, ce fut la  
présence de Lucas qui détendit l'atmosphère. Bavardant de  
chose et d'autre, l'ingénieur de la *SN Repal* confirma que  
*British Petroleum* avait obtenu l'autorisation de prospecter  
et que l'or noir coulerait avant cinq ans. Margot fit le ser-  
vice, ils parlèrent judo avec Vincent. Contre toute attente,  
ce fut Sacha qui retint le visiteur à dîner.

Florence, toute bronzée, les cheveux tirés en queue-de-  
cheval, un look radieux de jeune suédoise, taquina l'invité.

- Vous continuez vos allées et venues à Oran ?

- Pratiquement plus, je dois avouer.

- En froid ?

- Disons que nous avons repris notre indépendance. Elena ayant trouvé un job à Barcelone.

Sous son hale, la jeune femme rosit légèrement, inconsciemment heureuse d'avoir obtenu cet aveu.

Plus tard, alors qu'il rentrait à son hôtel, Lucas se demanda si elle envisageait d'épouser Sérignon. Marchant le nez dans les étoiles, il vit en altitude la lueur tremblotante d'un feu au pied du pic *Abd el Kader*.

- Réchauffés les randonneurs ! s'étonna-t-il.

**P**our Ahmed Youssef et ses hommes, cette nuit du trois janvier 1949 était une veillée d'armes. Le groupe avait fait un maigre feu à l'extérieur de la cabane dans laquelle ils grelottaient depuis l'arrivée des gelées. Faire une flambée la nuit était contraire aux règles élémentaires de camouflage, mais en cette période calme l'armée ne courrait pas le Djebel et les gendarmes de Blida dormaient à poings fermés.

Alors, les cinq jeunes, réchauffant leurs membres engourdis, écoutaient le chef répéter pour la dixième fois les consignes de l'embuscade. Pour cette première opération, ils devraient s'appliquer et faire preuve de courage malgré la teneur limitée du risque. Il s'agissait seulement d'avoir à trucider quelques civils désarmés, mais la vigilance devait rester intacte. Chacun des combattants avait un rôle précis. Les titulaires des flingots feraient le guet en amont, bloquant toutes tentatives de repli. Ahmed intercepterait l'adversaire avec son FM. Mohamed et Rachid le couvriraient mitraillettes à la hanche. Quant au porteur du pistolet *Astra*, il se tiendrait en aval du barrage. Sous la menace des armes à feu, on extrairait l'ennemi du véhicule pour le

saigner au couteau. Les femmes serviraient de récréation avant d'être égorgées et, en cas de déroulement favorable, on prendrait le temps de découper les appareils génitaux des hommes.

Pour éviter les bavures, Ahmed avait fait tirer les recrues à la *Sten* afin qu'ils s'accoutument à cet engin sensible, capable de cracher tout son chargeur par mégarde. Les couteaux aiguisés et la partie récréative avaient été testés, en tournante, sur une vieille chèvre. Demain, on n'ouvrirait le feu que sur ordre, les munitions étant comptées. L'approche devait avoir lieu dans l'après midi pour que le dispositif soit opérationnel en soirée.

Le quatre janvier à la mi-journée, la chaleur ayant modifié la consistance du tapis neigeux, les skieurs fartèrent leurs semelles. Lucas skiait avec Vincent. Florence accompagnait Sacha moins expérimenté, leur faisant un petit signe à chaque passage. Plus tard, alors qu'ils attaquaient la dernière descente, un attroupement le long du tire-fesses attira l'attention des deux garçons. Le moniteur de la FFS était sur place. De loin, Margot les héla au moyen de ses bâtons. Les skieurs dérapèrent en traversée. Sacha Sérignon, allongé sur le dos, semblait souffrir. Son ski droit était planté dans une bosse, le pied retourné dans l'étrier. Quelqu'un lui avait bloqué les épaules pour éviter qu'il ne dévisse. Un sauveteur coupa les lanières de fixation. À genoux, Florence tenait la main du blessé, alors qu'on posait des attelles. Puis la barquette transporta l'accidenté en direction du Ski-Club. Les médecins présents estimèrent inutile de réduire la fracture sur place. Mieux valait descendre rapidement sur Alger. La nuit tombant vite, on allongea le blessé dans sa voiture, conduite par un ami accompagné du secouriste de la station.

Lucas proposa à Florence de la ramener et ils s'affairèrent à ranger le chalet. Les valises tenaient largement dans le coffre de l'Hotchkiss. La place du village était maintenant déserte. Vincent et Margot se glissèrent sur la banquette arrière. Le moteur ronronnait doucement. Quand Florence claqua la porte de la maison, le soleil brillait juste au-dessus de l'horizon, éclairant les montagnes à contre jour. À cet instant, un œil averti aurait remarqué un homme descendant rapidement à flanc de coteaux, vers la route de Blida. Ali Flika venait de quitter son observatoire pour prévenir ses compagnons que l'ultime voiture allait partir. À mi-pente, il s'arrêta et fit un geste des bras. Alors, Ahmed Youssef, chef de peloton et guerrier religieux, donna les dernières instructions.

Une fois Florence installée à l'avant sur le confortable cuir bordeaux, la voiture entama sa descente vers Blida. Les derniers rayons du jour inondaient le paysage d'une lumière orangée et la neige persistante des bas cotés scintillait de points d'or. Entraînée par son puissant moteur six cylindres, l'Hotchkiss avalait silencieusement l'étroit ruban d'asphalte qui serpentait sur dix-neuf kilomètres. Les enfants, la peau brûlante de soleil, s'accoudèrent aux dossiers des sièges pour écouter leur mère commenter l'accident.

- Si c'est une cassure du péroné, il aura quarante-cinq jours de plâtre. Pauvre Sacha...

- Ça aurait pu être plus grave. Une fracture ouverte...

- Seule une radio dira l'ampleur des dégâts.

- Dans tous les cas, lorsqu'on est à même de supporter le voyage, mieux vaut se rendre à l'hôpital Mustapha.

Ils avaient parcouru deux kilomètres de routes en lacets et atteignaient maintenant une partie moins sinueuse, courant à flanc de montagne. Lucas accélérât sur cette partie

plane précédant les virages, quand son attention fut mise en éveil. En bordure de chemin, il avait cru voir un fellah, fusil à la main, dissimulé dans une excavation rocheuse.

- Merde !

- Que se passe-t-il, vous avez oublié quelque chose ? s'enquit Florence, amusée par le juron.

- Je viens de voir une *vedette*.

- Une *vedette* ?

- C'est un terme militaire. Une sentinelle en faction.

Tout en parlant, il regarda dans son rétroviseur. Le gars était maintenant au centre de la route, accompagné d'un acolyte lui aussi armé. Une courbe à gauche se dessinait devant le capot de la voiture. S'il y avait embuscade, ce serait juste après. Lucas arrêta le cabriolet au milieu du chemin. Les deux individus avançaient dans leur direction. Le ravin du bas coté droit et les rochers de gauche interdisaient toute retraite. Gardant son calme, le conducteur se pencha vers la boîte à gants et en retira le *MC35A*, rangé là sur les conseils de Phil Brown.

- Que se passe-t-il ? murmura Florence, d'une voix blanche.

Tirant la culasse en arrière, Lucas engagea une balle dans la chambre, défit la sécurité et plaça l'arme dans le vide-poche de sa portière. Son timbre de voix était posé, presque sec. Il sentait venir le danger. À Casteltrove, on lui avait appris à anticiper ce type de situation.

- Je pense que nous allons vers un problème. À partir de maintenant, il faut que vous fassiez ce que je dirai. Ok ?

- Mais...

Il ne la laissa pas terminer.

- Vincent, et Margot, couchez vous entre les sièges.

- Florence, verrouillez votre portière. Vous vous baissez quand je l'indiquerai. D'accord ?

Il savait qu'ils avaient peu de chance de passer en force. La route était encaissée sur la gauche, un précipice de l'autre côté. Avec des bandits on pourrait négocier, si c'était une bande rebelles, certainement pas. Derrière, les hommes aux fusils n'étaient plus qu'à cent mètres, marchant courbés, l'arme épaulée tels des chasseurs dans un carré de maïs. Lucas enclencha la boîte électromécanique. L'Hothckiss se mit à rouler. Il restait environ vingt mètres avant la courbe.

- Vous êtes au sol, les enfants ?

Deux frêles voix d'outre-tombe s'échappèrent de l'arrière des dossiers.

- Oui, Lucas.

- Bien, ne bougez plus, on y va.

La voiture avançait maintenant au pas et sans bruit. Son regard croisant les yeux angoissés de sa passagère, il réalisa tout son amour absurdemement contenu.

- Une dernière chose Florence. Je pense vous aimer depuis longtemps. Si nous nous en sortons, ce serait bien de vivre ensemble.

En guise de réponse, elle posa sa main sur le genou de Lucas, signifiant d'une pression un accord silencieux.

Juste après le virage, les maquisards avaient effectivement disposé un vieux tronc de cèdre et quelques blocs de pierres. Ahmed Youssef était au milieu de la route, le *Thomson* bretelle tendue, prêt à *rafaler*. Mohamed Medjaloum et son collègue attendaient sur la gauche, *Sten* à la hanche. Plus bas, le détenteur de l'*Astra* complétait le dispositif. Lorsque l'automobile s'arrêta à quelques mètres du barrage, Florence, réalisant la situation, poussa un cri étranglé. Un barbu, en djellaba de gommier marocain, probablement le meneur, s'approchait fusil-mitrailleur braqué sur le pare brise. Il y eut un instant de flottement.

Lucas fit rapidement le tour de l'armement du commando. Le *Thomson AM1* tirait 700 coups minute et disposait de 32 cartouches 11,43 mm. Les chargeurs des *Sten MK III* contenaient autant de balles 9 mm. De quoi transpercer les portières et mettre la capote et les occupants en charpie. Compte tenu de sa hauteur, l'obstacle était infranchissable en force. À l'évidence, les assaillants n'ayant pas encore ouvert le feu, leur intention était donc de faire sortir les passagers. En connaissance des us et coutumes, le conducteur imagina la suite.

Le moteur tournait au ralenti. Dans la voiture, on aurait entendu voler une mouche. Le barbu vint à la fenêtre. Sous le chèche, l'oeil était noir, suspicieux, méchant. Regardant la composition du chargement, il parut déçu de ne trouver qu'un couple. Ayant vainement tenté d'ouvrir la portière verrouillée, Ahmed Youssef toqua sur la vitre du conducteur avec le canon de son arme. Jouant l'incompréhension, Lucas glissa discrètement sa main gauche sur le pistolet du vide-poche et actionna de l'autre la manivelle du carreau. Le visage barbu apparut en trois dimensions, éructant des insultes incompréhensibles, dévoilant d'abominables chichots verdâtres.

- *Ti sors, ti sors fissa !*

Sur le bord de la route, les combattants, doigt sur la détente, observaient studieusement la façon d'opérer de leur chef. Derrière la voiture, les porteurs de fusils attendaient en faction au centre de la voie. Ahmed, enhardi par l'effroi des passagers, avança la tête pour explorer les places arrière et se pencha pour mieux voir entre les banquettes. Face à un danger mortel, il faut agir d'instinct. Un propos de Phil Brown lui traversant l'esprit, Lucas agrippa violemment la barbe du caïd et lui logea le canon du 7,65 mm sous l'œil gauche. Le barbu poussa un hurlement, sentant

se décoller la peau de son menton et tenta une esquivé. Les doigts qui cramponnaient les poils gris et frisés ne lâchèrent pas prise, tétanisés par l'effort. Cette touffe pileuse étant leur unique chance de survie, Lucas hurla pour prouver sa détermination.

- Si tu bouges un cil, je te bute, connard.

Enfonçant le pistolet dans le creux de la pommette, il crispa son index sur la détente. Ses yeux fixaient maintenant ceux de son otage.

- Tu peux essayer de nous tuer, mais c'est toi qui crèveras le premier. Compris ?

L'autre, coincé contre la portière, ne pouvant utiliser le fusil-mitrailleur plaqué entre sa ceinture et la carrosserie, acquiesça en clignant des paupières.

- Bon. Alors dis à tes *gusses* de baisser leurs pétoires.

Pour lui permettre de parler, Lucas releva légèrement la tête de sa proie sans pour autant lâcher l'étreinte. L'autre obtempéra dans des borborygmes mêlés de miasmes. Les combattants ahuris réalisèrent que les choses n'allaient pas comme prévu et s'interrogèrent du regard avant que d'agir mollement. Alors, Lucas, exerça une violente traction vers le bas, ramenant sa prise en position initiale.

- Maintenant tu ordonnes d'enlever le barrage. *Fissa!*

Nouveaux ordres, mais la troupe renâclait à s'exécuter. Le canon s'enfonça profondément dans l'oeil du barbu qui hurla à l'attention des mutins, d'avoir à obéir. À contrecœur, deux d'entre eux commencèrent à dégager la route, pendant que le troisième et les serre-files surveillaient la voiture. Un étroit passage ayant été pratiqué au centre du dispositif, les *déblayeurs* reprirent leurs postes respectifs en bordure de chemin.

À l'intérieur de l'habitacle, la passagère, tremblant comme une feuille, réalisa, dans le chaos de sa terreur, que les ins-



tructions de Lucas étaient maintenant à son intention.

- Florence, tournez le bouton du ralenti dans le sens de la flèche. Là, sur le tableau de bord.

Elle actionna doucement la molette. Le moteur se mit à ronronner un ton au-dessus.

- Bien. Maintenant prenez le volant avec la main gauche. C'est fait ?

- Oui.

- Avec la droite, levez le petit levier de la boîte *Cotal*, en position *Une*.

L'Hotchkiss se mit à rouler au pas sur le seul filet de l'avance.

- Maintenant, gardez la voiture en ligne. Attention aux pierres des bords du barrage.

Alors, à genoux sur son siège, le nez contre le pare-brise, la jeune femme s'efforça de tenir le cap. Collé à la portière, Ahmed Youssef suivit le mouvement de l'automobile, le pistolet toujours planté dans l'oeil gauche. Cet étrange équipage avançait tout doucement, silencieux escargot, sous le soleil rasant d'une belle fin d'après-midi hivernal.

Il y a des secondes qui paraissent des heures. Lucas, malgré une crampe dans la main, tentait d'évaluer la distance les séparant du canon des *Sten*. Ces armes portaient à cent cinquante mètres. Le premier virage était à des années-lumière. La situation s'avérait d'autant plus complexe, qu'il n'arriverait jamais à désarmer l'otage dont la bretelle du FM était passée en bandoulière. Une fois libéré, ce dernier déchargerait son fusil-mitrailleur à travers la capote, les hachant menu. Jetant un coup oeil dans le rétroviseur extérieur, il vit que les combattants, passant outre les ordres, marchaient maintenant derrière la voiture prêts à canarder. Une première balle vint d'ailleurs faire sauter un

bout de roche en bordure de fossé. Alors, n'ayant pas le choix, Lucas appuya sur la gâchette. Dans l'habitacle, le bruit fut assourdissant. Avec une vitesse initiale de 304 mètres seconde le projectile fit exploser le crâne du barbu dont l'encéphale éclaté jaillit hors du chèche. Ayant lâché son arme, Lucas se saisit du volant et enfonça l'accélérateur.

- Baissez-vous, tous !

Sur les bas cotés, des gerbes de terre indiquaient la violence de la fusillade. Les impacts se fondaient en bruits mats dans les valises du coffre, une balle vint se ficher dans le pare-soleil de la passagère. En sur régime, le moteur se mit à hurler. Lucas passa la seconde, la troisième, anticipa le virage et, freinant sèchement du pied gauche, fit partir l'arrière en glissade. Contre-braquant, il remit la voiture en ligne à l'accélération pour disparaître dans le tournant.

Sur la route, trois des maquisards entouraient maintenant la dépouille de leur chef. Ali Flika arriva en courant, pour troquer son fusil contre le *Thomson*. Trop tard, Mohamed Medjaloum l'avait déjà à la bretelle. La mitraillette *Sten*, quant à elle, était passée entre les mains du porteur de l'*Astra*. Loin en dessous, les feux de l'*Hotchkiss* perçaient la nuit tombante. Les maquisards crachèrent dans le ravin, dressant un index vengeur vers le ciel.

Florence, toute pâle, la tête appuyée sur le dossier en cuir, gardait les yeux clos. Margot se mit à pleurer tout doucement. Vincent restait coi. Coincés sous la banquette, les deux adolescents avaient vécu tout l'épisode en aveugle. Laisant ses passagers se remettre, Lucas passa Blida sans s'arrêter. On téléphonerait plus tard aux gendarmes pour signaler l'incident, encore que la fusillade ait dû s'entendre plusieurs kilomètres à la ronde. À la sortie de la vil-

le, il remit l'arme dans la boîte à gants et vérifia que le réservoir d'essence n'était pas percé. S'étant arrêté chez un mozabite, il acheta une bouteille de limonade pour les enfants.

- Voilà, dit-il, maintenant c'est fini, on y pense plus.

- Comme disait papa - *il fera jour demain* - lui répondit Vincent.

Alors Florence sourit et une larme coula le long de son nez. Posant une main sur la cuisse musclée de Lucas, elle se souvint de la phrase du professeur Cohen.

Ils arrivèrent à Douéra, alors que les parents Versini s'apprêtaient à dîner. Partis en cours d'après-midi, le périple avait duré deux heures et demie dont vingt minutes d'horreur. Aussi, malgré leurs teints de skieurs, les rescapés arrivaient la mine défaite. La chaleur de l'accueil, le plaisir de retrouver ceux qu'on pensait ne plus revoir, eut un effet décompresseur qui engendra quelques sanglots. Lucas accepta un verre de Bourbon sans se faire prier. Dans la lingerie, Zora et une soubrette poussèrent des cris déchirants au vu des valises déchiquetées. La malle de l'Hotchkiss était constellée de trous.

Après le dîner, Vincent et Margot gagnèrent leurs chambres. Les hommes s'entretinrent au salon. Eu égard à l'armement et au mode opératoire, il s'agissait d'un groupe de rebelles. Silvio Versini en référerait le lendemain aux autorités.

Florence, qui sortait d'une douche réparatrice, apparut toute fraîche et proposa à Lucas de le conduire vers la chambre d'amis. Ce dernier prit congé du patriarche et se laissa guider. Ils traversèrent la grande cour et arrivèrent à l'annexe. La petite maison, au sol carrelé, n'était éclairée que par les pâles rayons de la lune traversant les persiennes. La jeune femme lui prit la main, le menant silencieu-

sement jusqu'à une pièce à la porte entrouverte. Là, se mettant sur la pointe des pieds, elle lui passa les bras autour du cou.

- J'ai oublié de te dire. Il n'y a que ma chambre dans ce bâtiment.

Nue sous sa gandoura, elle voulut qu'il la prenne tout de suite debout contre le mur de mosaïque, évacuant dans une étreinte brutale le stress et les violences de leur journée. Elle cria de plaisir, eut un vertige et se retint à Lucas alors qu'il la rejoignait. Plus tard, calmés, sereins, c'est avec tendresse qu'ils firent de nouveau l'amour au fond d'un grand lit.

## Chapitre 25

**D**ans le courant du printemps 1949, un grand garage automobile de Seine et Oise lança une journée porte ouverte. Dans le hall d'exposition, André Lespinet, jeune vendeur, faisait ses premières armes. Il était entouré de commerciaux d'expérience papillonnant entre les modèles, condescendants avec les curieux, obséquieux envers les acheteurs potentiels. La 203 Peugeot avec sa ligne fluide, son moteur moderne de 1.290 cm<sup>3</sup>, ses finitions intérieures agréables, avait la faveur des visiteurs. Les négociateurs chevronnés engrangeaient les commandes au fur et à mesure des visites.

Le petit nouveau n'avait pas cette chance, désespérant que ses collègues lui abandonnent ne serait-ce qu'un client. En effet, on l'avait préposé à la distribution des prospectus et au renseignement des badauds. Son responsable hiérarchique l'interpellait toujours pour qu'il reçoive les indécis venus en promeneurs. André vantait donc les qualités de ses belles automobiles à des familles entières qui s'installaient au volant pour le seul plaisir de rêver.

La pérennisation de cette situation désespérait le vendeur qui, travaillant à la commission, se demandait comment assurer ses fins de mois.

Cependant, le hasard faisant parfois bien les choses, il se trouvait en faction à l'entrée du hall lorsque arriva un monsieur d'âge moyen, un peu enveloppé, vêtu d'un manteau beige et entouré d'élégants. Celui-ci, s'étant approché avec sa cour, interrogea André sur les qualités comparées de diverses limousines. Le jeune Lespinet répondit avec précision, tandis que son interlocuteur passait une main finement manucurée sur la peinture brillante des modèles exposés. En définitive, le visiteur déclara son intérêt pour une luxueuse 402, déclenchant un gloussement d'approbation de son entourage et demanda à s'asseoir pour étudier la documentation ainsi que les tarifs. À l'idée d'avoir enfin un client, le vendeur crût que son cœur allait s'arrêter de battre. Son émotion fut écourtée par l'arrivée inopinée du chef des ventes.

- Lespinet, je vais m'occuper personnellement de Monsieur le Député. Veuillez renseigner ces personnes, dit-il, désignant un couple du troisième âge.

La mort dans l'âme, le petit représentant prit congé et accueillit les retraités qu'on venait de lui refiler. Malgré tout, il s'appliqua à réciter son argumentaire. Les arrivants firent plusieurs fois le tour d'un véhicule, s'attardèrent sur les dimensions, l'accessibilité du coffre, la solidité du tissu des sièges. Puis, ces braves gens d'apparence modeste, mais vêtus de neuf, demandèrent à discuter les modalités d'acquisition.

L'apprenti vendeur se mit en quête de trouver un bureau et trois chaises, mais tout le mobilier avait été réquisitionné par la cour du monsieur distingué. Alors, se débrouillant, il finit par dégoter une table et des tabourets pliants destinés

aux foires expositions. Le trio s'installa dans un coin. A priori, le modèle 203 standard semblait convenir. Le couple s'entretint à voix basse, puis demanda, l'air gêné, quelle ristourne il pourrait obtenir en l'absence de reprise. André Lespinet, après s'être excusé, les abandonna quelques minutes pour en référer à sa hiérarchie. Timidement, il traversa le groupe bruisant qui entourait son chef et lui chuchota son problème à l'oreille.

- Enfin Lespinet, vous voyez que je suis occupé !

- Je vous prie de me pardonner, mais...

- Bon, bon. Faites ça.

D'un geste nerveux, le directeur commercial inscrivit un pourcentage sur une feuille volante.

- C'est bien parce que vous êtes jeune !

Levant les yeux au ciel, il revint à son client.

- Je suis navré Monsieur le Député. Où en étions-nous ? Ah oui ! Le gris perle des tissus...

Le vendeur novice, revenu à ses retraités, indiqua le montant de la remise, puis, tremblant, sortit son carnet de commandes. Il attendait l'arrivée du fatidique "*On va réfléchir*" mais rien ne venant se mit à écrire en coinçant la table branlante avec ses genoux. Il lui fallait les patronymes, une adresse.

- Monsieur et Madame Latreille Fernand, résidant à Issy-les-Moulineaux...

Dans un coin du hall, quelques collègues hilares observaient les efforts du débutant qui s'escrimait sur son écritoire bancal. Ce dernier arriva enfin à la rubrique *Livraison*.

- Vous souhaitez le véhicule vers quelle date ?

Les clients se regardèrent, apparemment surpris. Il y eut un silence pesant et le malheureux négociateur crut que son premier contrat allait capoter.

- Et bien. Nous en voudrions six le plus tôt possible.

- Pardon ?

S'étant expliqués, ils firent modifier le bon de commande puis remirent un chèque d'acompte correspondant à trente pour cent du prix d'une demi-douzaine de Peugeot. Au moment de partir, les nouveaux acquéreurs remercièrent vivement le jeune homme de son excellent accueil. Traversant le garage, son chef des ventes, l'air goguenard, s'approcha d'André.

- Vous avez compris Lespinet qu'il valait mieux, que ce soit moi qui reçoive le député Berthillon. C'est un acheteur difficile mais potentiel. Enfin, pour se décider, il préfère attendre la sortie de la *Frégate* Renault. À propos, vos clients sont déjà partis ? Je suppose qu'ils vont réfléchir ?

Les Latreille étaient contents, leur entreprise venait de doubler le volume de sa flotte, permettant ainsi d'étendre son rayon d'action à la première ceinture parisienne. De là-haut, Marie pouvait être fière d'eux.

**D**ire que Florence et Lucas étaient heureux, eut été un euphémisme. Depuis qu'ils vivaient ensemble, leur bonheur, pourtant discret dans sa forme, ne pouvait passer inaperçu. Au printemps, traversant les vergers aux parfums d'orangers, ils prirent la décision de se marier, faire un enfant et vivre à Douéra. Lucas avait repris la gestion du domaine, Silvio Versini lui ayant passé les pouvoirs, heureux d'avoir trouver un successeur pour pérenniser l'exploitation familiale.

Depuis la déclaration d'amour faite en voiture sur la route de Chréa, le mariage de leur mère paraissait aux enfants dans la nature des choses. En sus de l'affection spontanée qu'ils avaient pour Lucas, leur attachement relevait d'un phénomène particulier. Frustrés de n'avoir pu arracher leur père à ses tortionnaires, un complexe vengeur les rongait.



En leur sauvant brutalement la vie, Lucas avait répondu à leur soif de justice et besoin de faire leur deuil. Toutefois, Vincent, en méconnaissance des origines exactes du drame de Pâques 43, n'arrivait pas à évacuer totalement son trouble. À cet égard, un soir orageux d'avril 1949, de ceux qu'il vaut mieux passer au coin du feu, Florence lisait, confortablement installée dans le salon de leur appartement. Margot ne rentrant que tard de la Faculté, elle était seule avec son fils qui feuilletait une revue au pied du fauteuil. Posant le bouquin qu'elle parcourait, la jeune femme passa une main dans les cheveux de l'adolescent. Évoquant ses futures études de médecine, ils en vinrent à parler de Pierre Desarnault, sa vie et son rôle pendant l'occupation.

Dehors, la pluie avait redoublé de violence, abattant en une heure l'équivalent d'un mois de crachin breton. Les balcons se transformèrent en piscines, les gouttières en cataractes et la rue Michelet en un oued furieux.

- Papa et Lucas ont travaillé dans les services secrets anglais, l'un de Royat l'autre à Paris. Leurs tâches consistaient à se renseigner sur l'activité allemande pour prévenir une invasion de la Grande-Bretagne et surtout préparer la libération des pays occupés.

Vincent savait toutes ces choses. Un point restait cependant en suspend qui l'empêchait de boucler l'histoire et tourner la page.

- Comment les Allemands ont ils su que papa travaillait pour les Anglais ?

- Les pièces du procès de Rastadt précisent, qu'il a été arrêté sur demande de l'Abwher, sans indiquer leur source.

- Mais, il n'y a jamais eu d'enquête en France ?

- Tu sais, papa dépendait du MI 5. Les lois anglaises ne prévoient pas d'enquête sur l'origine d'un décès en dehors

de Grande Bretagne sauf rapatriement du corps. A fortiori pour un non-ressortissant. La France, quant à elle, n'avait pas à s'inquiéter du sort d'agents dépendants de puissances étrangères. Tout cela est logique, quoi qu'injuste parce que sans le MI 5, il n'y aurait sans doute pas eu de réseaux de Résistance ni d'ailleurs de Libération.

- Tu as cherché à savoir ?

- En toute honnêteté, non. L'irréparable commis, j'ai eu trop de soucis et voulu voir votre avenir avant tout. Par contre, Raoul Berthillon détient peut-être des éléments qui t'intéresseront. Dans un récent courrier, il fait part de son activisme.

- Ne soit pas inquiète. Je souhaite seulement connaître cette histoire pour la raconter plus tard à mon petit frère. Si tu nous en fais un.

Elle sourit et répliqua.

- J'espère même deux. Si tu veux consulter les documents concernant papa, ils sont dans le tiroir du secrétaire à Douéra. J'y ai d'ailleurs rajouté la lettre de Raoul.

Ils s'embrassèrent. C'était un adolescent de seize ans, affectueux, travaillant bien en classe. En juin, il passerait son bac de première. Sa seule lacune scolaire était d'avoir suivi une filière littéraire dont le niveau mathématique serait insuffisant en PCB. Malgré son mètre quatre-vingt-cinq, Florence considérait toujours Vincent comme son tout petit. Pourtant, à les voir ensemble, on aurait pu les croire frère et sœur.

**L**e mariage eut lieu en toute simplicité, au mois de septembre 49. Pour la circonstance, les parents Schlüter firent le premier voyage de leur vie. Ils n'avaient jamais vu la mer, encore moins pris l'avion. Le vol, les flots méditerranéens, la vie de leur fils, leurs donnèrent le vertige. Certes,

Hans et Marta apprécièrent toutes ces choses jusqu'alors inconnues, mais aspirèrent vite à retrouver Wigelsheim, les hôtes du clapier et leurs pinces à vélos.

La veille du retour, ils couchèrent dans l'appartement du Télémy. Hans se réveilla comme toutes les nuits à deux heures du matin, mais ressentit une angoisse inhabituelle. C'était l'impression confuse d'une présence fantomatique. Se levant en somnambule, il resta prostré devant le secrétaire à tiroirs, puis traversa la terrasse et ne dut son salut qu'au muret du garde-corps. Marthe réveillée vint le rejoindre. Alors, comme deux hiboux, ils restèrent face à la mer, sous les étoiles. Hans s'interrogea sur l'origine de son étrange sensation. À défaut de réponse, il supputa être trop vieux pour découvrir le monde, faire de l'avion ou tout simplement transhumer.

Pour sa part, la sœur de Lucas eut grand mal à s'arracher au charme de la Mitidja. Gretel y séjourna jusqu'à mi-octobre, puis gagna Paris pour intégrer sa première année de médecine.

Les nouveaux mariés s'installèrent à Douéra, dans le bordj remis à neuf. L'appartement du Télémy fut déménagé et le pistolet salvateur remis à l'armurerie de la propriété. Pour leur part, les parents Versini, maintenant retraités, décidèrent de s'installer en Corse sur une belle oliveraie à équidistance de leurs racines. Quant aux enfants, ils resteraient rue Michelet jusqu'au terme de leurs études algéroises, sous la surveillance de Zora. Les choses ainsi posées ; Lucas et Florence n'avaient plus qu'à faire un bébé, ce à quoi ils s'employèrent avec passion.

## Chapitre 26

Norbert Perruchon vivait à Viroflay, en Seine et Oise, dans un pavillon meulières acquis avant-guerre pour passer sa retraite et finir ses jours. Il résidait là, avec Lulu, son épouse comme seule compagnie et la voie ferrée Versailles Saint Lazare pour unique horizon. L'arrière de la bâtisse côtoyait les bois de Fausses Reposes. Il y avait cependant un troisième occupant dans la demeure ; Médor, bâtard pelé, unique lègue de sa défunte belle mère. Cet animal, d'aspect valétudinaire, était parti pour vivre plus que *quindecimaire*, soit l'équivalent d'un siècle d'une vie humaine. Parfois, Norbert soupirait, regardant l'incroyable débris.

- Il nous enterrera tous.

Alors, Médor ouvrait un œil glauque, bleuté jaunâtre et approuvait d'un hochement de tête.

En ce matin de février 1950, le futur centenaire ayant à réaliser ses besoins, son maître fixa la laisse au vieux carcan craquelé faisant office de collier. Puis, après avoir signalé leur départ à Lulu qui écoutait Radio Luxembourg dans la

cuisine, ils sortirent. Comme d'habitude, le duo à six pat-tes prit la rue des Près aux Bois menant en lisière de forêt. Il monterait ensuite un léger raidillon pour arriver au faîte du coteau. Ce trajet avait été parcouru tant de fois, que les molécules des déjections *médoriennes* formaient une voie continue de la lisière jusqu'au sommet pour se prolonger sur la crête. Chaque jour, l'animal suivait sa propre odeur, tel un train glissant sur ses rails. Arrivé en fin de parcours, c'est-à-dire à l'étron de la veille, il faisait quelques mètres et complétait son œuvre linéaire. Aussi, la promenade initiale de cent pas approchait maintenant le kilomètre.

Arrivé à destination, Norbert détacha Médor lequel crût bon de flairer les arbres, quelques feuilles mortes puis son pénis pour une étude comparative. De son côté, le maître, fatigué par la montée, sortit sa blague le Nil et du papier Job pour se rouler une cigarette. Assis sur un banc moussu, il attendit l'apparition fort peu probable d'une cycliste ou d'une amazone. En fait, il ne se passait jamais rien d'intéressant à Viroflay.

Vers midi, estimant la sortie suffisante et supputant à point le bœuf miroton de Lulu, Norbert siffla son chien. Il le faisait par principe, puisque le destinataire était sourd. Après un coup d'oeil circulaire, le promeneur attaqua la descente sachant que l'appel de la soupe pousserait le vieux clébard au chemin du retour. Effectivement, quelques minutes plus tard, Médor, malgré sa cécité, son âge et ses problèmes auditifs, accourait porteur d'un gros morceau de bois pourri. Norbert s'inquiéta d'une telle audace,

- Vu ton état, tu vas te péter les mandibules. Lâche ça !

Arrivé en lisière, le maître fixa la laisse et répéta au cabot d'abandonner cette trouvaille dont il ne voulait pas encombrer son jardin. L'animal qui avait planté ses vieux chicots dans la masse fit un signe de dénégation. Alors ils

se mirent à tirer chacun de leur côté, jusqu'à briser la chose. Norbert faillit tomber à la renverse. Rétablissant son équilibre, en appui sur la prise, il crut tourner de l'oeil. C'était la première fois de sa vie qu'il voyait une branche nantie d'un bracelet-montre.

Durant les semaines qui suivirent, les Perruchon furent la coqueluche du quartier. On commenta la découverte de Norbert et de son limier. La police de Versailles et même des OPJ du 38 quai des Orfèvres vinrent sur les lieux. D'après le médecin légiste, la décomposition du cadavre datait la mort à environ treize mois, soit novembre ou décembre de l'année 1948. L'homme avait été abattu de plusieurs balles de 9 mm, dont une dans la nuque. Vêtu d'un pardessus noir et d'un costume de marque allemande, il ne portait aucun papier susceptible de l'identifier. Le seul indice tangible était un camée, monté en broche, piqué au tissu de son manteau. Les inspecteurs furent intrigués, car le bijou n'était pas accroché au revers du vêtement, mais planté derrière comme si l'individu s'était assis dessus. On fit quelques démarches auprès de la police allemande qui déclara malicieusement que tous ses fichiers avaient été détruits par des bombardements *Alliés*. Certains journaux narrèrent la macabre découverte dans leurs éditions du 12 février 1950, mais ce jour-là, le décret concernant l'application du SMIG fit la *Une* des quotidiens. *L'inconnu des bois de Fausses Reposes* relégué à la page des faits-divers, n'intéressa personne.

## Chapitre 27

**M**adame Toto, cartomancienne et célèbre *enleveuse de soleil* du quartier Bellecourt, avait prédit à Florence qu'elle trouverait le bonheur, sans toutefois préciser de date. Si on lui avait demandé, elle eut certainement annoncé la première quinzaine de juillet 50. En effet, Marc, premier enfant des amours du couple arriva le douze du mois en même temps que les résultats positifs du baccalauréat de Vincent. L'accouchement eut lieu clinique Beau Séjour à Alger. Le bébé pesait deux kilos cinq cents, ce qui était convenable. La maman se portait comme un charme. Au bout d'une dizaine de jours, le récent bachelier et sa sœur, respectivement adoubé parrain et marraine, accueillirent à Douéra leur mère et son nourrisson.

Durant les semaines qui suivirent, ce fut un défilé de femmes des *mechtas* voisines venues congratuler la *pitite* et admirer le nouveau-né. Florence en connaissait certaines intimement pour les avoir visitées enceintes et parfois aidées à enfanter. Les visites se traduisaient par une procession fantomatique de voiles blancs qui, après avoir tra-

versé le patio, montait au premier étage jusqu'à destination. Une fois la porte franchie, les visages, libérés du *haïk*, redevenaient ceux de femmes aux gestes de mamans et rires de mères complices. Margot fut impressionnée de voir passer son petit frère entre ces mains rougies au henné. Mais le geste, souvent vif, restait d'une douceur maternelle. À moins de dix-huit ans, ces femmes avaient, déjà pour la plupart, deux ou trois enfants. Le baptême de Marc fit l'objet d'une réception réunissant autour d'un méchouis amis, personnel de la propriété, le curé du village et même un marabout local.

Vincent mit à profit la fin des vacances d'été pour préparer son départ à Paris où il intégrait PCB\* rue de l'École de Médecine. Gretel Schlüter, elle-même en seconde année, lui prodiguerait son aide dans les matières où il avait des lacunes. À cet effet, ils allaient cohabiter dans un trois pièces de la rue Serpente, au grand plaisir de la jeune fille, jusqu'alors logée dans un foyer de la *Mouffe\*\**.

Le premier octobre, la famille au complet et émue agita ses mouchoirs depuis le toit terrasse du terminal de Maison-Blanche. Les passagers, en peloton serré, suivaient une hôtesse sur le tarmac brûlant pour rallier le DC3 d'*Air France*. En haut de l'échelle ferrailante du Dakota civil, Vincent fit un geste d'adieu. Le trajet durerait quatre heures survolant la Méditerranée et le Massif Central, au travers de nuages parcourus d'éclairs bleus et ponctués de trous d'air. Gretel réceptionna le voyageur au Bourget et ils prirent un taxi pour entrer dans Paris. L'appartement de la rue Serpente, au second étage d'un immeuble ancien, sentait ce mélange de cire et vieux papiers muraux propre aux logements parisiens d'avant-guerre. Il était composé

\* Préparation à médecine (Physique-Chimie-Biologie)    \*\* Quartier Mouffetard



d'un séjour, deux chambres, une cuisinette, un bac à douches. Les petits carreaux de la porte du salon étaient nantis d'un voilage froncé. L'éclairage indirect consistait en appliques murals et plafonniers à suspension. Il y avait un téléphone à cadran dans l'entrée. Vincent, accoutumé aux grands espaces blancs, trouva l'ensemble vieillot et confiné, mais conforme à l'utilisation studieuse qu'il devait en faire. L'ameublement, encore qu'assez complet, était malheureusement dépourvu d'une grande table, utile à l'éparpillement des manuels de cours et autres photocopies. À ce sujet, ils décidèrent d'une incursion au garde-meuble Clermontois pour compléter leur mobilier. Pour ce qui était de leur vie commune, Gretel, fille calme et efficace, offrait toutes les qualités requises à une cohabitation sans nuage.

Dès la mi-décembre 50, les hommes politiques de tous bords commencèrent à fourbir leurs armes en vue de l'échéance électorale toute proche. À l'état-major du parti *Berthillien*, on préparait donc activement cette élection législative qui avait lieu dans six mois. Le mode de scrutin à la proportionnelle lié au principe des appartenances étant favorable à la *Troisième force\**, la liste Berthillon pouvait ramasser un nombre conséquent de sièges. À cet égard, Raoul avait décidé d'investir gros pour aborder ce tournant politique. Pour ce faire, il utilisait sans vergogne les fonds de sa Société, par le biais de fausses factures émanant de filiales *bidons*. Le RDPS avait loué trois cents mètres carrés Boulevard Haussmann. Là, oeuvrait une cinquantaine de personnes toutes préposées aux brochures, courriers, contacts d'élus et de bienfaiteurs. Résolument moderne, le candidat voulait faire une campagne à l'américaine, s'atta-

\* Divers partis d'opposition aux RPF ( gaullistes ) et au PCF ( communistes )

chant les meilleurs organisateurs de meetings et plus habiles recruteurs. En un mot, tout était en place pour l'accomplissement de son grand dessein politique.

Pourtant, à quelques mois de l'échéance suprême, le leader du RDPS rencontrait un tracas d'ordre sentimental. En effet, il s'était pris d'affection pour un jeune homme, fort bien de sa personne, responsable des relations publiques de son équipe. Ce qui aurait dû rester une passade de bouddoir avait pris la tournure d'une liaison. Diplômé des Sciences Politiques, distingué et bien né, Gaétan de Lomprain était un garçon de trente ans, mince, les cheveux méchés blonds, l'oeil de velours, le trait fin, sans toutefois paraître efféminé. Ce dernier, portant beau, ne passait pas inaperçu dans les salons et correspondait en tous points au standing de Berthillon. D'autre part, le bellâtre bénéficiait de relations haut placées ce qui ne gâtait rien ; bien au contraire.

Dès lors, Jean Louis Lebouc, ami des années maigres, parut très quelconque, voire ridicule, comparé à la nouvelle touche de Raoul. Nonobstant les pressions exercées par sa nouvelle conquête, le député rechignait à une éviction brutale de son *régulier* pour éviter un clash en période électorale, du style suicide spectaculaire dans la Seine devant l'Assemblée Nationale. L'infidèle poussait donc le fleuriste, en douceur, vers la sortie, tempérant parallèlement les caprices de Gaétan. Ce grand écart sentimental le perturbait un tantinet.

**A**ux alentours de la place Saint Germain des Prés, les magasins non alimentaires ouvrent à partir de dix heures. L'exploitant de *JL Fleurs* appréciait particulièrement le moment précédant la reprise. À cet instant du matin, les rues vides de *chalands* appartiennent aux seuls boutiquiers

qui devisent gaiement, s'interpellant sur fond d'ouverture de volets roulants, s'inquiétant du temps et des affaires. Les comités de quartier font leur tournée de pétitions. Certains marchands balayent le trottoir jurant contre les propriétaires de chiens. Avant l'arrivée des premiers clients, il y a la pause café chez *Suzy*. L'ambiance y est familiale, on se blague volontiers. Le gros boucher appelle Jean Louis *mon pédoncule*, lequel fait mine de s'offusquer sous les rires gras de l'assistance.

Ce matin-là, le taquiné fut hélé par la tenancière.

- Jean Lou, si tu veux des journaux, j'en ai mis de côté.

- Merci Suzanne, tu es gentille d'y avoir pensé.

- Ce n'est rien. Une fois qu'ils sont lus. De toute manière, on ne fait plus de feu dans les cheminées et le tout-à-l'égout les refuse.

Ce disant, elle sortit du comptoir une pile de quotidiens retenus par une ficelle. Ces derniers serviraient à envelopper les tiges épineuses et emballer les bouquets, lors des ventes *au déballage* organisées chaque printemps par le fleuriste.

Comme à l'accoutumée, vers dix heures moins cinq l'estaminet se vida. La limonadière reporta les consommations dans un petit carnet et les clients vaquèrent à leurs occupations. Le fleuriste, rentrant ses *feuilles de choux* sous le bras, s'aperçut avoir oublié de commander au pharmacien du contrecoups *de l'Abbé Perdigon*. La veille, Raoul avait reçu des amis pour une petite sauterie au grenier et Frédéric avait fouetté Jean Lou avec une vigueur inhabituelle. Plus tard, sous la couette, le malmené s'en était plaint à son ami, mais ce dernier avait pris la chose en plaisantant.

- Qui aime bien, châtie bien. Et puis j'ai apprécié.

Alors, étouffant son amertume, le malheureux martyrisé se demanda combien de temps il pourrait encore supporter

ce régime barbare.

Ce fut une journée sans histoire, la boutique fit son quota de bouquets et de couronnes de Noël. À dix-neuf heures quinze, l'artiste floral s'engouffra dans l'escalier du métro Sèvres Babylone. Depuis quelque temps, il ne bénéficiait plus de retours en voiture. À cinq mois des législatives le député n'avait plus un moment de libre.

- *Je déteste les élections et la politique, qui sont des briseuses de ménage*, songeait le délaissé, ne pensant pas si bien dire.

À Saint Lazare, une foule compacte se pressait sur le quai des trains de banlieue. Suite à un incident technique la rame de Saint Germain en Laye aurait quarante minutes de retard. Il fit donc le pied de grue dans le froid, battant la semelle, attendant l'annonce du départ. Quand il arriva au Vésinet, le dîner étant déjà servi on se mit à table dès son apparition. Alors que le rescapé commençait à narrer sa terrible aventure ferroviaire, Raoul l'interrompit, lui prenant la main.

- Jean Lou, il faut que je te dise. Depuis quelque temps, la campagne politique m'accapare.

- Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir.

- Cette occupation va doubler d'ici juin. Mes horaires seront chaotiques. Je rentrerai à des heures indues.

Jean Louis, voyant arriver une funeste conclusion, serra bien fort sa serviette sous la table. Son interlocuteur poursuivit.

- Aussi serait-il sage pour ton sommeil, que nous fassions temporairement chambre à part.

- Ne t'inquiète pas Bichon, tes retours tardifs ne me dérangent jamais. Et puis, ces réveils éventuels seront ma pierre à ta réussite.

- C'est gentil de ta part. Pourtant, je t'assure qu'il vaut

mieux, ainsi j'aurais l'esprit plus tranquille.

L'insistance tournant à l'injonction aimable, le fleuriste finit par accepter.

- Bon, puisque tu y tiens, je déménagerai mes affaires dès demain.

Le majordome qui changeait les assiettes pour le dessert, intervint tout sourire.

- *Pas la peine Jean Lou. J'ai fait nécessaire cet après-midi. Nouvelle chambre prête.*

Voyant que c'était un coup monté, l'artiste florale, blessé dans son amour-propre, quitta brusquement la table. Cette nuit-là, ne trouvant pas le sommeil, il se demanda si les récentes violences du grenier étaient vraiment fortuites.

Vincent Desarnault avait rattrapé son retard en Physique-Chimie, le précieux concours de sa tutrice lui ayant permis en quelques mois de ne pas être distancé par ses condisciples issus de *mathélem*. Le logement de la rue Serpente envahi de livres, ressemblait plus à une boîte de bouquiniste en inventaire qu'à un appartement. Afin de mettre fin au capharnaüm, ils décidèrent de faire un saut au mois de mars à Clermont-Ferrand pour visiter le garde-meubles. Cette incursion Auvergnate permettrait aussi de passer à Royat et régulariser un nouveau bail de la maison. En attendant, ils continueraient à slalomer entre les piles de photocopies et précis médicaux.

À Paris, la campagne électorale débutant mi-mai, les partis composaient leurs équipes de colleurs d'affiches. Certaines grandes formations politiques, comme le PCF, utilisaient le service gratuit de leurs adhérents. Celles plus maigrichonnes, tel le RDPS, devaient recourir aux services

de vacataires rétribués pour couvrir les palissades. Les étudiants profitaient de cette manne et grâce à ce job, bon nombre d'élèves de Préparation à médecine arrondissaient leurs fins de mois.

Un matin de fin février Vincent qui sortait de faire quelques emplettes aux Galeries Lafayette fut hélé par des copains qui déambulaient boulevard Haussmann.

- Alors Desarnault, on fait les soldes ?

- Quitte à changer de chaussettes, autant les avoir au meilleur prix.

- Pourtant, chez toi ce sont plutôt des babouches.

Cette réflexion, sur fond d'accent pied-noir, déclencha un simulacre de horions, rigolards, qui inquiétèrent les passantes. Calmé, le groupe continua son chemin.

- Où allez vous ?

- Nous inscrire au *collage* pour acheter des chaussettes. On n'a pas ta fortune.

- Arrêtez vos conneries. C'est quoi le *collage* ?

- Viens avec nous, tu verras bien.

Chemin faisant, ils lui expliquèrent les embauches du parti de Berthillon. Le nouvel initié trouva l'idée amusante. Hors cette opportunité, il n'aurait sûrement pas cherché à voir Raoul, mais l'occasion faisant le larron suivit le mouvement. C'est ainsi que Vincent et ses copains atterrirent au siège du RDPS, dont les bureaux de campagne étaient situés entre le square Louis XVI et Saint Augustin. Au premier étage d'un bel immeuble en pierres de taille, après une volée de marches en marbre, les postulants franchirent la porte du quartier général. Les lieux étaient en cours d'installation. Sur des cartons, faisant office de comptoir, une *recruteuse* enregistrait l'adresse des postulants colleurs, afin de les convoquer en temps opportuns. Remettant sa fiche, Vincent demanda à la préposée si

le leader du Parti était dans les lieux. L'ayant connu enfant, il aurait été heureux d'une rencontre. La fille se leva et se dirigea dans le couloir vers une pièce en travaux.

- Frédi, savez-vous si Raoul viendra aujourd'hui ?

- *Qui demande ?* répondit une voix à l'accent balkanique.

Un genre de gorille aussi large que haut, mais en chemisier rose à jabot, apparut dans l'embrasure de la porte, l'air inquisiteur, un tournevis à la main.

- *C'est pourquoi ?*

- Mon nom est Desarnault. Monsieur Berthillon connaît bien ma famille et j'aurais souhaité lui dire bonjour.

L'autre, clignant des paupières, l'observait, fouineur et suspicieux.

- *Marque ton nom et téléphone sur papier. Lui pas venir ce matin.*

Alors qu'il ânonnait sa phrase, la porte palière s'ouvrit laissant passer Raoul, accompagné d'un bellâtre à mèches décolorées et trois autres personnes.

Vincent reconnut le miraculé du soir de Pâques 1943, encore que ce dernier ait quelque peu changé d'aspect. Ses tempes étaient grisées, il portait un manteau de belle coupe et fleurait bon l'eau de toilette. En grande discussion avec sa suite, l'élu traversa le hall sans aucun égard pour les sous fifres. Pourtant, l'un d'eux se permit de l'aborder et se présenter. Devant pareille liberté, l'escorte se répandit en gloussements de pintades.

- Tu t'appelles Desarnault ? Le petit Vincent Desarnault ! Je ne t'aurais pas reconnu. Voilà si longtemps que nous nous sommes vus. Mais que fais-tu ici ?

- Je suis venu m'inscrire au collage des affiches.

Rassuré, Berthillon, souriant, abrégea le propos pour ne pas avoir à s'étendre en publique sur son passé.

- Comment vont Florence et ta sœur. Bon, je n'ai pas beaucoup de temps à te consacrer ce matin.

Sortant un calepin d'une poche intérieure de son loden, il le consulta.

- Tiens, passe prendre le thé au Vésinet dimanche en quinze, je serai heureux de te recevoir.

Lui ayant tendu sa carte de visite, il s'éloigna dans un nuage de vétiver et son équipement de conseils en communication.

**L**e week-end précédant son déplacement Clermontois, Vincent rendit, comme convenu, une visite à Raoul. Celui-ci l'accueillit fort aimablement dans sa belle résidence. Le ciel étant dégagé, ils s'installèrent sur la terrasse au creux de rocking-chairs à l'abri d'un parasol rayé. Le factotum au tournevis, maintenant déguisé en majordome des années vingt, servit un thé accompagné de cookies et mignardises sur une table roulante. Prévenant, le maître de maison s'intéressa aux études de son invité et prit des nouvelles de sa famille.

- Cette pauvre Florence a-t-elle remonté la pente depuis la disparition de ton papa ?

- Cela n'a pas été facile. Cependant, je pense que son retour en Algérie et ses nombreuses activités l'ont aidée à se reconstruire. Elle refait sa vie avec sérénité.

- Ta mère est très jeune.

- Pas encore la quarantaine. D'ailleurs, elle s'est remariée avec Lucas Schlüter et a eu un petit garçon.

Il y eut un silence, Berthillon n'ayant pu s'empêcher d'accuser le coup.

- Avec Lucas Schlüter ?

- Oui, vous le connaissez ?

- Il me semble. Si mes souvenirs sont bons, je l'ai croisé



en 1939, à la faculté de droit de Clermont-Ferrand.

Ils furent interrompus par les aboiements de gros dogues, dont le majordome remplissait les augets au chenil. Vincent remercia le député d'avoir associé la mémoire de son père à sa remise de décoration et lui demanda s'il avait des informations sur l'origine des événements de Pâques 1943. Sans vergogne, Raoul confirma que l'Abwher était intervenue sur dénonciation, pour l'arrêter ainsi que son papa. Les délateurs avaient été confondus et supprimés par la Résistance. Il regretterait toujours n'avoir pu entraîner Pierre Desarnault dans sa fuite, laquelle ne lui avait valu qu'une simple blessure par balle.

Vincent, comprit que la page était tournée et s'étira dans le fauteuil, ses mains en appui-tête. Ce faisant, son regard croisa le reflet d'une porte-fenêtre. En miroir sur les vitres se découpait une silhouette cachée par un rideau. Berthillon, de dos au bâtiment, ne pouvait apercevoir l'indiscret qui écoutait leur conversation.

Un téléphone sonna dans une pièce jouxtant la terrasse. Le maître de maison s'excusa et gagna l'intérieur d'un pas pressé. Resté seul, l'étudiant contempla l'espace verdoyant entourant la demeure. Entouré de gros murs, le parc couvrait au moins deux hectares. La maison était située en son centre. Depuis son rocking-chair, il pouvait apercevoir les couvertures d'ardoises des dépendances et sur la droite un pavillon en meulières et colombages qui servait de conciergerie. À gauche, une pièce d'eau, enjambée par un petit pont, accueillait des palmipèdes nettoyeurs de lemna-cées. À l'évidence, Raoul avait fait fortune.

Il en était là de ses pensées, lorsque l'ombre sortit de sa cachette. Cette dernière, moulée dans un pantalon de lin rehaussé d'un chemisier soyeux, avait le teint pâle au regard cerné d'insomnies. Le cheveu était flou, agrémenté

d'ondulations résultant d'artifices *bigoudineux*. La créature prit un siège et grimaça de douleurs, puis, après s'être présenté comme étant l'ami de Raoul, murmura avec un air hautement confidentiel.

- Prends garde petit, on te ment...

La fin de sa phrase fut interrompue par le tintement caractéristique d'un combiné que l'on raccroche. La communication était terminée. Alors, le nouveau venu glissa subrepticement une carte de visite dans la main de Vincent et susurra.

- Appelle-moi ou viens me voir boulevard Saint Germain. J'ai des choses à te dire.

De retour, le député prit place dans un fauteuil et s'adressa sèchement au nouveau venu.

- Rentre Jean Louis. Tu vas attraper froid en chemisette. Le propos tenait plus de l'ordre que de l'invitation.

- Oui, oui, je vous quitte. Au revoir jeune homme.

Il se leva difficilement et s'éloigna d'une démarche chahoupée, dont la grâce était ternie par un déhanchement de type hémorroïdaire.

- C'est un neveu en pension chez moi. Tu l'excuseras, il est un peu dépressif.

Le majordome était sans doute rentré de ses occupations cynophiles, car des éclats de voix accompagnés de cris hystériques résonnaient maintenant en bruit de fond. Probablement des mots entre la domesticité et le parent neurasthénique. Vincent prit congé de son hôte, lequel, affable, insista pour qu'il revienne une prochaine fois.

**P**endant les vacances de Pâques, Gretel loua une petite camionnette pour ramener de Clermont-Ferrand les meubles qui leur étaient nécessaires. Le voyage serait long ; au moins trois jours aller et retour. Ils partirent un jeudi à

l'aube au volant d'un Q3CA Peugeot dont la vitesse n'excédait pas les 70 kilomètres heure à vide. Après une nuit passée à Montluçon, le fourgon arriva au garde-meubles dans la matinée du vendredi. L'ensemble du mobilier remplissait un dépôt vaste comme un garage, découpé en volumes par travées cruciformes. Après s'être concertés, ils ne prirent pas le bureau du médecin jugé trop imposant. La table de cuisine longue mais beaucoup moins large fit l'affaire. Une bibliothèque correspondait à leur besoin de rayonnages. Des chaises, quelques ouvrages scientifiques et dix ans de *Lancet* complétèrent le tout. Les objets ayant composé l'intérieur familial étaient stockés dans des caisses étiquetées. Sous le couvercle marqué *Cuisine* ils prélevèrent cinq casseroles, un faitout et nombres ustensiles. Dans le container *Chambres enfants*, Vincent, ému, retrouva son vieil ours mité et la boîte à gâteaux où naguère il cachait ses trouvailles.

La sortie du mobilier et son embarquement leur prirent la matinée. Le rendez-vous de Royat n'étant qu'en début d'après-midi, nos voyageurs déjeunèrent dans un *Routier* de Chamalières. La gargotière ayant aimablement prêté une savonnette et deux serviettes, ils firent quelques ablutions aux lavabos du relais de façon à être présentables.

**L**e nouveau locataire, jeune médecin ayant racheté le cabinet d'un prédécesseur, occupait déjà la maison avec sa famille. L'état des lieux n'était donc qu'une simple formalité et ils prirent un café sur la terrasse alors que l'huissier visitait la bâtisse. Les enfants jouaient dans le jardin. L'aîné devait avoir l'âge de Vincent en 1943. Aussi, à le voir gambader, un détail lui revint à l'esprit.

- La volière est peut-être encore là.

Il descendit les marches et rassembla les gamins au pied

du vieux chêne situé en lisière de bosquet à vingt mètres de la demeure. Le lierre du tronc cachait le taquet d'une drisse plaquée contre l'écorce. L'ensemble, bien que rouillé, fonctionnait toujours. Alors, ayant défait le nœud de cabestan, l'étudiant laissa filer l'élingue jusqu'à ce qu'un chalet miniature atteigne le plancher des vaches.

- Qu'est ce que c'est ? s'enquirent les enfants étonnés.

- C'est un nid à passereaux. On va d'abord le nettoyer et une fois propre, il suffira de le garnir de provisions pour que les oiseaux reviennent y nicher.

Sur la terrasse, l'officier ministériel complétait son procès-verbal. Cet intermède laissa à Vincent le temps de passer la maisonnette au jet d'eau. Au terme du récurage, il s'aperçut que la façade comportait des trous circulaires et que le fond avait été déchiqueté par des projectiles. Cette découverte laissa le jeune homme perplexe. Au moment de signer l'état des lieux, il fit rajouter par l'huissier à l'étonnement général.

*- Existence d'une volière, percée d'impacts de balles, au sommet du chêne sis en face de la terrasse.*

Ensuite, l'abri à volatiles reprit son emplacement original, approvisionné en miettes de pain et graines diverses.

Le voyage de retour fut long, mais ils eurent la chance de trouver un stationnement rue Serpente, du premier coup. Une fois le déménagement terminé, la table installée et les rayonnages garnis de bouquins, ils purent reprendre leurs révisions.

Remis à la vie estudiantine, Vincent oublia l'étrange découverte, encore que cette dernière l'ait plongé dans un océan de réflexions durant tout le périple Royat-Paris. Discrète, Gretel n'avait pas osé poser de questions.

Une quinzaine plus tard, abandonnant ses manuels, il étala

le contenu de la boîte sur l'édredon sous l'oeil en bouton nacré de l'ours en peluche. À l'intérieur, se trouvaient les douilles de cuivre ramassées sur la terrasse au moment du départ, le *coupe fil* de presse perdu par Berthillon et une carte signée d'un patronyme allemand. Ce dernier document eut été sibyllin, sauf à faire un rapprochement avec les trous de la volière. En effet, l'étudiant n'arrivait pas à comprendre pourquoi les *gestapistes* avaient tiré en l'air. Les balles, arrivant de la terrasse en surplomb, auraient dû s'égarer dans les buissons et non dix mètres au dessus. Alors, se souvenant des claquements dans la ramure, il eut un frisson rétrospectif.

Assis sur le lit, Vincent tempéra son trouble. Une évidence lui vint à l'esprit ; si la fusillade s'était perdue dans l'azur, Berthillon mentait au sujet de sa blessure et du reste. L'hypothèse d'une trahison lui parut trop énorme pour être crédible. De toute façon, si le journaliste avait trahi, encore fallait-il en faire la preuve et trouver le mobile. Or, les éléments dispersés sur la couette n'autorisaient que des supputations. Quelques impacts dans une volière et un billet anodin ne justifiaient pas une telle suspicion. Troublé, l'étudiant remisa les objets dans la boîte se demandant comment percer le mystère. Cette fichue page n'étant toujours pas tournée, il se jura d'aller au bout de sa démarche. L'ours pelucheux resta seul sur l'oreiller.

Avant de sortir, Gretel avait laissé un message coincé sous le cadre du miroir de l'entrée.

- *Mets tes chemises sales dans le panier à linges pour la lessive.*

Revenu à sa chambre, il attrapa trois *liquettes* roulées sur une chaise et en vida les poches. Il n'y avait ni argent, ni trombone, seulement la carte du neveu *tristounet*. Fleuriste de son état, celui-ci tenait boutique boulevard Saint

Germain. Il laissa le bristol sur le manteau d'une cheminée et se dépêcha, afin d'être ponctuel à un rendez-vous important. Le rencard du Café des Arts avait dix-huit ans, le cheveu court auburn coupé à la diable, un petit bout de nez à taches de rousseur et des yeux étonnés. Christine faisait sa première année de droit, parce qu'elle était fille d'avocat et que bachelière on ne sait pas toujours quelle voie choisir. Agréable mélange de femme et de gavroche, elle avait une silhouette mince, un visage enfantin éclairé d'un regard bleu pervenche aux cils bruns. Parallèlement, elle affichait une aversion prononcée pour la mode, privilégiant la salopette aux jupes, les sweat-shirts aux chemisiers. Ses couturiers s'appelaient *Stocks Américains* tenant salons Porte de Saint Ouen, plutôt qu'Avenue Montaigne. Sœur d'un copain de Gretel, Vincent l'avait rencontrée au hasard d'un coup de sonnette alors qu'elle venait chercher un précis de médecine pour son frère. Carillonnant, la visiteuse s'attendait à une grande Alsacienne et ce fut un beau garçon qui ouvrit. De son côté, croyant que Gretel avait oublié ses clefs il découvrit une adorable gamine plantée sur le palier. Après un silence gêné, elle entra et, après s'être mutuellement présentés, ils cherchèrent le bouquin partout, dans la bibliothèque, le placard et les lits. Rigolard, il lui présenta son ours mité. En définitive, Christine ne partit pas bredouille, car, à défaut de livre, elle avait trouvé un nouveau flirt. À compter de ce jour, les amoureux se retrouvèrent quotidiennement après les cours ou pour dîner. Les parents de la jeune fille étaient divorcés et sa mère résidait en Australie, aussi partageait-elle deux cents mètres carrés, avenue d'Iéna, avec son grand frère et un père très épisodiquement à demeure.

**E**n mars, comme chaque année juste avant le printemps

la boutique *JL Fleurs* organisa une vente au déballage. À cette occasion, Jean Louis Lebouc improvisait une échoppe de trottoir tenue par plusieurs intérimaires. Dès mâtine, une équipe installait les tréteaux, disposait nombre seaux remplis de marguerites ou d'iris, alignait des primevères en pots et quelques boutures cultivables en balcon au soleil printanier. Durant cette fête florale, l'ordonnateur se dépensait sans compter, naviguant du comptoir à l'étal campagnard, prodiguant des conseils, emballant la marchandise, encaissant les ventes.

La Municipalité ayant accordé cette promotion le dimanche matin, la clientèle affluait au sortir de l'église Saint Germain. En règle générale, après un passage à la pâtisserie, les endimanchés choisissaient un bouquet, destiné aux génitrices des ribambelles accrochées à leurs basques. Les vendeurs attrapaient des bottes rustiques et ruisselantes, dont ils coupaient les queues, empaquetant la partie fleurie dans des pages de quotidiens. Après avoir payé, les paroisiens s'en allaient, gâteaux d'une main, bouquet dégoulinant dans l'autre, incapables de regrouper leurs rejets pour la traversée du boulevard.

Dans les moments d'afflux, Jean Louis prêtait main-forte à ses assesseurs. Abandonnant la caisse, il remplaçait des seaux, réapprovisionnait les bacs, fournissait du papier, emballait quelques brassées. C'est ainsi qu'il fut appelé à servir Geoffroy Courcelles des Marais. Ce dernier, géniteur de huit enfants et d'un neuvième en cours de gestation, s'était rendu à l'office comme chaque dimanche. Il était accompagné de sa progéniture ingambe dont l'aîné, âgé de douze ans, menait le troupeau. Les tous jeunes étaient restés dans l'appartement de la rue Bonaparte avec leur mère épuisée par un sixième mois de grossesse. Depuis son mariage, Marie-Thérèse accouchait à raison d'une

fois l'an, ce qui ne lui avait laissé que peu de repos. En fait, Geoffroy n'était pas un as du matelas, loin de là, mais la nature l'avait doté de spermatozoïdes à haute précision balistique qui faisaient mouche à chaque coup. Rentrant chez eux, les Courcelles des Marais firent une halte à l'étal de *JL Fleurs*, dont le gérant s'enquit du choix collégial.

- Qu'est ce qui vous ferait plaisir ? demanda-t-il avec un sourire affable de généreux donateur.

- Je pense que nous allons prendre quelque chose de champêtre et coloré. C'est pour une jeune maman enceinte, précisa le client. Oubliant de préciser que c'était l'état permanent dans lequel il maintenait la malheureuse depuis bientôt treize ans.

- Je vois, souligna le *bouquetier* qui n'avait rien vu du tout, un ensemble de jonquilles fera sûrement l'affaire.

Ce que disant, il attrapa une gerbe humide de fleurs jaunes en aligna les tiges, les coupa à bonne taille et enveloppa le tout dans un journal. Geoffroy Courcelles des Marais fouilla son pantalon à la recherche de monnaie. C'est à cet instant, que le regard du fleuriste fut attiré par une photo de *L'Aurore*. Reprenant le bouquet, il en défit le cornet et les yeux rivés sur le morceau de papier oubliera son client. Le reproducteur à répétition ayant enfin trouvé quelques jaunets au fond de ses poches, toussota pour rappeler sa présence. C'est avec étonnement, que ce dernier se vit offrir la botte, dépourvue d'emballage.

Une fois le client parti, Jean Louis se précipita dans l'arrière-boutique et mit à plat *la feuille de chou* détremée. Elle datait de plus d'un an, très exactement du 12 février 1950. La photo, illustrant l'entrefilet, était un agrandissement du camée égaré dans la voiture de Raoul. Sous le titre *L'inconnu des Bois de Fausses Reposes*, l'article narrait l'abominable découverte de Nobert Perruchon et de



son chien Médor. Il était précisé que le bijou photographié constituait l'unique élément matériel susceptible d'identifier le corps et de faire avancer l'enquête.

La matinée tirant à sa fin et les clients se faisant moins nombreux, le marchand congédia son monde et descendit le rideau électrique. Pour s'assurer ne pas avoir la berlue, le fleuriste relut sa trouvaille après qu'elle ait séché. Sûr de son fait, il rangea cette dernière avec le fac-simile du courrier de 1943, dans une chemise glissée sous une pile de factures. Remis de son émotion, Jean Louis téléphona au Vésinet pour s'excuser de ne pas pouvoir rentrer avant le soir. Quelques minutes plus tard, boudiné dans sa redingote lilas, il déambulait sur les quais de Seine vers le pont Saint Michel. La température étant agréable, une ballade solitaire s'avérerait propice à la réflexion.

Lorsque Raoul apprit l'absence de son ami à déjeuner, il eut un sourire crocodilien à l'attention de son majordome et murmura.

- On y arrive Frédi. Je pense que les dernières raclées ont porté leurs fruits.

Considérant le propos comme un satisfecit, l'Oustachi se dirigea vers l'office, frottant d'aise les battoirs qui lui servaient de mains.

Après s'être offert un sandwich rue Séverin, le promeneur franchit le Pont au Double et s'installa sur un banc en bordure du fleuve, au flanc de Notre Dame. Là, fermant les yeux, baigné par le soleil de mars, il se mit à rêver de lendemains qui chantent. La vie au Vésinet était devenue un enfer. Quinze jours plus tôt, une séance de fessées l'avait tenu debout pendant près d'une semaine. Les brimades étaient quotidiennes. De toute évidence, au-delà leurs jeux sadomasochistes, Raoul et son sbire tentaient de le tuer à petit feu. Rageur, il serra ses petits poings gercés par l'eau

de boutures, sachant que maintenant il détenait de quoi résister. Les choses allaient changer, tout du moins c'est ce qu'il se promit.

En fait de résistance, les jours passèrent, invariables. À défaut de plan précis, le malheureux fleuriste soignait ses plaies par des songes revanchards, inventant des chantages qu'il se savait incapable d'exercer. Parallèlement et à son insu, le contexte ne lui était pas du tout favorable. Gaétan de Lomprain voulait résider au Vésinet pour les élections législatives et faisait pression sur Berthillon pour être définitivement adoubé. Excédé d'être pris entre deux feux, le député décida d'engager une opération d'épuration. Durant un dîner, après avoir évoqué les potins parisiens et dégusté un consommé aux asperges, Raoul prit soudain son air le plus contrit.

- Ma campagne électorale coûte une fortune et j'ignore comment nous allons boucler le budget.

Il y eut un blanc, l'interlocuteur pâlichon restant sans réaction, le nez dans son assiette. Le député poursuivit.

- Mon pauvre Jean Lou, les temps sont durs, heureusement que je t'ai. Tu m'as dit vouloir mettre ta pierre à ma réussite politique, alors...

Le fleuriste attendait l'estocade. Elle arriva en quelques mots.

- Je vais devoir vendre les parts du magasin et récupérer mon compte courant. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, bien sûr.

Jean Louis comprit instantanément qu'il s'agissait d'un mensonge destiné à l'asticoter pour arriver au clash. D'ailleurs, il sentit que le majordome s'était discrètement placé derrière lui pour sauver la vaisselle.

Au terme du conflit, Raoul prendrait acte de leur brouille et proposerait une babiole en cadeau de rupture. Alors,

l'artiste florale, rageant d'être toujours considéré comme une andouille, attaqua *Bille en tête* pour jouir enfin d'une première victoire dans sa vie de carpette.

- Si c'est la trésorerie qui te fait défaut, Bichon, utilise donc l'argent que tu as repris à cet Allemand assassiné il y a deux ans. Tu sais, au mois de décembre 1948 ?

En intensité, le silence qui suivit n'eut d'égal que la couleur verdâtre de Berthillon et du factotum. Même Jean Louis s'étonna de l'effet technicolor déclenché par sa révélation.

Le député s'efforçait de réfléchir à toute vitesse.

- Mais, mais de quoi parles-tu ?... réussit-il à balbutier, cherchant à gagner du temps pour trouver une parade.

- Du cadavre des *Bois de Fausses Reposes*.

- Tu es fou. Te rends-tu compte de tes paroles ?

Ce dernier propos ayant valeur d'aveu, la guerre était déclarée. Pour preuve, le fleuriste sentit les pattes gantées du maître d'hôtel autour de son cou.

Face à lui, l'inquisiteur exacerbé voulait en connaître plus.

- Comment sais-tu tout cela ?

- À cause de mon camée. La police l'a retrouvé piqué dans le manteau du mort.

La pression sur les carotides s'intensifiait. Il gargouilla dans un souffle précédant l'asphyxie.

- En plus, j'ai... une copie de la lettre... que tu as écrite à l'Abwher en 1943 pour éviter le STO... Ha ! je meurs.

- Quoi ? D'où tiens-tu ce courrier ? Comment l'as-tu obtenu ? Où est-il ? C'est impossible, je l'ai brûlé.

- Plutôt mourir... Haa.

Le député Berthillon commençait à s'inquiéter sérieusement. Il ne fallait pas sous-estimer les révélations du minable et reprendre la main pour savoir s'il avait des complices.

- Lâche le Frédi. Bon, je pense que nous nous sommes un peu emportés. Que veux-tu exactement, Jean Lou ?

Le fleuriste n'arrivant pas à retrouver son souffle, on lui donna un verre d'eau.

Remis et tremblant, il posa ses conditions, lesquelles consistaient en l'octroi gracieux des parts restantes du magasin et une somme suffisante à le faire vivre trois ans. En contrepartie, il quitterait Le Vésinet le lendemain et restituerait le document au règlement de sa rente. Pris de cours, Raoul fit mine d'accepter le marché, un délai de réflexion lui étant nécessaire.

Avant de quitter la table, le fleuriste déclara partir dès matines. Coinçant la porte de sa chambre avec un petit fauteuil, il passa une affreuse nuit blanche. Au magasin, le dossier était caché sous une pile de factures et le microfilm dans un bambou décoratif.

Le jour suivant, il s'installa dans une pension de famille rue Jacob, attendant la concrétisation financière des accords pour se permettre de louer un studio au quartier latin. Enfin, pour ne pas avoir à les trimbaler, il stocka ses valises dans la boutique entre quelques pots de terre cuite et des plantes grimpantes. Dès lors, le "*maître chanteur*" vaqua à ses bouquets, guilleret, aimable avec les clients, fier de sa bravoure et décidé à ne pas lâcher une once de terrain. Malgré tout, il s'inquiétait de ne pas recevoir de nouvelles du Vésinet, s'interdisant toutefois d'appeler pour jouer l'indifférence. En mai, le boulevard Saint Germain grouillait de monde et l'ondulé se sentait en sécurité dans sa boutique, entouré de clients.

De son côté, le député du RDPS avait analysé la situation. Le fleuriste, compte tenu de ce qu'il savait et disait détenir, était une véritable bombe à retardement. Pour résoudre le problème, il fallait récupérer d'urgence le document

puis éliminer le témoin avant qu'il ne jacasse. La première partie du programme ne poserait pas de problème, sauf à ce qu'il eut un complice. Quant à la suite, un bain de mer au Mont-Saint-Michel à marée montante ferait le plus grand bien à Jean Lou. Déterminé à agir, le président de la SAEP quitta les bureaux de sa société pour téléphoner depuis une cabine située à l'angle de la rue Balzac. Il appela la boutique, puis son majordome afin qu'il prépare une mallette et du matériel. Revenu avenue de Friedland, Raoul sortit une Remington portative de son coffre et dactylographia une cession de parts sous seing privé.

**J**ean Louis reçut le coup de fil vers onze heures trente et fut pris au dépourvu.

- Allo, *JL Fleurs* à votre service.

- J'aimerais bien, mais a priori ça n'est plus le cas.

- Je... Pardon... Qui est à l'appareil ?

- Raoul. Tu ne me reconnais même plus ?

- Si, excuse moi... Je n'attendais pas ton coup de fil.

- Il me semble que nous devons avoir une rencontre pour concrétiser nos accords ?

Silence au bout du fil. Le fleuriste troublé essayait en vain d'avoir bonne contenance.

- Ah ! Bien sûr... Et quand veux-tu ?

- Ce soir, à la boutique. Tu fermes toujours à sept heures ?

- Oui, oui. Je t'attendrai à moins le quart... Tu as tout préparé ?

- Tu me connais.

Il n'y en aurait que pour quelques minutes, le temps de signer l'acte de transfert, échanger les documents et verser la rente. En veine de gentillesse, Berthillon se désola que leur liaison se termine ainsi. Exprimant toute la souffrance

que lui causait cette trahison, il se félicita pourtant de la discrétion qui entourait leur différend. Ému, Jean Louis écrasa une larme et confia que de son côté personne n'était au courant. L'interlocuteur n'en espérait pas tant.

Après avoir raccroché, le boutiquier partit déjeuner, soulagé de la tournure des choses. Pour fêter sa réussite il commanda le plat du jour, en l'occurrence une daube un peu lourde. Durant l'après-midi, quand le stress se fit sentir, il pensa avoir mal digéré. Ensuite, le trouble l'envahit lorsqu'il réalisa que le seul moyen d'assurer le secret était de l'éliminer. Ses doutes s'accompagnèrent de sueurs froides. Son moyen de survie étaient les négatifs Minox, or, en vidant le magasin, Frédi aurait vite fait de trouver leur cachette dérisoire.

Vincent Desarnault devait rejoindre Christine rue des Saint Pères à dix-neuf heures. Ils attraperaient ensuite le métro à Palais Royal par le pont du Carrousel. Ce soir, les amoureux dînaient en tête à tête avenue d'Iéna, profitant de l'absence du grand frère. En avance sur son rendez vous, il remonta sans se presser le Boulevard Saint Germain, remarquant quelques célébrités à la terrasse des Deux Magots, se distrayant d'un peintre de trottoir reproduisant au sol une fresque de plafond et des cracheurs de feu qui s'achevaient les poumons. Un peu plus loin, s'arrêtant devant la vitrine d'un fleuriste, le promeneur décida d'acheter un bouquet. Dans la boutique, l'exploitant, affairé à ranger des présentoirs, ne l'entendit pas entrer.

- Bonsoir.

Plongé dans ses réflexions, le commerçant fit un bond comme s'il avait reçu une décharge électrique.

- Mon dieu, vous m'avez fait peur. J'avais la tête ailleurs, s'excusa le commerçant.

- Veuillez me pardonner.

- Mais de rien, je suis nerveux. Que puis-je pour vous ?  
minauda le mercanti retrouvant ses réflexes marchands.

Le client indiqua son souhait et le fleuriste sélectionna, parmi les bouquets, celui dont il se serait débarrassé à la fermeture. Vincent, qui était physionomiste, se souvint de l'ombre du Vésinet, mais n'en fit pas état pour éviter de se perdre en bavardages inutiles. De toute évidence, le neveu de Berthillon était toujours aussi perturbé, le teint pâle, les mains tremblantes, le regard vague scrutant la rue.

Alors qu'ils étaient de part et d'autre du comptoir, Jean Louis le reconnut à son tour. C'était le gamin que Raoul embobinait un dimanche à l'heure du thé. Faisant semblant de fouiller dans sa caisse, il l'observa à la dérobée. Le gosse paraissait sympathique, carré, peut-être providentiel. L'intervention faite sur la terrasse du Vésinet, avait pour vocation de l'inciter à la prudence. Depuis les choses avaient bien évolué, et c'est un service qu'il brûlait maintenant de réclamer à celui qu'il avait voulu protéger.

- *Comment présenter la chose ?*

Les mots se brouillaient dans sa tête. Il en était à mouiller sa petite culotte en soie, tant la peur étreignait sa vessie. Tel le glas, la cloche de Saint Germain sonna six heures trente. Dans quinze minutes les autres seraient là. Jean Louis hésita encore quelques secondes, puis, expirant pour chasser son indécision, se lança.

- Nous, nous sommes déjà vus. Je ne sais pas si tu te souviens.

- Oui très bien. C'est amusant, je suis rentré par hasard, sans savoir que c'était votre magasin.

Vincent fut impressionné par la fébrilité de son interlocuteur qui, tremblant comme une feuille, lui rendait la monnaie sur la plaque cuivrée de la caisse.

- L'autre jour, vous vouliez me parler ?

- C'était pour te mettre en garde contre le député Berthillon. Voilà ; ce qu'il raconte de son passé est inventé de toutes pièces.

- Merci de votre conseil, mais je m'en doutais un peu.

Le fleuriste, au bord des larmes, mit une main sur l'épaule au moment où son client allait s'en saisir.

- Autre chose petit. Je cours un danger et n'ai personne pour m'aider, pas d'ami. Tu comprends ?

Vincent tenait de son père la fibre médicale, celle qui fait qu'on ne laisse pas un blessé au bord du chemin.

- Si je peux vous aider.

- Vrai ? Cela consisterait à conserver quelque chose au secret.

- Si ça n'est pas volumineux, explosif ou périssable, pourquoi pas.

- Tu es vraiment chou. Attends une seconde.

Inquiet, le client se demanda si Berthillon n'avait pas raison quant à l'état psychique de son neveu. En effet, celui-ci, ayant disparu dans sa réserve, déplaçait des pots, triturait des branchages dont on voyait dépasser les feuilles. Il revint assez rapidement, ses ondulations capillaires formant un gros accroche-cœur sur son front couvert de sueur.

- Voilà, conserve ça précieusement.

Il s'agissait d'une enveloppe contenant un bout de journal, le certificat de propriété d'un bijou et une petite pellicule. Après avoir réalisé un inventaire du contenu, le fleuriste humecta, d'une langue de fourmilier, le rabat du pli.

- Prends ça en pension, jusqu'à ce que je te le réclame. Jusque-là, considère que l'on ne se connaît pas. Je préfère ignorer ton nom. Il te suffira de passer chaque mois pour avoir un bouquet gratuit.



Ce disant, le désespéré plongea dans sa caisse et rendit le prix d'achat à son sauveur.

- À commencer par celui d'aujourd'hui. Maintenant va vite, je ne veux pas qu'ils te voient.

Vincent mit l'enveloppe dans sa poche et sortit fleurs à la main. Sa montre marquait sept heures moins le quart. Heureusement, son rendez vous n'était qu'à trois cents mètres. Derrière lui, un volet métallique se fermait, alors qu'une belle *Frégate* noire, au pare-brise orné d'un macaron tricolore, se garait silencieusement devant *JL Fleurs*. Vingt minutes plus tard, trois ombres titubantes traversaient le trottoir et s'engouffrèrent dans la limousine qui s'intégra au flot de la circulation.

Dans l'arrière-boutique, les choses ne s'étaient pas bien passées pour le fleuriste. À la lumière d'une vieille ampoule *pendouillante*, ils s'étaient installés autour de la table en zinc du laboratoire. Les ombres des plantes exotiques donnaient au décor un aspect de forêt tropicale ; on aurait pu voir passer une perruche effarouchée ou un alligator. Après la ratification de la cession, dont Jean Louis ne comprit pas tous les termes, Berthillon avait déposé des billets de banque, en épaisses liasses, sur le plateau métallique, précisant.

- Pour concrétiser nos accords Jean Lou, tu dois me remettre les documents en ta possession.

Alors, s'excusant d'avoir oublié, ce dernier les extirpa d'une chemise cartonnée. Raoul constata qu'il s'agissait de la copie photographique du courrier fatal, certainement réalisée par un professionnel.

- Mais, ceci est un tirage papier. Il me faut le négatif.

Le fleuriste sentit sa glotte remonter au point de l'empêcher de parler et dût faire un effort surhumain pour répondre. Sa bouche était sèche, son front en sueur.

- Un négatif ? Je ne sais pas ce que c'est.

- Ne fais pas l'idiot Jean Lou. Dis-moi où se trouve le cliché qui a permis de tirer cette photo.

- Je t'assure que j'ignore de quoi tu parles et...

Une claque vint abrégé son propos. Il se mit à pleurer. Raoul retenait maintenant sa main droite avec la gauche, comme pour freiner une seconde gifle.

- Ceci est un avertissement Jean Lou. Si tu persistes à mentir, je vais te confier à Frédi. Alors, ce film ?

Le fleuriste avait maintenant la tête dans ses bras croisés et sanglotait à fendre l'âme constatant qu'une fois de plus la partie était perdue pour lui. Pourtant, dans un ultime sursaut, il décida encore de jouer le tout pour le tout.

- Oui, tu as raison, j'ai caché la pellicule, puis, se mouchant, reprit dans un gloussement, mais je te la remettrai qu'une fois mon argent en sécurité. Voilà, c'est tout.

Berthillon réalisa qu'ils allaient devoir passer l'ondulé à la question. Or, le lieu ne se prêtait guère à ce type d'exercice, les brames aigus du tristounet risquant d'ameuter tous les occupants de l'immeuble.

Sur un geste de son patron, Frédi attrapa *l'artiste florale* à bras le corps. Ce dernier crut sa dernière heure arrivée, sentit une forte odeur d'éther et s'évanouit. Les visiteurs ramassèrent les papiers, le trousseau de clefs, éteignirent la lumière du magasin. *JL Fleurs* resterait fermé pour congés.

## Chapitre 28

Vincent passa la nuit avenue d'Iéna et celles qui suivirent. Fous amoureux, ils décidèrent de partir en séjour à Douéra pour donner plus d'espace à leur passion. L'étudiant était épris au point d'en oublier les choses de la vie courante; ses clefs, sa monnaie chez le boulanger, fermer les robinets des lavabos ou tirer la chasse d'eau. Aussi, dans son étourderie, l'enveloppe du fleuriste faillit disparaître au sein de la lessive hebdomadaire mais, rattrapée de justesse, finit sa course dans un tiroir. À ce sujet, le jeune homme, qui passait tous les jours boulevard Saint Germain, trouva bizarre la fermeture pérenne de *JL Feurs*. Pour en savoir plus, il visita le pharmacien et s'informa d'une date de réouverture. Le potard interpella son épouse.

- Mathilde, sais-tu quand le fleuriste doit reprendre ?

Cette dernière, occupée à doser de la poudre avec un entonnoir en papier, répondit sans se retourner.

- Non. C'est étrange, car Jean Lou m'a commandé des bouteilles de *Perdigon* qui sont toujours là.

Puis, toujours de dos et à l'attention du visiteur.

- Vous devriez demander “*Chez Suzanne*“, il y a ses habitudes.

Au café-bar ce fut le même son de cloche. La limonadière, plus prolix que l’apothicaire, s’inquiétait d’une absence contraire aux habitudes du fleuriste, d’autant, que ce dernier avait pris des vacances à Megève au mois de janvier. Autre fait étrange, rapporté par un livreur de spiritueux, le panneau de fermeture avait été apposé un lundi à l’aube par une sorte de cosaque maquillé comme un *travélo*.

Intrigué, Vincent se demanda si le boutiquier n’était pas tout simplement en maison psychiatrique. À défaut de pouvoir téléphoner à *l’Oncle* du Vésinet et en désespoir de cause, il prit le parti d’ouvrir l’enveloppe au moment de son départ pour l’Algérie. Le contenu ne fut pas pour décevoir son attente. L’article de presse, conjugué au certificat d’origine du camée, expliquait la fébrilité du marchand de fleurs. Cette dernière ne résultait pas d’un dérèglement neurologique, mais d’une peur panique. De toute évidence, le maître *ès boutures* connaissait l’identité du cadavre de *Fausses Reposes* et probablement celle de l’artisan du trépas. Le rapprochement des documents et du cliché étant probablement déterminant, il déroula le négatif. L’exposition à une ampoule dévoila un texte microfilmé illisible en l’état. Il remit l’ensemble en place et prépara son sac de voyage, décidant de laisser la pellicule dans un labo-photos sur le chemin de l’aéroport.

Vincent avait bien compris qu’il s’immisçait dans une histoire louche qui ne le regardait pas, mais pensa que son indiscretion aiderait peut-être le pauvre bougre à s’en sortir. Certes, il n’avait pas d’affinité pour le fleuriste, mais l’appel au secours l’avait touché. Par ailleurs, la teneur du microfilm éclairerait peut-être l’énigme de Pâques 1943. Une

chose était sûre, l'environnement du député Berthillon sentait le soufre.

Après des adieux à Gretel, il s'arrêta chez un photographe du *Boul'mich* et prit le taxi en direction d'Orly avec un arrêt préalable avenue d'Iéna. Christine attendait devant son immeuble, un havresac US en toile beige à ses pieds. On remarquait de loin son allure de liane sauvage, encore qu'elle se para depuis peu d'un soupçon de rouge à lèvres et de noir aux yeux. Son côté Mowgli allié à cette pointe de féminité lui donnait un sex-appeal ravageur.

- Tu dieu la belle gamine ! siffla le chauffeur, ignorant qu'il s'agissait de sa nouvelle passagère.

À Douéra, l'odeur d'eucalyptus marque le visiteur, car elle monte à la tête et s'y installe longtemps. Christine prise dans ce tourbillon de couleurs parfumées se laissa aller à l'ivresse du dépaysement. La propriété viticole fonctionnait bien, réalisant une moyenne de quarante cinq mille hectos l'an. Florence et Lucas, heureux de leur nouvelle vie, envisageaient d'ailleurs un autre enfant. Du haut de ses dix mois, le premier était encore petit mais plus tout à fait bébé. Il faisait le tour de son parc en se tenant aux barreaux, balbutiant selon l'humeur. Par contre, une fois libéré de son enclos, ce jeune bipède circulait exclusivement à quatre pattes poursuivi par l'inoxydable Zora.

Cette arrivée fit l'objet d'une fête joyeuse. La vie était douce en Algérie à l'image du climat, Les bandes armées avaient été plus ou moins démantelées en 1949 et le pays traversait maintenant une période de calme apparent. Dix jours c'est peu, quant on a tout à découvrir. Vincent, qui avait hérité du cabriolet Peugeot de Florence, voulut faire connaître à l'arrivante toute la beauté des paysages qui bercèrent la seconde partie de son enfance. Leurs équipées

prirent des journées entières, de la mer au Sahel, des fruitiers à la vigne. Tout paraissait immense et clair à l'image de l'azur sans l'ombre d'un nuage.

Au terme de ce trop court séjour, les tourtereaux se rendirent à Alger pour les formalités d'embarquement de la voiture sur le cargo de la Worms qui les ramènerait en métropole et profitèrent de cette soirée urbaine pour se faire une toile au Colisée. Au retour du cinéma, ils s'installèrent dans le salon de la rue Michelet pour prendre une citronnade. Les grandes baies laissaient filtrer un vent tiède porteur des bruits de la ville. Après sa douche, Christine, qui avait enfilé une chemise kaki dont le boutonnage à moitié défait laissait deviner deux petits seins pointus, s'était allongée sur le canapé la tête posée sur les genoux de Vincent.

On entendait les sirènes des bateaux, un dernier tramway, sur le fond musical de cette cité aux fenêtres ouvertes. Caresant la fine toile de coton sur le corps détendu, il sentit que la jeune femme était nue sous sa liquette, passa la main dans un doux triangle et descendit le long de ses cuisses. La dernière boutonnère rendit grâce, lorsque ses lèvres effleurèrent sa poitrine. La jeune femme sourit de plaisir, rejeta la tête en arrière les yeux mi-clos et murmura.

- Prends-moi.

À l'instar de leurs escapades quotidiennes, elle voulut tout explorer de l'amour et durant cette nuit printanière l'appartement bruissa de soupirs au diapason des orgasmes de Christine. Au petit matin, leur lit n'était pas défait et le salon ressemblait à un champ de batailles dont les combattants gisaient sur le tapis. Avant leur retour à Douéra, ils déjeunèrent en amoureux au Rowing, l'un contre l'autre, installés sur un des gros blocs en béton du môle de l'Ami-

rauté, la Méditerranée lisse et transparente à leurs pieds en immense piscine

Vincent avait préféré ne parler à personne de ses contacts avec Berthillon et du mystère l'entourant, afin de ne pas troubler le bonheur de sa mère et être seul à découvrir l'élément manquant du puzzle. La veille du départ, passant à l'armurerie de la propriété, il parcourut les armes du râtelier et eut l'idée prémonitoire d'emprunter le 7,65 mm de Lucas. Revenu dans sa chambre, il jeta l'arme et un chargeur complet au fond de son sac, sachant qu'on n'inspectait pas les bagages des hôtes de la marine marchande.

À vingt ans, remonter la RN6 en décapotable par beau temps s'appelle un voyage d'agrément. Arrivés vers midi sur la Canebière, les jeunes gens atteignirent Valence à la lumière jaune des gros phares bigleux de la petite voiture. Après une nuit à l'*Hôtel de France*, ils repartirent dès l'aube en direction de Paris. Au terme de cette semaine passionnée, leur première nuit de séparation fut bien chagrine. Cohabiter chez Christine s'avérait impossible, d'autant que les parquets de l'avenue d'Iéna n'avaient pas l'isophonie des tièdes mosaïques Douériennes. Alors, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ils se consolèrent mutuellement en évoquant la proximité des grandes vacances.

Un mardi matin, au retour de la fac, Vincent s'arrêta dans une boulangerie du boulevard Saint Michel. Faisant ses poches, à la recherche de monnaie, il retrouva le ticket oublié du laboratoire photos.

La grande enveloppe Kodak récupérée contenait sur papier glacé les turpitudes de Berthillon. Nanti de cette pièce cruciale, l'étudiant finalisa le puzzle. Le bristol de la boîte à

gâteaux était la réponse d'un certain *Oberleutnant Hanke* au marché proposé par Raoul en 1943. Il était à présent probable que la vie de l'ancien officier SS se soit achevée en forêt de *Fausse Repose*, un bijou planté au bas de son manteau.

Dorénavant, il ne s'agissait plus d'hypothèses, mais de faits avérés. Les dates, noms et mobiles, confortaient la constatation balistique de Royat. Pour échapper au STO, Raoul avait vendu son âme au diable, ses amis à l'Abwher et laissé des morts sur son passage. Maintenant, Vincent ne donnait plus cher de la peau du fleuriste qui devait reposer au fond des étangs de *Saint Cucufa*. La boutique *JL Fleurs* allait pouvoir se reconvertir dans la couronne mortuaire et le chrysanthème.

Cette affaire perturba l'étudiant. Son problème résidait dans la conduite à tenir. Prévenir les autorités le chagrinait. En pleine période électorale, la chancellerie étoufferait le scandale. Face à ses juges, Berthillon gagnerait du temps, bénéficierait d'une prévisible loi d'amnistie, trouverait des témoins de moralité, obtiendrait la relaxe. Quant au crime de *Fausse Repose*, pour autant qu'il en fut l'instigateur, personne n'irait s'inquiéter du trépas d'un sombre officier de l'Abwher. L'affaire serait classée. Aussi, à défaut d'en appeler à justice, le jeune homme estima que c'était à lui de mettre le traître à genoux. Sans action préconçue, il s'octroya quelques jours pour clarifier ses idées.

La boutique *JL Fleurs* restant obstinément close, Vincent envisagea un moment signaler le fait à la police, mais préféra s'abstenir. En définitive, la réponse à son dilemme arriva inopinément un matin par la poste. Dans la boîte à lettres il y avait deux courriers. Le premier était le constat d'huissier de Royat et le second une convocation au col-



lage des affiches du RDPS. Fait du hasard ou doigt du destin, malgré son dégoût d'apposer le portrait de Raoul sur les murs de la capitale il prit cette opportunité comme cheval de Troie.

**E**nchaîné à un anneau depuis quinze jours, Jean Louis Lebouc n'était plus que l'ombre de lui-même. Le grenier du Vésinet, haut lieu des soirées *Berthilliennes*, ressemblait à une chambre de tortures. Équipé d'une potence et d'un établi à bracelets, ce local, aux ouvertures closes et murs capitonnés, était obscur et insonore. Ligoté parmi les instruments de supplice, le prisonnier bénéficiait d'une soupe et de l'utilisation d'un seau d'aisance. Ses yeux étaient bandés afin qu'il ne puisse pas différencier le jour et la nuit par d'éventuels interstices du lambris.

L'oustachi spécialisé dans ce type de sévices pour les avoir appliqués aux Titistes durant la guerre, évaluait l'état physique de son pensionnaire à l'aide d'un vieux tensiomètre percé. Ses geôliers avaient dit au fleuriste qu'il ne reverrait la lumière qu'en échange des clichés. Contre toute attente, le séquestré tenait bon, se laissant aller à une sorte de somnolence névrotique. Au début, il compta des moutons, des colchiques, des rhododendrons, puis se raconta des histoires drôles jusqu'à épuisement de son répertoire. À présent, son cerveau vidé comme une coloquinte séchée approchait l'encéphalogramme plat. Au début, Frédi passait deux fois par jour, secouant le prisonnier, lui donnant quelques baffes. Puis le régime changea et ses interventions se limitèrent à une visite matinale qui regroupait l'alimentation, les tinettes et la tension.

En vérité, le polyvalent avait partiellement délaissé sa fonction de garde-chiourme pour se consacrer à l'affichage électoral. Dans cette nouvelle tâche, il s'était entou-

ré d'anciens compagnons d'arme dont la mission consistait à empêcher les autres partis politiques de coller leurs affiches sur celles du RDPS et à fortiori les arracher. Armés de manches de pioches, ces mercenaires balkaniques circulaient en *Juva Quatre*, faisant le vide des adversaires sur leur passage et houspillant les lambins de leurs propres rangs.

Les tournées d'affichage commençaient à vingt-deux heures, se prolongeant fort tard dans la nuit. Les intérimaires et leurs ustensiles embarquaient dans une fourgonnette place Saint Augustin. Chaque équipe couvrait un secteur déterminé puis, son travail achevé, était déplacée vers une autre zone. Vincent qui participait à ce carrousel électoral s'en confia à Christine, sans lui avouer pour autant sa réelle motivation. En effet, il profitait de la situation pour fureter discrètement dans les couloirs du RDPS, espérant récolter quelques nouvelles du fleuriste. Parfois, durant ses tribulations, il apercevait Berthillon suspendu au téléphone ou discutant avec le bellâtre aux mèches décolorées.

Une nuit, alors qu'il partait rejoindre son équipe de colleurs, une secrétaire l'interpella pour qu'il aide à transporter des caisses du hall d'entrée jusqu'au premier étage.

- C'est le champagne de la soirée électorale à stocker provisoirement dans les bureaux.

- Pourquoi provisoirement ? interrogea-t-il.

- Le fournisseur s'est trompé. Ils ont livré à l'adresse de facturation au lieu de déposer la marchandise chez Raoul.

- La soirée aura lieu au Vésinet ?

- Oui, Gaétan trouve que pour la presse ce sera plus *classe*, elle prit une pose mimant une coquette ajustant sa mèche rebelle, or, comme tu sais, on ne refuse rien à *Monsieur* de Lomprain.

- Ah bon ! Et, qui y aura-t-il à cette réception ?

- La radio, les membres du RDPS, des gens célèbres, les colleurs d'affiches aussi. Toi et ta petite amie, si tu en as une, précisa la secrétaire avec des yeux en coulisse qui laissaient supposer qu'elle était libre.

L'étudiant, plus intéressé par l'annonce du raout que les minauderies de la donzelle, eut une poussée d'adrénaline. Les choses commençaient à bouger sérieusement. En effet, le matin même, Suzanne, la gargotière, lui avait indiqué qu'une entreprise était passée chez *JL Fleurs* le cinq juin. Après le nettoyage des locaux, un camion de pépiniériste avait fait le plein de chlorophylle.

Dans les jours qui suivirent, Vincent se rendit à la boutique. Une jeune femme, aux mains rouges d'horticultrice, siégeait derrière la caisse. Se présentant comme relation intime du fleuriste, le visiteur prit des poses pour faire plus vrai et s'enquit des nouvelles du titulaire. La vendeuse de pistils ne savait pas grand-chose, son rôle consistant à remplacer un boutiquier malade et invisible.

Le visiteur était sympathique, aussi la marchande soucieuse de fidéliser la clientèle, ne fut pas avare du peu de révélations qu'elle détenait.

- Recrutée par une petite annonce, j'ai été prise grâce à mon expérience. J'étais bouquetière chez *Passy Floralties*.

- En effet, je comprends qu'avec pareille référence Jean Lou vous ait embauchée.

- Heu. À vrai dire, je n'ai jamais rencontré le gérant du magasin. On m'a dit qu'il était souffrant.

- Vous n'avez pas eu de ses nouvelles ?

- Non, pas vraiment. Mon seul contact est un gros monsieur, un peu spécial, d'origine étrangère, qui ne parle pas bien le Français. Mais on arrive à se comprendre.

En effet, depuis son arrivée, la disciple de *Flore* n'avait rencontré qu'un Yougoslave qui récupérait la recette et ra-

menait les chèques endossés pour qu'elle les dépose en banque.

- Cette formule me convient. Je me consacre seulement aux fleurs et à la clientèle, sans tracasserie paperassière.

- Une gestion en duplex en quelque sorte ?

- Tout à fait. Monsieur Frédi, c'est le nom du monsieur étranger, m'a laissé entendre que si l'état du titulaire ne s'améliorait pas, mon contrat pourrait être prorogé.

- *Au vu du contexte, c'est une chose qui paraît acquise,* soliloqua le visiteur.

- Vous pensez qu'il va mourir ? susurra l'intérimaire, prête à tresser de ses mains nues une couronne mortuaire en ronces d'acacias afin de pérenniser sa situation.

- À vrai dire, je n'en sais rien, mais suis ravi d'avoir fait votre connaissance.

Le gentil client, qui avait arrêté de faire des chichis, remercia la marchande de pétales et s'en fut après avoir acquis un petit bouquet d'anémones

Ainsi Jean Louis était entier, probablement en maison de repos ou assigné à résidence. Vu la sérénité des intervenants, vaquant à leurs occupations électorales et gérant un magasin par procuration, Vincent se demanda si cette affaire n'était pas le fait de son imagination. Aussi, à l'instar de ceux qui se pincant contre la berlue, il relut les documents. Ayant acquis une certitude, le jeune homme ourdit un plan vengeur et pour mettre celui-ci à exécution emprunta une machine à écrire *Remington*. De temps à autre, il manipulait le *MC35A*, face au miroir de la penderie, avec une morgue digne d'Humphrey Bogart.

**L**a campagne battit son plein jusqu'au 17 juin 1951, puis, l'électorat s'étant prononcé, les partis attendirent fébrilement le dépouillements du scrutin. Ensuite, comme

toujours chaque formation crierait victoire, traduisant les résultats avec un indécent opportunisme, en pourcentage, sièges ou résultats d'alliances.

La soirée de clôture se déroulant au Vésinet, les bureaux du boulevard Haussmann furent rapidement déménagés afin de limiter les frais. Chez Berthillon, on débarrassa le mobilier des pièces du bas pour le stocker dans les dépendances et faire place nette au cocktail. Certains meubles fragiles, bibelots suggestifs et dossiers de Raoul furent entreposés au grenier. Ce remisage eut pour effet de claquer définitivement le pauvre Jean Louis. Celui-ci était maintenant niché entre une coiffeuse empire et les pieds d'un fauteuil crapaud, sous des tapis roulés. Personne ne viendrait jamais à cet étage et, si le cas se présentait, il faudrait franchir une véritable muraille d'objets pour découvrir le détenu.

Ses geôliers ne l'ayant pas assourdi, le prisonnier suivit le déménagement en aveugle. Au début, le bruit des meubles déplacés le terrifia, mais, stoïque, il finit par apprécier les courants d'air issus des mouvements du mobilier et de l'ouverture de la porte. Conformément aux ordres, l'exécutant continuait d'alimenter le captif bien qu'estimant ce régime superfétatoire, vu l'avenir funeste qu'il lui réservait.

**G**aétan de Lomprain, nouvelle moitié et chef des relations publiques du député Berthillon, avait fait les choses en grand. Si ses prévisions étaient exactes, le RDPS s'inscrirait dans la *Troisième force*. Il imaginait déjà Raoul à la Présidence et lui-même nanti d'un maroquin.

Pour que l'événement ait un impact national, la réception se devait d'avoir du panache. Aussi, la presse écrite, les radios et l'actualité cinématographique avaient été con-

viées à couvrir l'événement. La Poste installa spécialement une ligne de télescripteurs pour la transmission des résultats. De part et d'autre de l'avenue, des drapeaux tricolores se mariaient aux fanions bleu et grège du RDPS. La décoration florale était identique à celle du festival de Cannes; haie de cyprès en bacs de bois blanc, bordant un tapis rouge. Le hall d'entrée, drapé aux couleurs nationales, comportait la photo du Président de la République. Celle ci était entourée de clichés à la gloire du député Berthillon. Pour atténuer le caractère politico-patriotique du décor, les salles avaient été tendues de ciels pastel à raies beiges, couleurs fétiches de l'ordonnateur.

On estimait accueillir plus de trois cents personnes, non compris les intrus et sympathisants de dernière minute. Au fond du salon, une estrade attendait les orateurs. Cette tribune, accessible du bureau, était illuminée par des projecteurs commandés depuis un pupitre. Pour canaliser tout ce monde, le domaine avait été scindé en deux parties. Les visiteurs évolueraient au sud dans un espace bordé d'un chapiteau et du parking de la TSF. Le nord de la parcelle, quant à lui, était interdit d'accès et ceint d'une clôture grillagée. Cette fraction du parc à l'état de labour pour être réengazonnée, comprenait le pas de tirs pyrotechniques et un *no man's land* destiné aux retombées des fusées. La sonorisation était servie par des hauts parleurs en tôle, reliés aux gros micros argentés placés sur l'estrade.

Des hommes politiques et artistes du septième art acquis à la cause de Raoul étaient attendus. Gaétan, après un passage chez le coiffeur pour ses raccords de couleurs, avait revêtu un smoking bleu nuit de belle facture. La seule ombre à l'ordonnancement était une météorologie capricieuse qui augurait des ondées en fin d'après-midi, suivies d'éclaircies sporadiques. Les trajets des automobiles jusqu'au

perron s'effectueraient donc probablement sous parapluies, dans l'attente d'un ciel dégagé. À dix-neuf heures, le factotum sustenta le fleuriste d'une soupe et l'installa sur le pot de chambre, veillant à ce que son pénis ne dépasse pas du récipient. Puis, ayant reculotté le prisonnier, il gagna l'office où un groupe d'anciens combattants d'Ante Pavelic finissait de dîner. Après avoir reçu les consignes, ce service d'ordre fut fouillé afin d'être délesté d'éventuels *calibres*. À l'exception de Frédi, porteur de son inséparable *Walther* 9mm, la troupe était seulement équipée de gourdins.

Dans son bureau, Berthillon parcourait les télex et autres notes conjoncturelles. A priori, les scores provisoires s'avérant excellents, le résultat définitif tournait à son avantage. Le cocktail du Vésinet ne serait donc plus un simple baroud d'honneur destiné à honorer les intervenants, mais le vrai couronnement du RDPS. Raoul allait montrer au monde politique qu'il ne faisait pas dans l'amateurisme. En attendant l'ouverture des réjouissances, le politicien révisait une allocution à prononcer vers vingt-deux heures.

Vincent savait se jeter dans la gueule du loup, mais, espérant s'en sortir tels Pinocchio ou Jonas recrachés par la baleine, décida d'aller jusqu'au bout de son plan. L'objectif consistait à confondre Berthillon et obtenir l'élargissement du fleuriste. Ayant glissé les documents dans une enveloppe kraft, il revêtit un pantalon beige et une veste de blazer sur sa chemise blanche, soulignée d'une cravate club. Sa tenue était beaucoup trop sport pour la circonstance, cependant, vu son âge et la fonction qu'il occupait, cela avait peu d'importance. Christine, retenue par des *partielles* à la fac, viendrait le chercher au Vésinet vers vingt-trois heures avec la 202, pour une fin de soirée au

quartier Latin. Aussi, le jeune homme ayant sollicité le covoiturage de la secrétaire en manque de fiancé, un rendez vous avait été fixé Porte Maillot.

Le dix-sept juin, afin d'éviter de poireauter sous la pluie, Vincent partit de la rue Serpente au dernier moment, se répétant les propos qu'il aurait à tenir. Malgré sa détermination, le sentiment que les choses n'iraient pas forcément selon son scénario s'amplifiait insidieusement au fil des heures. Berthillon, individu retord, entouré d'hommes de main, ne se laisserait sûrement pas intimider. Certes les oustachis n'oseraient pas une bastonnade devant trois cents témoins. Par contre, ils tenteraient peut-être de l'entraîner à l'écart. Pour pallier à ce risque, l'apprenti aventurier glissa le *MC35A* au chargeur garni, dans la poche de son *Burberry*.

Une pluie fine tombait à la sortie du métro. La dactylo l'attendait à l'angle de l'avenue Malakoff, au volant d'une microscopique Fiat Topolino rouge. Ils passèrent Neuilly, et deux fois la Seine avant de traverser Chatou. De là, malgré des essuies glaces agonisants, la voiturette les véhicula jusqu'au Vésinet pour rallier le Rond Point Royal. A vingt heures trente, le quartier était déjà envahi d'automobiles garées sous les arbres entre les portails des demeures. La malicieuse secrétaire ayant apposé un des sésumes du député sur son pare-brise, les gendarmes laissèrent passer, saluant respectueusement malgré l'originalité du véhicule. Une fois la grille franchie, le service d'ordre du RDPS ménagea une place à la mini Fiat entre le mur des communs et un camion de la radio.

En début de soirée, le ciel parut plus clément et on remisa les parapluies. Vincent se dirigea vers le perron, avec son cicérone et pénétra dans l'antre parmi des tailleurs Chanel parfumés de Rochas et de sombres smokings aux revers



soyeux. Un vestiaire avait été improvisé sur le palier du premier étage. Comme la préposée était occupée à dépiauter quelques poules, le jeune homme suspendit directement son *Burberry* en bout de portique, ce dont la gardienne d'atours le remercia d'un sourire. Descendant l'escalier, en compagnie de la diplômée du cours Pigier, il croisa en quelques marches l'équivalent d'une parution d'*Images du Monde*. Au rez-de-chaussée, le couple rejoignit leurs relations de travail électoral regroupées dans un coin de la salle. Comme d'habitude en pareille circonstance, les subalternes s'étaient agglutinés au bout d'un buffet, observant leurs supérieurs et discutant boulot. Le brouhaha des conversations se conjugua à une musique d'ambiance digne des *Galleries Lafayette*. Frédi, en veste blanche et nœud papillon, veillait au fonctionnement de l'intendance. Sur le perron, Gaétan de Lomprain, plus mondain que jamais, avait pour mission d'accueillir les invités. Obséquieux, il excusait l'absence du maître de céans retenu dans son bureau par les résultats partiels. D'aucuns compatissaient l'air entendu. En vérité, on prévenait Raoul au moyen d'une sonnette de l'arrivée des "huiles" pour qu'il fasse une rapide apparition. C'est ainsi, qu'à vingt et une heures quarante, il accompagna un potentat jusqu'au buffet, lui fit quelques frais et s'éclipsa en direction de son bureau. Durant ce repli stratégique, il fut inopinément abordé par un étudiant à cravate *Public School*, dont le visage ne lui était pas totalement inconnu.

- Ah Vincent ! Vincent Desarnault. Tu es gentil d'être venu et je te remercie d'avoir participé au collage de mes affiches. Meilleurs souvenirs à ta maman.

Estimant avoir fait un effort de mondanité proportionnel au rang de l'interlocuteur il continua son chemin, toutefois l'insignifiant le suivit.

- Monsieur le Député, puis je vous entretenir ?

- Je ne pense pas, mon garçon. Une allocution m'attend. Des gens importants me demandent. Le mieux serait de prendre rendez vous à quinzaine auprès de mon secrétariat. Bonsoir et à bientôt.

- C'est à propos de votre neveu.

- Mais je n'ai pas de... Il eut l'impression confuse de commettre un impair et se tut.

L'autre poursuivit.

- Mais si. Rappelez vous. Le fleuriste du boulevard Saint-Germain. Je voudrais lui rendre ses négatifs.

Maintenant Berthillon s'était arrêté, trouvant soudain de l'intérêt à l'importun.

- Tu l'as sur toi cette pellicule ?

- J'ai promis de lui restituer en main propre et souhaiterais le rencontrer.

Le député réalisa qu'il avait peut-être trouvé la clef de l'énigme. Jean Lou avait dû confier le cliché au gamin sur la terrasse, le jour de sa visite. Aussi, prenant l'étudiant par le bras, il l'entraîna dans son bureau et refermant la porte lui intima de prendre place.

- Suis-je bête, tu veux parler de Jean Louis, ce neveu très éloigné. Il est actuellement souffrant et ne peut pas être dérangé. Par contre, si tu as quelque chose à lui faire parvenir, j'ai justement l'occasion de le visiter demain.

Il tendit une main ouverte sur le plateau de la table. À son grand étonnement, au lieu des négatifs attendus, c'est une enveloppe kraft qui atterrit sur sa paume.

- Qu'est ce que c'est ?

- Vous devriez l'ouvrir.

Le député s'exécuta. Ayant disposé les documents sur son bureau, il commença par parcourir la note, laissant de côté les pièces annexes, et blêmit.

À l'extérieur du bâtiment, une limousine noire à co-carde et escorte venait d'arriver au pied du perron dont monsieur de Lomprain échevelé, dégringolait les marches. Les flashes se mirent à crépiter, les reporters radios s'égo-sillèrent, les chroniqueurs gribouillèrent à la hâte. Ayant remonté l'escalier jusque dans le hall, Gaétan, sémillant *Public-Relations* du RDPS, écrasa le bouton de sonnette des urgences mondaines à s'en briser les phalanges.

Dans le bureau, malgré la persistance du grelot, Raoul concentré ne quittait pas sa lecture. Ce document, mal dactylographié, relatait ses agissements passés. Celui-ci était accompagné du courrier de 1943 à Heinrich Hanke, d'un acte d'huissier afférent à une volière, d'une coupure de presse et le certificat de propriété du camée de Jean Louis.

- Tu veux quoi, exactement ?

- Votre reconnaissance des faits au bas du document et la libération du fleuriste.

- Bien, voyons ! Et après, que se passera-t-il ?

- Vous partirez à l'étranger. On vous oubliera.

- Tu crois au père Noël, petit. Et si je refuse tes bêtises ?

- Je déballe la vérité aux journaux.

- Qui va croire tes sornettes ?

La partie lui paraissant jouable, Berthillon décida d'y aller au flanc et prendre cela comme un enfantillage.

- Écoute mon garçon. Dans notre monde, les choses ne se passent pas comme tu sembles le croire. J'ai des responsabilités, une entreprise importante, beaucoup de relations. Je peux te faire emprisonner pour chantage. Tu as pensé à ta pauvre mère ?

Il laissa passer un silence et reprit.

- Bon. On oublie ces sottises, tu me laisses les pièces et pour sceller notre réconciliation, je te fais un cadeau. Que voudrais-tu ? Une voiture ? De l'argent de poche ?

Le jour était maintenant tombé. La lampe du bureau tamisait de jaune orangé les documents disposés sur la table, laissant le reste des lieux en clair obscur. Le timbre ne sonnait plus. Au-delà le silence ambiant, on entendait en fond le ronronnement des conversations. Ils étaient face à face, tendus. Le député sentait que le mioche déstabilisé allait craquer et, à cet égard, n'avait pas tort. En effet, devant l'assurance de son interlocuteur, Vincent commençait à se demander s'il n'avait pas poussé le bouchon un peu loin. Heureusement, alors qu'il s'apprêtait à faire des concessions, la porte s'ouvrit brutalement et Gaétan de Lomprain décoiffé, l'air affolé, fit irruption.

- *Raouchou*, que fais-tu ? Voilà dix minutes que je sonne sans relâche. Nous avons de la visite. Le Président de la Rép...

- Quoi ! En personne. J'arrive. Vincent, attends-moi là, on se reverra tout à l'heure.

Cette diversion eut pour effet de sortir l'étudiant de l'hypnose. Se ressaisissant, il ramassa les documents d'une brassée et gagna la sortie.

- Où vas-tu ?

- Faire une allocution au micro. Mes sornettes vont distraire l'assistance.

- Non ! Attends. Je vais recevoir quelqu'un d'important et nous reprendrons notre discussion après...

Pour toute réponse, le jeune homme traversa le bureau, bousculant le décoloré.

- Arrête le Gaétan. Voilà, petit, je signe ton papier.

Berthillon se précipita, un stylo *Parker* à la main. Ayant rattrapé Vincent, que Lomprain retenait difficilement par la manche, il parapha le bas de la feuille, murmurant.

- Tu veux récupérer Jean Louis. On va te conduire à lui. S'adressant à son giton, l'air faussement décontracté.

- *Gaé*, s'il te plaît, appelle-moi Frédi. J'ai à lui parler.

Au salon, l'apparition du député fut accompagnée d'un soupir de soulagement. Le maître des lieux se confondit en excuses auprès de son visiteur aussi prestigieux, qu'inattendu, le remerciant vivement de l'honneur qu'il faisait au RDPS. Ayant investi l'estrade, en compagnie de Raoul, le Président de la République s'empara du micro pour souligner que sa présence était apolitique, sa fonction de Chef d'Etat le mettant en de ça des partis. Par contre, il avait tenu à faire le tour des formations d'opinions modérées pour en remercier les membres bénévoles, artisans actifs de la vie citoyenne.

Durant l'allocution, Frédi glissa des coulisses et vint aux ordres.

- Libère Jean Lou.

- Quoi ?

- Tais-toi et obéis. Fais-le sortir par l'escalier de service avec le jeune en veste bleue qui se trouve au pied de l'estrade. Une fois dehors, estourbis les deux et mets le tout aux écuries. Surtout, récupère l'enveloppe kraft que le gamin a sur lui.

Vincent et Gaétan étaient en contrebas de la scène. L'un se demandant comment se terminerait la soirée, l'autre s'interrogeant sur ce qui se passait entre Raoul et son voisin. Un instant plus tard, le majordome vint chuchoter quelque chose à l'oreille du même. Lomprain troublé, les vit disparaître en direction de l'escalier principal.

Alors qu'il allait prendre la parole, Berthillon réalisa que le plus simple aurait été de séquestrer le fils Desarnault dans le grenier avec le fleuriste. Cette réflexion arrivant trop tard, il abandonna l'idée et attaqua son discours.

- Monsieur le Président de la République, Chers amis, Chers électeurs, Chères électrices...

Arrivé au dernier étage, le majordome sortit des clefs et entrebâilla une porte à judas grillagé. Puis, ayant intimé au visiteur d'attendre sur le palier, disparut à l'intérieur. Depuis l'embrasure, Vincent pût apercevoir du mobilier et une lourde suspension à torches. Il y eut des bruits de chaînes, des gémissements et murmures, un juron. Frédi semblait revenir en marche arrière, traînant quelque chose de flasque entre les meubles. L'apparition qui suivit, ne ressemblait pas au gracieux fleuriste de Saint Germain des Près. L'amaigri avait une barbiche molle, des frisures qui n'ondulaient plus et le teint diaphane. Sa vision accommodait mal à la lumière, ses jambes squelettiques le portaient à peine. Il murmura apeuré dans une moue pâteuse.

- Bonjour, petit. Tu leur as donné ce que je t'ai confié ?

- Non, non. Ne vous inquiétez pas, tout est arrangé. On s'en va.

Vincent avait envisagé se séparer d'un gigolo ingambe, au sortir du domaine. Compte tenu de l'état semi comateux de ce dernier, des soins allaient être nécessaires. La soirée avec Christine lui parut plus que compromise. Affublé de son ridicule pantalon *Marinette* en tirebouchon et d'un chemisier souillé de taches orange, probablement issues d'une soupe de carottes, l'artiste florale n'était pas présentable.

- On ne peut pas le sortir dans cet état, fit remarquer Vincent. Attendez ici, je vais chercher mon imperméable pour l'envelopper.

L'oustachi n'eut pas le temps de répondre, le jeune homme dévalait déjà l'escalier. Au premier étage, d'où la préposée était absente, il récupéra son *Burberry* suspendu au portique, arma le *MC35A* et le glissa dans sa veste. Une fois remonté, les deux hommes couvrirent Jean Louis afin de le convoyer jusqu'au jardin. Au rez-de-chaussée, les

invités entassés dans le salon face à la tribune, ne les virent pas traverser le hall. Le factotum suggéra d'emprunter la porte de service pour éviter le chapiteau extérieur. Vincent ayant acquiescé d'un signe, le trio gagna discrètement l'escalier du sous-sol. Au bout d'un couloir de plain-pied, une porte s'ouvrait sur le parc. À l'extérieur, il y avait environ trois cents mètres à parcourir pour atteindre la grille. La nuit était tombée, il ne pleuvait plus. La lune se cachait sous des nuages d'altitude. Les abords obscurs du bâtiment recevaient le halo blafard des baies de la demeure. L'étudiant aperçut au loin les lampions bordant l'avenue et la loupiote rouge de l'antenne d'un camion radio.

- *Va jusqu'à étang. Là, toi aller à droite*, indiqua leur guide.

Abandonnant le gamin et son fardeau, le Croate se fonda dans l'obscurité. Arrivé au pignon de la maison, il glissa deux doigts entre ses lèvres et siffla. Des stridulations diverses firent échos. Quelques secondes plus tard, Frédéric s'entretenait avec trois oustachis cramponnés aux licols des gros dogues. Il fit flairer aux bêtes le bâillon de Jean Lou puis, après avoir détaillé le minutage et les résultats exigés, gagna l'aire pyrotechnique pour donner le signal des festivités célestes.

Vincent essayait, non sans difficulté, de faire avancer son compagnon dont les jambes cotonneuses se dérobaient à chaque pas. Le périple était rendu malaisé par un terreau d'engazonnement fraîchement retourné qui collait aux semelles. À mi-parcours, il réalisa que cette entrave gluante faisait probablement partie d'un piège destiné à les isoler et son impossibilité de repli. La première déflagration du feu d'artifice les fit sursauter. Sur son dos, il sentit le tressaillement de Jean Louis. La bâtisse, le haut des arbres, le

sud du parc furent inondés de lumière à l'exception de leur talweg boueux, sis plus au nord. Par contre, des morceaux de carton incandescents retombaient maintenant en pluie autour d'eux. Dans le silence qui suivit, les fugitifs reprirent leur lente progression. Soudain, à l'approche de la pièce d'eau, ils eurent l'impression qu'une locomotive, traversant les ténèbres, se précipitait dans leur direction. Réalisant qu'il s'agissait du halètement des chiens lancés à leur trousses, Vincent horrifié tenta d'accélérer l'allure. En vain, car dans l'instant qui suivit, les fuyards vacillaient, percutés de plein fouet par les fauves rugissants. Un des molosses les yeux exorbités, oreilles couchées et babines retroussées, avait planté ses énormes crocs dans une cuisse du fleuriste. Celui-ci hurla, sentant ses muscles se déchirer. Par effet de meute, le second fauve empreint des odeurs du bâillon se jeta à son tour sur la proie. Pour essayer de sauvegarder son fardeau, le porteur, campé sur ses jambes, entreprit des mouvements circulaires de derviche tourneur. Ensuite, ce ne furent qu'entrechats d'un ballet nocturne, ponctué de râles aigus et grognements furieux.

Une explosion phosphorescente inondant l'espace durant quelques secondes, Vincent put apercevoir, sur fond de lumière verdâtre, la silhouette de trois types accroupis et armés de gourdins qui se délectaient de la curée. Réalisant que la nasse était refermée, l'étudiant tentant le tout pour le tout, sortit son pistolet et fit feu à bout portant sur les dogues. Le premier atteint à la tête roula en boule avant de se raidir, l'autre jappa et fila claudiquant vers la pièce d'eau. Les détonations s'étaient fondues aux explosions du feu d'artifice. Par contre, au vu des départs rouge orangés du 7,65 mm, les oustachis détalèrent, estimant que leur contrat n'incluait pas ce type de risques. Mettant à profit le



calme relatif, Vincent essaya un retour vers la maison, afin de cacher le fleuriste ensanglanté sous la terrasse de l'office. Là, un réduit ménagé entre les piles de soutènement servait au stockage du bois d'hiver. Une fois sur place, son intention était d'adosser le blessé contre les bûches empilées et d'aller chercher de l'aide.

**D**ans le sous-sol de la demeure, les sbires avaient rejoint leur sergent recruteur et posaient de nouvelles conditions. Ils avaient été embauchés pour donner du bâton, pas pour recevoir une dégelée de plombs. Leur porte-parole *syndical* exigeait même le paiement immédiat des salaires, majorés d'une prime de risque. Le ton montant, Frédi voulut dégainer son arme. Un coup de gourdin l'en empêcha, une volée de bois vert le laissant pour mort sur le carreau. Considérant leur contrat rempli, les grévistes mirent les voiles, emportant la caisse du majordome et le *Walther* en bonus.

Vincent et Jean Louis venaient d'atteindre le pied du bâtiment, lorsque des chuchotements se firent entendre. Cachés par un poteau sous le voûtain de la dalle, les fugitifs crurent que les agresseurs étaient en approche. Dans la nuit, le *Bouquet* du feu d'artifice venait de commencer, zébrant la zone d'éclairs apocalyptiques. La file indienne des oustachis, évoluant à quelques mètres du bâtiment, se dessinait maintenant par intermittence sur fond rougeoyant des explosions. On eut dit le front des Ardennes en 1916. Supputant un assaut définitif, Vincent ouvrit le feu au jugé à mi-hauteur. Le *MC35A* porte sur cent mètres à la cadence de vingt balles seconde. Il restait six cartouches. La culasse servit cinq projectiles à la chambre fatiguée. On entendit des hurlements. En retour, quelques pruneaux miaulant de 9 mm, issus du *PPK*, vinrent s'écraser sur les po-

teaux. Des cris se mêlèrent au vacarme du champ de bataille, puis ce fut le silence. Les ultimes débris du feu d'artifice retombaient en lucioles dans la fumée âcre de la poudre. Comme un clairon sonnait *Fort Alamo*, la pause fut suivie, côté sud, d'une salve d'applaudissements et du bruit de voitures déjà sur le départ. Au nord, les Yougoslaves, traînant leurs blessés, couraient à présent comme des lapins. Près de la mare, le chien moribond continuait de glapir. Vincent escalada la pile en briques derrière laquelle ils étaient cachés. Posant son arme sur la tablette du garde-corps, le grimpeur fit un rétablissement pour atterrir sur la dalle. En réalité, l'escalier n'était qu'à dix mètres de là. L'ayant trouvé, il redescendit, allongea le blessé sur les marches et s'enquit de trouver du secours.

Ayant oublié de prendre un plan de banlieue, Christine s'était trompée à l'entrée du Vésinet et avait tourné en rond pendant une demi-heure quartier des Grandes Pelouses. En définitive, ce fut le feu d'artifice qui lui servit d'étoile du berger. Au tableau de bord, la pendule marquait onze heures et demie. Vincent devait l'attendre depuis trente minutes. Après avoir croisé des voitures regagnant Paris, la jeune femme s'arrêta face aux grilles et attendit que son sigisbée sorte de la foule guindée qui s'écoulait du parc. Sur fond de portières claquées, des gens s'interpellaient pour fixer un lieu où finir la soirée. Un motard mit en marche sa sirène par mégarde. Des agents activaient le flux, pour éviter aux officiels d'avoir à patienter. Titubant, un groupe d'individus, apparemment ivres, s'éclipsa à couvert se soutenant mutuellement.

La première porte ouverte que découvrit Vincent fut celle de l'arrière-cuisine. L'ayant franchi, il traversa un ré-

duit destiné au stockage des provisions et accessoires culinaires. Les lieux étaient sombres, faiblement éclairés par les carreaux dépolis d'une porte qui desservait l'office. Il avança prudemment, percevant à travers l'huis les bruits étouffés d'une conversation.

- Je peux vous rapprocher de chez vous Germaine. Je dois déposer les extras à la gare...

- Merci Modeste, ce ne sera pas de refus après cette rude soirée...

Le son décroissant lui indiqua que le chauffeur et la cuisinière quittaient les lieux par l'autre sortie. Une porte se referma et Vincent en déduisit que la voie était libre. La cuisine se composait d'une grande pièce carrelée, illuminée de tubes néons, encombrée de pianos en acier à hottes métallisées. En périphérie, plusieurs grandes tables supportaient des piles d'assiettes. À l'extrémité de la paillasse d'éviers une porte marquée « *Vestiaire* » était entrouverte. Inquiet d'être suivi par un chuintement, le jeune homme s'arrêta. S'étant retourné une première fois, il comprit que ce bruit provenait de ses chaussures gluantes adhérant au sol par effet de succion. Réalisant que son pantalon déchiré, sa veste et ses cheveux rougis du sang de Jean Louis, ne lui permettraient pas l'accès aux salons, il s'introduisit dans le local du personnel pour faire un brin de toilette afin d'être présentable.

Sur les planchers meurtris par les talons aiguilles, le cirage et les mégots, Gaétan de Lomprain continuait à faire des ronds de jambes auprès de quelques traîneurs. De son côté, Raoul Berthillon, débarrassé de ses obligations, s'inquiétait d'être sans nouvelle de Frédi. Ce dernier, ponctuel au Rapport, semblait avoir disparu. Soucieux, le député décida de rallier la terrasse nord pour analyser la situation.

Un lavabo, surmonté d'une glace fendue, sur le bord duquel traînaient un savon usagé et un peigne à moitié édenté, permit au fugitif de se laver et plaquer ses cheveux en arrière. Sur une paterne étaient alignées des tenues destinées aux extras. Une veste blanche, un papillon à élastique et un pantalon noir remplacèrent ses guenilles. Après avoir vidé ses poches et caché les nippes dans un panier à torchons, il allait regagner l'office lorsque des pas se firent entendre. Ayant éteint la lumière, le jeune homme se tassa promptement entre un placard et l'encoignure d'une porte. La voix de Berthillon claqua dans le silence ambiant.

- Frédi. Es-tu là ?

Le ton péremptoire en disait long sur l'état de nerf du député. Ce dernier longea les pianos, jeta un œil rapide dans le vestiaire éteint, puis pénétra dans l'arrière-cuisine afin d'atteindre la terrasse. De ce côté du bâtiment, les ténèbres étaient presque silencieuses, seulement traversées par de faibles jappements venant de la pièce d'eau. Raoul comprit que l'opération ne s'était pas du tout passée comme il l'avait ordonnée. S'approchant, il découvrit un pistolet posé à plat sur le rebord du garde-corps. L'engin de mort était encore chaud et sentait la cordite. Angoissé, il s'en saisit, alors que des couinements bizarres provenant de l'escalier achevaient de lui glacer le sang.

- Ça n'est pas possible. Qu'est-ce encore ? murmura-t-il, se déplaçant doucement l'arme au poing.

Le fleuriste, qui gémissait dans l'attente de secours, fut pris de tétanie au son d'une voix venue du ciel. De sa position allongée, il n'apercevait que des pointes de chaussures dépassant de la marche supérieure et comprit instinctivement qu'il s'agissait de Raoul.

- Que fais-tu là ? Où est Frédi ? gronda l'arrivant.

À défaut de réponse, il continua d'une voix blanche.

- Tu m'auras empoisonné la vie jusqu'à ton dernier souffle mon pauvre Jean Louis. Arrête tes jérémiades et dis-moi où se trouve ton complice.

Contre toute attente, ce furent des cris stridents et hystériques qui lui répondirent. Le blessé, dans un ultime sursaut de vitalité, hurlait maintenant à perdre haleine.

**D**e son côté, Vincent avait gagné le salon dans sa tenue ancillaire, un plateau à la main, cherchant Gaétan qu'il estimait être la seule personne susceptible de l'écouter. Il finit par apercevoir ce dernier bavardant avec des journalistes et l'aborda.

- Monsieur de Lomprain, puis-je vous entretenir ?

Le Directeur de la communication du RDPS toisa son interlocuteur avec des yeux étonnés de hibou.

- Pourquoi, cette tenue ? Vous avez été promu garçon de café ? railla le décoloré, agacé par le mystère qui entourait ce jeune homme depuis le début de la soirée.

- Je suis venu vous informer d'un grave accident dans le parc. Quelqu'un a été dévoré par les dogues.

- Quoi ? Qui ? *Raouchou* ? Heu, enfin, je veux dire le député Berthillon.

- Non, il s'agit de quelqu'un d'autre.

Rassuré quant à son avenir politique et sentimental, le giton se mit en quête d'un médecin et du maître de maison.

**P**our la première fois de son existence, Raoul l'opportuniste était à court de solution. Dans l'incapacité de traverser le parc, il ne savait que faire de cette loque sanguinolente et surtout comment la faire taire. La situation paraissait bloquée et le majordome n'arrivait pas. Au loin, il crut entendre Gaétan l'appeler ; probablement depuis les

salons. Des sueurs froides couvrirent son front, ses mains devinrent moites. Si l'on venait à découvrir le fleuriste, s'en était fini de sa carrière politique.

- *Quelle explication donner ? Comment se débarrasser du gémissueur ? Le supprimer ? Simuler un suicide ?*

Le démarrage d'un gros camion de la TSF satura l'espace du staccato de son diesel. Raoul, fébrile, considéra ce vacarme comme un signe de la providence. Il mit sa victime en joue. N'ayant jamais manié d'arme de sa vie, il colla son œil droit au cran de mire, avant que de presser la détente. La chambre sabotée du MC35A, affaiblie par sa fissure dilatée, explosa en particules par la fenêtre d'éjection. Une courte paille d'acier, tranchante comme une lame de rasoir, traversa le globe oculaire du tireur. Elle suivit le nerf optique et se ficha dans le cerveau, cisillant tout sur son passage. Le pistolet enrayé sauta des mains du député qui s'écroula au sol en proie à de violents spasmes. À leur arrivée, les sauveteurs trouvèrent Raoul Berthillon, couché sur le dallage, pédalant furieusement dans le vide comme une tortue retournée.

Au son des clameurs qui accompagnèrent cette découverte, Vincent déduisit que le fleuriste avait été retrouvé et se mêla aux invités sortants. La 202 décapotable prit la route de Paris, dans un léger panache de fumée bleue. Christine s'excusa de l'avoir fait attendre, avant de remarquer l'étrange accoutrement de son passager. Il l'embrassa affectueusement, puis tenta quelques explications confuses sur les raisons de sa tenue. L'histoire étant vraiment trop complexe, ils s'arrêtèrent dans un bistrot de Neuilly et y restèrent fort tard

À Wigelsheim, comme toutes les nuits depuis dix ans, Hans Schlüter se réveilla à trois heures du matin. Pour une

fois, le cauchemar avant-coureur de son insomnie était apparu colorisé. En proie à une sensation de vide comme le soir du Télémy à Alger, sa tête se mit à tourner. Marthe proposa d'appeler un docteur, mais il la retint et resta silencieux, observant la lumière diurne aux lames des persiennes. Le besoin de se confier lui nouant les tripes, il décida d'avouer à sa femme la cause de son tourment. Celle-ci, compatissante, alluma la *lampe pipi* et saisit la main de son mari qu'elle pressa sur ses gros seins.

- Dis-moi tout, intima-t-elle.

- Le dix-sept juin 1941, au moment de quitter l'usine, un ouvrier m'a confié une arme. C'était le pistolet matricule 18600. Je m'en souviens encore. Pour me venger de ce qu'on nous faisait, j'ai scié sa chambre de tir. Oh ! rien de bien méchant, juste une petite faille. Enfin... De quoi faire sauter la pétoire en cas de surchauffe.

- Et c'est pour ça, que tu ne dors plus depuis dix ans mon bonhomme ! Cette arme était destinée aux nazis. Ton coup de scie a peut-être sauvé un innocent. À propos, c'est quoi une « *chambre de tir* » ?

Elle n'eut pas de réponse. Hans s'était endormi, serein, pour la première fois, depuis une décennie. Soupirant, Marthe se retourna et éteignit la lumière.

## Épilogue

En marge du résultat des élections, les quotidiens du lendemain relatèrent la tournée des *popotes* du chef de l'État et sa visite remarquée au RDPS. Il ne fut pas question du drame, la chose n'ayant été connue qu'après le démarrage des rotatives.

Le commissaire, dépêché sur place avec un médecin légiste, arriva vers minuit. Reçu par monsieur Gaétan de Lomprain, l'officier de police fit les premières constatations. Ces dernières se traduisaient par un député comateux et un éphèbe encore vivant mais déchiqueté par des dogues. La visite du sous-sol permit de découvrir un maître d'hôtel fortement bastonné et à priori amnésique. Les blessés furent conduits aux urgences et les chiens à l'institut médico-légal. Une inspection des lieux dévoila au grenier une salle de tortures sado-masochistes. Au vu d'indices nauséabonds, le policier constata que quelqu'un y avait été séquestré ; probablement le dandy aux morsures. Circonspect, l'enquêteur, fit parvenir un rapport confidentiel à sa hiérarchie. Les choses, assez confuses, com-



prenaient des zones d'ombre. Les projectiles qui avaient tué les bêtes provenaient bien de l'arme enrayée, par contre, il y avait des impacts dans les piles de la terrasse et des douilles de 7,65 et 9 mm un peu partout.

Les conclusions semblant se diriger vers un règlement de compte, mâtiné d'une affaire de mœurs, l'affaire remonta au plus haut niveau de l'État. En effet, l'amalgame de la visite présidentielle et de turpitudes éventuelles étant du plus mauvais effet, on étouffa l'affaire. Il fut officiellement diffusé que le député s'était blessé en défendant son neveu attaqué par des chiens.

**M**algré tous leurs efforts, les chirurgiens conclurent que Berthillon, affecté de lésions irréversibles, ne retrouverait plus la raison. Il était en effet impossible d'extraire le morceau de métal sans risquer la vie du patient. Le député resterait donc branché aux machines de *La Pitié Salpêtrière* jusqu'à ce que l'évolution de la science ou une panne d'électricité ne décident de son sort.

Assurant d'abord l'intérim, Gaétan de Lomprain se fit ensuite adouber chef du RDPS, sans savoir dans quel piège il se fourrait. Par ailleurs, le tribunal de commerce de Paris commit un administrateur judiciaire pour gérer la SAEP, orpheline de son PDG devenu fou.

**B**oulevard Saint Germain, la bouquetière fut profondément déçue, d'apprendre que le gérant malade était sorti d'affaire et entendait bien reprendre son commerce. Rétabli, Jean Louis fit enregistrer la cession de parts sociales et se mit à la recherche d'un ami fortuné. La mairie du sixième arrondissement de Paris renouvela l'autorisation de vente au déballage tous les dimanche de printemps.

**M**algré le fiasco de sa première embuscade, Mohamed Medjaloum prit du galon. Nanti du FM *Thomson* et d'une âme caporaliste, il avait fait transporter par ses compagnons le corps d'Ahmed Youssef jusqu'au *Pic Abdel Kader*. Après l'inhumation, le groupe se partagea l'équipement du défunt. La djellaba de goumier et son carnet personnel revinrent à Mohamed. En 1950, le jeune homme ayant décidé d'apprendre à lire, déchiffra le journal de son ancien chef et sut que celui-ci voulait visiter La Mecque et des cousins entrepreneurs d'El Riad. Plus tard, responsable d'une wilaya militaire, Mohamed Medjaloum se laissa pousser la barbe puis réalisa le projet de son prédécesseur d'armes et d'atours. Vingt ans après il devint Taliban.

**E**n Alsace, Marthe reçut un mot adressé par Florence. Celle-ci, lui apprenait qu'un second enfant était en route, peut-être une fille. La mère de Lucas fut émue, ayant elle-même vécu le plaisir, mêlé d'inquiétude, d'une grossesse proche de la quarantaine.

**L**e dix août 1951, dans l'avion qui l'emmenait en métropole. Lucas Schlüter parcourut *Le Monde*. On y relatait l'inculpation de Gaétan de Lomprain es qualité de responsable du RDPS. L'administrateur judiciaire de la SAEP avait en effet porté plainte pour abus de biens sociaux et faux en écritures au profit du parti *Berthillien*. En voyage d'affaire, le mari de Florence profiterait de son séjour pour fêter l'admission de Vincent en première année de médecine, puis ils rentreraient tous deux à Douéra, avec Christine dans leurs bagages.

Tôt le matin, du quatorze août, une Renault, des Taxis Parisiens transportant trois passagers pour Orly, remontait

rapidement le boulevard Raspail. La chaussée était humide, mais le temps se mettait au beau. À cet instant, Eugène Cabrignole, fossoyeur du cimetière Montparnasse, pédalait pour retrouver sa pioche et ses caveaux. Comme d'habitude, arrivé rue Campagne Première il traversa Raspail d'un trait et sans regarder. En voulant éviter le cycliste, la Renault partit en dérapage et termina sur un trottoir. Le creuseur de tombes continua sereinement sa route, ignorant avoir manqué de rejoindre sa clientèle.

Pour leur part, les passagers sortirent indemnes du taxi accidenté, dont le chauffeur dépité héla un confrère en maraude. Au vu des décrets, ce dernier n'avait pas le droit de charger intra-muros, mais accepta pour rendre service. On mit les valises dans le coffre d'une 203 Peugeot. Vincent et Christine s'installèrent derrière, Lucas près du conducteur. Ce dernier était un homme sympathique à l'accent gouailleux des faubourgs.

- Vous prenez l'avion ?

- Oui, nous partons pour Alger à neuf heures.

- Vous y serez, il y a peu de circulation. En tant que banlieusard, je n'ai pas le droit d'embarquer dans Paris, aussi ne compterai-je la course qu'à partir de Montrouge. Pour l'instant, vous êtes mes invités.

Riant de cette boutade, Lucas d'interroger.

- Merci. D'où êtes-vous ?

- D'Issy-les-Moulineaux. La société *Taxis Marie*, fondée par mes parents, couvre les deux premières ceintures de la Capitale. Nous avons douze voitures.

- Belle Entreprise. Et bien, je ne peux que me féliciter des bons offices de la famille *Marie*.

Ils avaient passé Cachan. Le chauffeur sourit.

- *Marie* n'est pas mon patronyme. En fait, l'origine de la Société résulte d'une histoire étonnante.

- Ah bon ! Quelle est elle ?

- Voilà. Un matin de l'année 1940 à Raspail, presque à l'endroit où je vous ai pris, mon père, taxi de l'époque, fut hélé par une jeune fille...

À l'horizon, l'azur s'était dégagé par de là Fontainebleau. Un avion, en approche, paraissait en suspension sur le manteau d'une brume matinale. Lucas écoutait, mais son esprit se perdit un instant dans le ciel bleu des Highlands d'Ecosse.